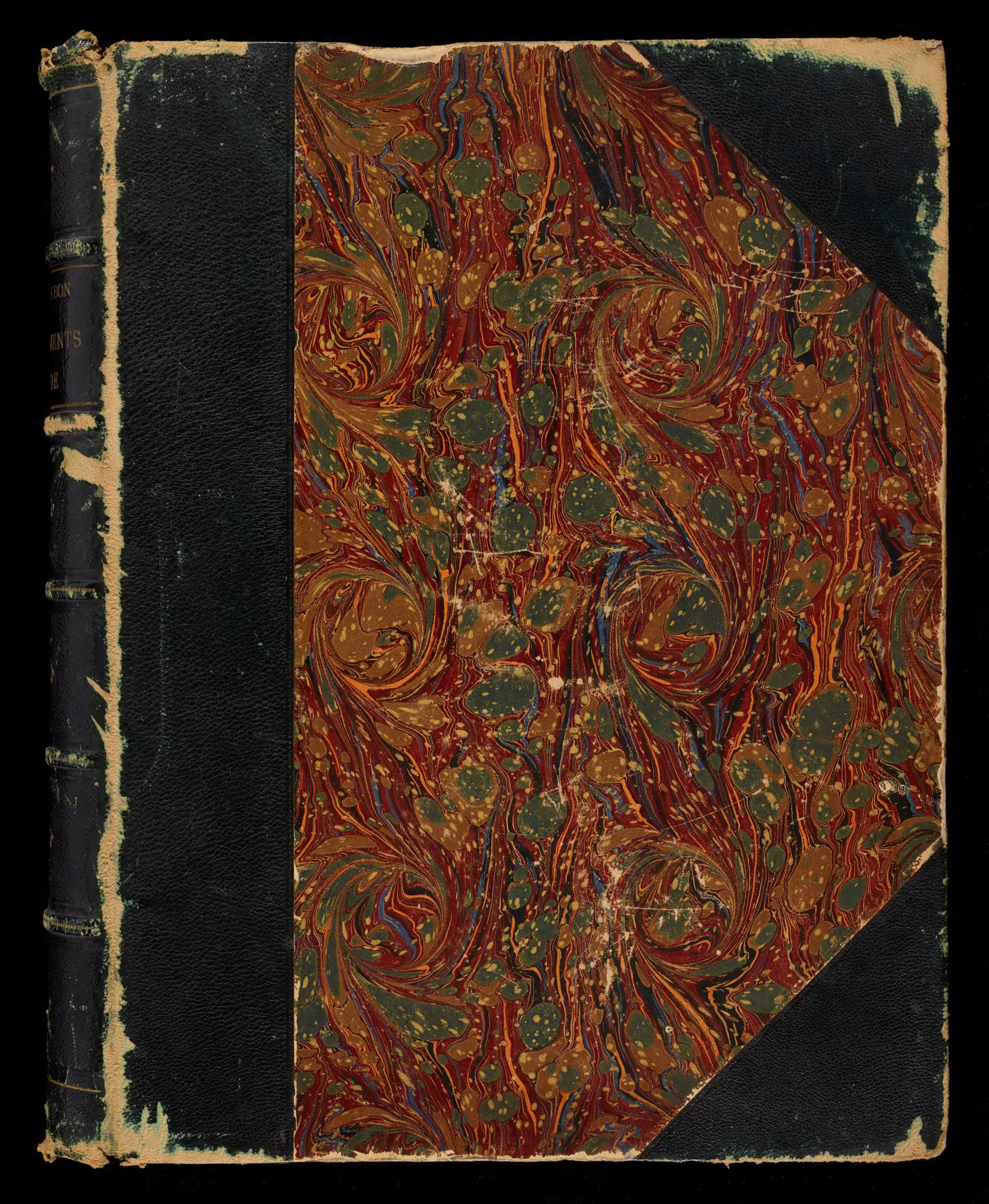
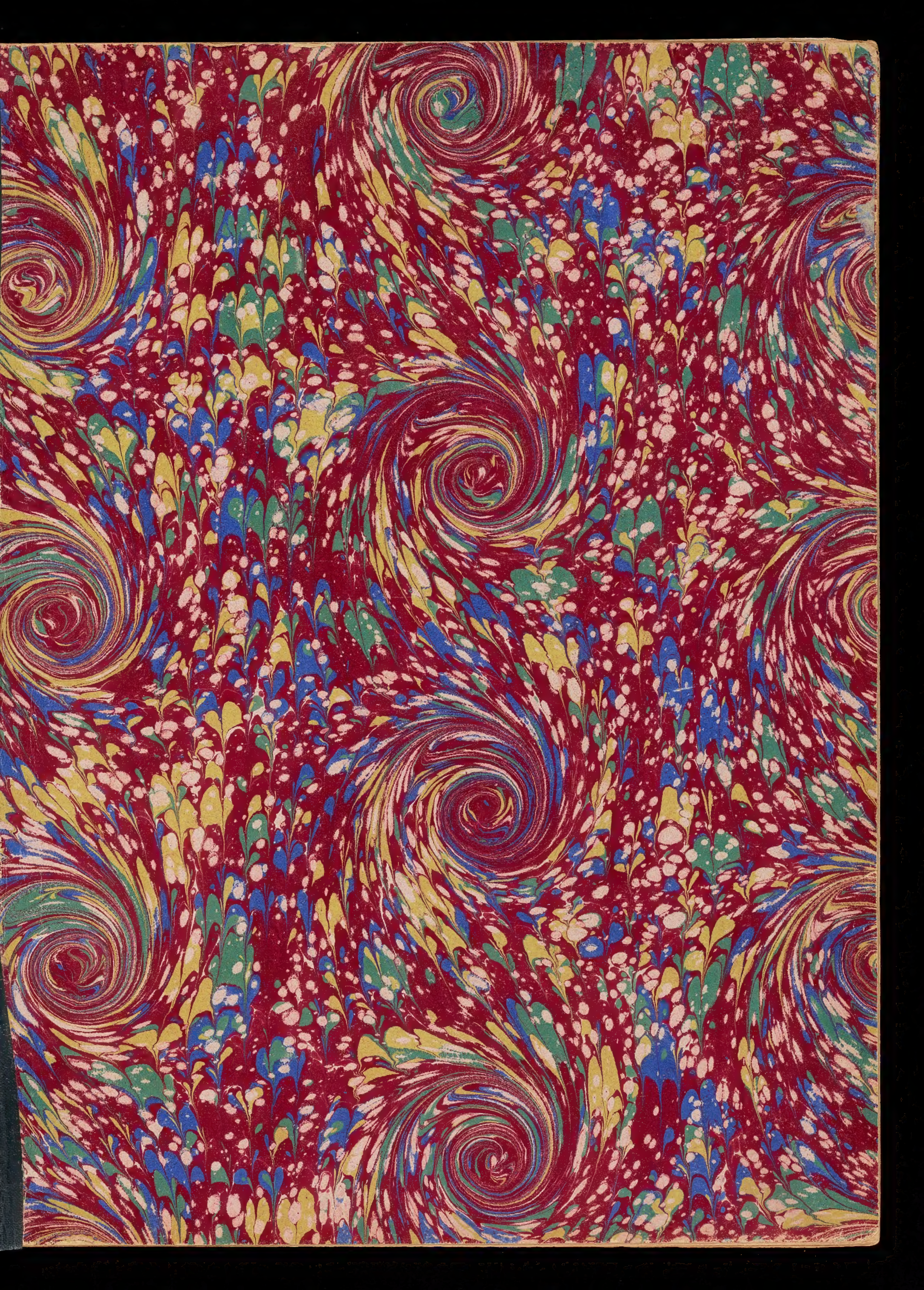

BON
ENTS
DE



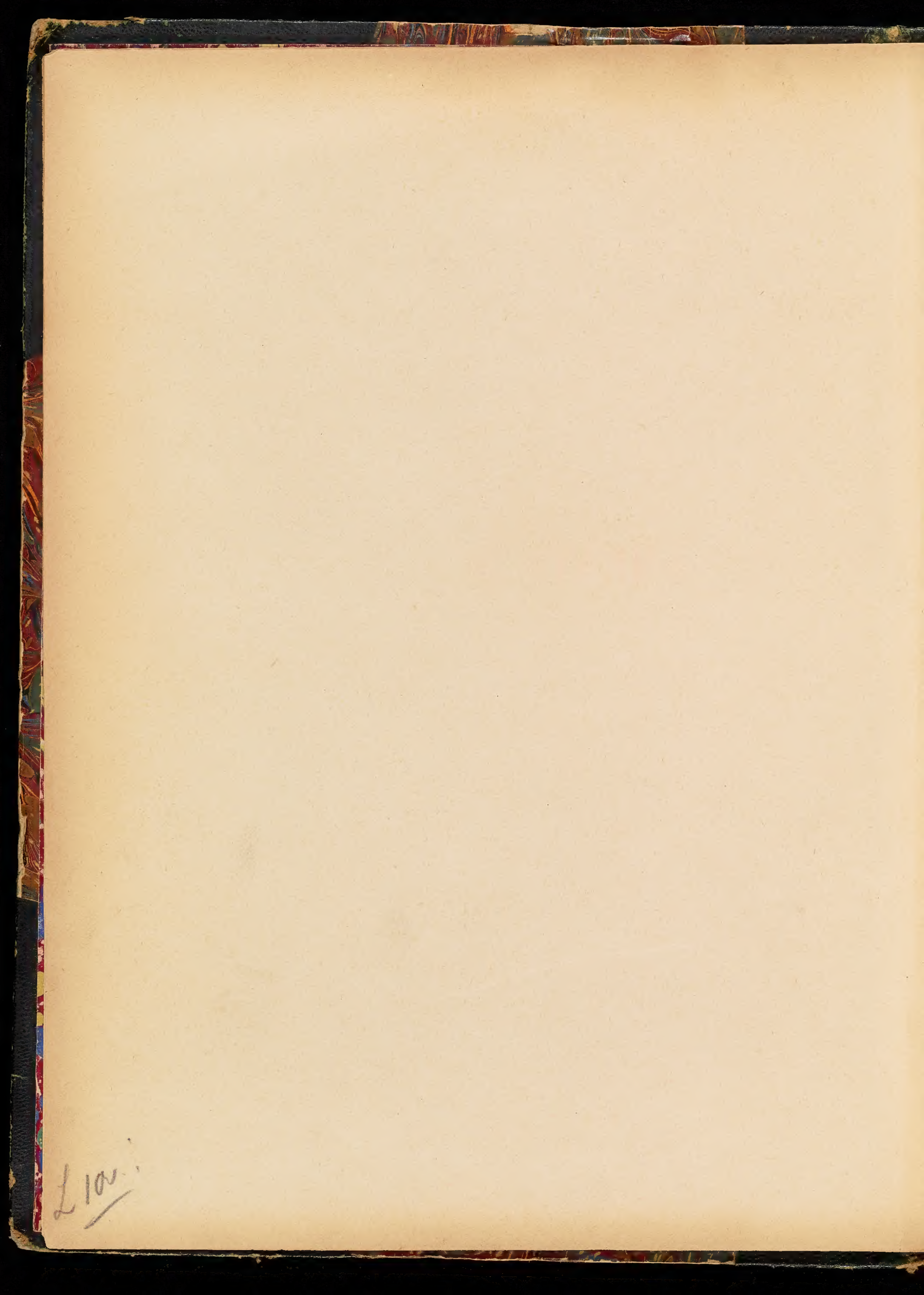


fach 19

(125 fr brosch)

et

$325


£10

LES

MONUMENTS DE L'INDE

DERNIÈRES PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

La Méthode graphique et les Appareils enregistreurs, contenant la description de nouveaux instruments. Un vol. in-8°, avec 63 figures dessinées au laboratoire de l'auteur. (Lacroix.)

Les Levers photographiques. Exposé des nouvelles méthodes de levers de monuments, cartes et plans employées par l'auteur pendant ses voyages. 2 vol. in-18. (Gauthier-Villars.)

Voyage aux monts Tatras, avec une carte et un panorama dressés par l'auteur (publié par la *Société géographique de Paris*).

Voyage au Népal, avec nombreuses illustrations, d'après les photographies et dessins exécutés par l'auteur pendant son exploration (publié par le *Tour du Monde*).

La Vie. — Traité de physiologie humaine. — Un vol. in-8° de 900 pages, illustré de 300 gravures. (Rothschild.)

L'Homme et les Sociétés. — Leurs origines et leur histoire. Tome Ier. Développement physique et intellectuel de l'homme. In-8° de 500 pages. — Tome II. Développement des sociétés. In-8° de 450 pages. (Rothschild.)

Les Premières Civilisations de l'Orient (Égypte, Assyrie, Judée, etc.). Grand in-4° illustré de 430 gravures, 2 cartes et 9 photographies. (Marpon.)

Les Civilisations de l'Inde, grand in-4° illustré de 350 photogravures, 2 cartes et 7 planches en couleur, d'après les photographies, dessins et aquarelles de l'auteur. (Firmin-Didot.)

La Civilisation des Arabes, grand in-4° illustré de 366 gravures, 4 cartes et 11 planches en couleur, d'après les photographies et aquarelles de l'auteur. (Firmin-Didot.)

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)

LES
MONUMENTS DE L'INDE

PAR

LE DR GUSTAVE LE BON

CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE DANS L'INDE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.

OUVRAGE ILLUSTRÉ

D'ENVIRON 400 FIGURES : HÉLIOTYPIES, DESSINS, CARTES ET PLANS,

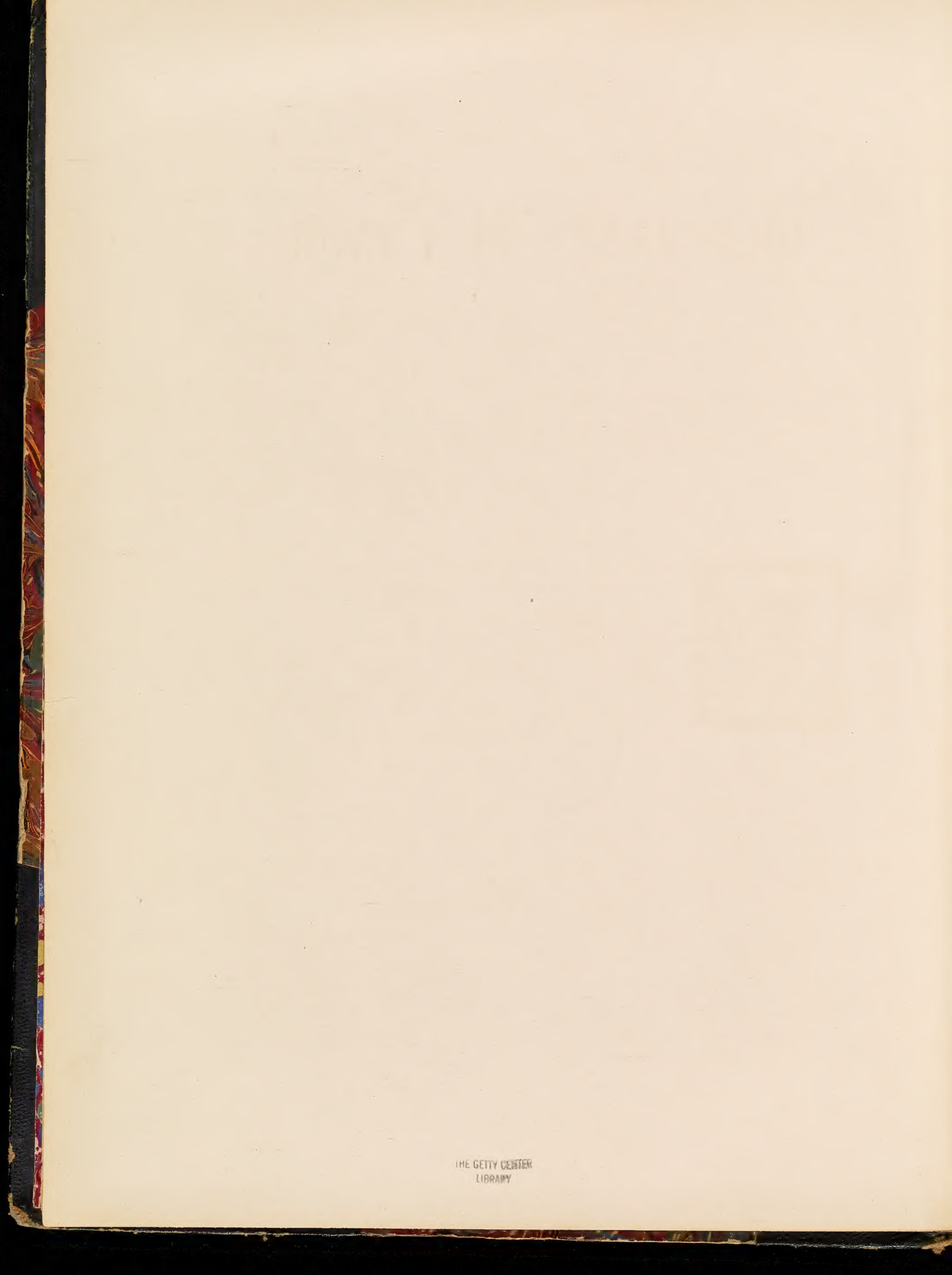
EXÉCUTÉES D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES ET LES DOCUMENTS DE L'AUTEUR



PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1893



LES

MONUMENTS DE L'INDE

BUT DE CET OUVRAGE



ET ouvrage a pour but de donner une idée générale des splendeurs artistiques qu'offre l'architecture de l'Inde, et de fournir au lecteur qui voudrait étudier cette architecture une série méthodique de documents rigoureusement exacts.

Pendant longtemps les travaux des indianistes ne sont guère sortis du domaine de la linguistique. C'est par l'étude exclusive des textes qu'on s'efforçait de reconstituer le passé de l'Inde, l'histoire de ses souverains, celle des civilisations qui se sont successivement épanouies sur le sol de l'antique péninsule.

Mais cette étude a fini par prouver que les livres ne pouvaient donner ce qu'on y cherchait. L'Inde a des milliers de légendes : elle n'a pas d'histoire. Les nombreux ouvrages que ses écrivains nous ont laissés ne contiennent que des récits mythologiques dépourvus de toute vraisemblance. Les Védas, le Râmâyana, le Mahâbhârata, les Pouranas, parlent d'événements fantastiques ne touchant que de très loin à l'histoire et dont la chronologie reste toujours absente.

Mais à défaut de documents historiques, l'Inde possède une mine précieuse de matériaux architectoniques, dont l'étude est destinée à éclairer d'une vive lueur les origines et les développements de sa civilisation. Les masses imposantes de ses monuments et leur étonnante richesse nous redisent la magnificence des temps qui les ont vus naître ; leurs inscriptions nous révèlent l'existence de peuples sur lesquels

les livres sont muets; les bas-reliefs dont ils sont couverts nous montrent les croyances et nous font pénétrer dans la vie intime des races qui les ont créés.

C'est seulement à une époque toute récente que l'utilité de cette source d'informations a été comprise. Alors que la littérature sanscrite occupe beaucoup de savants et enfante un nombre considérable de volumes, alors que des chaires sont consacrées dans toutes les grandes capitales de l'Europe à son enseignement, l'étude des monuments de l'Inde, bien autrement intéressante pourtant, est presque entièrement délaissée (1), et l'importance en est généralement méconnue.

Dans l'Inde même, l'étude des monuments commence à peine à être ébauchée; les savants anglais qui l'habitent sont les premiers à reconnaître que ce qui a été fait jusqu'ici, d'abord pour conserver les monuments, ensuite pour les étudier, est véritablement peu de chose.

En ce qui concerne le défaut de conservation des monuments de l'Inde, l'unanimité des écrivains qui se sont occupés de ce sujet est complète.

« Il est impossible, » écrivait en 1871 le général Cunningham, directeur du ser vice archéologique à Calcutta, « de traverser l'Inde sans être frappé de la négligence avec laquelle a été traitée la plus grande portion des restes de l'architecture dans cette contrée. Durant un siècle de domination anglaise, le gouvernement n'a à peu près rien fait pour la conservation de ses anciens monuments. A défaut d'histoire écrite ils forment pourtant la seule source d'informations sur l'ancienne condition de la contrée. Beaucoup disparaîtront pour toujours, à moins qu'ils ne soient conservés par de claires descriptions et des dessins. »

Plus de vingt années se sont écoulées depuis que les lignes qui précèdent ont été écrites, et les progrès de la civilisation européenne dans l'Inde n'ont fait que précipiter la destruction des monuments. Rien n'a été fait pour en assurer la conservation, excepté quand il s'agissait de ceux que renferment quelques grandes métropoles, telles que Delhi, Agra et Lahore, par exemple. Les édifices qui ont échappé à la destruction n'ont été préservés que parce qu'ils sont généralement situés dans des régions presque inaccessibles. Lorsqu'une route, un chemin de fer, viennent malheureusement à passer dans leur voisinage, piliers, colonnes, statues servent de carrières de pierres pour construire des ponts et paver des chaussées.

(1) Nous ne possédons pas encore en France un seul ouvrage consacré à l'étude des monuments de l'Inde, alors que nous en possédons des centaines consacrés aux monuments de l'époque gothique ou de la Renaissance. Il suffit d'ailleurs de parcourir les ouvrages généraux sur l'histoire des arts pour constater à quel point les monuments de l'Inde sont ignorés dans notre pays. Les quelques pages que chaque auteur croit devoir leur consacrer fourmillent d'erreurs. Dans les quatre volumes de son excellent *Dictionnaire d'architecture* (2e édition 1884), M. Bosc leur consacre trois pages et attribue huit mille ans d'existence aux temples d'Éléphanta, construits en réalité au huitième siècle de notre ère et qui peuvent être considérés pourtant comme les monuments de l'Inde les plus connus.

On peut voir dans une brochure datée de 1882, du major Coles, conservateur des monuments de l'Inde, des preuves nombreuses de ce vandalisme, dont j'ai eu moi-même à constater bien des fois les traces. L'auteur que je viens de citer, malgré la réserve forcée que lui impose sa situation officielle, arrive à cette conclusion, que les monuments « ont souffert et continuent à souffrir bien plus du fait d'actes dont le gouvernement est responsable que des effets du temps et des accidents naturels (1) ».

Cette destruction rapide des monuments de l'Inde devrait, suivant la sage recommandation de Cunningham, engager à conserver au moins leur image. Cette nécessité s'impose d'autant plus que ce n'est pas au point de vue archéologique seul que ces monuments présentent un intérêt très grand; au point de vue artistique pur, cet intérêt n'est pas moins considérable. Jamais artiste européen du moyen âge n'a fouillé la pierre avec plus d'art et de patience. Par suite des progrès de la civilisation, les efforts de l'humanité se sont dirigés dans une autre voie, et ces œuvres merveilleuses, qui occupèrent des générations d'hommes et absorbèrent les fortunes de grands royaumes, les races de l'avenir ne les verront plus naître. Il semble donc de toute nécessité de conserver au moins l'image de ces vestiges du passé. Malheureusement les tentatives faites dans cette intention n'ont conduit qu'à des résultats d'une insuffisance extrême.

Il y a vingt ans que fonctionne dans l'Inde, sous les auspices du gouvernement anglais et sous la direction de l'archéologue éminent cité plus haut et de son successeur, une commission d'étude des anciens monuments. Elle a produit, au prix de sommes énormes et d'un labeur considérable, une trentaine de volumes consacrés à l'étude détaillée d'un petit nombre de monuments. Malheureusement les longues dissertations et les déchiffrements d'inscriptions que contiennent ces volumes, ne sont généralement accompagnés que de plans géométriques absolument impuissants à donner une idée un peu nette des monuments à ceux qui ne les connaissent pas. Il n'y a pas de dissertations ni de plan géométrique qui puissent remplacer l'image d'un monument, alors surtout qu'il est, comme ceux de l'Inde, chargé de détails et de sculptures de toutes sortes.

En dehors du travail officiel que je viens de citer, il existe un très petit nombre de monographies des monuments, notamment celles de Burgess, Fergusson, Rajendralala Mitra, etc. Généralement fort supérieures aux documents de l'*Archéo-*

(1) Il faut bien reconnaître cependant que les bien rares réparations faites aux anciens monuments l'ont toujours été aux frais du gouvernement anglais. Les souverains indigènes professent la plus parfaite indifférence à l'égard des anciens monuments et ne donneraient pas un shilling pous les réparer. Pour s'expliquer cette indifférence, il faut avoir présent à l'esprit que la plupart des dynasties régnantes dans l'Inde sont toutes récentes. Elles datent en effet de la chute de l'empire mogol et ont pour fondateurs des aventuriers souvent aussi étrangers à l'Inde que le sont les Anglais.

logical Survey, elles le seraient beaucoup plus encore, si les photographies n'y avaient été remplacées le plus souvent par des lithographies généralement trop insuffisantes et trop incomplètes pour rendre les détails d'ornementation et de sculpture qui donnent aux monuments de l'Inde leur caractère spécial.

L'initiative privée n'a guère ajouté aux travaux dont je viens de parler. On possède à la vérité des relations de voyage illustrées, notamment la belle publication de notre compatriote Rousselet, consacrée à la description de quelques parties de l'Inde; mais ces relations, d'une part, ne décrivent que des régions fort restreintes, et, d'autre part, ne donnent des monuments que des vues d'ensemble impuissantes à en faire apprécier les détails. Ces mêmes observations s'appliquent au nombre infiniment minime d'ouvrages généraux d'architecture où il est parlé de l'Inde. On ne peut d'ailleurs en citer qu'un seul, l'excellent manuel de Fergusson, où l'architecture de l'Inde soit étudiée dans son ensemble (1).

La photographie n'avait jusqu'ici que bien incomplètement comblé les lacunes que nous venons de signaler.

L'attention des photographes industriels ne s'est portée naturellement que sur les monuments du petit nombre de villes : Delhi, Agra, Lahore, etc., où les Européens séjournent. Les monuments les plus intéressants étant situés dans des régions fort difficilement accessibles, n'ont guère été reproduits. Même pour les monuments connus, il n'y a que peu de parti à tirer des photographies commerciales. Elles sont presque invariablement consacrées à des vues d'ensemble dans lesquelles les détails sont invisibles; en outre, les parties intérieures des monuments, généralement les plus curieuses et les plus riches, ne sont presque jamais reproduites. Les monuments de l'Inde sont surtout remarquables par leurs détails, et ce sont précisément ces détails qui, le plus souvent, ne sont pas représentés (2).

On ne doit d'ailleurs pas s'étonner de l'insuffisance des documents réunis jusqu'ici sur les monuments, lorsqu'on sait combien sont difficiles les moyens de communication dans l'Inde, dès qu'on s'écarte des grandes routes. Il faut alors apporter tout un matériel de campement, et en dehors des instruments scientifiques, se charger encore de toutes les choses nécessaires à la vie, depuis la farine destinée à fabriquer le pain jusqu'aux provisions de toutes sortes indispensables dans les jungles désertes, qu'infestent des bêtes féroces et qu'empoisonnent des miasmes redoutables.

(1) En dehors des magnifiques gravures empruntées aux relations de voyage de nos compatriotes Grandidier et Rousselet, les illustrations de ce savant ouvrage laissent fort souvent à désirer.

(2) C'est ainsi que, bien que n'étant nullement désireux de perdre un temps précieux à recommencer des photographies déjà exécutées, je n'ai trouvé dans le commerce qu'un fort petit nombre de reproductions, dont j'aie pu tirer parti pour cet ouvrage. J'ai eu soin d'indiquer par un astérisque à la table des matières les planches exécutées d'après ces photographies.

Les difficultés de telles explorations sont énormes ; c'est à ces difficultés qu'un des plus intrépides voyageurs qui ait parcouru l'Inde, Eastwick, attribue dans sa récente publication, *Handbook for Madras Presidency*, l'insuffisance des documents relatifs aux monuments de l'Inde. « La chaleur intense et les fièvres, » dit-il, « sont de « grands obstacles pour les plus zélés explorateurs d'antiquités. Un grand nombre « des plus intéressantes localités de l'Inde sont situées dans des jungles épaisses, in- « fectées de vapeurs dangereuses, peuplées de bêtes féroces et de reptiles dangereux. « C'est en partie sans doute pour cette raison que les descriptions des voyageurs sont, « en général, si vagues et si inexactes. »

Vagues et inexactes, on ne saurait mieux dire, et c'est pourquoi les monuments de l'Inde sont, en réalité, si mal connus, leur ornementation merveilleuse si peu appréciée, et les innombrables statues dont ils sont couverts considérées le plus souvent comme la production d'un art à demi barbare (1).

Le seul moyen d'amener le lecteur à se faire une idée exacte de la valeur des monuments de l'Inde est de lui montrer ce qu'il y a de caractéristique et de frappant dans chacun d'eux. Chercher à les reproduire dans tous leurs détails, il n'y fallait pas songer : il n'en est guère dont la description complète n'eût exigé plusieurs volumes. Il faut dans chacun d'eux choisir, et c'est là peut-être que se trouve la difficulté la plus considérable.

Les photographies exécutées par nous pendant notre voyage forment la base des documents réunis dans cet ouvrage. Si elles ont été remplacées quelquefois par des dessins, c'est le plus souvent pour des raisons d'ordre technique, telles que le défaut de recul qui nous a obligé de prendre par fragments des façades et des parties de monuments qu'il a fallu réunir ensuite pour former un ensemble. Mais, dans tous les cas, les photographies ont été l'unique guide du dessinateur, dont le rôle s'est borné à les calquer fidèlement.

En voyant à quel point les dessinateurs altèrent, — surtout pour les statues et les bas-reliefs, — la véritable physionomie des objets représentés, je me demande toujours comment il se fait que tant d'auteurs préfèrent encore le dessin à la photographie. On pourrait citer de gros ouvrages récents sur l'histoire de l'art, dont la valeur décuplerait certainement si les dessins très approximatifs qu'ils contiennent étaient remplacés par des photographies. J'avouerai même que pour tous les ouvrages

(1) Il faut bien confesser aussi que ce sont les archéologues avec leurs dessins véritablement par trop primitifs qui ont le plus contribué à répandre des idées très fausses sur l'état de la statuaire dans l'Inde. Les ouvrages de Burgess et Cunningham méritent toute notre admiration pour la richesse de leurs documents, mais ils ne la méritent pas pour leurs dessins. Lorsqu'on voudra étudier les statues de l'Inde avec des documents exacts, on reconnaitra que beaucoup d'entre elles sont fort remarquables. Les bas-reliefs et sculptures représentés dans cet ouvrage suffiront, je pense, à enlever à cette assertion ce qu'elle peut sembler avoir de téméraire.

relatifs à l'histoire de l'art, je préférerais infiniment des reproductions exactes, sans aucune dissertation, aux plus savantes dissertations accompagnées de reproductions infidèles. L'artiste voit les choses suivant son éducation et les idées de son temps ; il ne saurait les voir à travers les idées qui les ont fait naître. Les artistes qui accompagnèrent Bonaparte dans l'expédition d'Égypte ne purent s'empêcher de transformer en Grecs musculeux les grêles Égyptiens des bas-reliefs. La photographie seule met à l'abri de ces interprétations personnelles.

C'est surtout pour les monuments orientaux chargés de détails qu'il y a, entre le dessin artistique et la reproduction photographique, un véritable abîme. En comparant, par exemple, les dessins de divers monuments de l'Inde, qui figurent dans l'ancien ouvrage de Langlès, avec des photographies de ces mêmes monuments, il m'aurait été souvent bien difficile, sans le texte, de réussir à les identifier. Quand il s'agit de reproductions de figures, l'abîme dont je parlais plus haut est vraiment immense. C'est à se demander si l'artiste, au lieu de voir les choses comme elles sont, ne les voit pas d'après un type particulier fixé dans sa tête, et surtout dans sa main, par son éducation classique. Le graveur lui-même altère inconsciemment les photographies reportées sur bois. C'est pour cette raison que j'en suis arrivé à faire presque exclusivement usage de la photogravure pour mes ouvrages sur l'histoire des civilisations de l'Orient, bien qu'elle soit souvent très inférieure comme aspect à la gravure sur bois (1).

Des documents que je livre au lecteur il y a bien des choses à tirer ; j'en ai dégagé, par exemple, l'explication de la disparition du Bouddhisme par fusion progressive avec le Brahmanisme, contrairement aux idées qui avaient cours. Très clairement écrite sur les monuments, l'histoire de cette disparition ne l'était pas du tout dans les livres. Ces mêmes documents ont servi de base à mon *Histoire des Civilisations de l'Inde*. C'est à cet ouvrage que je renverrai le lecteur qui ne voudrait pas se borner à l'étude que je publie aujourd'hui.

De même que j'ai évité le plus possible les dissertations, j'ai éliminé presque entièrement les plans géométriques. Je ne dédaigne pas ce mode de représentation, mais on en a tellement abusé, et il donne une idée si peu réelle des choses, que j'ai jugé inutile d'y avoir fréquemment recours. Céder à la tentation d'abuser des dessins géométriques m'eût été facile, car mes photographies ont été prises de façon à fournir

(1) Les figures de cet ouvrage ont été obtenues par trois procédés différents ayant tous la photographie pour base. On y trouvera : 1° des photogravures exécutées sans aucune intervention de dessinateur ni de graveur ; 2° des dessins exécutés d'après des photographies et gravés par des procédés chimiques ; 3° des phototypies obtenues directement d'après les clichés eux-mêmes. Ces phototypies, qui forment la partie la plus importante de nos documents, ont été exécutées avec autant d'intelligence que de dévouement par M. Racle, l'habile directeur de l'ancienne maison Quinsac. Les gravures sur bois ne figurent dans notre ouvrage que d'une façon tout à fait exceptionnelle.

les éléments de ces dessins ; et j'ai même été conduit à imaginer des méthodes nouvelles pour transformer en dessins géométriques les images perspectives fournies par la photographie (1).

Cet ouvrage n'ayant pour but que de fournir des documents, il serait inutile d'y chercher l'appareil d'érudition que les bibliothèques rendent aujourd'hui singulièrement facile, et qu'il eût été bien superflu d'étaler ici. En fait d'explications, on s'est strictement borné aux indications nécessaires à l'intelligence des monuments et à une introduction indispensable pour comprendre leurs origines et leur histoire.

A l'exception du Kachemire, dont l'ancienne architecture, d'ailleurs surabondamment connue, est fort peu hindoue, tous les monuments importants de l'Inde sont étudiés dans cet ouvrage. Ils sont disséminés sur une étendue telle que, pour les visiter, il nous a fallu parcourir près de 4.000 lieues sur le territoire de la Péninsule.

Voici, pour les indianistes qui voudront bien parcourir ce modeste travail, l'indication des résultats nouveaux qu'il contient :

1° D'une façon générale, étude d'ensemble des monuments de l'Inde basée sur un choix de documents plus nombreux et plus exacts que ceux qui avaient été réunis jusqu'ici.

2° Étude détaillée des monuments de diverses régions peu explorées, et notamment des monuments du Népal. L'étude de l'architecture de cette dernière région était réclamée depuis longtemps par les indianistes, et notamment par Fergusson.

3° Reproduction d'un nombre considérable de statues et de bas-reliefs qui permettent de se faire une idée exacte de la statuaire dans l'Inde, depuis le deuxième siècle avant notre ère jusqu'à nos jours.

4° Démonstration par l'étude des monuments des causes réelles de la disparition du Bouddhisme dans l'Inde.

5° Reproduction d'un grand nombre de monuments et surtout de détails de monuments avec texte explicatif qui n'avaient encore figuré dans aucun ouvrage.

Je souhaite que cette publication ait également quelques lecteurs parmi les artistes et les lettrés. En parcourant les planches qui représentent tant de monuments merveilleux, ils se sentiront sûrement transportés dans un monde nouveau, dans une humanité nouvelle, dont les pensées, les idées, les sensations et les croyances sont

(1) Ces méthodes sont exposées dans deux volumes que j'ai publiés chez Gauthier-Villars sous ce titre : *Les Levers photographiques.* Ils contiennent la description de méthodes nouvelles et d'instruments nouveaux, qui permettent d'obtenir d'une façon automatique toutes les mensurations des monuments et les éléments nécessaires à l'obtention d'images géométriques. C'est à cet ouvrage que le savant colonel Laussedat, dans sa récente publication : *Les applications de la perspective au lever des plans*, veut bien renvoyer le lecteur pour ce qui concerne les applications de la photographie à l'étude des monuments.

tellement différentes des nôtres que nous ne saurions les comprendre. Ils ne songeront pas à qualifier d'idoles barbares les milliers de divinités qui peuplent les sanctuaires de l'Inde, s'ils veulent se souvenir que les peuples qui les ont créées étaient arrivés bien des siècles avant nous aux solutions des grands problèmes philosophiques que la science européenne admet aujourd'hui. Tous ces sanctuaires mystérieux peuplés de dieux innombrables sont consacrés en réalité aux Forces de la nature, à ces Forces mystérieuses et éternelles dont les dieux, les mondes et l'homme n'ont jamais été pour tous les penseurs de l'Inde que des manifestations éphémères, des incarnations d'un jour.

Je ne terminerai pas cette introduction sans adresser mes remerciements les plus vifs à M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, qui, sur la demande de savants indianistes, que je remercie également, a bien voulu contribuer à la publication de ce travail. Sans sa bienveillante et puissante intervention, tous ces documents, réunis avec tant de peines et au prix de tant de dépenses, n'eussent jamais vu le jour.

LIVRE I.

LES ORIGINES.

CHAPITRE Ier.

LES ORIGINES DES ARTS DE L'INDE.

§ 1. — ORIGINES SUPPOSÉES DES ARTS DE L'INDE.



ES origines des arts de la plupart des peuples ont été mises en évidence par les recherches modernes. Nous connaissons les origines modestes des arts grecs, et comment, après une période de barbarie et d'imitation grossière, ils se sont lentement affranchis des influences de l'Égypte et de l'Assyrie. Nous connaissons les débuts et le développement de la plupart des arts orientaux, ceux des Perses et des Arabes, notamment. Il n'est guère aujourd'hui qu'un fort petit nombre de contrées telles que l'Égypte et l'Inde, dont l'histoire de la civilisation ait encore ses origines enveloppées d'un profond mystère.

Dans les deux grandes contrées que je viens de nommer, les arts présentent ce caractère commun de nous apparaître brusquement, de toutes pièces, sans tâtonnements antérieurs, et avec un caractère de perfection qu'ils n'ont guère dépassé. En Égypte, l'architecture débute avec des monuments tels que le temple du Sphinx près de la grande pyramide de Khéops; la statuaire, avec des œuvres telles que les statues de Sépa et Nésa, de Rahotep et Néfert, du Scribe accroupi, de Khefren, etc., vieilles de cinq à six mille ans, et dont l'étonnante perfection implique une évolution antérieure que nous ne connaissons pas.

De même dans l'Inde, les colonnes d'Asoka, les monuments de Sanchi, Bhilsa, Karli, Bharhut, etc., lorsqu'ils apparaissent deux siècles à peine avant notre ère, révèlent une perfection dans le travail, une habileté technique qui, elles non plus, n'ont pas été dépassées.

Les monuments égyptiens sont vieux de six à sept mille ans, et, comme nous ne connaissons dans l'histoire aucune civilisation antérieure à celle de l'Égypte, nous ne pouvons chercher sur un autre sol l'origine de ses arts. Il faut donc bien considérer les rives qu'arrose le Nil comme le berceau des civilisations.

Une antiquité semblable ne peut être réclamée pour la civilisation de l'Inde. A en juger par ses monuments, elle est relativement récente. Lorsque les arts commencèrent à se développer sur le sol la Péninsule, trois siècles au plus avant notre ère, la plupart des grandes civilisations du monde antique étaient mortes ou allaient mourir. L'Égypte, l'Assyrie, la Perse, asservies par des conquérants étrangers, étaient déjà en décadence; la Grèce elle-même allait bientôt sentir la main d'un maître, et l'ère des chefs-d'œuvre était close pour elle. *A priori* et sans même examiner les indications de l'archéologie et de l'histoire, il est difficile de supposer qu'une civilisation qui apparaît, comme celle de l'Inde, après tant d'autres, ne leur ait rien emprunté.

Mais les monuments de l'Inde présentent un caractère d'originalité tellement frappant, ils ressemblent si peu à ce que l'on voit dans les autres contrées du globe, que pendant longtemps on n'a pas songé à chercher leurs origines ailleurs que sur le sol même de la Péninsule. Pour expliquer la disparition des monuments antérieurs, on admettait, avec Fergusson, qu'ils avaient été construits en bois. Cette hypothèse était d'ailleurs confirmée par la relation du Grec Mégasthène, envoyé comme ambassadeur par Séleucus, roi de Syrie, à la cour de Pataliputra (Patna), trois siècles avant notre ère. Cette relation nous dit, en effet, que tous les édifices de la capitale étaient en bois, y compris le palais du roi, qui avait frappé l'ambassadeur par son aspect imposant, la beauté de ses vastes salles, la richesse de ses colonnes dorées. La substitution de la pierre au bois n'aurait commencé, à en juger par les monuments qui nous sont restés, qu'à l'époque du roi Asoka, 250 ans avant Jésus-Christ.

Les découvertes récentes de statues révélant la main d'artistes grecs dans une région du nord-ouest de l'Inde, voisine de colonies grecques ou hellénisées, ont permis à plusieurs indianistes de contester cette originalité des arts de l'Inde, et de soutenir que c'est sous l'influence des Grecs qu'ils se sont manifestés. A en juger par plusieurs publications récentes, cette croyance tend à dominer aujourd'hui. Un savant indianiste, M. Sylvain Lévi, professeur à la Sorbonne, s'exprime à ce sujet de la façon suivante : « Nourrie jusque-là de métaphysique et de contemplation, l'Inde, aussitôt qu'elle touche à la Grèce, entre dans le réel « et appartient à l'histoire. Elle demande à la Grèce ses arts et ses sciences, sa sculpture et son « architecture (1) ».

Un autre indianiste, M. Vincent Smith, a, dans un travail récent (2), soutenu une thèse analogue. Il va même jusqu'à défendre cette opinion, que « dans l'expression des sentiments « et des passions, les artistes hindous ont complètement échoué, excepté pendant l'époque où ils « étaient sous l'influence gréco-romaine ».

Une étude approfondie de la plupart des anciens monuments de l'Inde encore debout nous a conduit à une conclusion tout à fait contraire à celles qui précèdent. L'Inde, suivant nous, malgré un contact assez prolongé avec la civilisation grecque, ne lui a emprunté, et ne pouvait lui emprunter aucun de ses arts. Les deux races étaient trop différentes, leurs pensées trop dissemblables, leurs génies artistiques trop incompatibles pour qu'elles aient pu s'influencer. Nous essaierons de montrer que c'est à d'autres sources, bien différentes du génie grec, que l'Inde a emprunté ses modèles avant de leur faire subir les transformations d'où sont résultés les plus originaux des arts.

(1) *La Grèce et l'Inde*, p. 45; Paris, 1890.
(2) *Græco roman influence on the civilisation of ancient India;* Calcutta, 1890.

Avant de présenter les arguments psychologiques et archéologiques sur lesquels nous comptons appuyer notre thèse, nous rappellerons d'abord en quelques mots les relations de l'Inde avec les anciens peuples de l'antiquité.

Sur ces relations, les documents historiques ne nous fournissent que des indications fort sommaires. Nous savons cependant que dès une antiquité fort reculée, l'Inde communiquait directement avec les empires de l'ancien Orient : la Chaldée, la Babylonie et l'Assyrie. Les relations se faisaient à la fois par mer et par terre. Par mer, des communications régulières étaient établies entre les ports de l'Inde et ceux du golfe Persique. Par terre, plusieurs routes reliaient les grands centres de l'Orient avec le nord-ouest de l'Inde. Sous Darius, plusieurs provinces de l'Inde furent soumises à l'empire des Perses dont elles formèrent une satrapie (1).

Les relations de l'Inde avec la Grèce ne commencèrent qu'à l'époque d'Alexandre. 327 ans avant notre ère, le grand conquérant essaya d'envahir l'Inde, mais il en toucha à peine les frontières, et son expédition fut à peu près ignorée dans l'Inde.

Les relations suivies avec les Grecs commencèrent plus tard, par l'intermédiaire des royaumes grecs de l'Asie Mineure. 300 ans avant notre ère, Séleucus Nicator, fondateur du royaume de Syrie, envoya dans l'Inde l'ambassade dirigée par Mégasthène, à laquelle nous avons fait allusion plus haut.

Les monnaies, à défaut de documents historiques, prouvent l'existence vers la même époque d'un royaume grec fondé en Bactriane, qui étendit sa puissance sur quelques provinces du nord de l'Inde, et dura deux siècles. Il fut ruiné par les invasions scythes et par l'extension de la puissance des rois Arsacides, qui avaient rapidement remplacé en Perse les successeurs d'Alexandre.

Si sommaires qu'elles puissent être, ces indications historiques nous montrent que l'Inde fut en relations constantes avec les grands empires de l'ancien Orient et en relations accidentelles avec des royaumes fondés par des colonies grecques. C'est aux documents archéologiques qu'il nous faut demander maintenant ce qu'elle a pu leur emprunter.

Avant d'examiner ces documents, supposons pour un instant qu'ils n'existent pas, et demandons-nous si le simple examen des monuments que l'Inde possède donne vraiment la notion qu'entre les arts de la Grèce et ceux de l'Inde, il y ait une parenté quelconque. Pour qui a vu ces monuments, la réponse n'est pas douteuse : alors que tous nos monuments européens sont pleins d'éléments empruntés à l'art grec, les monuments de l'Inde n'en présentent aucun. Leur étude comparée, si superficielle qu'on la suppose, nous dit immédiatement que nous sommes en présence de races extrêmement différentes de celles de l'Europe, et qu'il n'y eut jamais peut-être de génies plus dissemblables, je dirai même plus antipathiques, que le génie grec et le génie hindou.

Cette notion générale ne fait que s'accentuer quand on pénètre plus avant dans l'étude de ces monuments, et dans la psychologie intime des peuples qui les ont créés. On constate bientôt que le

(1) Dans ces relations de l'Inde avec le monde antique, nous ne mentionnons pas l'Égypte, parce que les rapports entre les deux contrées furent toujours indirects et n'eurent lieu que par l'intermédiaire des Arabes. Des bas-reliefs du temple de Deïr el Bahari, à Thèbes, construit par la reine Hatasou, représentent des vaisseaux chargés de marchandises dont quelques-unes, telles que les singes, ne pouvaient provenir que de l'Inde. Les Egyptiens connaissaient d'ailleurs de réputation l'Inde qu'ils appelaient la « Terre divine » ; mais cette terre divine, ils ne réussirent jamais à l'atteindre.

génie hindou est trop personnel pour subir une influence étrangère éloignée de sa pensée. Elle peut être imposée sans doute, cette influence étrangère, mais si prolongée qu'on la suppose, elle restera superficielle. Il semble qu'entre la constitution mentale des diverses races de l'Inde et celle des autres peuples, il y ait des barrières aussi hautes que les obstacles formidables placés par la nature entre la grande Péninsule et les autres contrées du globe.

Le génie hindou est tellement spécial que, quel que soit l'objet dont les nécessités lui imposent l'imitation, l'aspect de cet objet se transforme immédiatement pour devenir hindou. Même dans l'architecture, où il est pourtant difficile de dissimuler les emprunts, la personnalité de ce bizarre génie, sa faculté de déformation rapide, se révèlent immédiatement. On peut bien faire copier une colonne grecque par un architecte hindou, on ne l'empêchera pas de la transformer rapidement en une colonne qu'à première vue on qualifiera d'hindoue. Même de nos jours, où l'influence européenne est pourtant si puissante dans l'Inde, de telles transformations s'observent journellement. Donnez à un artiste hindou un bijou, un meuble européen quelconque à copier, il en adoptera la forme générale, mais il exagérera certaines parties, multipliera, en les déformant, les détails d'ornementation ; et, à la troisième copie, le bijou ou le meuble européen aura entièrement dépouillé son caractère occidental, et sera devenu exclusivement hindou.

Le caractère fondamental de l'architecture hindoue, — et ce caractère se retrouve dans sa littérature, dont les œuvres sont pour cette raison proches parentes des monuments de pierre, — est une exagération débordante, une multiplication infinie de détails, une complication qui est précisément aux antipodes de la simplicité correcte et froide de l'art grec. C'est surtout en étudiant les arts de l'Inde, qu'on comprend à quel point les œuvres plastiques d'une race sont en rapport avec sa constitution mentale, et forment le plus clair des langages pour qui sait l'interpréter. Si les Hindous avaient, comme les Assyriens, entièrement disparu de l'histoire, les bas-reliefs de leurs temples, leurs statues, leurs monuments suffiraient à nous révéler leur passé. Ce qu'ils nous en diraient surtout, c'est que l'esprit méthodique et clair des Grecs n'a jamais pu exercer la plus légère influence sur l'imagination débordante et sans méthode des Hindous.

L'archéologie va nous permettre de confirmer, par des documents précis, ce que la connaissance générale des monuments de l'Inde et de l'esprit hindou révèle immédiatement.

Remarquons d'abord que tous les vestiges des influences artistiques des Grecs découverts dans l'Inde appartiennent à une époque d'une durée très courte, et sont strictement localisés à une région fort limitée du nord-ouest de la Péninsule : la vallée de Kaboul et le Kachemire. Cette localisation des influences grecques, il nous sera impossible de l'attribuer à la faible durée du pouvoir politique des Grecs, car leurs successeurs s'efforcèrent de continuer leurs traditions. Le peu de succès de ces tentatives est même une des preuves de cette incompatibilité que nous avons signalée entre le génie grec et le génie hindou.

Nous remarquerons ensuite que ces vestiges des influences grecques se rencontrent précisément dans une des régions de l'Inde les moins civilisées, dans une contrée habitée surtout par des tribus demeurées barbares, et n'ayant jamais réussi à se créer un art personnel. L'art grec ne nous y apparaît que comme un art étranger importé par des artistes étrangers et imposé par un souverain. Il constitue un de ces arts d'emprunt qu'on rencontre chez certains peuples, — les Turcs par exemple, — incapables de s'en créer un personnel, et qui trouvent plus simple d'emprunter les arts et les artistes appartenant à la civilisation qu'ils ont renversée. Le sou-

verain qui a le plus protégé les arts grecs dans l'Inde était le célèbre Kanischka, chef d'une tribu de Scythes barbares dont le tempérament n'avait rien d'hindou.

L'examen des vestiges des arts grecs dans l'Inde va nous montrer à quel point ils forment un groupe isolé, superposé aux arts de la Péninsule et sans parenté avec eux.

Des Grecs proprement dits, c'est-à-dire de ceux qui régnèrent en Bactriane trois siècles avant notre ère, il ne nous est resté ni monuments ni statues ; des monnaies seulement. Loin de prouver que ce sont les Grecs qui ont influencé les Hindous, elles prouveraient au contraire que ce sont les seconds qui ont agi sur les premiers, et que les Grecs marchaient rapidement vers une indianisation complète. Grecques d'abord, les légendes des monnaies deviennent bientôt bilingues; les titres et les noms helléniques sont traduits en dialectes hindous; les dieux du panthéon grec sont graduellement remplacés, sous les règnes d'Agathoclès et de Ménandre, par les emblèmes du culte bouddhique, alors prédominant dans l'Inde : la roue, la cloche sacrée, le reliquaire bouddhique, etc. Les livres hindous assurent même que le dernier des rois que je viens de citer se convertit au bouddhisme.

Les documents archéologiques relatifs aux influences directes des Grecs dans l'Inde sont donc bien faibles, puisqu'ils se bornent à quelques monnaies. Il nous faut franchir plusieurs siècles pour trouver des vestiges plus sérieux de leur influence; mais cette influence s'est alors manifestée par une voie très indirecte, celle des Arsacides de la Perse.

On sait qu'après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé entre ses lieutenants, et que la Perse devint le partage des Séleucides, dont le pouvoir fut très éphémère. 255 ans avant J.-C. un soldat de l'armée d'Antiochus II, roi de Syrie, fonda la dynastie parthe des Arsacides, qui régna sur la Bactriane et la Perse pendant près de 500 ans, c'est-à-dire jusqu'en 226 de notre ère, époque à laquelle elle fut renversée à son tour par la dynastie des Sassanides qui dura jusqu'à la conquête musulmane. Ces Arsacides, demi-barbares, n'introduisirent dans l'art aucun élément nouveau, et se contentèrent, comme leurs prédécesseurs achéménides, d'emprunts étrangers. Ils semblent avoir été de respectueux admirateurs de la culture hellénique, dont ils accueillaient volontiers les artistes disséminés depuis des siècles dans plusieurs des villes de l'Asie Mineure. C'est par cette voie indirecte que l'art grec s'introduisit pendant quelque temps dans l'Inde. Son apparition paraît contemporaine de Kanishka, ancien chef d'une tribu scythe; elle fut une émanation de cette civilisation demi-persane, demi-hellénique, en honneur à la cour des Arsacides. La dynastie que Kanishka fonda dans l'Inde domina sur le nord-ouest et une partie du Rajpoutana. Converti au bouddhisme, ainsi que ses successeurs, il fit exécuter par les artistes grecs des statues naturellement consacrées au culte bouddhique; mais on voit parfois, sur les bas-reliefs, des costumes parthes, l'adoration de l'autel du feu, et d'autres éléments qui révèlent le mélange des influences persanes.

Cet art d'emprunt, tout officiel, et sans relation avec la pensée du peuple chez qui il était importé, ne pouvait subsister qu'aussi longtemps qu'il fut imposé, et nous le voyons en effet disparaître brusquement avec les influences politiques qui lui avaient donné naissance. Une étude approfondie de toutes les statues gréco-bouddhiques actuellement connues, faite par un éminent indianiste, M. Sénart, lui a permis de conclure qu'elles ont toutes été exécutées dans les deux premiers siècles de notre ère. L'art officiel imposé par Kanishka et ses successeurs était trop antipathique d'ailleurs au génie hindou, pour avoir eu, même pendant ces deux siècles, une influence sensible sur l'art indigène; et, en effet, on ne retrouve dans aucun des mo-

numents hindous contemporains ou postérieurs, tels que ceux de Sanchi, par exemple, et les nombreux temples souterrains, nulles traces d'influence grecque. Cette influence est d'ailleurs extrêmement facile à reconnaître. En dehors de l'ensemble, qui est toujours caractéristique (1), il y a des détails techniques, le travail des draperies, notamment, qui révèlent immédiatement la main des artistes grecs. C'est ainsi, par exemple, qu'il a été facile de reconnaître, dans les bas-reliefs du stupa d'Amravati, la collaboration d'artistes grecs. C'est le seul monument connu de l'Inde proprement dite où se révèle cette intervention étrangère; et elle s'explique aisément, quand on sait que cette partie du monument est de la première moitié du deuxième siècle, c'est-à-dire précisément de l'époque où furent exécutées les statues gréco-bouddhiques dont j'ai parlé plus haut.

La disparition de l'art grec dans l'Inde fut aussi soudaine que son apparition, et cette soudaineté même montre à quel point il fut un art d'importation, sans affinité avec le peuple qui avait dû l'accepter. Ce n'est jamais ainsi que disparaissent les arts chez un peuple; ils se transforment; mais l'art nouveau emprunte toujours quelque chose à celui dont il hérite. Venu brusquement dans l'Inde, l'art grec en disparut brusquement, et y exerça aussi peu d'influence que les monuments européens construits par les Anglais depuis deux siècles.



Fig. 1. — Statue gréco-bouddhique.

L'art grec fit cependant, à une autre époque, une nouvelle apparition dans l'Inde, ou au moins dans une région géographiquement rattachée à l'Inde; mais il nous faut franchir plusieurs siècles, et nous transporter chez les tribus demi-sauvages du Kachemire. On trouve là plusieurs monuments grecs qui ont été construits, suivant les archéologues, du septième au douzième siècle de notre ère. Édifiés chez des tribus demi-barbares, et qui n'eurent jamais d'art national, ils représentent sans doute des copies de monuments antérieurs datant de l'époque où la culture grecque était encore en honneur dans l'empire des Arsacides. Ils ne furent jamais imités dans aucune région de l'Inde, et, par leur isolement, nous fournissent encore une nouvelle preuve du peu d'influence que le génie grec a pu exercer sur l'art hindou.

Nous résumerons ce qui vient d'être dit de l'influence des arts grecs dans l'Inde, en constatant que cette influence fut entièrement nulle; qu'à certaines époques, sous des pressions politiques étrangères, l'art grec et l'art hindou subsistèrent momentanément côte à côte, comme aujourd'hui l'art européen et l'art hindou, mais sans jamais s'influencer; qu'en ce qui concerne les monuments, il n'en est pas un seul dont on puisse dire qu'il présente une ressemblance quelconque, si lointaine qu'on la suppose, avec un monument grec.

(1) Je donne ici quelques spécimens de ces statues gréco-bouddhiques. J'ai pris les figures 1 et 2 au musée de Lahore. Elles viennent de la vallée de Kaboul. J'ai pris la statue représentée par la figure 3 à Muttra. En comparant ces statues avec celles reproduites figure 122 et qui représentent des statues jaïnas découvertes à Muttra et contemporaines des précédentes, on se rendra compte immédiatement des différences profondes qui séparent la statuaire gréco-bouddhique de l'art indigène.

Cette impuissance de l'art grec à influencer l'Inde a quelque chose de frappant, et il faut bien l'attribuer à cette incompatibilité que nous avons signalée entre le génie des deux races, et non à une sorte d'incapacité native de l'Inde à s'assimiler un art étranger, puisque nous allons montrer maintenant qu'elle a parfaitement su s'assimiler et transformer les arts qui étaient en rapport avec sa constitution mentale.

§ 2. — LES VÉRITABLES ORIGINES DES ARTS DE L'INDE.

Nous avons précédemment montré que, pendant l'antiquité classique, l'Inde n'eut guère de relations suivies qu'avec les régions où devaient régner un jour les Perses et avec celles qu'occupaient les Grecs de l'Asie Mineure. Nous venons de faire voir que les Grecs n'ont eu aucune influence artistique sur elle. Il nous reste à rechercher si ce n'est pas à la Perse qu'elle aurait demandé les premières ébauches de ses arts.

Les documents archéologiques vont nous permettre de prouver que c'est en effet à la Perse qu'elle les a demandées, non pas à la Perse un peu hellénisée du temps des Arsacides, mais à la Perse héritière des vieilles civilisations de l'Assyrie et de l'Égypte. On sait que lorsque, trois cent trente ans avant Jésus-Christ, Alexandre renversa la dynastie des rois achéménides, les Perses possédaient depuis deux siècles une civilisation brillante. Ils n'avaient pas trouvé sans doute la formule d'un art nouveau, mais le mélange des arts égyptien et assyrien dont ils avaient hérité avait produit des œuvres remarquables. Nous en pouvons juger par les ruines encore debout de Persépolis : les pylônes de l'Égypte, les taureaux ailés de l'Assyrie, et même de quelques éléments grecs, nous montrent que sur cette région limitée de l'Asie se trouvaient en présence tous les arts des grandes civilisations antérieures.

C'est dans la Perse que l'Inde est venue puiser; mais, en y puisant, elle s'emparait en réalité des éléments des vieilles civilisations de la Chaldée et de l'Égypte, que la Perse s'était bornée à emprunter.

L'étude des monuments de l'Inde révèle aisément de quels emprunts ils ont vécu à leur origine; mais pour les constater, il faut s'adresser aux monuments les plus anciens : la puissance de déformation du génie hindou est en effet si grande, que les formes empruntées subissent des transformations qui les rendent bientôt méconnaissables.

Bien que l'esprit des archéologues ait toujours été tourné vers les emprunts supposés de l'Inde à la Grèce, quelques-uns de ceux faits à la Perse sont trop visibles pour leur avoir échappé. Fergusson a déjà fait remarquer que certains ornements en forme de chèvrefeuille des colonnes d'Asoka venaient visiblement de l'Assyrie. Cunningham a montré que les chapiteaux surmontés d'animaux couchés de la vallée de Kaboul étaient copiés sur ceux de Persépolis.

Bien d'autres analogies que celles-ci sont faciles à constater. Non seulement les chapiteaux surmontés d'animaux se rencontrent dans la vallée de Kaboul, mais on les retrouve dans la plupart des anciens temples de l'Inde, ainsi que le prouvent les planches de cet ouvrage. En raison de leur aptitude à tout modifier, signalée plus haut, les artistes hindous ont fini par transformer leurs chapiteaux au point d'en rendre les origines de plus en plus difficiles à discerner : les animaux les plus variés, et même des figures humaines, disposés dans les attitudes les plus bizarres, ont bientôt remplacé le taureau et le bélier bicéphales des colonnes de Persépolis.

Les emprunts ne se sont pas bornés d'ailleurs aux chapiteaux des colonnes, mais se sont étendus à une foule de détails d'ornementation. Un des plus vieux monuments de l'Inde, le stupa de Sanchi, par exemple, reflète, et d'une façon très marquée, les influences assyriennes transmises par la Perse. Les planches que nous avons consacrées à ce monument offrent de nombreuses reproductions de griffons et d'animaux ailés qu'on rencontre dans les palais de l'Assyrie.

Les analogies seraient sans doute plus nombreuses encore si nous possédions quelques-uns des grands temples primitifs construits sur le sol; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Nous ferons remarquer cependant que les gopurams, grandes portes pyramidales qui forment l'entrée des pagodes du sud de l'Inde, ressemblent singulièrement aux propylônes et aux pylônes des temples égyptiens dont les modèles sont si souvent répétés dans les ruines de Persépolis. Les gopurams de l'Inde sont modernes, puisque nous n'en connaissons pas d'antérieurs au dixième siècle de notre ère; mais ils reproduisent évidemment des modèles antérieurs.

L'analogie des gopurams avec les pylônes égyptiens imités par la Perse peut assurément être discutée; mais si l'on rapproche de ces analogies les copies évidentes qu'on rencontre dans les détails des monuments, on se trouve en présence d'un faisceau de documents qui nous montre bien que c'est sur le sol de la Perse que nous devons chercher les origines des arts hindous.

L'absence de vestiges de monuments avant une époque déjà avancée permet d'admettre l'hypothèse déjà soutenue que les premiers édifices de l'Inde furent construits en briques et en bois. Ce sont des matières fragiles et peu durables sans doute, mais très abondantes dans la Péninsule et par conséquent peu coûteuses. Le bois et la pierre impliquant des modes de construction assez différents, on pourrait se demander comment les Hindous avaient pu passer de l'un à l'autre. L'explication m'en a été immédiatement fournie par l'examen des monuments du Népal. On verra par les planches de cet ouvrage consacrées à leur étude, avec quelle facilité les parties les plus compliquées d'un édifice en bois, des colonnes extrêmement fouillées par exemple, peuvent être exactement copiées en pierre.

Pourquoi l'Inde, qui s'est montrée si incapable de se plier au génie grec, s'est-elle, au contraire, montrée si apte à emprunter à la Perse? C'est évidemment que les arts de la Perse étaient très en rapport avec la tournure de son esprit, alors que ceux de la Grèce ne l'étaient pas du tout. Les formes simples, les surfaces peu ornementées des monuments grecs, ne pouvaient convenir à l'esprit hindou, alors que les formes tourmentées, l'exubérance des décors, la recherche de l'ornementation des monuments de la Perse devaient le séduire.

Ce n'est pas seulement d'ailleurs à cette époque lointaine, antérieure à notre ère, que la Perse, représentante de l'Égypte et de l'Assyrie, exerça par ses arts son influence sur l'Inde. Lorsque, bien des siècles plus tard, les musulmans apportèrent dans la Péninsule un art nouveau profondément modifié par son passage à travers la Perse, cet art était surtout persan et portait encore les traces de ses vieilles origines assyriennes. Les grandes baies ogivales au milieu des façades des mosquées, et surtout les briques émaillées qui les recouvrent, sont des vestiges évidents de la civilisation chaldéo-assyrienne. Ces arts, l'Inde sut se les assimiler encore, parce qu'ils étaient en rapport avec le génie de sa race, alors que l'art grec d'autrefois, et l'art européen d'aujourd'hui, profondément antipathiques à sa façon de sentir et de penser, sont toujours restés sans influence sur elle.

L'absence d'influence des arts européens dans l'Inde, malgré plus d'un siècle de domination, peut être rapprochée du peu d'influence des arts grecs, il y a dix-huit siècles. On ne peut nier



Héliotypie H. Racle, (Anc^t Quinsac), Paris

FIG. 2 SCULPTURES GRÉCO-BOUDDHIQUES. (MUSÉE DE LAHORE).



FIG. 3 STATUE GRÉCO-BOUDDHIQUE (MUSÉE DE MUTTRA)

qu'il n'y ait dans les deux cas une incompatibilité de sentiments esthétiques, car les arts musulmans, bien qu'aussi étrangers à l'Inde que les arts européens, ont été imités dans toutes les parties de la Péninsule. Même dans celles où les musulmans n'ont jamais eu aucun pouvoir, il est rare de trouver un temple ne contenant pas quelque motif d'ornementation musulmane. Sans doute, comme au temps de Kanishka, nous voyons aujourd'hui des rajahs, tels que celui de Gwalior, séduits par la grandeur de la puissance des étrangers, se faire bâtir des palais européens de style gréco-latin; mais, — toujours comme au temps de Kanishka, — cet art officiel superposé à l'art indigène est resté totalement sans influence sur lui.

La nature des primitifs emprunts faits à la Perse par l'Inde permet de fixer du même coup l'époque où l'architecture est née sur le sol de la Péninsule. Ce n'est que vers le cinquième siècle avant notre ère que la Perse a emprunté à l'Égypte et à l'Assyrie ses arts. Les modifications qu'elle leur a fait subir ont porté surtout sur les colonnes. Or, ce sont précisément les colonnes Persépolitaines à chapiteaux bicéphales qui ont été le plus imitées par l'Inde. Ce n'est donc pas dans les contrées dont la Perse s'est inspirée, mais bien dans la Perse elle-même, que l'Inde a cherché ses modèles.

Sans doute, il serait possible que l'Inde eût fait antérieurement des emprunts, sinon à l'Égypte avec laquelle elle ne fut jamais en relations directes, au moins à la Babylonie et à l'Assyrie, mais nous n'avons aucun indice de ces emprunts et il semble bien douteux que la naissance de l'architecture dans l'Inde puisse remonter à plus de cinq à six siècles avant notre ère. Les plus vieux livres de l'Inde, les Védas, ne nous parlent pas de monuments et les livres postérieurs ne semblent pas avoir été composés, ou tout au moins fixés par l'écriture, avant le cinquième siècle. Les Aryens des époques antérieures n'étaient pas arrivés encore à cette phase de civilisation où l'écriture est connue et où l'on construit des monuments. Il leur fallut d'ailleurs plusieurs siècles pour asseoir sérieusement leur domination sur les populations noires qui peuplaient l'Inde et qui ne devaient posséder que de bien faibles rudiments de culture.

Nous conclurons de tout ce qui précède que ce n'est pas à la Grèce, mais à l'Égypte et à l'Assyrie, par l'intermédiaire de la Perse, que l'Inde se rattache. L'Inde n'a rien pris à la Grèce, mais toutes deux ont puisé aux mêmes sources, à ce trésor commun, fondement de toutes les civilisations, élaboré pendant des siècles par les peuples de l'Égypte et de la Chaldée. La Grèce lui a emprunté, par l'intermédiaire des Phéniciens et des peuples de l'Asie Mineure, l'Inde par l'intermédiaire de la Perse. Les arts de la Grèce et de l'Inde remontent à une source commune, mais dans les deux contrées les courants issus de cette source ont bientôt profondément divergé.

C'est qu'en effet l'art est l'expression fidèle de la constitution mentale d'un peuple, et ce que ce peuple emprunte, il est obligé de le transformer suivant les nécessités de cette constitution mentale, variable suivant la race à laquelle il appartient. Qu'il s'agisse d'art, de religion ou d'un élément de civilisation quelconque, cet élément se transformera fatalement aussitôt qu'il sera adopté par une race différente. L'Inde va nous en fournir précisément la preuve. Elle est habitée par des races fort diverses arrivées à des phases d'évolution fort différentes. C'est aujourd'hui la seule contrée du globe où par de simples déplacements dans l'espace, on puisse se déplacer à volonté dans le temps et revoir à volonté, vivantes encore, la série des étapes successives que l'humanité a dû traverser pour atteindre les niveaux supérieurs de la civilisation. Toutes les formes d'évolution s'y retrouvent, et c'est pourquoi elle constitue le plus suggestif et le plus philosophique

des livres d'histoire. L'âge de la pierre y a ses représentants, mais l'âge féodal et l'âge de l'électricité les y ont également.

Avec des variétés de civilisations et de races aussi considérables, nous devons nous attendre à trouver dans l'Inde des arts fort différents, des styles d'architecture fort dissemblables, malgré l'identité des croyances.

Les planches de notre ouvrage le montrent clairement. Les différences entre les monuments sont tellement profondes qu'on ne peut classer ces derniers que par régions, c'est-à-dire suivant la race, et pas du tout suivant la religion que professent les peuples qui les ont construits. Il n'y a aucune analogie entre les monuments du nord de l'Inde et ceux du sud, élevés à la même époque par des peuples de religion semblable. Même à l'époque musulmane, c'est-à-dire au moment où l'unité politique de l'Inde fut la plus complète, l'influence du pouvoir central la plus grande, les monuments purement musulmans, présentent des différences profondes d'une région à l'autre. Une mosquée d'Ahmedabad, une mosquée de Lahore, une mosquée d'Agra, une mosquée de Bijapour, bien que consacrées au même culte, ne présentent qu'une bien faible parenté entre elles, parenté beaucoup plus faible que celle qui rattache les monuments de la Renaissance à ceux de la période Gothique.

Ce n'est pas seulement l'architecture qui, dans l'Inde, diffère d'une race à l'autre; la statuaire varie aussi de la même façon, non seulement par les types représentés, mais encore par la manière de les traiter. Que l'on compare les bas-reliefs de Sanchi avec ceux de Bharhut, presque contemporains pourtant, la différence est visible. Elle est plus marquée encore quand on compare les statues et bas-reliefs de la province d'Orissa avec ceux du Bundelkund, ou encore ceux du Mysore avec ceux des autres pagodes du sud de l'Inde. L'influence de la race apparaît partout; elle se manifeste d'ailleurs dans les moindres objets artistiques. Personne n'ignore combien ceux-ci diffèrent d'une partie de l'Inde à l'autre. Il ne faut pas un œil très exercé pour reconnaître un coffret de bois sculpté du Mysore, du même coffret sculpté dans le Guzerat, ni pour distinguer un bijou de la côte d'Orissa d'un bijou de la présidence de Bombay.

Sans doute l'architecture de l'Inde est, comme celle de tous les Orientaux, une architecture religieuse; mais au-dessus de l'influence religieuse, bien puissante pourtant en Orient, celle de la race domine encore. Nous sommes ainsi ramenés à cette influence prédominante de la race, c'est-à-dire à l'une des thèses que nous avons le plus souvent eu occasion d'exposer dans nos ouvrages sur l'histoire des civilisations. Ce facteur, la race, qui domine la destinée des peuples, domine aussi leurs croyances, leurs institutions et leurs arts. Elle est toute-puissante, cette âme de la race que nous portons en nous et qui dirige nos sentiments, nos pensées et nos actions. Héritage accumulé de toutes les générations qui se sont succédé et qui ont contribué à la former, elle est la synthèse d'un long passé, l'écho souverain de la grande voix des morts.

CHAPITRE II.

INTRODUCTION HISTORIQUE.



Les difficultés considérables entourent l'étude de l'architecture de l'Inde. D'une part, en effet, beaucoup d'anciens monuments ont disparu, à tel point que des types doués d'une importance très grande sont parfois presque uniques. D'autre part, les constructions que l'on observe pendant une même période, dans des régions voisines, diffèrent souvent au point de ne révéler aucune parenté apparente. Pas plus dans ses monuments que dans sa religion, ses langues ou ses arts, l'Inde ne possède cette unité qu'on lui attribua pendant longtemps. Elle se compose de pays fort différents présentant, au double point de vue de la population et des milieux, des différences beaucoup plus profondes que celle qu'on observe entre les diverses régions de l'Europe.

L'archéologue qui étudie les anciens monuments de l'Occident, ceux de la France, par exemple, peut suivre le plus souvent, siècle par siècle, leur développement, et voir par quelles transformations successives ils ont passé d'une forme à une autre. Les périodes pendant lesquelles les monuments manquent totalement ne sont jamais bien longues, et les documents écrits permettant de reconstituer les anneaux de la chaîne lorsqu'elle est brisée ne font jamais défaut. Avec les monuments d'un côté, les livres de l'autre, la reconstitution du passé est facile.

Il n'en est pas de même dans l'Inde où le temps et les hommes ont détruit sans retour les témoins de longues périodes des civilisations passées, et où, jusqu'à des époques presque modernes, il n'y eut aucun document écrit méritant le nom d'histoire.

L'archéologue qui visiterait l'Inde en sachant seulement de son passé qu'il fut rempli par plusieurs civilisations puissantes, serait très étonné de ce qu'il y verrait, et plus encore peut-être de ce qu'il n'y verrait pas. De la civilisation la plus ancienne, de celle dont les débuts sont sans doute antérieurs d'une dizaine de siècles à notre ère, et dont les œuvres littéraires vantent la puissance, pas une pierre n'a gardé la mémoire. De la civilisation qui lui succéda, après mille ans d'élaboration, il ne rencontrerait que des vestiges, suffisants pour montrer sa grandeur, mais insuffisants pour expliquer son histoire. Lorsque les monuments apparaissent brusquement, trois siècles à peu près avant notre ère, ils se présentent avec un degré de perfection que, dans la suite des siècles, ils ne dépasseront guère.

Nulle part, l'observateur ne découvre dans l'Inde ces périodes d'enfantement préparatoire

que les vestiges des autres civilisations révèlent presque toujours. Il voit, dans certaines régions, les monuments apparaître brusquement, puis s'accumuler pendant deux ou trois siècles, et tout à coup disparaître. Avant, c'est la nuit noire; après, c'est la nuit noire encore. Ailleurs, il découvre des influences grecques évidentes, mais qui ne dépassent pas certaines régions, et qui, elles aussi, disparaissent brusquement. Il rencontre subitement dans un désert des portes monumentales couvertes de bas-reliefs admirables; mais après avoir parcouru toute l'immense Péninsule, c'est à peine s'il a trouvé deux ou trois constructions de la même espèce pour des périodes de civilisation ayant duré plus de vingt siècles. Si, renonçant à tirer de sa poussière cette antiquité si obscure, il veut se borner à l'étude des monuments de l'époque relativement moderne, et historiquement bien connue, où les musulmans ont régné, les difficultés qu'il rencontre sont encore considérables. En vain supposerait-il que ces monuments doivent constituer une série bien homogène, puisqu'ils furent construits par des peuples professant la même religion et parlant la même langue : les différences qui se présentent pendant la même période, dans les monuments des diverses contrées de l'Inde soumises aux disciples du Prophète, sont tellement grandes, au contraire, qu'on pourrait se demander si ces monuments appartiennent aux mêmes siècles et aux mêmes peuples.

L'histoire du passé de l'Inde peut seule jeter quelque lumière sur les anomalies apparentes que l'étude de ses monuments révèle. Bien que les documents historiques soient d'une insuffisance extrême, ils peuvent cependant, étant convenablement interprétés, nous faire saisir des phénomènes inexplicables sans eux. L'histoire seule peut nous faire comprendre les monuments de l'Inde, et les monuments seuls peuvent compléter cette histoire. Ce n'est que grâce à eux en effet que des périodes pour lesquelles les traditions et les livres avaient été entièrement muets, sont sorties d'un oubli qui semblait devoir être éternel.

Un court résumé historique est donc l'introduction nécessaire d'un travail consacré à l'étude des monuments de l'Inde. Ce résumé sera fort sommaire, les points qui ne seront qu'effleurés maintenant devant être plus amplement développés dans d'autres chapitres, lorsqu'ils pourront jeter quelque lumière sur l'origine des monuments à la description desquels ces chapitres seront consacrés.

SOURCES DE L'HISTOIRE DE L'INDE. — IMPORTANCE DES MONUMENTS. — CLASSIFICATION DES PÉRIODES HISTORIQUES.

L'Inde ancienne n'a pas d'histoire. Les livres ne fournissent aucun document sur sa chronologie passée; et ses monuments ne peuvent pas remplacer les livres, puisque les plus anciens sont de trois siècles à peine antérieurs à notre ère. Sans un petit nombre de livres religieux, où les faits historiques sont enfouis sous des monceaux de légendes, son passé serait aussi ignoré que celui de cette Atlantide, détruite par un cataclysme géologique, dont parlent les traditions antiques conservées par Platon.

Les seuls documents anciens que l'on puisse consulter, pour reconstituer quelques traces de ce passé perdu, nous sont fournis par les Védas, poèmes religieux écrits à diverses époques, mais dont les plus anciens paraissent antérieurs d'un millier d'années à notre ère; viennent ensuite les poèmes épiques connus sous les noms de Mahâbhârata et Râmâyana; mais ces divers

ouvrages sont bien postérieurs aux Védas; ils sont antérieurs à peine à notre ère. On peut donc dire, qu'à l'exception des Védas, les premiers livres de l'Inde sont contemporains de ses premiers monuments.

Au point de vue purement historique, la littérature hindoue, postérieure à notre ère, n'est pas beaucoup plus riche; elle est presque exclusivement constituée, en effet, par les Pouranas, recueils rédigés pendant une période de plusieurs siècles, mais dont les plus anciens ne remontent pas au delà du huitième siècle de l'ère chrétienne. Ils sont trop mélangés de légendes merveilleuses, et la chronologie en est trop absente, pour que la science moderne puisse en tirer grand parti.

Ce n'est qu'avec les grandes invasions musulmanes du onzième siècle que commence, grâce aux écrivains musulmans, la période historique de l'Inde.

Pour éclairer son passé, nous n'avons, en dehors des sources qui précèdent, que les documents fournis par les visiteurs étrangers. Ils sont peu nombreux, puisque nous ne possédons, pour l'époque antérieure à Jésus-Christ, que des extraits de la relation de l'ambassadeur grec Mégasthène, qui séjourna à la cour du roi de Magadha vers l'an 300 avant J.-C. Pour la période de plus de treize cents ans qui sépare cette époque reculée des invasions musulmanes du onzième siècle, nous ne possédons, en dehors des maigres mentions des auteurs classiques, que les relations des deux pèlerins chinois Fa Hian et Hiouen Thsang qui visitèrent l'Inde, le premier au cinquième siècle, le second au septième. Leurs ouvrages, celui du second surtout, fournissent assurément les plus précieux documents que nous possédions sur l'Inde, avant les invasions musulmanes.

Cette insuffisance de documents littéraires donne une importance très grande aux œuvres plastiques, — monuments, médailles, statues, etc., — que l'Inde contient. Les plus anciennes sont des colonnes sur lesquelles Asoka faisait graver ses édits, 250 ans avant Jésus-Christ. Puis viennent les bas-reliefs des stupas et des temples souterrains. Ils nous donnent des détails intéressants sur les mœurs, les coutumes, les croyances des peuples qui les ont construits, et révèlent quel degré élevé la civilisation et les arts avaient atteint chez eux.

Ces monuments primitifs ne sont pas les seuls : des temples, des statues, des monnaies, s'y ajoutent bientôt et viennent jeter une vive lueur sur l'histoire de chacune des régions où ils ont été trouvés. Ce sont uniquement des débris de statues et des monnaies qui nous ont révélé la présence des Grecs dans des régions voisines de l'Indus bien longtemps après Alexandre.

Les monuments ne sont pas moins importants pour la connaissance des religions et des civilisations de l'Inde que pour celle de son histoire. Ce n'est pas dans les livres de l'Inde, mais bien dans les statues et les bas-reliefs de ses temples, qu'on peut voir comment se sont transformés ses croyances et ses dieux; comment, après avoir vécu côte à côte, certains cultes ont fini par se supplanter, et à quel point les croyances nouvelles sont filles des croyances anciennes qu'elles ont remplacées.

En dehors de l'intérêt artistique considérable qu'ils possèdent, intérêt artistique tel qu'il suffirait à lui seul à justifier leur étude, les monuments de l'Inde constituent aujourd'hui la plus féconde des sources que nous possédions pour reconstituer l'histoire de sa civilisation. Le temps et les hommes ne les ont pas épargnés; et de leur étude on ne peut tirer qu'une esquisse à grands traits du passé; mais, sans eux, cette simple esquisse même serait impossible.

La religion a toujours joué chez les Hindous, de même que chez la plupart des peuples orientaux, un rôle fondamental. Ce rôle a été assez considérable dans l'Inde pour que l'on puisse

prendre les transformations des croyances comme bases d'une classification historique. Cette classification, forcément très large, et dans laquelle les époques n'ont rien de tranché, puisqu'elles empiètent les unes sur les autres ou subsistent simultanément, comprend les périodes suivantes :

1° *Période Védique et Brahmanique;* 2° *Période Bouddhique;* 3° *Période de Renaissance du Brahmanisme ou néo-Brahmanique;* 4° *Période Musulmane;* 5° *Période Européenne.*

La période védique représente l'âge demi-historique de l'Inde. Elle commence une dizaine de siècles avant notre ère avec les invasions aryennes. On doit la subdiviser en deux phases : une phase purement Védique, dans laquelle les primitifs Aryens n'ont pas de castes, adorent les forces de la nature, n'élèvent ni temples ni statues; et une phase plus avancée, ou Brahmanique, dans laquelle le régime des castes s'est établi, les forces de la nature des premiers Aryens sont remplacées par des divinités représentatives de ces forces. Cette phase Brahmanique dont l'histoire nous est inconnue, dura jusqu'à l'établissement définitif du Bouddhisme, trois siècles environ avant Jésus-Christ.

Cinq siècles avant notre ère la vieille religion tend à être remplacée par le Bouddhisme; mais ce nouveau culte n'arriva à triompher complètement que sous le règne d'Asoka, 250 ans avant J.-C. La période Bouddhique, c'est-à-dire la période pendant laquelle le Bouddhisme régna d'une façon presque absolue dans l'Inde, dura environ mille ans. Il décline du cinquième siècle au septième siècle, et disparaît presque entièrement au huitième. A dater du huitième siècle, les monuments bouddhiques, jadis si communs, deviennent infiniment rares.

Ce n'est que vers les débuts de la période Bouddhique que commence l'histoire authentique de l'Inde, grâce aux inscriptions d'Asoka et à la relation de Mégasthène. A la période Bouddhique appartiennent également les premiers monuments de l'Inde, et les plus importants de tous ceux qu'elle possède. A cette période encore remontent les chroniques des pèlerins chinois qui visitèrent l'Inde aux cinquième et septième siècles.

La troisième période de l'histoire de l'Inde, celle du néo-Brahmanisme, commence avec la disparition du Bouddhisme, vers le huitième siècle. Le Brahmanisme nouveau se rattache théoriquement à l'ancien, mais des différences profondes l'en séparent. Le nouveau brahmanisme est resté la religion de la grande majorité de l'Inde et subsiste encore à côté de l'Islamisme. Il a enfermé le peuple hindou dans un réseau de traditions et de coutumes tellement fixes, qu'une description de certaines régions de l'Inde, au dixième siècle de notre ère, ne différerait pas beaucoup de ce qu'elle pouvait être avant l'époque toute récente où les Européens y ont pénétré.

La quatrième période de l'histoire de l'Inde, la période Musulmane, commence avec les grandes invasions musulmanes du onzième siècle. Elle eut pour conséquence une transformation profonde dans la religion, la langue, les monuments d'une grande partie du peuple hindou. Politiquement parlant, cette période se termine avec le renversement de la puissance mogole au dernier siècle; mais, comme la précédente, elle dure encore, puisqu'il existe dans l'Inde cinquante millions d'hommes qui professent la religion de leurs anciens maîtres.

La période de conquête par les Anglais, au dernier siècle, ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de l'Inde, mais au point de vue politique seulement. Les conquérants se superposent au peuple conquis, mais ne se mélangent jamais avec lui. Ils ne réussissent pas à lui faire adopter leur religion, leur langue et leurs arts. Les deux civilisations vivent côte à côte, à peu près sans contact.

Au point de vue de l'architecture, cette période, dont nous n'avons pas à nous occuper dans

cet ouvrage, représente un âge de destruction et non de création; l'époque des grandes constructions monumentales est close pour longtemps.

Ces divisions préalables étant établies, il ne nous reste qu'à résumer brièvement l'histoire de chacune d'elles.

PÉRIODE VÉDIQUE ET PÉRIODE BRAHMANIQUE.

Les débuts de la période védique paraissent antérieurs d'un millier d'années environ à notre ère. Cette époque est marquée par l'invasion des Aryens dans l'Inde.

On donne, comme on le sait, le nom d'Aryens aux ancêtres supposés de la famille indo-européenne. Leur origine est totalement inconnue; on sait seulement que, cantonnés d'abord dans la Bactriane et les régions voisines, ils parlaient une langue d'où dérivent le sanscrit et les langues européennes. Aux époques préhistoriques ils se répandirent dans l'Inde, la Perse et l'Europe. Le nom d'Aryens est plus particulièrement réservé à ceux qui envahirent l'Inde et peuplèrent primitivement les régions voisines de l'Indus, le Pendjab notamment.

La période Védique est la période tout à fait légendaire de l'histoire de l'Inde. Le peu de chose que nous savons sur elle nous est révélé uniquement par des livres religieux connus sous le nom de Védas, et dont le plus important, le Rig-Véda, a été nommé avec raison la Bible des Aryens du nord-ouest de l'Inde.

Établis primitivement au sud de l'Himalaya, jusqu'aux monts Vindhyas, les primitifs Aryens vivaient d'abord à l'état de tribus pastorales errantes, et il est supposable que c'est d'une façon graduelle que dut se faire leur invasion. Les plus anciens de leurs livres paraissent avoir été composés dix siècles environ avant J.-C., mais fixés par l'écriture beaucoup plus tard. A cet âge reculé ils n'avaient pas de castes, adoraient les forces de la nature et n'édifiaient ni temples ni statues. Ils apportaient aux peuples qu'ils envahissaient une langue nouvelle et une religion nouvelle, mais pas d'architecture. Ces peuples aryens primitifs savaient composer des poèmes, mais ils ne savaient pas bâtir de monuments de pierre.

Cette période, si curieuse à étudier à des titres divers, n'ayant rien à apprendre à l'archéologue, nous ne saurions nous arrêter plus longtemps sur elle. La phase brahmanique qui la termine, et pendant laquelle le régime des castes est établi et des temples sont construits, ne nous ayant pas laissé de traces au point de vue de l'architecture, nous ne nous y arrêterons pas davantage.

PÉRIODE BOUDDHIQUE.

L'époque de la naissance du Bouddhisme dans l'Inde appartient beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire. Nous ne savons de cette période que ce que nous en disent les récits fantastiques des chroniques bouddhiques. Ce n'est qu'après les invasions d'Alexandre, et surtout lorsque, 250 ans environ avant Jésus-Christ, le Bouddhisme devient la religion officielle, que nous possédons des faits précis et que l'obscurité commence à se dissiper : elle reparaît malheureusement bientôt.

L'invasion d'Alexandre (327 avant notre ère) eut, au point de vue politique, une importance bien faible, puisque le conquérant macédonien dépassa à peine l'Indus et ne laissa aucun établis-

sement durable après lui. La plus insignifiante des invasions musulmanes eut des résultats tout autres. Mais si les conséquences immédiates des victoires que remporta le héros grec sur quelques petits chefs avoisinant l'Indus furent faibles, les conséquences lointaines furent d'une assez grande importance. L'expédition d'Alexandre révéla à l'Occident un monde nouveau qu'il ne connaissait guère que de nom.

Après le départ d'Alexandre, un roi hindou, Chandragupta, le Sandrakottos des Grecs, fils d'un des petits chefs du Pendjab écrasés par Alexandre, étendit graduellement son empire sur tout le nord de l'Inde et expulsa sans peine les garnisons macédoniennes. Il fixa le siège de son empire à Pataliputra (la Patna moderne), capitale du royaume de Magadha. Il devint bientôt si puissant que Séleucus Nicator qui, après la mort d'Alexandre, régnait sur la Syrie, la Babylonie et toutes les provinces comprises entre l'Euphrate et l'Indus, envoya à sa cour, vers l'an 300, pour faire alliance avec lui, un ambassadeur grec du nom de Mégasthène. Mégasthène séjourna pendant longtemps à Pataliputra, et c'est par sa relation, dont une partie a été conservée, que nous avons les premières notions précises des mœurs et des coutumes des Hindous de cette époque. La description qu'il donne du palais du roi est malheureusement insuffisante pour que nous puissions nous faire une idée exacte de ce qu'il était au point de vue architectural.

Le petit-fils de Chandragupta fut le célèbre Asoka, qui régna 250 ans environ avant Jésus-Christ. Après avoir, suivant les légendes bouddhiques, massacré les cent fils que son père avait eus de seize femmes différentes, et évité ainsi les compétitions fraternelles, il étendit son empire sur tout le nord de l'Inde. Les limites en sont marquées par une inscription qui subsiste encore. Il allait de l'Afghanistan au Bengale et de l'Himalaya à la Nerbudda. Il touchait, à l'ouest, au royaume grec de la Bactriane.

C'est avec ce prince que commence l'histoire architecturale de l'Inde. Les colonnes qu'il fit élever pour inscrire ses édits subsistent encore. Les célèbres monuments de Bharhut, de Sanchi, de Bouddha Gaya, dont les bas-reliefs sont si précieux au point de vue de l'histoire du Bouddhisme, sont contemporains d'Asoka, ou lui sont à peine postérieurs. Il ne reste rien des palais qu'il se fit construire, mais nous pouvons supposer qu'ils devaient être fort riches, car le pèlerin Fa Hian, qui vit, au cinquième siècle de notre ère, les ruines des maçonneries, et la tour de celui qu'il possédait à Pataliputra, assure qu'il était trop beau pour avoir pu être l'œuvre d'un mortel.

Ce fut Asoka qui fit du bouddhisme la religion officielle. Son zèle religieux était très vif, car il envoya des missionnaires un peu partout, à Ceylan, et même jusqu'en Égypte, auprès de Ptolémée Philadelphe.

La dynastie, dite Mauria, dont Asoka fut le plus illustre représentant, dura environ un siècle, c'est-à-dire de 325 à 188 avant Jésus-Christ. Après elle, l'empire fondé par Asoka se dissocia bientôt en petits royaumes indépendants : le royaume de Magadha continua cependant à subsister jusqu'au sixième siècle de notre ère sous des souverains divers, mais il ne comprit plus que la région bien limitée correspondant au Béhar actuel. Les Pouranas donnent la liste des rois de Magadha pendant un millier d'années; mais les monuments nous montrent que les autres souverains indépendants étaient nombreux. Nous connaissons notamment ceux de Kachemire et de Kanoudje, sans parler de ceux du sud de l'Inde dont nous nous occuperons dans un autre chapitre.

Après Asoka, les seuls documents hindous que nous ayons sur l'Inde jusqu'à l'invasion musulmane sont, en dehors des récits légendaires des Pouranas, fournis par les monuments. Ils consti-

tuent, avec les récits des pèlerins chinois dont nous avons parlé, les seuls documents qui nous permettent de reconstituer la civilisation de l'Inde pendant cette période.

Durant cette longue nuit d'environ douze siècles, il n'y a qu'un bien petit nombre de personnages importants dont les chroniques hindoues nous aient conservé le souvenir. Le plus célèbre de ces personnages demi-légendaires, Vikramaditya, prince de Malwa, résidait à Ujein, près de la Nerbudda. Il avait, suivant la chronique, étendu son empire sur la totalité de l'Inde jusqu'à la pointe du Dekkan. Bien que son histoire ne soit qu'un tissu de fabuleuses légendes, il dut certainement jouer un rôle fort important, puisque les Hindous font dater de son avènement, supposé avoir eu lieu 57 ans avant Jésus-Christ, — ce qui est fort douteux, — une ère nouvelle, l'ère Samwat.

C'est au même héros que les légendes hindoues attribuent l'expulsion hors de l'Inde des Scythes, qui y avaient fondé un grand royaume deux siècles avant Jésus-Christ. Après avoir pénétré chez les Grecs de la Bactriane, ils avaient fini par les remplacer totalement. Un de leurs rois, converti au bouddhisme, Kanishka, fonda vers le commencement de notre ère un empire comprenant l'Afghanistan, le Pendjab, le Rajpoutana. Nous ne savons rien de leur histoire, sinon, comme nous le voyons par les statues, qu'ils propagèrent l'influence artistique des Grecs assez loin. Ils disparaissent brusquement deux siècles environ après notre ère.

Parmi les souverains dont le nom a subsisté il faut ranger encore le rajah Harsha Vardhama, dont le pèlerin chinois Hiouen Thsang, qui visita l'Inde en 634, nous parle comme de l'un des plus puissants souverains du nord de l'Inde. Sa capitale était Kanoudje, une des plus anciennes cités de l'Inde, le siège pendant longtemps de la dynastie Gupta, et qu'on suppose avoir été un des berceaux de la civilisation aryenne. Ptolémée la mentionne 140 ans après Jésus-Christ sous le nom de Kanojya. Le royaume dont elle était la capitale, à l'époque de Hiouen Tshang, s'étendait du Kachemire à l'Assam, et du Népal à la Nerbudda.

Kanojya ou Kanoudje se trouve à l'est d'Agra, à deux lieues du Gange. Toutes les traditions sont d'accord pour vanter sa splendeur. Elle combla d'admiration Mahmoud de Ghazni, lorsqu'il l'attaqua en 1016 de notre ère. Lorsqu'il s'en approcha, il vit, au dire de Ferishta, « une cité qui élevait sa tête jusqu'au ciel, et qui par ses fortifications et son architecture pouvait justement se vanter de n'avoir pas de rivale ».

De cette ancienne capitale qui avait cinq kilomètres de longueur, d'après ce qu'en dit Hiouen Thsang, il ne reste pas une pierre pour en raconter l'histoire. La destruction des monuments antérieurs à l'invasion musulmane y fut, de même que pour beaucoup d'anciennes capitales célèbres, celle d'Asoka notamment, si complète que, malgré toutes ses investigations, Cunningham n'a pu réussir à en découvrir un seul débris. Ce qu'il y a trouvé de plus ancien est une inscription, datée seulement de 1136, et très postérieure par conséquent à l'invasion musulmane. Tous ses monuments sont exclusivement musulmans, construits quelquefois cependant avec des débris de vieux monuments hindous.

Kanoudje fit partie de ces grandes capitales antiques de l'Inde dont nous ne connaissons l'histoire que par la tradition, les inscriptions et des monnaies. Il est impossible de mettre uniquement sur le compte de l'imagination des écrivains leur splendeur, quand on a vu les restes du petit nombre de celles qui ont échappé à la destruction, Khajurao, par exemple.

Kanoudje, Khajurao, Mahoba, et bien d'autres cités dont il ne reste que le nom ou les ruines, furent le siège de puissants empires, dont les plus célèbres furent gouvernés par des

rois de race Rajpout, la plus ancienne et la plus pure de l'Inde, la seule dont les dynasties subsistent encore, et qui ait conservé, sinon son indépendance, au moins ses institutions et ses coutumes. Son histoire ne nous est malheureusement guère connue que depuis ses souverains entrèrent en lutte avec les musulmans. Ces derniers réussirent à les refouler dans les régions montagneuses et escarpées du Rajpoutana, mais ils n'obtinrent d'eux qu'une soumission purement nominale.

Toute cette période, qui s'étend des successeurs d'Asoka à la renaissance du Brahmanisme, et même aux invasions musulmanes, est donc, comme on le voit, aussi obscure que celle qui l'a précédée; et, sans les monuments qui lui ont survécu, nous ne saurions à peu près rien d'elle.

PÉRIODE NÉO-BRAHMANIQUE.

La période de renaissance du Brahmanisme, ou néo-Brahmanique, est au moins aussi obscure que la précédente.

Les documents historiques font entièrement défaut sur les circonstances qui amenèrent la disparition du Bouddhisme et la renaissance du Brahmanisme. Les monnaies et les monuments sont les seuls documents que nous puissions consulter.

Ce fut probablement, à en juger par les monnaies, sous la dynastie Gupta, qui régna de l'an 401 à l'an 502 de notre ère et paraît avoir exercé la suprématie dans le nord de l'Inde, que l'influence de l'ancien Brahmanisme, qui n'avait pas complètement disparu d'ailleurs, devint assez puissante pour s'imposer graduellement : les monnaies des rois de Kanoudje, de Delhi, de Mahoba, etc., indiquent leur retour aux anciennes croyances. Pendant les cinquième et sixième siècles le Bouddhisme continua à décliner, et, au septième siècle, la construction de monuments bouddhiques devint infiniment rare; enfin, au huitième siècle on peut dire que le Bouddhisme a disparu à peu près entièrement.

Lorsque ce passé si obscur commence à s'éclairer de quelques lueurs, on constate qu'une secte nouvelle, le Jaïnisme, qu'on suppose aujourd'hui aussi ancienne que le Bouddhisme, a pris une grande extension; mais la plus grande partie de l'Inde se partage entre le culte de Vishnou et celui de Siva. Le nouveau Brahmanisme, qui a remplacé l'ancien, a bien gardé théoriquement les anciens dieux, mais entre la religion nouvelle et la religion ancienne la différence est réellement très grande.

On admet généralement que le Bouddhisme disparut à la suite de persécutions violentes; mais rien ne justifie une opinion semblable. Les persécutions servent beaucoup plus à propager les religions qu'à les renverser; et, de plus, il n'est guère de peuple plus tolérant que le peuple hindou. Il nous semble évident, au contraire, que la substitution d'un culte à l'autre dut se faire d'une façon graduelle. J'ai eu sous les yeux, en visitant le Népal, le mécanisme de cette transformation. Cette région, la seule de l'Inde avec Ceylan restée bouddhique, retourne aujourd'hui spontanément, sans l'ombre d'une pression, au Brahmanisme. Ce retour, commencé depuis longtemps sans doute, s'y fait par fusion des deux cultes, fusion dans laquelle l'élément brahmanique tend à l'emporter de plus en plus sur l'élément bouddhique, jusqu'au jour, vraisemblablement assez prochain, où ce dernier culte aura entièrement disparu.

Les anciens monuments qui existent encore aujourd'hui dans l'Inde, ceux d'Ellora par exemple, fournissent la preuve qu'avant la substitution du Brahmanisme au Bouddhisme, les deux cultes vécurent d'abord simultanément côte à côte. Nous avons également la preuve qu'ils vécurent en bonne intelligence, ce qui est tout à fait du reste dans les mœurs tolérantes des Hindous, par un fait que nous trouvons dans la relation de Hiouen Thsang. Lorsqu'il visita Benarès au septième siècle, la cité sainte était déjà plus brahmanique que bouddhique; les deux cultes étaient cependant traités sur un pied d'égalité, puisque, dans une fête donnée à Allahabad et à laquelle assistaient plusieurs princes, nous voyons le premier jour les prêtres bouddhistes être fêtés et recevoir des présents, et les jours suivants, les sectateurs du Brahmanisme recevoir exactement le même traitement.

Le même esprit de tolérance s'est continué plus tard lorsque le Jaïnisme a remplacé le Bouddhisme. Nous en avons la preuve en voyant figurer à côté l'un de l'autre, à Khajurao, des temples de la même époque consacrés aux trois religions alors dominantes, le Sivaïsme, le Vichnouïsme et le Jaïnisme.

L'histoire des origines et du développement du Jaïnisme qui, à un certain moment, semble avoir disputé au Brahmanisme la succession du Bouddhisme, est tout à fait inconnue. Nous pouvons affirmer qu'il joua, à une certaine époque, un rôle fort important, car les temples Jaïnas, — dont les premiers n'apparaissent guère qu'au dixième siècle de notre ère, — sont certainement les plus remarquables de l'Inde. Les sectateurs du Jaïnisme se prétendent antérieurs aux Bouddhistes. Ils croient, comme les premiers, que le monde est éternel et n'eut pas de créateur. Leurs dieux sont simplement des personnages ayant réussi, à force de sainteté, à se soustraire aux incarnations futures. On les représente toujours entièrement nus.

Cette période néo-brahmanique, qui succéda dans l'Inde au Bouddhisme vers les septième et huitième siècles de notre ère, ne fut pas interrompue par les invasions musulmanes. L'Inde fut soumise aux disciples du prophète, et beaucoup d'Hindous se convertirent sans doute à l'Islamisme; mais le plus grand nombre des habitants conserva son culte et le pratique encore.

PÉRIODE MUSULMANE.

Les musulmans ont exercé dans l'Inde la même influence profonde qu'ils exercèrent dans toutes les régions du monde qu'ils ont conquises. Ainsi que nous l'avons montré dans notre *Histoire de la Civilisation des Arabes*, aucun peuple, y compris les Romains, n'exerça d'action plus grande. Pendant les sept siècles que dura leur domination dans l'Inde, une grande partie du peuple hindou modifia profondément sa religion, sa langue et ses arts; et cette transformation survécut à la disparition des vainqueurs. Alors que l'influence de l'invasion grecque fut entièrement nulle, que celle des Anglais n'est pas appréciable encore, cinquante millions d'Hindous ont gardé la religion que leur enseignèrent leurs vainqueurs.

Les premières invasions musulmanes dans l'Inde remontent au septième siècle. Ce furent des incursions heureuses, mais elles ne furent pas suivies d'établissements durables. Ce n'est qu'au commencement du onzième siècle que la conquête sérieuse de l'Inde commença, sous la conduite de Mahmoud de Ghazni, descendant d'un aventurier turc qui s'était créé une principauté

indépendante dans le district montagneux de Ghazni, ville située dans l'Afghanistan, au sud de Kaboul.

Lorsque Mahmoud parut dans l'Inde, le nord-ouest de la Péninsule était partagé entre plusieurs princes Rajpouts reconnaissant plus ou moins la suprématie du rajah de Delhi. Le rajah de Kanoudje, comme descendant de Rama, dominait les principautés de l'Aoudh et de la vallée du Gange. Le Bengale et le Béhar obéissaient à la dynastie des Pal. Le Malwa était gouverné par les successeurs de Vikramaditya. Le sud de l'Inde était divisé en trois royaumes hindous, des Chéras, des Cholas et des Pandyas, dont nous parlerons ailleurs.

Ce ne fut pas sans difficulté que Mahmoud de Ghazni établit sa suprématie : les Rajpouts, notamment le roi de Lahore, lui opposèrent une résistance désespérée. Les difficultés qu'eut à surmonter le prince musulman furent bien autrement sérieuses que celles qu'avait rencontrées Alexandre. Il ne lui fallut pas moins de dix-sept expéditions (de 1001 à 1026) pour soumettre le nord de la Péninsule. Il porta ses armes jusque dans le Guzerat, où il pilla le temple de Somnath, mais il ne conserva en définitive que le Pendjab. Les Rajpouts restèrent à peu près indépendants, et lorsque plus tard les successeurs de Mahmoud étendirent les conquêtes musulmanes, ils émigrèrent dans les régions montagneuses et difficilement accessibles du Rajpoutana où ils fondèrent des États qui, même sous les Mogols, ne furent jamais réellement soumis.

La conquête de Mahmoud fut autant politique que religieuse : c'était un musulman convaincu, désireux de propager la loi du Prophète. Il s'annonçait partout comme le propagateur de la religion et de la civilisation des Arabes, et le khalife de Bagdad lui décerna le titre de Protecteur des vrais croyants.

Lorsque Mahmoud pénétra dans l'Inde, ce pays, aujourd'hui si pauvre, était très florissant et très riche. Les admirables monuments subsistant encore nous prouvent que les descriptions des écrivains orientaux n'ont rien d'exagéré. Les guerres que se livraient entre eux les souverains indigènes ne faisaient que déplacer les richesses, qui, en définitive, restaient toujours dans la contrée, alors que le drainage systématique auquel elle est soumise depuis plusieurs siècles l'a épuisée complètement.

Il n'est pas inutile d'insister sur ce point, en passant, pour faire comprendre l'extrême richesse des monuments que nous décrirons bientôt. Les historiens orientaux, et Mahmoud lui-même, n'ont pas de termes assez forts pour exprimer leur admiration. Lorsqu'il pénétra à Muttra, en 1019, Mahmoud fut émerveillé de la richesse de la contrée. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Cette ville merveilleuse renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre, et aussi fermement établis que la foi des vrais croyants, et encore je ne comprends pas dans ce nombre les temples des infidèles. Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dinars; et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars; une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents miskals, et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes, en outre, une centaine d'idoles d'argent, représentant la charge d'autant de chameaux. » Mahmoud rencontra les mêmes merveilles dans toutes les cités qu'il traversa, notamment à Kanoudje qui, suivant l'expression de Ferishta, que nous avons déjà citée, pouvait, au point de vue de l'architecture, se vanter de n'avoir pas d'égale. Dans l'expédition qu'il

fit en 1024, spécialement pour détruire le temple de Somnâth, dans le Guzrat, Mahmoud trouva un temple merveilleux dont les 56 piliers étaient couverts de lames d'or parsemées de pierres précieuses. Des milliers de statues d'or et d'argent entouraient le sanctuaire. Au centre du temple était une gigantesque idole dont les flancs recélaient d'innombrables pierres précieuses. Le personnel du temple montait à 2.000 Brahmanes, 500 danseuses et 300 musiciens. Le trésor qu'enlevèrent les musulmans représentait 250 millions de francs, somme formidable pour l'époque.

Les successeurs de Mahmoud ne furent pas moins surpris des richesses et des merveilles qu'ils rencontraient partout dans l'Inde : à Bénarès, Mohammed de Ghor détruisit les idoles d'un millier de temples et chargea 4.000 chameaux du butin dont il s'empara. Dans les premières expéditions que les musulmans firent dans le Dekkan, les soldats avaient de tels chargements d'or qu'ils abandonnaient les objets d'argent comme étant d'un transport trop lourd. La vaisselle dont on se servait dans les temples et dans les maisons des riches n'était qu'en or battu. Aucune monnaie d'argent ne circulait alors : c'est exactement le contraire qu'on observe aujourd'hui.

La première dynastie afghane, fondée par Mahmoud de Ghazni, régna un siècle (996-1186) à Ghazni et Lahore. En 1186, elle fut renversée par Mahmoud de Ghor, fondateur d'une deuxième dynastie afghane. Il commença sa conquête en suivant une méthode fort simple qui réussit à tous ses successeurs, y compris les Anglais, laquelle consiste à intervenir dans les querelles des princes indigènes, et à profiter de leurs rivalités pour les affaiblir d'abord, et s'emparer de leurs territoires ensuite. Après être intervenu dans une querelle qui divisait les rois de Delhi et de Kanoudje, il réunit ces deux royaumes et fonda un vaste empire ayant pour limites : Bénarès à l'est, Gwalior et le Guzerat au sud. Le siège du gouvernement était Delhi.

Après sa mort un de ses vices-rois Kut-ub-Din se rendit indépendant et devint le chef d'une dynastie, dite des Rois Esclaves, d'origine afghane, qui régna de 1206 à 1290. C'est à ce prince qu'est due la fameuse tour du Koutab, à Delhi.

Dès le règne d'Altamsh (1211-1236), prince de cette dynastie, dont le magnifique mausolée existe encore à Delhi et est représenté dans cet ouvrage, les musulmans eurent à lutter contre les incursions des Mogols et les révoltes des tribus indigènes.

Cette dynastie fut bientôt remplacée par une autre, dont un des princes les plus remarquables fut Ala-ud-Din (1294-1313). Il eut pour l'architecture le même goût que ses prédécesseurs : la fameuse porte qui porte son nom en est la preuve. Malheureusement pour la dynastie nouvelle, les Mogols enrôlés dans l'armée impériale devenaient de plus en plus dangereux; le chef de ces mercenaires fonda bientôt une cinquième dynastie afghane (1320 à 1414), dont Firoz et Toghlak furent les princes les plus remarquables, et se distinguèrent également par leur goût pour l'architecture. Ce fut en 1398, sous le règne de ce dernier prince, que le Grand Mogol Timour envahit l'Inde; il pilla Delhi, mais ne fit que traverser la Péninsule comme un ouragan, et regagna bientôt son pays.

Pendant les luttes qu'avaient à soutenir les souverains de Delhi, les gouverneurs des provinces tâchaient de se rendre indépendants. Plusieurs y réussirent et fondèrent des royaumes dont les capitales rivalisèrent d'éclat, et dont beaucoup de monuments subsistent encore.

Après l'invasion de Tamerlan, l'anarchie devint complète. Les gouverneurs des provinces musulmanes, qui s'étaient rendus plus ou moins indépendants, essayaient de conquérir

Delhi. En 1450, les Lodi, gouverneurs de Lahore, réussirent à s'en emparer et fondèrent une nouvelle dynastie afghane (la septième) : en 1517 ils y régnaient encore. A cette époque, un nouveau gouverneur de Lahore, qui avait suivi la tradition en tâchant de se rendre indépendant, se voyant poursuivi par Ibrahim Lodi qui voulait le faire rentrer dans l'obéissance, appela à son aide le roi mogol de Kaboul. Ce souverain s'appelait Baber; il était descendant de Tamerlan et de Gengiskhan, et méditait précisément depuis quelque temps la conquête de l'Inde. L'occasion lui parut propice. Bien que n'ayant que 12.000 hommes, il battit les 100.000 hommes de Lodi et s'empara de Delhi et de toute l'Inde du nord. Baber, le fondateur de la dynastie des Grands Mogols, qui devait réussir à soumettre l'Inde entière à sa loi, mourut à Agra, en 1530, après avoir réuni à son royaume tous les territoires de l'Afghanistan et de l'Hindoustan.

Pendant la plus grande partie de la première période musulmane que nous venons de résumer, presque toute l'Inde du sud garda son indépendance. La partie du Dekkan qui resta toujours soumise aux musulmans forma bientôt des royaumes indépendants qui ne furent réunis que très tard à la couronne mogole, et n'en firent partie que pendant très peu de temps.

Les premières invasions du Dekkan eurent lieu en 1306. En 1310, Hullabid et Mysore furent détruites. En 1323, Worangul subit le même sort. Le nord du Dekkan se trouva rapidement soumis. Il fut gouverné pendant quelque temps par des vice-rois musulmans placés sous l'autorité des souverains de Delhi, et ayant Dowlutabad pour capitale.

Ces vice-rois essayèrent bientôt de se rendre indépendants. La première de ces dynasties musulmanes indépendante fut celle des rois Bahmani, qui régna à Kalburgah de 1347 à 1526 et réussit même pendant quelque temps à soumettre la côte d'Orissa à sa domination. Ce royaume finit lui-même par se diviser en cinq royaumes musulmans indépendants, mais constamment en guerre : celui de Bijapour (1489-1689); celui d'Ahmednagar (1490-1637); celui de Golconde (1512-1687); celui de Bérar (1484-1574); celui de Bidar (1489-1599). Les luttes intestines de ces royaumes les empêchaient de s'étendre dans le sud de l'Inde qui conservait facilement ainsi son indépendance.

Pendant les quatorzième et quinzième siècles et la première moitié du seizième, le sud de l'Inde était divisé en fait en deux régions bien distinctes, celle située au nord de la Kistna et dominée par les musulmans, celle située au sud du même fleuve et gouvernée par des rajahs hindous plus ou moins vassaux de celui de Bijanagar. Ce ne fut qu'en 1564 que les rois musulmans du Dekkan réussirent, par leur coalition, à renverser la puissance hindoue du sud de l'Inde, en détruisant Bijanagar. Le sud de la Péninsule resta cependant toujours mal soumis; il s'y forma plusieurs petits royaumes indépendants, tels que ceux de Tanjore, Madura, etc., qui, au milieu de luttes intestines, conservèrent leur indépendance jusqu'au jour où les Mahrattes, puis les Anglais, la leur ôtèrent.

Nous aurons à revenir plus en détail sur l'histoire du Dekkan, quand nous traiterons de l'architecture dans le sud de l'Inde. Ce qui précède avait uniquement pour but de montrer que ce fut, en réalité, sur le centre et le nord de l'Inde que s'exerça la puissance mogole fondée par Baber et ses successeurs, dont nous allons parler maintenant.

Humayun, fils du fondateur de la puissance mogole, eut à soutenir de longues luttes à la suite desquelles il fut même obligé de quitter Agra : il se réfugia dans le Sindh. Il y épousa

une femme persane dont il eut, en 1542, un fils qui devait être le célèbre empereur Akbar. Il finit par consolider son empire et par recouvrer ce qu'il avait perdu. Il mourut près de Delhi, où son magnifique mausolée se voit encore.

Ce fut sous l'empereur Akbar, successeur d'Humayun (1556-1605), que commença la grande période de la puissance mogole. Ce prince entreprit la fusion des deux peuples hindou et musulman. Il épousa des princesses hindoues, employa également comme ministres des Musulmans et des Hindous, et tenta de fusionner l'architecture des deux peuples. A défaut de l'histoire, l'étude des monuments de cette période suffirait à nous révéler ses tendances. Son règne de cinquante ans est un des plus mémorables dont l'histoire ait gardé la mémoire. Les institutions qu'il fonda étaient celles qui pouvaient le mieux convenir au peuple qu'il gouvernait, puisqu'elles lui survécurent, et que les Anglais les ont adoptées.

Sceptique, et considérant Hindous et Musulmans comme des fanatiques, Akbar respecta leurs cultes, et encouragea, avec la même impartialité, la construction des temples des diverses religions. Il rêva même de fusionner toutes les religions en une seule, mais échoua naturellement dans cette tentative.

Bien que très inférieur à son père Akbar, l'empereur Jahangir (1605-1628) fut cependant un prince remarquable. Aussi sceptique qu'Akbar, il avait naturellement la même tolérance, et continua la même politique. Il épousa indifféremment des femmes musulmanes et hindoues, et traita avec la même équité les deux peuples. Sa protection s'étendit même aux chrétiens, qui étaient alors au nombre d'une soixantaine dans la capitale de son empire.

Carte de l'Inde à l'époque mogole.

Son fils Shah Jehan, qui lui succéda en 1628, et régna jusqu'en 1658, n'eut pas la même tolérance. Il élimina autant que possible dans l'architecture toutes les influences hindoues : les monuments qu'il nous a laissés révèlent immédiatement cette constante préoccupation.

En 1637, il se fixa à Delhi, et y construisit le magnifique palais dont les Anglais n'ont laissé subsister qu'une partie, mais qui, tel qu'il est encore, constitue un des plus splendides monuments que le monde possède.

C'est sous le règne de Shah Jehan que furent édifiés les plus beaux monuments mogols : le Taje, la Mosquée-Perle dans le fort d'Agra, le palais et la Grande Mosquée de Delhi, etc.

Le fils de Shah Jehan, Aurengzeb, qui lui succéda en 1658, vécut tantôt à Agra, tantôt à Delhi. Plus intolérant encore que son père pour les Hindous, il prépara par son fanatisme la chute de la puissance mogole. En détruisant dans le Dekkan les royaumes musulmans de Bijapour et de Golconde, il détruisit en même temps la dernière barrière qui le séparait de ses ennemis, les Mahrattes notamment, et prépara ainsi lui-même la dissolution de son gigantesque

empire. Si l'on ne jugeait de l'importance d'un empire que par son étendue, on pourrait dire que la puissance mogole atteignit son apogée sous Aurengzeb; mais elle renfermait alors des germes de décadence qui devaient l'anéantir bientôt : elle ne survécut pas, en effet, au souverain qui l'avait portée si haut.

La période musulmane, dont nous venons de résumer brièvement l'histoire, dura environ sept cents ans. Pendant la plus grande partie de cette longue période, c'est-à-dire jusqu'à Aurengzeb, l'unité de l'Inde ne fut qu'apparente. Divers gouverneurs musulmans, devenus indépendants, avaient fondé des royaumes, ceux de Gaur, Golconde, Bijapour, etc., dont nous aurons à parler lorsque nous étudierons l'architecture spéciale de chacun d'eux. En fait, ce ne fut que pendant un moment, sous Aurengzeb, que l'on peut dire que l'Inde entière fut réunie pour la première fois sous un seul maître. Elle n'y resta pas longtemps : la mort d'Aurengzeb marque la fin de la puissance mogole dans l'Inde. Lorsque ce prince mourut, en 1707, elle tomba dans l'anarchie la plus profonde : Mahrattes, Afghans, Siks, Jats, Rajpouts, princes mahométans, se livrent au pillage et essaient de se tailler des royaumes indépendants dans le cadavre du colosse. Les faibles successeurs d'Aurengzeb ne gardent plus qu'un pouvoir nominal. Le Dekkan recouvre son indépendance, et, en 1723, un vizir du nom de Nizam se crée un État indépendant qui subsiste encore sous son nom, et dont la capitale est Hyderabad. En 1739, le shah de Perse, Nadir, vient piller Delhi dont il enlève tous les trésors accumulés par les Mogols, et emporte avec lui un butin estimé à plus d'un milliard. En 1747, les Afghans s'emparent de Lahore et du Pendjab; les Mahrattes enlèvent successivement à l'empire ses plus riches provinces. Profitant du désordre, les Anglais se mêlent à toutes ces querelles intestines, prenant parti tantôt pour un prince, tantôt pour l'autre et s'emparent successivement du Béhar, du Bengale et d'Orissa. En 1803, ils se rendent maîtres d'Agra. Les empereurs mogols subsistent encore nominalement, mais n'ont plus aucune ombre d'autorité. Leurs descendants deviennent bientôt de simples pensionnaires des Anglais, et le dernier de ces souverains jadis si puissants meurt de misère en 1861.

CHAPITRE III.

VUE GÉNÉRALE DES MONUMENTS DE L'INDE.

LEUR CLASSIFICATION.



l'exception de quelques cavernes sans caractère architectural, les plus anciens monuments de l'Inde sont antérieurs de trois siècles à peine à J.-C. Nous avons cependant des preuves certaines qu'antérieurement à cette époque les Hindous possédaient une architecture et qu'ils édifiaient des villes et des palais. Nous le savons, non seulement par les descriptions que contiennent les antiques épopées du Mahâbhârata et du Râmâyana, mais aussi par ce fait que les plus anciens monuments qui aient survécu, la balustrade chargée de bas-reliefs de Bharhut par exemple, ont atteint un degré de perfection qui implique nécessairement un long passé artistique. On suppose généralement que toutes ces constructions ont été perdues, parce qu'elles étaient en bois et en briques, les pierres ayant été employées seulement pour les fondations. J'ai observé en effet que, dans les régions les plus reculées de l'Inde, telles que le Népal, qui ont le mieux conservé les anciennes coutumes, l'habitude des constructions en bois et briques subsiste encore. Mégasthène avait noté cette particularité trois siècles avant notre ère, et le seul grand temple ancien qui soit, au moins en partie, contemporain des premiers temps de notre ère, celui de Boudha Gaya, est en briques. Le travail du bois et de la brique étant bien plus facile que celui de la pierre, on conçoit aisément que les Hindous aient employé de préférence ces matériaux. Ce n'est que vers le temps d'Asoka, c'est-à-dire dans le troisième siècle avant J.-C., que l'Inde commença à se couvrir de grands monuments en pierre, dont quelques-uns nous sont restés. Leurs premiers constructeurs ont probablement copié les anciens édifices en bois. Cette opinion a été soutenue par plusieurs auteurs, et j'en trouve la confirmation dans le fait que j'ai constaté au Népal, de l'exactitude avec laquelle les artistes reproduisaient dans les temples en pierre les colonnes sculptées des temples en bois. Nous avons, dans un précédent chapitre, montré comment il était possible de rattacher à l'Assyrie et à l'Égypte, par l'intermédiaire des Perses, les monuments primitifs.

A l'époque où les premiers monuments de pierre apparaissent dans l'Inde, c'est-à-dire au troisième siècle avant notre ère, le Bouddhisme étant devenu la religion officielle, tous les monuments lui sont naturellement consacrés et sont couverts de ses emblèmes.

Les plus anciens monuments bouddhiques, colonnes commémoratives, stupas, balustrades,

temples souterrains, etc., offrent un degré de perfection qui se continue pendant plusieurs siècles dans les régions les plus diverses de la Péninsule. Avant d'être fixé sur l'âge relatif de ces divers monuments, on croyait pouvoir mettre en évidence l'évolution progressive de l'art par les premières ébauches des temples souterrains; mais les plus admirables bas-reliefs sont précisément contemporains de ces premières ébauches. Les temples souterrains n'ont été d'abord que des abris ou de petites chapelles creusés par des moines vivant dans la solitude. Juger des origines de l'architecture d'une époque par ces ébauches, serait vouloir deviner celles d'une grande ville moderne par les cabanes que peuvent se construire des bergers dans les montagnes. Aussitôt que les premiers temples souterrains acquièrent quelque importance, ils deviennent immédiatement des œuvres architecturales de premier ordre.

En dehors des temples creusés dans le roc, il ne nous est resté de ces époques primitives qu'un petit nombre de bas-reliefs et de colonnades échappés comme par miracle à la destruction. Il est heureux pour nous que les bouddhistes aient eu l'idée de tailler les premiers temples dans le roc des montagnes et de les soustraire ainsi à la main du temps. Si la main des hommes ne les avait pas trop souvent mutilés, ils seraient aussi intacts qu'à l'époque où ils furent construits. Leur nombre est considérable, si on le compare à celui des monuments élevés en plein air, tels que les colonnes monolithes sur lesquelles Asoka faisait graver ses édits, les balustrades sculptées entourant les tumulus, qui sont aujourd'hui en nombre infiniment restreint.

Quant aux grands temples construits sur le sol et aux palais de cette époque, il n'en est rien resté. Fa Hian, qui visita l'Inde au quatrième siècle de notre ère, trouva déjà en ruines les palais d'Asoka.

Du cinquième au huitième siècle, les temples bouddhiques souterrains disparaissent graduellement et sont remplacés par des temples en plein air consacrés aux divers cultes. La plupart ayant été édifiés par les sectateurs du Jaïnisme, on a donné au style particulier qu'ils présentent le nom de style jaïna ; mais cette expression est évidemment fort impropre, car les temples brahmaniques et jaïniques, édifiés pendant la même période, eurent exactement le même style, ainsi qu'on peut s'en convaincre aisément en comparant entre eux les temples brahmaniques et jaïniques de Khajurao.

Nous verrons dans le cours de cet ouvrage que l'architecture de l'Inde a varié considérablement d'une région à l'autre, et d'une époque à l'autre. Les variations observées dans l'architecture européenne pendant le cours des siècles n'ont certainement jamais été aussi profondes. Nous ne pourrons mettre en évidence ce point important qu'en étudiant les monuments eux-mêmes. Les édifices hindous ne doivent pas être jugés par leurs plans, généralement très simples. On pourrait dire sans doute, d'une façon générale, qu'à l'époque bouddhique les temples se composaient de salles plus ou moins vastes creusées dans les flancs des montagnes; que les temples de l'époque brahmanique se composaient, dans le nord de l'Inde, d'une ou plusieurs salles rectangulaires ornées de porches, et surmontées d'une pyramide curviligne; et dans le sud de l'Inde, de vastes enceintes rectangulaires dans lesquelles on pénètre par des portes pyramidales à plusieurs étages; mais ces généralités apprennent fort peu de chose; ce n'est qu'en mettant les monuments eux-mêmes sous les yeux du lecteur, que nous pourrons montrer à quel point leurs variétés sont grandes.

Il est cependant un principe général que nous devons mentionner ici, parce qu'il a été adopté dans la construction de tous les temples de l'Inde à peu près sans exception, au moins

jusqu'à l'époque musulmane, et même généralement après, et que son application a sauvé les anciens temples de la destruction. Je veux parler de la règle absolue des architectes hindous de ne jamais faire usage de voûtes proprements dites, c'est-à-dire de voûtes à joints convergents. Ces voûtes, qui permettent de couvrir de grands espaces avec peu de matériaux, et qui sont, pour cette raison, exclusivement employées en Occident, portent en elles leur germe de mort. « Elles ne dorment jamais », disent avec raison les Hindous. Dans un pays sujet aux tremblements de terre et à toutes sortes d'accidents atmosphériques, les monuments construits suivant nos règles européennes ne durent guère : les édifices bâtis par les Anglais en sont la preuve. Si les monuments de l'Inde avaient été construits suivant nos règles d'architecture, il y a longtemps qu'ils seraient réduits en poussière. Qu'il s'agisse de soutenir le tablier d'un pont, de recouvrir un édifice, les Hindous font toujours usage de voûtes à assises horizontales, c'est-à-dire de pierres disposées par assises horizontales superposées de façon que chacune d'elles fasse saillie sur celle placée au-dessous. Si l'espace à couvrir est considérable, on ajoute aux piliers qui supportent les pierres de la circonférence, une seconde rangée de piliers rapprochés du centre de cette circonférence. Même après que les musulmans eurent généralisé l'emploi des voûtes et arcades à joints convergents, les Hindous refusèrent toujours d'en faire usage, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les voit figurer dans leurs temples. Il n'est pas supposable d'ailleurs qu'ils aient ignoré ce mode de construction avant les invasions musulmanes. En admettant qu'ils ne l'eussent pas connu de toute antiquité, les Grecs, avec lesquels ils étaient autrefois en relation, le leur auraient certainement appris.

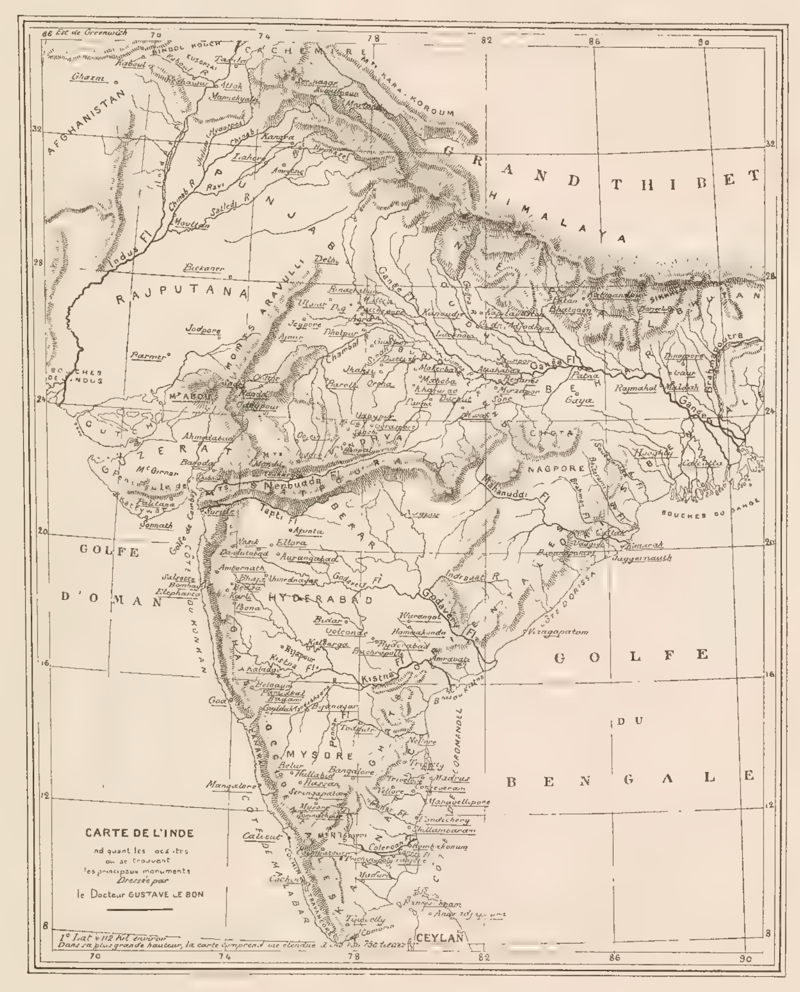
Une classification générale des monuments de l'Inde, basée sur les croyances religieuses, est, comme nous l'avons montré déjà, tout à fait insuffisante. Les différences de races entraînent dans les manifestations de l'architecture des différences bien supérieures à celles qui résultent de la diversité des croyances.

La seule classification qui nous semble rationnelle est celle qui prend pour base les contrées. C'est celle que nous avons adoptée, et le lecteur verra bien vite en parcourant les planches de cet ouvrage, que c'est la seule qui permette de rapprocher des monuments semblables, et la seule également qui permette des descriptions générales. Nous décrirons donc systématiquement les monuments des diverses régions de l'Inde, en ayant soin de montrer les analogies et les différences qui peuvent exister d'une région à l'autre.

Parmi les monuments que nous aurons occasion de décrire dans cet ouvrage, il y en aura bien peu de modernes. La raison en est fort simple.

Depuis l'achèvement de la conquête anglaise, c'est-à-dire depuis un siècle à peine, l'architecture a décliné de la façon la plus rapide et est en voie de disparaître. Deux causes ont contribué à cette prompte décadence : la première résulte de la pauvreté croissante des princes indigènes. Dépouillés de la plus grande partie de leurs revenus, il leur a fallu renoncer à construire ces temples et ces palais merveilleux qui représentent d'immenses fortunes, mais qui forment souvent aussi le plus précieux trésor d'un pays. La seconde raison consiste dans l'indifférence croissante de ces princes pour l'art indigène. Le prestige exercé sur leur esprit par la formidable puissance britannique est tel, qu'ils en arrivent à considérer comme des édifices superbes qu'ils s'empressent de copier, les affreuses bâtisses que les Anglais construisent dans l'Inde pour leurs services publics. C'est ainsi, par exemple, que l'un des plus puissants souverains indigènes de l'Inde, le rajah de Gwalior, bien qu'ayant sous les yeux un des plus merveilleux

palais de l'Inde, s'est fait construire un palais calqué sur un des plus vilains édifices de Londres. Le souverain qui règne à Indore s'est fait également construire un palais à l'euro-



Carte des monuments de l'Inde.

péenne qui constitue une des plus affreuses choses que j'aie eu occasion d'observer dans l'Inde, mais qu'il considère certainement comme le plus bel ornement de sa capitale.

Les riches particuliers imitent naturellement ces exemples, et croient ainsi faire preuve d'un haut degré de civilisation et s'élever beaucoup au-dessus de leurs compatriotes. Les plus opulents font maintenant construire leurs maisons dans un style européen bâtard mélangé d'ornementations musulmanes qui s'y adaptent fort mal.

Il devait résulter naturellement d'un tel état de choses une décadence rapide et complète de l'architecture hindoue. Cet art ne se perpétuant dans l'Inde que par la tradition, aussitôt qu'il n'a plus occasion de s'exercer, disparaît bientôt, et il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que dans deux ou trois générations au plus, il n'y aura plus dans l'Inde un seul artiste capable de reproduire un de ces anciens monuments dont elle est couverte encore, mais dont les ruines disparaissent aujourd'hui rapidement.

Cette dégénérescence actuelle de l'art hindou est due simplement aux causes que je viens de mentionner, et je n'en connais pas d'autres. Les derniers monuments édifiés dans l'Inde avant que l'influence anglaise fût devenue prépondérante, montrent que l'architecture n'était nullement en décadence.

Le tableau qui va suivre donne la classification des monuments que nous avons adoptée.

CLASSIFICATION GÉNÉRALE DES MONUMENTS DE L'INDE.

I. Architecture de l'Inde pendant la période bouddhique.

(Du cinquième siècle avant notre ère au huitième siècle après Jésus-Christ.)

§ 1. *Monuments primitifs de l'Inde (colonnes commémoratives; temples et monastères souterrains).*
Colonnes commémoratives d'Allahabad et de Delhi. Temples et monastères souterrains de Bhaja, Karli, Ajunta, etc.

§ 2. *Monuments bouddhiques édifiés sur le sol.*
Monuments de Bharhut, Sanchi, Sarnath, Bouddha Gaya, etc.

II. Architecture de l'Inde pendant la période néo-brahmanique.

(Du cinquième siècle après Jésus-Christ au dix-huitième siècle.)

§ 1. *Architecture du Nord-Est de l'Inde.*
Monuments de la Côte d'Orissa (Bhuwaneswar, Jaggernauth, etc.).

§ 2. *Architecture du Bundelkund et du Rajpoutana.*
Monuments de Khajurao, Gwalior, Chittor, Mont-Abou, Nagda, Odeypour, etc.

§ 3. *Architecture du Guzerat.*
Monuments d'Ahmedabad, de Palitana, etc.

§ 4. *Architecture du centre de l'Inde.*
Monuments d'Ellora, Elephanta, Ambernath, etc.

III. Architecture de l'Inde méridionale.

(Du sixième siècle après Jésus-Christ au dix-huitième siècle.)

§ 1. *Temples souterrains du Sud de l'Inde.*
Monuments de Mahavellipore, Badami, etc.

§ 2. *Architecture des principales pagodes du Sud de l'Inde.*
Monuments de Chillambaram, Tanjore, Tripetty, Conjeveram, Bijanagar, Madura, Sririgam, etc.

IV. Architecture indo-musulmane.

(Du douzième au dix-huitième siècle.)

§ 1. *Architecture musulmane antérieure à la période mogole.*
Anciens monuments de Delhi, monuments d'Ajmir, Bijapour, Golconde, etc.

§ 2. *Architecture de la période mogole.*
Monuments d'Agra, Futtehpore, Delhi, Lahore, etc.

V. Architecture indo-thibétaine.

(Du deuxième siècle après Jésus-Christ jusqu'à nos jours.)

Architecture du Népal.
Monuments de Sambunath, Buddnath, Bhatgaon, Patan, Khatmandou, etc.

LIVRE II.

ARCHITECTURE DE L'INDE

PENDANT

LA PÉRIODE BOUDDHIQUE.

(DU IV[e] SIÈCLE AVANT J.-C. AU VIII[e] DE NOTRE ÈRE.)

CHAPITRE I[er].

ARCHITECTURE DES MONUMENTS PRIMITIFS DE L'INDE.

COLONNES COMMÉMORATIVES ET TEMPLES SOUTERRAINS

CLASSIFICATION DES MONUMENTS BOUDDHIQUES.



C'est à une phase déjà avancée de la période bouddhique que remontent les plus anciens monuments de l'Inde. On a rencontré, il est vrai, dans le Bengale, des temples souterrains qui paraissent être du cinquième siècle avant notre ère; mais ce ne sont que des excavations propres à montrer que les Hindous savaient déjà travailler la pierre. Elles sont insuffisantes pour nous révéler ce que pouvait être alors leur architecture. Les grands monuments n'apparaissent qu'à l'époque d'Asoka, deux cent cinquante ans environ avant Jésus-Christ.

Tous les monuments de l'Inde, pendant la période bouddhique, peuvent être classés dans les catégories suivantes :

Laths ou stambhas. — Ce sont des colonnes commémoratives, parfois surmontées d'animaux, contemporaines d'Asoka, et sur lesquelles ce prince faisait graver ses édits. Elles peuvent être rangées parmi les sources les plus précieuses de l'histoire de l'Inde.

Temples et monastères creusés dans les montagnes. — Ces constructions, édifiées entre le deuxième siècle avant Jésus-Christ et le huitième de notre ère, sont très nombreuses puisqu'on en connaît environ un millier. Étant creusées dans le roc, elles peuvent être considérées comme presque indestructibles.

Les temples, ou chaïtyas, sont les salles où s'assemblaient les fidèles. On peut les comparer, tant pour la destination que pour les dimensions, aux primitives églises du moyen âge.

Les monastères, ou viharas, sont des habitations que se creusaient les moines dans le roc. Ils sont souvent, comme les chaïtyas, très richement sculptés.

Stupas et temples bouddhiques construits sur le sol. — Les stupas rappellent un peu nos anciens tumulus européens. Ils ont généralement une forme hémisphérique, comme à Sanchi, mais parfois celle d'une tour, comme à Sarnath. Ils sont entourés d'une sorte de balustrade en pierre couverte de sculptures.

On donne généralement le nom de dagobas à de petits stupas en pierre sculptée qu'on rencontre dans l'intérieur des temples souterrains. Ils en forment en réalité l'autel.

Quant aux temples bouddhiques proprement dits construits sur le sol, on ne peut guère en parler que pour mémoire. Ils sont d'une rareté excessive, non sans doute parce qu'il n'y en eut qu'un petit nombre d'élevés, mais parce que leurs matériaux de construction, la brique généralement, présentent peu de résistance sous le climat de l'Inde. Le seul grand temple bouddhique qui ait échappé entièrement à la destruction, et cela grâce uniquement aux restaurations successives dont il a été l'objet, est celui de Bouddha Gaya, construit un siècle avant Jésus-Christ sur l'emplacement où Bouddha parvint, suivant la légende, à la suprême sagesse.

Nous allons décrire maintenant les plus importants des monuments divers dont nous venons de parler.

COLONNES COMMÉMORATIVES D'ASOKA. (Fig. 4.)

Les colonnes commémoratives d'Asoka sont, avec les temples souterrains, les plus anciens monuments de pierre que l'Inde nous a légués. Édifiées au troisième siècle avant Jésus-Christ, elles sont couvertes d'inscriptions consacrées surtout à des prescriptions religieuses, des mentions de rois, etc. C'est avec elles que l'histoire positive de la Péninsule commence.

On suppose que ces colonnes étaient généralement placées devant des stupas, ou des constructions analogues; on les rencontre quelquefois devant des temples souterrains, notamment à Karli.

Les deux plus célèbres colonnes d'Asoka se rencontrent à Allahabad et à Delhi. Nous reproduisons celle d'Allahabad (fig. 4) d'après la photographie que nous en avons prise.

La colonne d'Allahabad, seul monument ancien que cette ville possède, porte plusieurs inscriptions d'origines différentes, en dehors de celles d'Asoka, et notamment une inscription persane indiquant qu'elle fut réédifiée en 1605 par Jehangir pour commémorer son accession au trône. Elle est recouverte de quelques motifs d'ornement d'origine assyrienne.

Elle est en pierre parfaitement polie; sa hauteur totale est de près de 13 mètres.

La colonne d'Asoka située à Delhi est à peu près identique à la précédente par son aspect, et c'est pourquoi, bien que l'ayant photographiée également, nous croyons inutile de la reproduire. Elle se trouve aujourd'hui à Delhi, mais sa place primitive était à Mirat, à 64 ki-

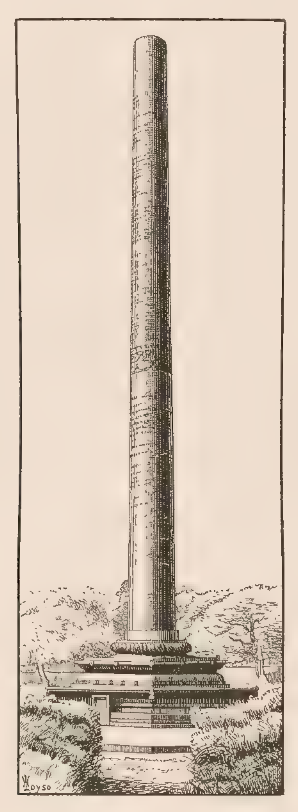


Fig. 4. — Allahabad. — Colonne d'Asoka.

lomètres de cette ville. Malgré son poids énorme, elle fut transportée à Delhi par ordre de l'empereur Firoz Shah Tughlak en 1356. La hauteur des deux piédestaux sur lesquels repose la colonne est de $1^{m},52$, celle du pilier lui-même à peu près de 7 mètres. Il porte une inscription en ancien pali énumérant quelques-unes des œuvres du roi : construction de routes, plantations d'arbres, etc. Aucun des Brahmanes contemporains de Firoz ne réussit à la déchiffrer.

MONUMENTS DE BHAJA. (Fig. 5.)

Les plus anciens et les plus remarquables monuments de l'Inde sont les temples et les monastères creusés dans le flanc des montagnes.

A l'exception de quelques salles souterraines du Behar, qui remontent à cinq siècles avant notre ère, mais qui ne sont que de simples excavations, les plus anciens temples sont de deux siècles seulement antérieurs à Jésus-Christ. Ils se continuent jusqu'au huitième siècle de notre

ère, soit par conséquent pendant une période de près de mille ans. Lorsque le Bouddhisme disparaît de l'Inde, ils disparaissent eux-mêmes presque entièrement. Les neuf dixièmes de ces constructions sont en effet bouddhiques, un dixième seulement est d'origine brahmanique ou jaïnique.

Les constructions creusées dans le roc se divisent, comme nous l'avons dit, en temples ou chaïtyas, et en monastères. On ne compte qu'une trentaine des premiers, alors qu'il existe un millier des seconds.

Quelques-unes sont de simples excavations très peu ornées; mais beaucoup d'entre elles, même

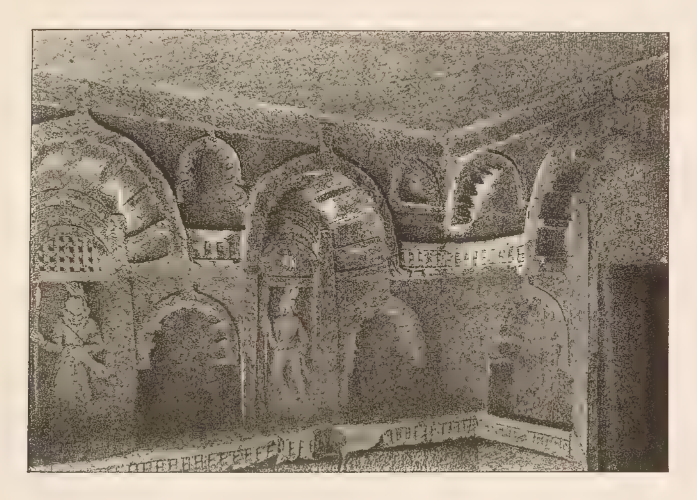


Fig. 5. — BHAJA (près Karli). — Intérieur d'un monastère bouddhique creusé dans le roc.
Hauteur de la salle à partir du rebord faisant saillie sous le pied des statues, 2m,90.

parmi les plus anciennes, sont ornées d'une profusion de sculptures, et ciselées avec une richesse qu'aucun peuple n'a dépassée.

Les temples souterrains ne sont pas disséminés indifféremment, comme on pourrait le supposer, dans toutes les régions de l'Inde : quatre-vingt-dix pour cent environ se trouvent dans les montagnes de la présidence de Bombay; on en trouve quelques-uns, mais en petit nombre, dans le Bengale (Behar et Cuttack). Il n'en existe guère qu'un dans la présidence de Madras, à Mahawellipore.

Ce sont sans doute des raisons géologiques qui ont déterminé cette distribution. Les temples creusés dans le roc ne pouvaient naturellement être construits que dans les régions montagneuses d'une structure géologique spéciale.

Une description complète des temples et monastères souterrains de l'Inde serait très intéressante au point de vue de l'histoire du Bouddhisme, mais elle exigerait à elle seule plus de dix volumes de planches. Au point de vue de l'architecture, notre tâche sera suffisamment remplie si nous réussissons à donner une idée des temples et monastères souterrains les plus remarquables. Une description succincte de ceux de Bhaja, Karli, Ajunta, Orissa et Ellora nous paraît suffi-

sante pour remplir ce but. Les premiers de ces temples seuls seront décrits dans ce chapitre; les autres, étant en partie brahmaniques et situés d'ailleurs, les derniers du moins, dans des régions fort différentes, seront étudiés dans d'autres chapitres.

Le temple souterrain de Bhaja que nous étudierons tout d'abord est une des plus anciennes constructions bouddhiques que l'on rencontre dans les montagnes avoisinant Bombay. Il est situé à 5 kilomètres de Karli. Beaucoup moins remarquable que les autres temples de la même famille, il est plus ancien. On le considère comme antérieur de deux siècles au moins à notre ère.

Le temple souterrain de Bhaja est construit sur le plan de celui de Karli étudié plus loin et n'en diffère que parce qu'il est plus petit et très peu orné. Il serait donc inutile de le décrire en détail.

Auprès de ce temple se trouve un petit monastère bouddhique (fig. 5) qui représente assez bien ce qu'étaient au début les monuments analogues. Il se compose essentiellement d'une salle de 5^m,80 de longueur, 4^m,80 de largeur et 3^m,30 de hauteur. Sur une de ses faces, on voit des sculptures représentées figure 5; sur deux autres, des ouvertures de cellules. Les dimensions de celles-ci sont variables : la plus grande de celles que j'ai mesurées avait 2^m,60 de longueur, 1^m,65 de largeur, 1^m,90 de hauteur. Un lit de pierre occupe toute la longueur de chaque cellule; il a 70 centimètres de largeur et autant de hauteur. J'ai levé le plan de cette salle, mais l'explication précédente le fait comprendre suffisamment et rend sa reproduction inutile. J'attire spécialement l'attention sur la coiffure et le costume des personnages sculptés sur le mur. Les ornements luxueux dont ils sont couverts, colliers, anneaux, etc., les différencient beaucoup de ceux reproduits sur des monuments postérieurs; leur type est beaucoup plus touranien qu'aryen.

MONUMENTS DE KARLI. (Fig 6 et 7.)

Le temple souterrain de Karli est un des plus anciens de l'Inde. Il est situé dans les Ghats occidentales, entre Bombay et Pouna. Il est creusé dans les flancs d'une montagne, auprès du village du même nom. Suivant une inscription existant près de l'entrée, sa construction serait de 163 ans antérieure à notre ère; mais, suivant d'autres interprétations, il n'aurait été construit que 78 ans avant Jésus-Christ.

L'édifice est entièrement entaillé dans le roc. Très analogue aux églises chrétiennes primitives, il se compose d'une longue salle (fig. 6), de 38^m,50 de longueur à partir de l'entrée, sur 14 mètres de largeur et à peu près autant de hauteur. Sur chacun de ses côtés se trouve une rangée de colonnes placées à une certaine distance du mur, de façon à former deux allées latérales. A l'extrémité du temple est un dagoba, ou autel de pierre ayant une forme cylindro-sphérique. La voûte, creusée dans le roc, a une forme demi-cylindrique; elle est cintrée de côtes en bois de teck qu'on suppose remonter à l'origine du temple. Elles servaient sans doute autrefois à maintenir un mortier sur lequel figuraient des peintures et des moulages; ou peut-être aussi, comme on l'a également supposé, servaient-elles à fixer des draperies.

Les fûts des colonnes, sont octogonaux; leurs chapiteaux et leurs piédestaux sont bulbeux; chaque chapiteau est surmonté d'un éléphant agenouillé portant des statues. La hauteur totale de ces colonnes, de leur base au sommet de la tête de la statue, est de 5^m,70.

La façade du temple (fig. 7) est couverte de sculptures; elle est placée sous une véranda également en pierre comme le reste du monument. Sur les parois latérales de cette dernière et à leur base

figurent des éléphants; plus haut se trouvent des sculptures représentant des fenêtres cintrées en fer à cheval, fermées par un treillage en pierre. Ces fausses fenêtres en pierre sont une imitation évidente des treillages en bois qui ornaient sans doute autrefois les fenêtres des maisons.

On pénètre dans l'intérieur du temple par trois portes surmontées d'un arc en fer à cheval. Au-dessus de ces trois portes se trouve une vaste ouverture, également en fer à cheval, occupant une grande partie de la hauteur de la façade : ce sont, en dehors des portes, les seules ouvertures par lesquelles la lumière puisse pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Tous les temples souterrains de cette époque présentent cette disposition.

L'impression produite par le temple lui-même est bien autrement imposante que celle donnée par son image. L'éclairage par le haut venant d'un seul côté ne projette de lumière que sur les sculptures du sommet des colonnes et sur l'autel. Les allées latérales sont dans l'obscurité. Les murs se trouvant aussi noyés dans l'ombre, il en résulte que la largeur et la longueur du temple, très limitées sur les photographies, semblent au contraire sans limites quand on le contemple de l'intérieur.

On a comparé le chaïtya de Karli à nos primitives églises, mais l'effet produit par ces dernières est certainement beaucoup moins imposant que celui produit par ce temple.

Les personnages sculptés sur la façade du chaïtya de Karli et sur les colonnes sont sans doute des chefs hindous avec leurs femmes. Les statues de Bouddha que l'on voit sur diverses parties de la vérandah doivent être très postérieures à la construction primitive du monument. On ne trouve en effet, dans les premiers temples bouddhiques, aucune représentation figurée de Bouddha; ce ne fut que mille ans environ après sa mort, c'est-à-dire vers le cinquième siècle de notre ère, que le fondateur d'une religion qui s'était refusé de reconnaître aucun dieu devint en réalité dieu lui-même, et fut représenté dans les attitudes conventionnelles qui devinrent par la suite classiques.

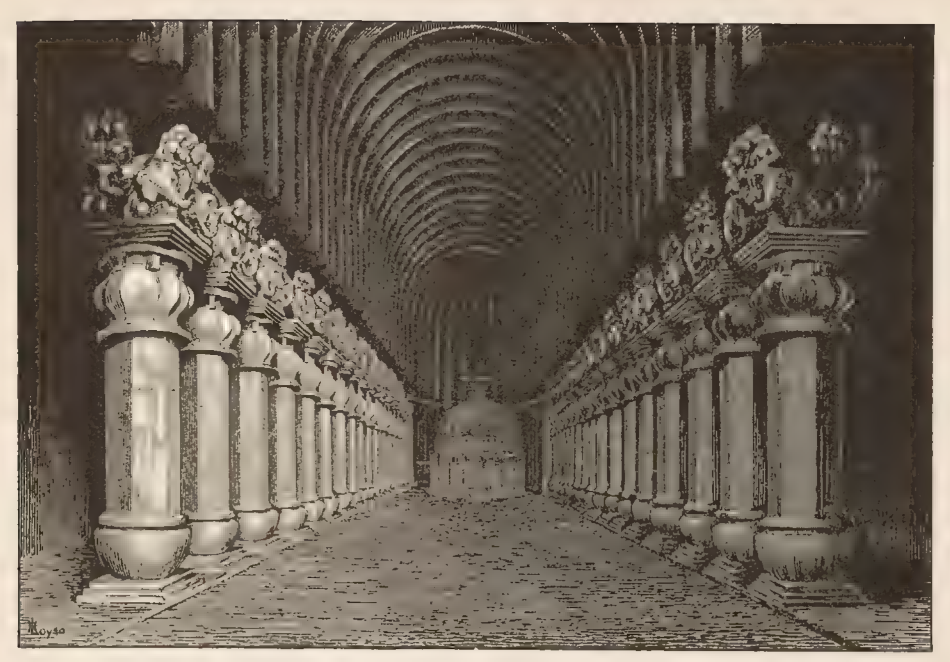


Fig. 6. — Karli. — Intérieur du temple souterrain. — *Hauteur des colonnes jusqu'au sommet de la tête des statues, $5^{m},50$*



Fig. 7. — Karli. — Façade du grand temple souterrain. — *Hauteur, environ 19 mètres.*

MONUMENTS D'AJUNTA. (Fig. 8 à 18.)

Les plus remarquables temples et monastères creusés dans le roc qu'on rencontre dans l'Inde sont ceux d'Ajunta et d'Ellora.

Ceux d'Ajunta, à 90 kilomètres d'Aurengabad, sont placés dans les flancs d'une montagne escarpée formant une gorge sauvage où roule un torrent impétueux (fig. 8). On n'y arrive qu'après avoir franchi de véritables amoncellements de rochers. Le simple aspect de ces lieux



Fig. 8. — AJUNTA. — Vue générale des façades d'une partie des monastères et temples souterrains creusés dans le flanc de la montagne. Ils ont été creusés du deuxième siècle avant J.-C. au septième siècle de notre ère. Les plus remarquables sont représentés en détail dans les planches suivantes.

sauvages et si difficilement accessibles prouve que les moines qui s'y réfugièrent tenaient à la solitude et tâchaient de se rendre inabordables par tous les moyens possibles. A en juger par le petit nombre d'Européens qui, malgré le voisinage de Bombay, se décident à visiter Ajunta, leurs vœux devaient être réalisés amplement.

Pendant de longs siècles des générations d'hommes ont vécu dans cette sombre solitude.



Fig. 9. — Ajunta. — Façade d'un temple souterrain. — *Hauteur de la portion représentée de la façade, environ 10 mètres.*

Le travail formidable exécuté, en sculptant, pour ainsi dire, tout l'intérieur de la montagne, ne peut se comprendre qu'en songeant à l'accumulation de siècles qu'il a demandée.

Les plus anciennes constructions d'Ajunta sont antérieures probablement de 150 ans à J.-C. On en compte quatre, deux Viharas et deux Chaïtyas. Les derniers sont du septième siècle de notre ère. Il y a certainement une différence notable entre les premières constructions d'Ajunta et les dernières; mais cette différence tient plutôt à l'abondance de l'ornementation qu'à la qualité



Fig. 10. — AJUNTA. — Façade d'un temple souterrain. — *Hauteur depuis le seuil de la porte jusqu'au sommet supérieur de l'ouverture de l'arcade en fer à cheval,* 9m,60.

artistique; et, à Ajunta, pas plus qu'ailleurs dans l'Inde, la valeur des monuments ne suit aucune progression chronologique.

Les temples d'Ajunta les moins anciens se caractérisent surtout par la reproduction de la figure de Bouddha, qu'on trouve répétée presque à l'infini. Les dagobas sont recouverts de sculptures parmi lesquelles figure Bouddha devenu définitivement dieu, comme nous le disions plus haut.

Les constructions souterraines d'Ajunta se composent de temples et de monastères. Elles sont généralement précédées par une véranda de pierre supportée par des piliers, taillés, comme le monument lui-même, dans le roc.

Les monastères attachés aux chaïtyas sont formés, comme celui que nous avons décrit à Bhaja, de cellules disposées autour d'une salle et contenant chacune un lit de pierre; mais le plus souvent ces cellules ne sont pas séparées du chaïtya; et la salle, quelquefois im-



Fig. 11. — AJUNTA. — Sanctuaire d'un temple souterrain. — *Hauteur de la grande statue,* 1m,60.

mense, autour de laquelle elles sont placées sert de temple et contient même plusieurs chapelles latérales consacrées, comme dans les églises catholiques, à l'adoration de quelque saint.

Les derniers monastères finirent par s'agrandir tellement qu'il fallut ajouter des piliers supplémentaires pour supporter le plafond du temple autour duquel ils étaient placés, bien que ces plafonds fussent uniquement formés par la partie supérieure de l'excavation pratiquée dans la

FIG. 12

FIG. 13

FIG. 14



FIG. 12 A 14. AJUNTA. DÉTAILS D'ORNEMÉNTATION DES TEMPLES SOUTERRAINS.







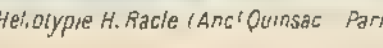


FIG. 15 A 18. AJUNTA. FRAGMENTS DES FRESQUES ORNANT L'INTÉRIEUR D'UN TEMPLE SOUTERRAIN)

montagne. Ajunta possède des salles souterraines ayant 28 mètres de côté et supportées par 24 piliers volumineux. La hauteur de ces piliers ne dépasse généralement pas 15 mètres.

Au fond de ces grandes salles souterraines on voit généralement une statue colossale de Bouddha entouré de divers personnages. Les piliers et les plafonds sont recouverts de sculptures et d'arabesques coloriées. Les murs sont parfois revêtus de fresques peintes représentant des scènes de la vie de Bouddha (fig. 15 à 18). Bien qu'en très mauvais état, elles présentent un intérêt considérable, car ce sont les seules peintures qui nous soient restées de l'Inde ancienne. Elles remontent probablement au quatrième siècle de notre ère. Le caractère des physionomies est frappant : les traits, le costume, la coiffure, indiquent une race tout à fait différente de celle dont on trouve le type dans les premiers monuments de Bhaja, Karli, Bharhut, Sanchi, etc.

L'effet de ces temples souterrains dépasse encore celui produit par Karli, et il n'est dépassé lui-même que par les temples d'Ellora. L'aspect de ces vastes salles, aux piliers massifs, où la vue se perd dans l'ombre, et au fond desquelles on entrevoit, à la lueur des torches, une statue colossale de Bouddha qui semble gardée par des géants, est des plus imposants.

Il faudrait une véritable monographie pour décrire les temples d'Ajunta, car les sculptures, celles des piliers notamment, varient à l'infini. Nous avons dû nous borner à reproduire les parties les plus intéressantes. Nos figures convaincront aisément le lecteur que ces monuments peuvent être rangés parmi les plus intéressants, non seulement de l'Inde, mais encore du monde. Ces constructions merveilleuses représentent le tableau d'un art exclusivement hindou, sans aucun mélange d'influence étrangère, pendant 800 ans.

CHAPITRE II.

GRANDS MONUMENTS BOUDDHIQUES
ÉDIFIÉS SUR LE SOL.

MONUMENTS DE BHARHUT. (Fig. 19 à 23.)



ous avons expliqué que les stupas avaient la forme de grands tumulus entourés d'une balustrade de pierre sculptée. Les plus célèbres sont ceux de Bharhut, Sanchi, Sarnath et Amravati. Nous les décrirons ou mentionnerons successivement.

Le stupâ de Bharhut, à l'Est de Khajurao, dans le Bundelkund, présente une grande analogie avec celui de Sanchi que nous représenterons plus loin. Il était formé, comme ce dernier, d'un dôme entouré d'une balustrade percée de quatre portes monumentales, placées chacune à l'un des points cardinaux.

Le stupâ de Bharhut est à peine antérieur à celui de Sanchi. Cunningham le supposait d'abord du troisième siècle avant J.-C., mais il a reconnu aujourd'hui qu'il était antérieur de 150 ans seulement à notre ère.

Les piliers, comme ceux de Sanchi, portent des animaux qui rappellent les chapiteaux persépolitains. Les sculptures de la balustrade sont, comme celles de Sanchi, également consacrées à des scènes de la vie de Bouddha et aux nombreuses légendes de ses vies antérieures.

Bien que sachant que ce monument remarquable avait été détruit, et ses fragments transportés au musée de Calcutta où ils figurent aujourd'hui, j'ai tenu à visiter Bharhut. C'est un petit village, tellement inconnu, que le principal magistrat indigène de la ville la plus voisine, Sutna, m'affirmait qu'il n'existait pas. Il m'a fallu une grande journée de marche pour l'atteindre.

La figure 19 représente tout ce qui reste de ce monument remarquable; quelques statues seulement sont encore debout.

Rien n'est plus regrettable que cette habitude anglaise de démolir des monuments pour les



Fig. 19. — BHARHUT. — Débris des sculptures de la balustrade qui entourait le Stupâ. Ces statues représentent les seuls vestiges que j'ai pu trouver à Bharhut de cet important monument. Il a été brisé par des collectionneurs et transporté à Calcutta. C'est d'après les photographies exécutées à Calcutta, par le général Cunningham, qu'ont été exécutées les quatre figures suivantes.



Fig. 20 à 23. — BHARHUT. — Fragments de bas-reliefs et de statues du Stupâ.

transporter dans des musées, où on leur fait subir des restaurations destinées à flatter l'œil du visiteur, mais qui leur font perdre en réalité la plus grande partie de leur valeur.

Je n'insisterai pas davantage, faute de documents, sur la description du stupâ de Bharhut, et renvoie le lecteur à celui de Sanchi, qui est le meilleur type des monuments de ce genre et qui se trouve en parfait état de conservation.

MONUMENTS DE SANCHI, DE BHILSA ET D'AMRAVATI. (Fig. 24 à 37.)

Le grand stupâ de Sanchi, situé dans le royaume de Bhopal, est un des monuments les plus anciens et les plus beaux de l'Inde. Le stupâ lui-même est contemporain d'Asoka, c'est-à-dire

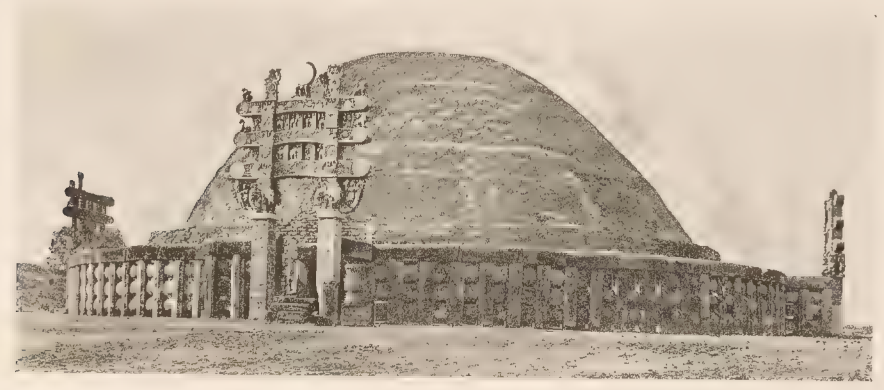


Fig. 24. — SANCHI. — Vue générale du Stupâ. Les grandes portes et les détails de leurs sculptures sont représentées dans les figures suivantes.

antérieur de 250 ans environ à J.-C., la balustrade et les portes sont du premier siècle de notre ère. En dehors des temples creusés dans le roc, l'Inde ne possède que bien peu de monuments de cette époque; et si ceux de Sanchi ont échappé à la destruction, ils ne le doivent sans doute qu'à leur situation dans une région d'un accès fort difficile. En rapprochant de ce monument celui de Bharhut, et voyant qu'il est aussi riche en ornementation, nous devons admettre que l'architecture des grandes capitales de cette époque devait avoir atteint alors un haut degré de splendeur.

Le stupâ de Sanchi fut édifié sans doute, de même que les constructions analogues, pour marquer quelque place sacrée, ou en commémoration de quelque événement religieux.

La forme du monument est à peu près celle d'un dôme hémisphérique, ou plutôt semi-ovoïde, aplati à sa partie supérieure. Il a 36 mètres de diamètre à sa base et 17 mètres environ de hauteur. Il était sans doute surmonté, comme toutes les constructions analogues, d'une sorte d'autel formé d'un parallélépipède de pierre surmonté de trois plaques de pierre, chacune plus large que celle située au-dessus, et recouvert de sculptures conventionnelles. Cette forme d'autel

est d'ailleurs classique; elle se retrouve sur tous les dessins de stupas représenté sur les bas-reliefs et sur les dagobas des temples souterrains.

Comme toutes les constructions analogues, le stupâ de Sanchi est construit en briques. La partie intéressante du monument est la grande balustrade qui l'entoure, et surtout les quatre admirables portes qui lui donnent accès, et dont nos planches représentent les parties les plus remarquables.

La balustrade de pierre fait le tour de l'édifice; elle est formée de piliers verticaux octogonaux portant des ouvertures à travers lesquelles ont été passées les colonnes horizontales de pierre destinées à la compléter. Cette balustrade possède plusieurs médaillons sculptés, mais le travail le plus important des artistes semble avoir été réservé pour les grandes portes dont nous venons de parler : elles sont couvertes de sculptures et bas-reliefs sur toutes leurs faces. La plus importante est celle du Nord : elle a près de 10 mètres de hauteur sur 6 mètres de largeur. Nos figures en donnent des représentations qui convaincront, je l'espère, le lecteur qu'on peut la placer auprès des belles œuvres dues au ciseau grec.

Les bas-reliefs dont les portes monumentales de Sanchi sont couvertes représentent généralement des scènes de la vie de Bouddha lorsqu'il était prince ou pendant ses existences antérieures. Le réformateur n'est nulle part représenté dans les formes conventionnelles, debout ou assis les jambes croisées, qui devint universelle plus tard. On y voit aussi représentée la déesse Sri, qui, suivant une de ces transformations que nous aurons d'autres occasions de signaler, devint plus tard, dans le nouveau Panthéon hindou, l'épouse de Brahma. On remarquera notamment des figures exécutant des grimaces comiques dont l'intensité d'expression ne se rencontre que bien rarement dans les sculptures grecques.

Cette même porte nord est surmontée du trident, emblème de Bouddha. Sur le côté gauche, à la base d'un pilier, est représentée l'empreinte du pied du réformateur.

Les autres portes sont moins chargées de sculptures et d'ornements; elles sont cependant fort remarquables encore. Les animaux qui surmontent les piliers de l'une d'elles sont fort curieux. Leur analogie avec les monstres et les griffons assyriens est visible.

L'aspect des personnages représentés sur les bas-reliefs de Sanchi, leur coiffure, leurs figures rondes et aplaties semblent indiquer une race de l'Asie centrale. Cette race, disparue de nos jours, a dû jouer un rôle important à cette époque, car son type figure également sur les monuments de Bharhut, Bouddha Gaya, etc.

Suivant Fergusson, beaucoup de scènes représentées sur les bas-reliefs de Sanchi seraient consacrées à l'adoration de l'arbre et du serpent; il a même écrit un livre pour tenter la démonstration de cette hypothèse. Elle semble bien difficilement admissible, quand on considère que les légendes bouddhiques représentent les serpents comme ennemis du Bouddha jusqu'à ce qu'ils aient été convertis à sa doctrine. Ils forment, en se réunissant, des parasols au-dessus de sa tête pour le préserver du soleil. Le serpent est l'adorateur du Bouddha, et non un objet d'adoration. Quant à l'adoration de l'arbre si souvent figuré sur les bas-reliefs, elle est allégorique et représente certainement l'adoration de l'arbre sacré sous lequel Bouddha est arrivé à la suprême sagesse. Cet arbre n'est vénéré, en réalité, que comme emblème religieux.

En dehors du grand stupâ de Sanchi, il existe, entre Sanchi et Bhilsa, plusieurs petits monuments analogues et des sculptures taillées dans le roc, notamment sur les flancs de la montagne d'Udaygiri. Nous avons visité les plus intéressantes de ces constructions; mais elles ne présentent pas assez



FIG 25. SANCHI. PORTE OUEST DU STUPA.





FIG. 26. SANCHI PORTE NORD DU STUPA



FIG. 27 A 37 SANCHI DÉTAILS D'ORNEMENTATION DES PORTES.

d'importance architecturale pour que nous ayons cru devoir les représenter. Cunningham a d'ailleurs consacré tout un mémoire à leur description.

On peut rapprocher du Stupa de Sanchi celui d'Amravati, situé non loin des bouches de la Kistna. Les sculptures de ce dernier ayant été détruites, comme celles de Bharhut, par des collectionneurs d'antiquités qui les ont transportées à Londres, il m'a semblé inutile de visiter, au prix d'un long voyage, leur emplacement. Le monument ne devait pas être inférieur à celui de Sanchi, à en juger par les débris qu'on a pu réunir. Son antiquité est un peu moindre. M. Sénart le considère comme ayant été construit en partie pendant la première moitié du deuxième siècle de notre ère. Il serait donc plus ancien que ne le croyait Fergusson. C'est actuellement le seul monument véritablement hindou où l'on ait pu, comme je l'ai fait remarquer dans un autre chapitre, constater la collaboration d'artistes grecs, ou, tout au moins, fortement hellénisés.

Fig. 38. — Sarnath.
Vue générale du Stupa.

Nous ne faisons que mentionner ce monument, n'ayant pas de figures à en produire. Ses sculptures ont été représentées d'ailleurs par Burgess, d'après les débris transportés à Londres. Je terminerai en faisant remarquer que c'est le plus méridional des monuments bouddhiques de l'Inde. Sa position provient sans doute de ce que les bouches de la Kistna formaient le point d'où partirent les Bouddhistes pour conquérir et coloniser le Cambodge.

MONUMENTS DE BÉNARÈS ET DE SARNATH. (Fig. 38 à 43.)

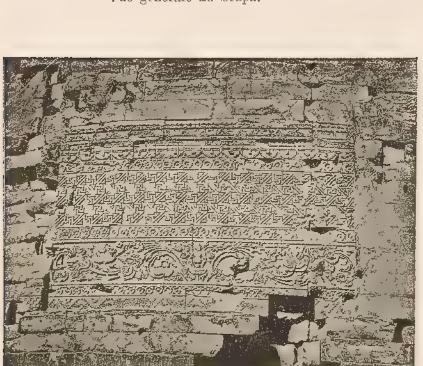


Fig. 39. — Sarnath. — Bas-reliefs de la base du monument précédent.

Bénarès est par excellence la ville sacrée de l'Inde; c'est en même temps une des plus anciennes, puisqu'elle était florissante lorsque Bouddha y prêcha pour la première fois sa doctrine, cinq siècles avant notre ère. La Mecque, Jérusalem, et Bénarès sont, au point de vue religieux, les villes les plus importantes du globe : les fondateurs des trois grandes religions qui se partagent la majorité du genre humain y ont enseigné leurs doctrines.

Mais, de même que pour Jérusalem et la Mecque, la tradition seule fait la sainteté de

Bénarès. Dans aucune de ces trois célèbres cités, les fidèles ne peuvent vénérer des monuments contemporains des créateurs de leurs croyances.

Malgré sa sainteté, Bénarès, ainsi que la plupart des autres cités hindoues, n'a guère d'histoire. Ce qu'elle devint pendant les quinze siècles qui séparent la fondation du Bouddhisme de l'invasion musulmane, nous l'ignorons; mais nous savons qu'à l'époque de cette invasion, elle

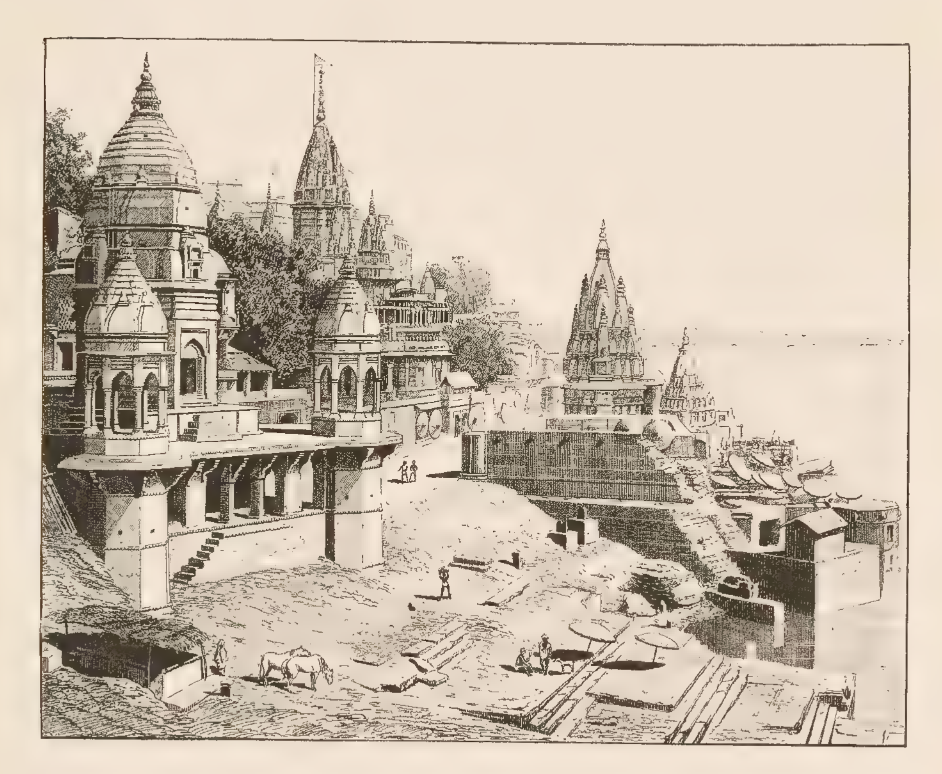


Fig. 40. — Bénarès. — Le ghat de l'incinération des morts.

était très florissante encore, puisque Kut-ud-Din y détruisit mille temples. Depuis, et jusqu'à la conquête anglaise, elle resta sous la domination musulmane.

En dépit de son antiquité très haute, Bénarès ne possède pas un seul monument ancien : les plus vieux sont presque modernes, puisqu'ils remontent à la fin de la période musulmane. Ils ne présentent d'ailleurs qu'un très faible intérêt.

Le seul monument ancien existant, non à Bénarès, mais auprès de Bénarès, est le Stupa de Sarnath, situé à 6 kilomètres nord environ de cette ville. Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs qu'il soit contemporain de Bouddha, puisqu'il fut élevé au sixième siècle de notre ère, et plus de mille ans, par conséquent, après la mort du grand réformateur : mais, par ce

que nous savons des autres monuments analogues, nous pouvons inférer qu'il fut construit sur un type ancien.

Le Stupa de Sarnath (fig. 38) est une tour pleine, de 34 mètres environ de hauteur. La partie inférieure, jusqu'à une hauteur de 13 mètres, est octogonale et construite en pierres reliées ensemble par des crochets de fer; la partie supérieure est cylindrique et bâtie en larges briques.

La partie inférieure contient des niches demi-circulaires qui abritaient autrefois des statues

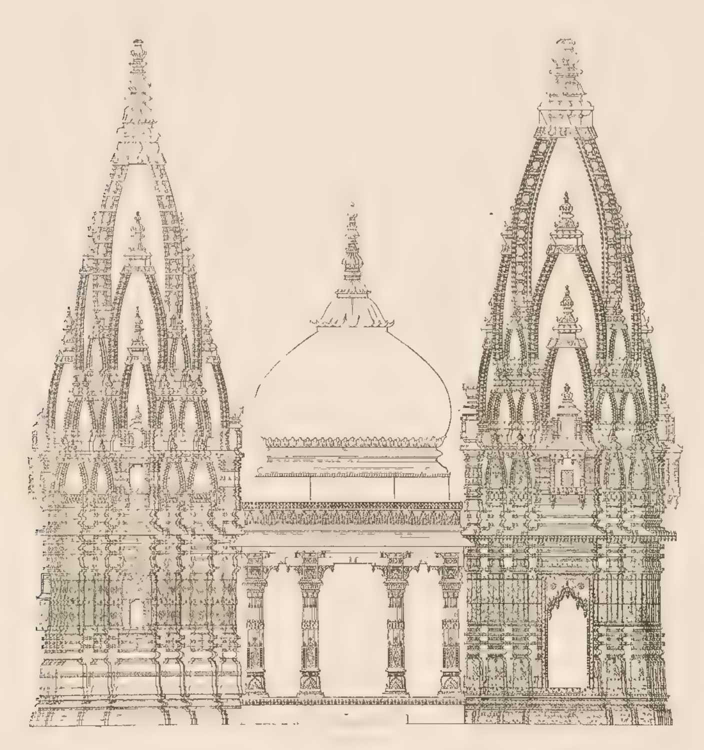


Fig. 41. — Bénarès. — Temple de Vishveshwur. Élévation, d'après un dessin de Princeps. (*Échelle 8 millim. pour 1 mètre.*)

disparues aujourd'hui. Elle était jadis couverte de sculptures formées de dessins géométriques (fig. 39). Ce revêtement a presque entièrement disparu.

D'après la forme des lettres d'une inscription, Cunningham suppose que ce monument est du sixième siècle de notre ère; Fergusson, de son côté, admet, d'après son ornementation, qu'il remonte au onzième siècle. La première date doit être exacte, car au onzième siècle, le Bouddhisme avait à peu près entièrement disparu de l'Inde. La constatation de la date de construction des monuments de l'Inde est parfois hérissée de tant de difficultés, qu'il ne faut pas trop s'étonner de pareilles divergences d'interprétation.

Bien que les monuments de Bénarès soient d'une architecture moderne sans caractère spécial et ne présentent d'autre intérêt que l'aspect pittoresque formé par leur ensemble, je ne veux pas quitter cette célèbre cité sans en donner au moins une vue et représenter deux de ses monuments les plus importants. La vue que je donne est celle de la rive du Gange où se fait l'incinération des morts (fig. 40). Les temples sont ceux de Vishveshwur (fig. 41) et de la déesse Durga, un des noms de Kali, épouse de Siva (fig. 42 et 43). Les Européens désignent ce dernier sous le nom de temple des Singes, à cause du nombre considérable de ces animaux qu'on y rencontre, ou du moins qu'on y rencontrait, car ils étaient tellement importuns qu'on a pris récemment le parti de les déporter au delà du fleuve.

Ce temple est représenté en détail dans nos photographies; on y remarquera surtout la beauté des colonnes sculptées qui supportent le porche et qui feraient certainement l'ornement des plus riches palais européens.

Le temple est construit entièrement en pierre et est peint totalement en ocre rouge. Les portes sont recouvertes en partie de bronze ciselé. Il a été édifié vers le milieu du dernier siècle.

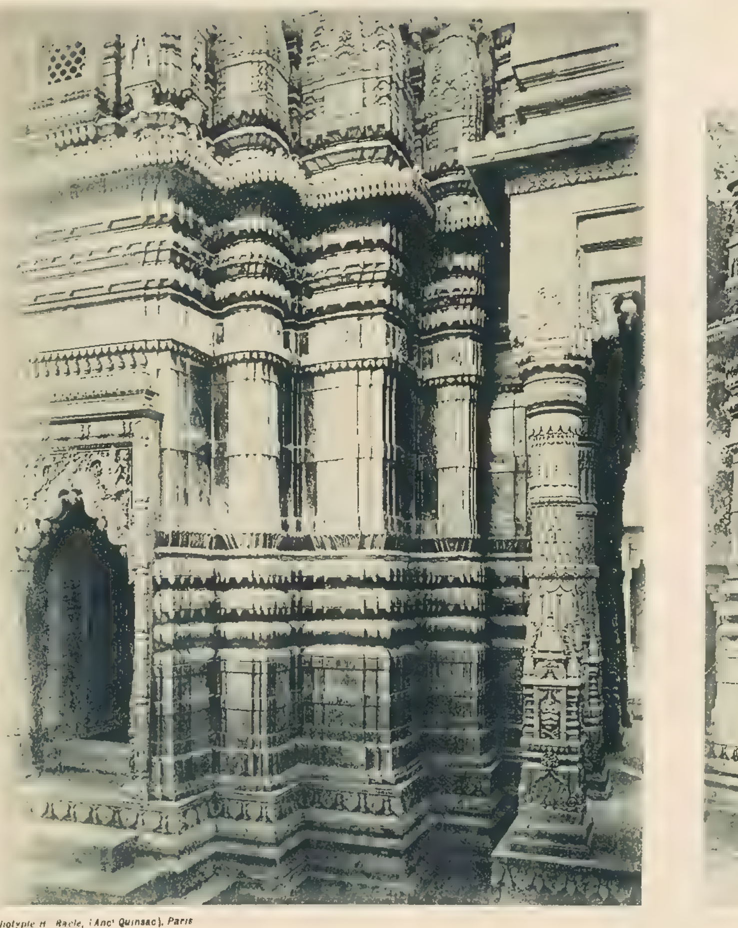
MONUMENTS DE PATNA ET DE GAYA.

Patna, ville de 170.000 habitants, capitale actuelle du Béhar, est l'ancienne Pataliputra, la fameuse capitale du royaume de Magadha, l'antique cité où Chandragupta, grand-père d'Asoka, recevait, trois siècles avant notre ère, Mégasthène, l'ambassadeur du roi Séleucus Nicator. Elle fut à un certain moment la véritable capitale de l'Inde.

Des monuments que possédait Pataliputra au temps de Mégasthène, et notamment des palais qu'y fit élever Asoka, il ne reste aucune trace. Ces derniers étaient déjà en ruine lorsque Fa Hian visita la vieille cité, quatre siècles après J.-C. Le voyageur chinois fut cependant émerveillé par leurs débris, puisqu'il assure que le palais d'Asoka fut bâti par des génies. Les murs, les tours, les portes dont il vit les restes indiquaient visiblement, suivant lui, un travail hors de la portée des mortels. Cunningham est parvenu à suivre la trace de Pataliputra dans les écrivains chinois, jusqu'à 756 après notre ère, puis il n'en est plus fait mention nulle part pendant huit cents ans, c'est-à-dire jusqu'en 1541, époque à laquelle elle fut fortifiée de nouveau par Sher Shah. L'antique métropole n'était plus alors qu'une insignifiante ville du Béhar.

De nos jours, Patna est devenue une des plus importantes cités de l'Inde; mais tous ses édifices sont absolument modernes et dénués d'intérêt. Elle ne possède aucun vestige de son passé; et si nous l'avons mentionnée ici, c'est uniquement en raison de l'importance qu'elle eut dans l'histoire ancienne de l'Inde.

A 30 kilomètres au sud de Patna se trouve la ville de Gaya, grande cité de 77.000 habitants. Elle jouit d'une haute réputation de sainteté parmi les brahmanes du nord de l'Inde, mais ne présente aucun monument ancien. Celui de ses temples qui attire le plus de pèlerins, le temple de Vishnou Pad (le pied de Vishnou), désigné par les natifs sous le nom de Bishenpad, est tout moderne, puisqu'il a été édifié à la fin du dernier siècle par une princesse d'Indore. Sa réputation m'ayant conduit à le visiter, j'ai pu l'examiner dans toutes ses parties, mais je n'y ai rien trouvé qui méritât d'être reproduit. Il a extérieurement la forme d'une pyramide; sa partie la



Héliotypie H. Racle, (Anc' Quinsac), Paris

FIG. [illegible] BÉNARÈS TEMPLE DE DOURGA (PORTION DE LA FAÇADE).



FIG. [illegible] BÉNARÈS TEMPLE DE DOURGA (AUTRE PORTION DE LA FAÇADE).

plus importante est une salle à colonnes carrée (mantapam) de 18 mètres de côté, supportée par des piliers polygonaux groupés quatre par quatre. Elle est couverte d'un dôme dont les pierres sont diposées par assises horizontales. Le temple est toujours rempli de visiteurs. Cunningham assure y avoir entendu des pèlerins chantant un hymne sanscrit au dieu Soleil.

Le principal objet d'adoration des fidèles est l'empreinte du pied de Vishnou. Cette adoration, d'origine purement bouddhique, n'est nulle part dans l'Inde l'objet d'un culte aussi spécial qu'à Gaya. Elle nous fournit un exemple remarquable de la façon dont les emblèmes du culte bouddhique ont fini par devenir brahmaniques. La transformation s'est faite le plus souvent par simple substitution d'un nom nouveau à l'ancien : l'empreinte supposée du pied de Bouddha, par exemple, est devenue celle du pied de Vishnou. L'adoration de l'arbre de Bouddha est également devenue l'objet d'un culte analogue chez les brahmanistes. C'est en raison seulement de ce fait extrêmement intéressant que la mention de ce temple a trouvé place ici.

Autour de Gaya il existe quelques grottes bouddhiques dénuées de valeur architecturale, puisque ce sont de simples excavations dans les rochers, mais elles possèdent un intérêt archéologique très grand : une d'elles remonte, suivant Cunningham, à 500 ans avant notre ère, et contribuerait ainsi à prouver, si sa date était bien certaine, qu'à cette époque l'art de tailler assez régulièrement la pierre était connu des Hindous. C'est dans cette excavation souterraine qu'aurait eu lieu le premier concile bouddhique, 549 ans avant J.-C. Elle correspond assez bien, en effet, à la description laissée par le pèlerin chinois.

Parmi ces caves anciennes, il en existe une, celle dite de Loma Rishis, antérieure de 260 ans à J.-C., dont la façade est intéressante : son arcade pointue rappelle tout à fait la forme d'une arcade persane. Cette forme ne paraît pas due à des influences étrangères, plus que les arcades en forme de fer à cheval que l'on rencontre dans la plupart des temples souterrains, construits bien des siècles avant la naissance de Mahomet, ne sont dues à des influences arabes.

MONUMENTS DE BOUDDHA GAYA. (Fig. 44 à 46.)

Les grands temples de la période bouddhique sont infiniment rares. On n'en connaît en réalité qu'un seul complet, celui de Bouddha Gaya, et encore ne l'est-il que grâce à une série de restaurations dont la dernière est toute récente. Tous les autres, en raison des matériaux avec lesquels ils ont été construits, ont à peu près entièrement disparu. Si l'Inde n'avait pas possédé des rochers industructibles, et si les bouddhistes n'avaient pas eu l'idée d'y creuser des temples, l'architecture hindoue n'apparaîtrait dans l'histoire que vers le sixième siècle de notre ère.

Pour les 4 ou 500 millions d'hommes qui professent encore le Bouddhisme, c'est-à-dire pour la majorité des peuples asiatiques, les trois localités les plus sacrées du monde sont : Kapilavastou, où naquit Bouddha ; Bénarès, où il prêcha d'abord sa doctrine, et Bouddha Gaya, où il arriva à la suprême sagesse. On ne connaît que l'emplacement de la première de ces trois villes ; les deux dernières existent encore et figurent parmi les lieux les plus fréquentés de l'univers.

Bouddha Gaya est maintenant un village situé à quelques kilomètres de la grande ville de Gaya, dont il est parlé plus haut. C'était jadis une cité célèbre. Sa réputation tient au pèlerinage qu'y fit

Bouddha. L'arbre de la science (Bodhi), sous lequel il s'éleva par la méditation à la connaissance suprême de l'univers, est, depuis plus de 2.000 ans, — bien qu'il ait été remplacé souvent, — l'objet de la vénération d'une grande partie du genre humain. C'est devant cet arbre sacré (*ficus religiosa*) que fut construit, un siècle environ avant notre ère, un temple qu'on y voit encore, et qui se trouve ainsi être le plus ancien des grands temples de l'Inde. Pendant une période de six à sept siècles on n'en rencontre plus d'autres.



Fig. 44. — Bouddha Gaya. — Fragments divers de colonnes et de sculptures réunis devant l'entrée du grand temple.

La date de sa construction a été l'objet de nombreuses controverses parmi les archéologues. Celle de sa primitive fondation n'était guère contestée, et on reconnaissait généralement que la description donnée par Hiouen Thsang correspond exactement au temple actuel. Toute la discussion portait uniquement sur le point de savoir si le travail dont il avait été l'objet, d'après une inscription du commencement du quatorzième siècle, avait été un travail de réédification, ou simplement une restauration. Les recherches de Cunningham et du babou Rajendralala Mitra semblent avoir mis hors de contestation que le travail exécuté au quatorzième siècle fut une simple restauration faite par des ouvriers locaux, et qui n'altéra en rien les formes essentielles du monument. Les planches que nous consacrons à sa reproduction le repré-

sentent tel qu'il est actuellement, depuis la restauration récente entreprise par le gouvernement anglais (fig. 45 et 46).

Le temple de Bouddha Gaya a la forme d'une pyramide à base carrée, à neuf étages, reposant sur un cube de 8 mètres environ de hauteur sur 15 mètres de côté. La hauteur totale de l'édifice est d'environ 52 mètres. Il contient à l'intérieur trois petits sanctuaires superposés : celui de la base a un peu plus de 6 mètres de côté sur près de 7 mètres de hauteur. Le sanctuaire inférieur renferme un trône de basalte noir sur lequel était jadis placée une statue en or de Bouddha.

Quand le pèlerin Hiouen Thsang visita le temple, au sixième siècle, les niches dont il est couvert contenaient chacune une statue en or de Bouddha. Ces statues ont disparu, naturellement, depuis longtemps.

Le temple est construit en briques, comme l'étaient d'ailleurs tous les anciens monuments de l'Inde. Les briques sont bleuâtres, et de très grandes dimensions, puisqu'elles ont 31 à 47 centimètres de longueur, 33 de largeur et 5 d'épaisseur; elles sont reliées par une très mince couche d'argile. Dans les plafonds et les endroits où le mortier était nécessaire, on a employé un mélange de brique pilée et de chaux. C'est la même matière qui a servi aux moulages. La pierre n'a été utilisée que pour les montants des portes, les marches d'escaliers, les piliers de la balustrade entourant le temple, les statues, etc.

Les arcades des portes sont formées de voûtes à joints convergents. C'est précisément en se fondant sur ce que ce genre de voûte n'est pas habituellement employé par les Hindous, qui ne font usage que de voûtes à assises horizontales, qu'on a soutenu que le temple était du quatorzième siècle; mais l'examen des photographies prises avant la restauration récente du monument, ne permet pas d'admettre, comme l'établit très bien un des auteurs cités plus haut, que ces voûtes aient pu être ajoutées après la construction du temple. Sans doute les Hindous ont repoussé toujours, même après les invasions des musulmans, les voûtes à joints convergents, parce qu'ils les jugent peu solides; mais rien ne prouve qu'ils aient ignoré l'art de les construire, connu de tous les peuples, des Égyptiens notamment, depuis la plus haute antiquité.

La façon dont sont disposées les briques pour former les voûtes est d'ailleurs toute spéciale. Au lieu d'être posées à plat, elles sont mises de champ, parallèlement l'une à l'autre, de façon à simuler au premier abord un voussoir en pierre. Entre chacun de ces voussoirs, formé par la réunion d'un certain nombre de briques parallèles, se trouve un lit de briques horizontal.

Le temple de Boudha Gaya est entouré d'une grande balustrade dont il ne reste que des fragments, très visibles d'ailleurs sur nos figures. Elle est contemporaine d'Asoka, et analogue à celle qui entoure le grand Stupa de Sanchi, mais ses sculptures sont très inférieures à celles de ce dernier.

L'analogie de cette balustrade avec celles qui entourent tous les Stupas, nous ferait supposer volontiers que le temple de Bouddha Gaya a dû être d'abord un simple Stupa tel que celui de Sanchi, et que c'est postérieurement qu'il est devenu un temple. Dans la seule partie de l'Inde restée bouddhiste, le Népal, j'ai vu de ces Stupas surmontés d'un temple : on en trouvera plusieurs représentations dans cet ouvrage. Il suffit que la partie inférieure du Stupa soit ensuite recouverte de constructions pour que sa forme primitive disparaisse entièrement.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, que je ne puis appuyer que sur des analogies, je ferai

remarquer que la forme pyramidale de ce temple est tout à fait anormale dans le nord de l'Inde; elle rappelle un peu, au contraire, les gopurams du sud de la Péninsule. Les plus anciens construits sur ce type étant postérieurs d'une dizaine de siècles à celui de Bouddha Gaya, il serait fort possible que celui-ci leur eût servi de modèle.

Dans les fouilles qui ont été récemment exécutées autour de Boudha Gaya, on a déterré un nombre considérable de sculptures, piliers, stupas votifs, etc., fort anciens pour la plupart. Ils sont placés aujourd'hui dans les jardins qui entourent le temple. Une de nos figures (fig. 44) représente les plus remarquables.

Le temple de Boudha Gaya a été de la part du Gouvernement anglais l'objet d'une nouvelle restauration terminée récemment : on ne saurait en complimenter l'auteur. Non seulement il a cru devoir modifier sensiblement la forme de certains détails, comme j'ai pu m'en convaincre sur place par la comparaison du temple actuel avec la photographie du monument avant sa restauration; mais en outre, il a recouvert l'édifice d'une abominable couleur jaune sale qui lui donne un aspect fort laid. 200.000 francs environ ont été dépensés dans ce malheureux travail.



Héliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris

FIG. 45. BOUDDHA GAYA. LE GRAND TEMPLE (FAÇADE)

FIG. 46 BOUDDHA GAYA. LE GRAND TEMPLE (VUE PRISE EN ARRIÈRE.

LIVRE III.

ARCHITECTURE DU NORD

ET DU

CENTRE DE L'INDE

PENDANT LA PÉRIODE

NÉO-BRAHMANIQUE.

(DU VIe AU XVIIIe SIÈCLE APRÈS J.-C.)

CHAPITRE Ier.

MONUMENTS DU NORD-EST DE L'INDE. (PROVINCE D'ORISSA.)



Vers le sixième siècle de notre ère, alors que déclinait le Bouddhisme, les monuments de la période dite néo-brahmanique commencèrent à être construits. Ils se divisent à première vue en deux grandes classes : l'une comprenant tous les monuments des diverses régions du nord et du centre de l'Inde. Malgré une parenté évidente, ils présentent des différences très notables suivant les contrées et les époques où ils ont pris naissance. L'autre renferme les monuments de tout le sud de l'Inde. Ces derniers offrent de telles analogies qu'il faut un œil particulièrement exercé pour distinguer leurs caractères différentiels. Alors que nous serons obligé de répartir l'étude des monuments de la première classe en plusieurs chapitres, nous pourrons résumer en un seul tous ceux de la seconde.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE DE LA PROVINCE D'ORISSA.

La province d'Orissa n'a pas une histoire moins fabuleuse que les autres parties de l'Inde; mais nous sommes au moins certains, par ses monuments, qu'elle fut pendant longtemps le

siège d'un puissant empire. Sans parler de ses temples souterrains antérieurs à l'ère chrétienne, mais qui ne prouveraient pas l'existence de villes importantes, car nous savons que les moines les creusaient surtout dans des lieux déserts, le royaume d'Orissa possède une série de temples magnifiques, construits du cinquième siècle de notre ère au douzième, et qui peuvent être rangés parmi les plus beaux de l'Inde. Sans ces restes majestueux d'un passé oublié par l'histoire, nous ignorerions presque entièrement l'existence de la civilisation qui, pendant plus de mille ans, a fleuri dans ces contrées.

Les chroniques locales ne peuvent fournir aucun renseignement pour compléter les indications données par les monuments. Elles ne forment en effet qu'un tissu de légendes où l'on voit des rois régner quatre siècles, et se livrer, trois mille ans avant J.-C., aux plus extraordinaires exploits. Aucune inscription ne permet jusqu'à présent d'affirmer que la contrée ait été le siège d'un grand empire antérieurement au quatrième siècle après notre ère. L'Inde est la seule région civilisée du globe où des périodes de plus de mille ans manquent à ce point d'histoire que, sans les monuments ou quelques brèves inscriptions, nous pourrions supposer que des centres de puissants empires ne furent que des régions entièrement désertes.

Le royaume d'Orissa subit très peu les influences musulmanes. En 1568, il fut asservi à l'empire mogol, mais gouverné par des rajahs hindous, grands vassaux de l'empire. En fait, l'influence musulmane y fut presque nulle, et cette région est une des rares contrées de l'Inde qui furent toujours gouvernées par des souverains hindous.

Une monographie entière ne suffirait pas à la description de tous les temples de l'ancien royaume d'Orissa. Les deux grands volumes in-folio que leur a consacrés le babou Rajendralala Mitra sont fort loin d'avoir épuisé le sujet. Tout ce que nous pouvons faire ici est de tâcher de donner une idée suffisante du style de ces monuments et de leurs détails d'ornementation.

Ce style est assez uniforme, au moins dans ses lignes essentielles, malgré les sept à huit siècles qui se sont écoulés entre la construction des premiers temples et celle des derniers. Il diffère essentiellement de celui des temples du sud de l'Inde. On n'y voit ni tours à étages superposés, ni salles supportées par des colonnes, ni gopurams. Bien que les piliers fussent connus, puisque nous les trouvons dans des excavations souterraines bien antérieures aux anciens temples, ils ne sont qu'exceptionnellement employés.

La forme extérieure des temples d'Orissa est pyramidale; mais ces pyramides, au lieu d'avoir leurs côtés rectilignes, comme dans les temples du Sud de l'Inde, les ont curvilignes.

Les temples d'Orissa consistent essentiellement en un sanctuaire cubique, contenant des images de divinités, surmonté par une tour pyramidale à côtés curvilignes nommée Vimana ou Sikra. Ces pyramides sont tronquées à leur sommet et terminées par une sorte de couronne côtelée ressemblant à un melon aplati; elles sont couvertes d'ornements et de sculptures.

Le front de l'édifice est précédé d'un porche couvert également d'une tour pyramidale. A la suite de ce porche, et dans le même axe, sont souvent disposées une ou deux salles, l'une servant de salle de danse, l'autre de réfectoire.

Tout l'édifice est entouré d'un mur d'enceinte, à travers lequel on pénètre par plusieurs portes, plus ou moins ornées, surmontées d'un toit pyramidal à côtés rectilignes.

La façade principale du temple est toujours orientée à l'est, de façon que la divinité placée dans le sanctuaire se trouve en face du soleil levant.

Les proportions de ces temples et les dimensions de chacune de leurs parties sont réglées par des canons inviolables. Ce n'est que dans les détails d'ornementation, les sculptures, etc., que les artistes donnent libre cours à leur fantaisie. Tous les temples d'Orissa sont construits sur le même plan, et leurs formes générales se ressemblent beaucoup. L'Hindou est le plus conservateur des peuples, et quand la coutume a fixé chez lui un type quelconque, il faut des siècles pour qu'on s'en écarte. Ce n'est jamais dans l'aspect général des temples, mais dans leurs détails d'ornementation qu'il faut chercher des traces d'évolution lorsqu'on étudie l'architecture des diverses régions de l'Inde.

Les murs de ces temples ont une épaisseur considérable, et de beaucoup supérieure à ce que la stabilité de l'édifice exigerait. D'après le canon des plus anciens livres d'architecture hindoue, les murs de l'édifice doivent former quatre dixièmes de son espace total, six dixièmes seulement étant laissés pour l'espace libre. Cette masse énorme de matériaux, tout en donnant un aspect majestueux au monument, a pour résultat de le rendre presque indestructible. Dans un pays sujet aux tremblements de terre et aux intempéries atmosphériques de toutes sortes, cette dépense excessive de matériaux n'est peut-être pas aussi inutile en pratique que la théorie l'indiquerait.

Les architectes de ces temples n'ont rien négligé de ce qui pouvait augmenter leurs dimensions apparentes. Les lignes verticales se trouvent multipliées à dessein, et les lignes horizontale évitées soigneusement. Le résultat évident est d'accroître la hauteur apparente de l'édifice.

Pour tous ces monuments, ainsi d'ailleurs que pour tous ceux du reste de l'Inde, l'emplacement où ils s'élèvent est toujours choisi avec le plus grand soin; les localités d'une certaine altitude, les paysages imposants sont choisis de préférence, et on a toujours soin que le temple ne soit pas entouré d'autres constructions.

Sur la côte d'Orissa, les temples, au lieu d'être construits en totalité ou en partie en briques, comme dans le sud de l'Inde, sont construits uniquement en pierre; la plus employée est le grès. Ces pierres sont taillées et jointes avec une perfection telle que le ciment était inutile pour les relier; aussi n'en a-t-on jamais fait usage. Les parties dont la saillie est trop proéminente sont quelquefois consolidées par des crampons de fer. Les architraves, au lieu d'être en pierre, sont parfois remplacées par des poutres de fer forgé; on en a trouvé à Kanaratk qui avaient sept mètres de longueur sur 20 et 25 centimètres de section. Conformément aux indications théoriques de la mécanique, elle sont plus épaisses à leur milieu qu'à leurs extrémités.

La pierre et le fer sont, comme on le voit par ce qui précède, les seuls matériaux de construction employés dans ces temples; le bois n'est utilisé que pour les portes. La plus ancienne porte de Bhuwaneswar est en santal sculpté.

Les voûtes à joints convergents sont, bien entendu, aussi inconnues à Orissa que dans les autres parties de l'Inde. Toutes les voûtes y sont formées de pierres disposées par assises horizontales, — disposition vicieuse, assurément, au point de vue de l'économie des matériaux, mais qui présente les avantages d'une durée indéfinie.

Les colonnes et les piliers détachés des murs sont extrêmement rares dans les temples d'Orissa; on n'en rencontre guère que dans une des salles du grand temple de Bhuwaneswar.

Ces principes généraux posés, nous pourrons borner notre étude à une description fort sommaire de temples choisis pour types. Elle sera suffisamment complétée d'ailleurs par nos photographies.

TEMPLES SOUTERRAINS DE KHANDAGIRI ET D'UDAYAGIRI. (Fig. 47 et 48.)

Plusieurs des temples souterrains d'Orissa sont antérieurs de plus de huit siècles aux grands temples dont nous parlerons plus loin, et ne s'y rattachent par aucun détail d'architecture. Ils sont analogues aux temples bouddhiques souterrains de l'Ouest de l'Inde et devraient être décrits avec eux. Si nous les étudions dans ce chapitre, c'est uniquement pour suivre la règle adoptée dans cet ouvrage, de décrire dans un même chapitre les monuments appartenant à une même région.

Les temples souterrains sont creusés pour la plupart à Khandagiri, longue montagne demi-circulaire située à 32 kilomètres de Cuttack et à 8 kilomètres de Bhuwaneswar. Cette montagne se compose de plusieurs mamelons : l'un d'eux est la montagne de Khandagiri proprement dite, l'autre porte le nom d'Udayagiri, c'est-à-dire montagne du soleil levant; elles sont couvertes de jungles épaisses, infestées de bêtes féroces. Les flancs de ces montagnes renferment une vingtaine de temples souterrains, ou monastères, probablement bouddhiques, analogues à ceux d'Ajunta, d'Ellora, etc., mais beaucoup moins ornés. Les bas-reliefs dont quelques-uns sont couverts soutiennent cependant, au point de vue artistique, la comparaison avec ceux des plus riches temples souterrains de l'Ouest.

Au point de vue de l'antiquité, on peut les ranger parmi les plus anciens monuments analogues de l'Inde. Plusieurs ont été creusés deux siècles avant notre ère.

Il serait inutile de reproduire toutes ces excavations qui se ressemblent beaucoup. Le lecteur aura une idée suffisamment exacte de leur construction par la description de l'une des plus remarquables, celle de Rani Naur, ou Rani Gumpha, désignée encore sous le nom populaire de Palais de la Reine (fig. 47).

C'est un monastère à trois étages couvrant les trois côtés d'un rectangle de 15 mètres environ de longueur. Les chambres, percées dans le flanc de la montagne, sont de petites cellules ayant un peu plus de 2 mètres de largeur : elles sont placées sous une véranda creusée dans le roc et supportée par neuf piliers également taillés dans le roc.

Au-dessus des portes de l'étage supérieur se trouvent deux bas-reliefs visibles sur notre vue d'ensemble. Le plus remarquable, celui qui se trouve à gauche (fig. 47) est reproduit plus en détail sur la figure suivante (fig. 48).

Ce bas-relief représente une chasse royale. On voit au centre de la composition un arbre portant des fleurs ressemblant à celles du lotus; à côté est un chasseur qui vient de tirer une flèche sur une antilope en fuite. Près de lui est un autre chasseur tenant à la main son arc au repos. Derrière le principal personnage est un cheval, richement caparaçonné, tenu en main par un enfant. Derrière le cheval se trouvent plusieurs guerriers. A droite du bas-relief une femme assise dans un arbre contemple la scène.

Il n'est pas besoin d'être grand artiste pour remarquer l'habileté avec laquelle sont rendus tous les détails de cette scène : hommes et animaux ont une vie étonnante. Ce bas-relief m'a paru d'une valeur artistique supérieure à tous ceux que j'ai rencontrés dans les temples de la Haute-Égypte. On a beaucoup vanté les bas-reliefs égyptiens, alors que les livres ne parlent guère de ceux de l'Inde, qui ne sont connus du public que par les grossières productions



Fig. 47. — Udayagiri (province d'Orissa). — Monastère bouddhique de Rani-Naur, creusé dans les flancs d'un rocher. (Façade.)

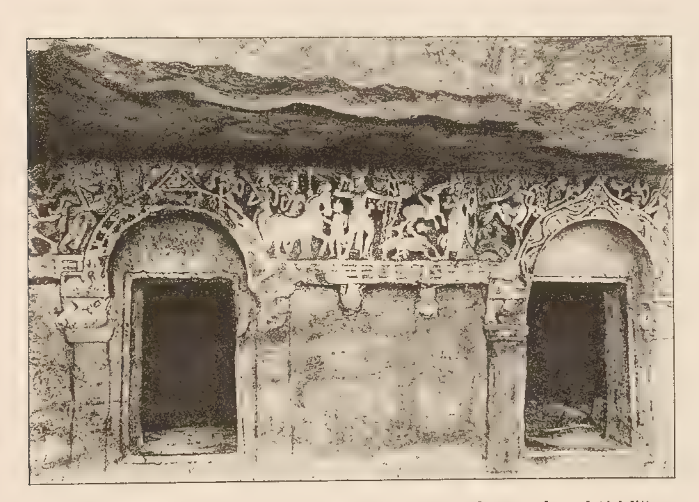


Fig. 48. — Udayagiri. — Détail d'un bas-relief représentant une chasse royale, sculpté à l'étage supérieur du monastère représenté dans la figure précédente.

d'époques de décadence. Il me semble évident que lorsque les bas-reliefs et les statues des temples de l'Inde seront mieux connus, il se fera une réaction en leur faveur.

A droite de l'extrémité de la galerie se trouve sculpté dans le roc un personnage dont le costume rappelle singulièrement celui d'un guerrier grec. Il est visible sur notre figure; mais, pas plus sur la photographie que sur l'original très détérioré, il n'est possible de saisir suffisamment les détails permettant de préciser la nationalité de ce personnage. Je ne m'arrêterai donc pas à discuter sur son origine et me bornerai à rappeler qu'on rencontre, non pas fréquemment, mais quelquefois, dans les sculptures de cette époque, aussi bien que dans les fresques d'Ajunta, la représentation de types des peuples avec lesquels les Hindous se trouvaient autrefois en relation.

Nous avons rangé les monastères de Khandagiri parmi les constructions bouddhiques, mais nous ne voudrions pas être trop affirmatif sur ce point, car les emblèmes bouddhiques y sont exceptionnels. Bien entendu, il ne faudrait pas y chercher de représentation de Bouddha, qui ne fut déifié et n'apparut sur les monuments qu'à une époque fort postérieure, ainsi que nous l'avons dit déjà.

Ayant terminé ce qui concerne les monastères souterrains d'Orissa, nous franchirons plusieurs siècles dont l'histoire architecturale est inconnue, et nous arriverons à la description des grands temples de cette contrée. Ils sont principalement situés à Bhuwaneswar et à Puri. Les plus anciens n'apparaissent qu'au cinquième siècle de notre ère.

TEMPLES DE BHUWANESWAR. (Fig. 49 à 62.)

Bhuwaneswar, ancienne capitale des rois d'Orissa, n'est plus aujourd'hui qu'un village; les temples y sont presque aussi nombreux que les maisons. Parmi ceux que j'ai étudiés, j'en représenterai trois que je considère comme typiques pour leur forme et leurs détails d'ornementation.

Le plus ancien de ces temples est celui de Parashurameshwara. Il remonte au cinquième siècle de notre ère. C'est, comme tous les temples de cette région, et suivant la forme générale que nous avons décrite, un sanctuaire cubique surmonté d'une pyramide et précédé d'un porche. Les dimensions en sont petites, puisqu'il n'a guère que 13 mètres de hauteur; mais les sculptures qui le recouvrent (fig. 49 et 50) sont taillées avec beaucoup d'art; on y voit des divinités diverses, des scènes de la vie de Rama, etc.

Le second est le grand temple de Bhuwaneswar (fig. 51 à 53). Il est de la fin du sixième siècle et du commencement du septième. C'est un des édifices les plus majestueux de l'Inde. Son plan est celui de tous les temples d'Orissa; mais par suite d'adjonctions successives, il présente à l'œil toute une série de tours : la plupart s'élèvent à 50 mètres environ au-dessus du sol. Il est entièrement construit en pierre de la base au sommet et est couvert de sculptures, comme le précédent.

Les constructions diverses faisant partie du grand temple de Bhuwaneswar sont entourées d'un mur de 5 mètres de hauteur et de 150 mètres de longueur. On y pénètre par trois portes.

Le troisième des temples de Bhuwaneswar que nous mentionnerons, est celui de Raja-





Héliotyp. H. Rave [illegible] Paris

FIG. [illegible] BHUWANESWAHR. TEMPLE DE PARASHURAMESWHARA (DETAILS D'ORNEMENTATION)



Fig. 51. — Bhuwaneswar. — Grand temple. Vue d'ensemble.
Hauteur de la grande tour, environ 52 mètres.

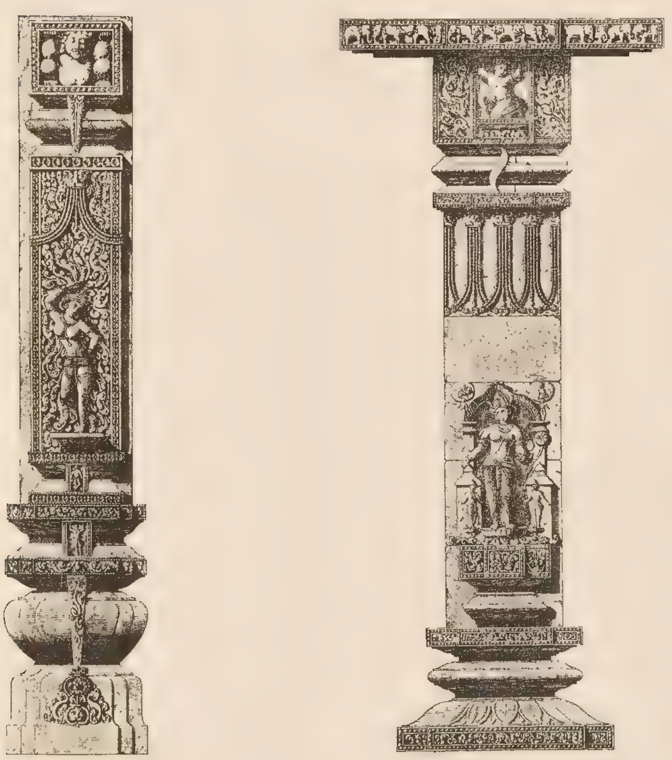


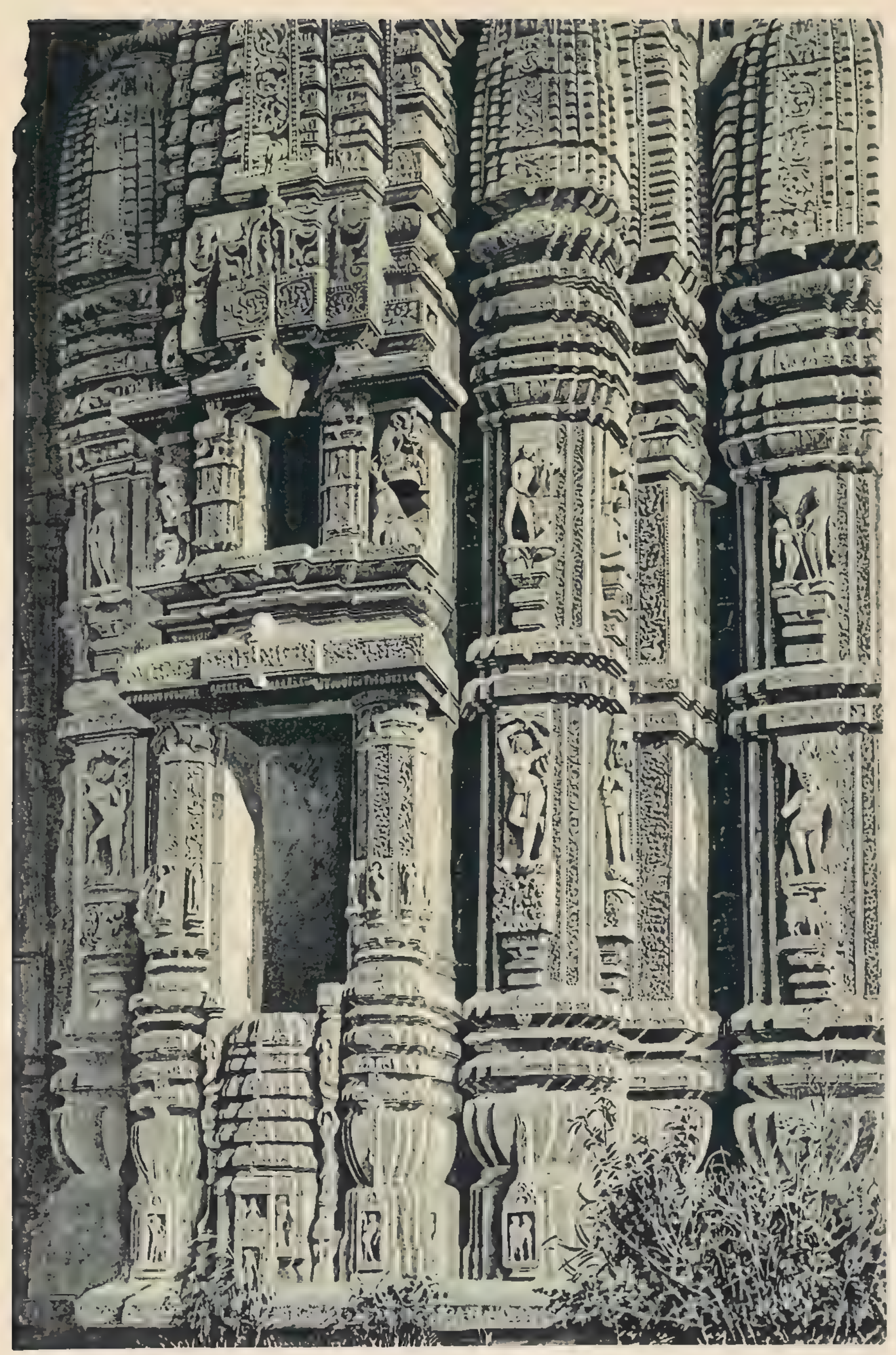
Fig. 52 et 53. — Bhuwaneswar. — Pilastres provenant du grand temple. (D'après Rajendralala Mitra.)

rani (fig. 54). Il est du dixième siècle, et remarquable surtout par son ornementation, comme on peut s'en convaincre par la photographie à grande échelle que nous donnons de l'un de ses



Fig. 54. — BHUWANESWAR. — Temple de Rajarani. Vue d'ensemble.

côtés (fig. 55). Les statues qui le recouvrent sont moins nombreuses que sur les deux autres. La hauteur de ce temple est de 20 mètres seulement; celle du porche qui le précède, de 9 mètres.



Héliotypie H. Racle, (Ancᵗ Quinsac), Paris

FIG. 55 BHUWANESWAHR. TEMPLE DE RAJARANI. (DÉTAILS D'ORNEMENTATION)

MONUMENTS DE PURI. TEMPLE DE JAGGERNAUTH, ETC. (Fig. 57 à 61.)

Puri est situé sur la côte d'Orissa, à 50 kilomètres de Bhuwaneswar, 87 kilomètres de Cuttack et 450 kilomètres de Calcutta. Cette ville célèbre fut à un certain moment la capitale du royaume d'Orissa : elle est toujours un des lieux de pèlerinage les plus renommés de l'Hindoustan. Sa population, habituellement a 25.000 âmes, mais s'augmente, pendant la période des fêtes, de 100.000 pèlerins.

C'est à Puri que se trouve le célèbre temple de Jagannath ou Jaggernauth, dont les revenus atteignent près de 2 millions. 6.000 prêtres, danseuses ou serviteurs sont attachés à son service.

Sa réputation est très grande, non seulement dans l'Hindoustan, mais dans le reste du monde. Sa valeur architecturale est malheureusement beaucoup au-dessous de sa réputation.



Fig. 56. — BHUWANESWAR. Statue d'un temple du septième siècle de notre ère.

Le grand temple de Jaggernauth (fig. 58 et 59) est de l'an 1200 environ de notre ère, c'est-à-dire très postérieur à ceux de Bhuwaneswar. Il leur est, au point de vue artistique, tellement inférieur, qu'il semble en être la véritable caricature. Les tours ont la même forme que celles de Bhuwaneswar, mais les sculptures en sont des plus grossières : il en est de même d'ailleurs de toutes celles qu'on rencontre à Puri, comme on pourra le constater aisément par les spécimens que j'ai représentés (fig. 57). Il est étonnant qu'en si peu de siècles et à si peu de distance l'art ait pu subir une pareille décadence.

Le grand temple de Jaggernauth est situé au centre de la ville. Il est entouré de deux enceintes rectangulaires concentriques : la première est formée d'un mur de 6 mètres de hauteur ayant 200 mètres de longueur sur 180 de largeur. On y accède par quatre portes placées aux

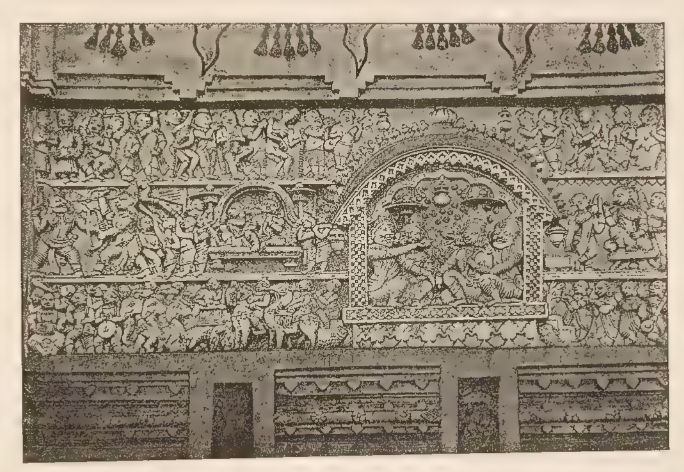


Fig. 57. — PURI. — Bas-relief sculpté dans l'intérieur du temple de Gundicha Gahri. *Échelle, 73 millim. pour 1 mètre.*

quatre points cardinaux. Deux de ces portes sont représentées ici dans les figures 58 et 59.

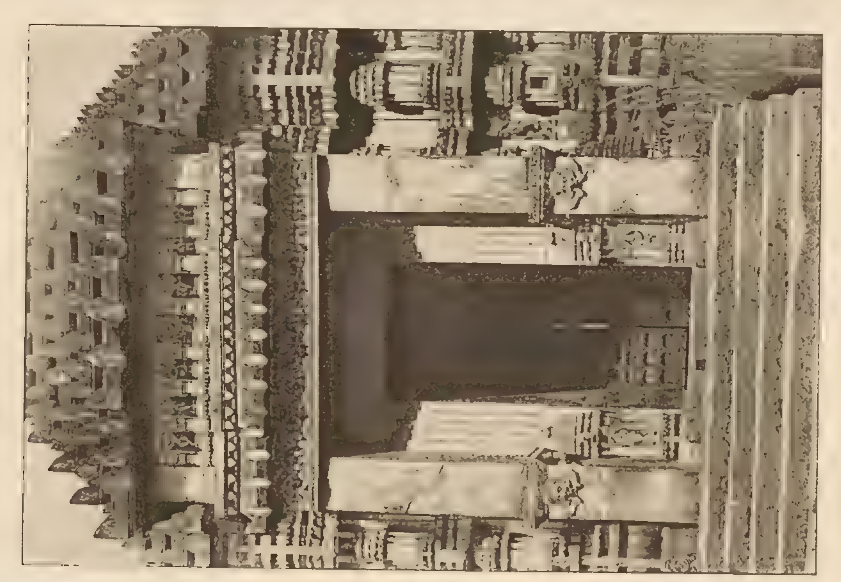


Fig. 59. — Puri. — Temple de Jaggernauth. Porte latérale.

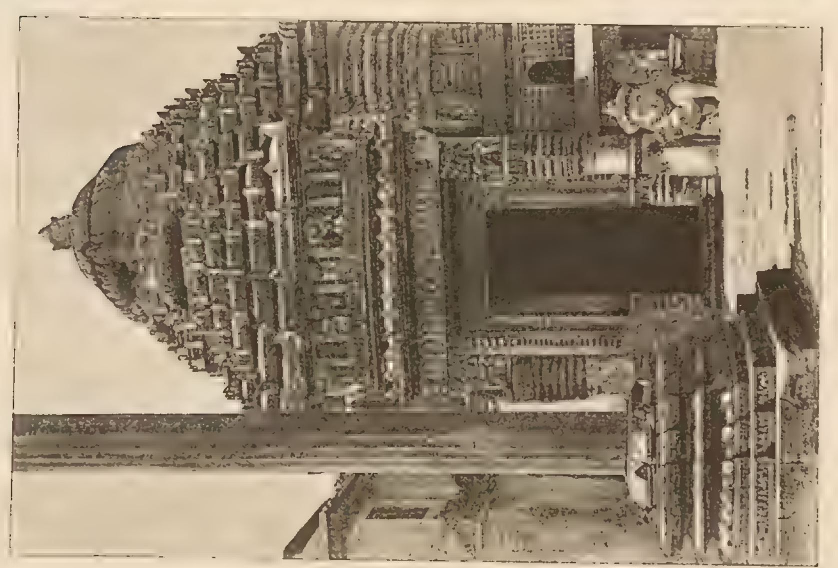


Fig. 58. — Puri. — Temple de Jaggernauth. Entrée principale.

L'enceinte du temple contient de nombreux petits temples surmontés de tours. Le principal, situé au centre de l'enceinte, est surmonté par une grande tour de 59 mètres de hauteur, cons-



FIG. 60. PURI. TEMPLE GUNDICHA GAHRI. VUE PRISE DANS L'INTÉRIEUR.

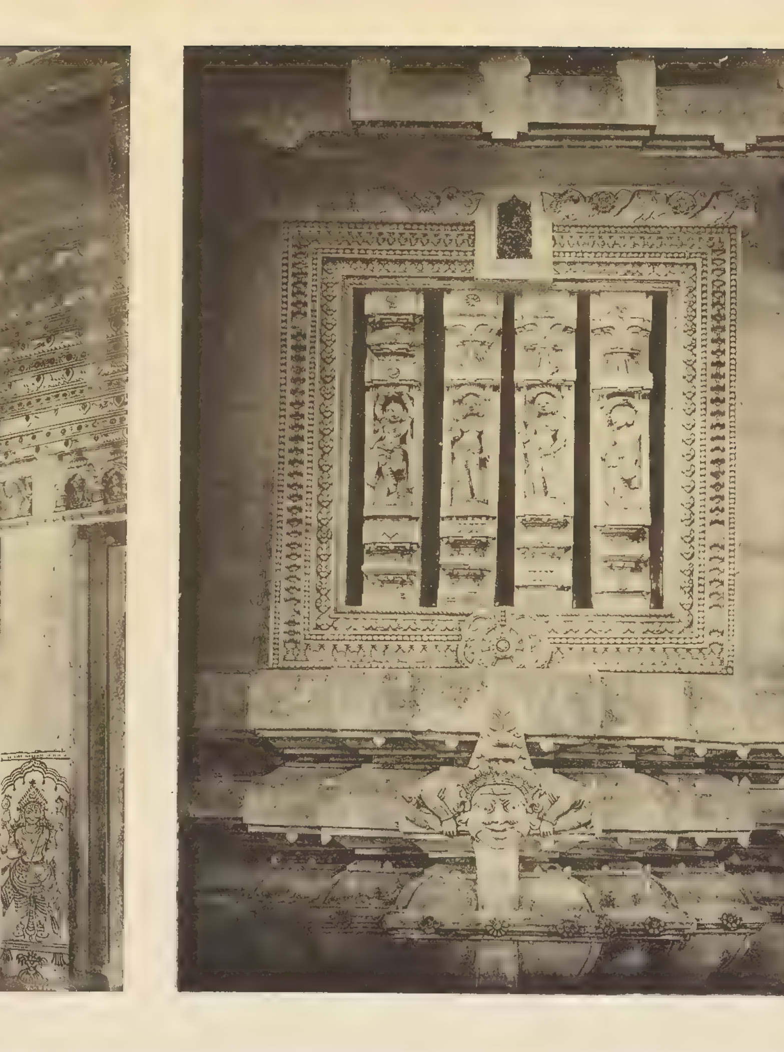


FIG. 61. PURI TEMPLE GUNDICHA GAHRI, DÉTAILS D'ORNEMENTATION D'UNE DES FENÊTRES

truite en 1198, et est précédé de trois porches. La longueur totale de l'axe de cet édifice à sa base est d'environ 92 mètres. La principale idole que le temple contient est celle de Jagannath, dont il a pris le nom.

Les portes de l'enceinte de l'édifice sont encore ce qu'il présente de moins laid. Devant l'une



Fig. 62. — Kanarak (Orissa). – Porte d'entrée de la Pagode Noire.

d'elles est un beau pilier provenant de Kanarak, localité située à quelques lieues de Puri, où se trouvent les ruines bien délabrées d'une célèbre pagode du neuvième siècle, dite la Pagode Noire, dont certaines sculptures (fig. 62) peuvent être rangées parmi les plus belles des temples d'Orissa.

Dans la ville même de Puri et à 1.500 mètres environ du grand temple de Jaggernauth, se trouve un temple connu sous le nom de Gundicha Gahri. C'est le sanctuaire le plus sacré de Puri, après celui de Jaggernauth. Sa longueur est d'environ 30 mètres. Les peintures et les sculptures dont il est couvert sont, — sans même parler de leur caractère indécent, — particulièrement hideuses, et montrent une dégénérescence de l'art qu'on s'étonne de rencontrer près des merveilles de Bhuwaneswar, et même encore de certaines portes sculptées assez remarquables qu'on observe à Puri. Il est difficile d'admettre que des œuvres si différentes aient pu être exécutées par le même peuple.

L'intérieur de la principale salle du temple est divisé en une nef et deux ailes par des piliers carrés. Nous en représentons (fig. 60 et 61) une partie ainsi que quelques-unes des sculptures mentionnées plus haut (fig. 57).

Le temple précédent paraît être à peu près de la même époque que celui de Jaggernauth.

MONUMENTS DIVERS D'ORISSA.

Parmi les monuments de la côte d'Orissa que nous nous bornerons à mentionner, se trouve la célèbre Pagode Noire de Kanarak, à 32 kilomètres au nord-est de Puri. Elle est très ruinée aujourd'hui, mais ses détails d'ornementation valent ceux des plus beaux temples de Bhuwaneswar. On en pourra juger par la porte de la pagode que nous reproduisons ici (fig. 62).

Nous mentionnerons encore Cuttack, parmi les localités intéressantes de la côte d'Orissa. Cette ville devint vers le dixième siècle la capitale du royaume d'Orissa, mais il ne reste à peu près rien de ses anciennes constructions, notamment d'un palais à neuf étages décrit par Abdul Faz au temps d'Akbar, et analogue sans doute au palais à cinq étages que possédait ce souverain à Futtehpore, et que nous décrirons dans un autre chapitre.

Des constructions civiles anciennes du royaume d'Orissa, il ne reste guère que quelques ponts, un notamment à Puri, d'autres à Cuttack. Le premier fut construit au milieu du onzième siècle : il a 18 arches formées, suivant le principe hindou, d'assises horizontales; leur section est triangulaire. Ce mode de construction paraît peu scientifique; mais, comme le fait justement remarquer Fergusson, ces vieux ponts servent encore, alors que beaucoup de ceux construits par les Anglais se sont écroulés, comme si une malédiction pesait sur eux.

CHAPITRE II.

ARCHITECTURE DU RAJPOUTANA ET DU BUNDELKUND.



AR l'expression de Rajpoutana ou Radjesthan, on désigne aujourd'hui une région assez limitée dans l'Ouest de l'Inde. Ses habitants, les Rajpouts, c'est-à-dire, suivant l'étymologie de ce mot, les Fils de Rois, représentent une des races les plus anciennes et les plus pures de l'Inde. Ils prétendent être les descendants des conquérants aryens, et c'est parmi eux que se rencontre la plus vieille noblesse non seulement de l'Inde, mais du monde. Le rajah d'Odeypour est le seul souverain qui puisse prétendre avoir une généalogie vieille de plus quinze siècles.

Lorsque les Musulmans pénétrèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent les Rajpouts établis dans toutes les villes du Nord-Ouest, jusqu'aux confins du Bengale moderne. Ils régnaient à Lahore, Delhi, Kanoudje, Khajurao, Adjodhya, etc.

Refoulés de ces contrées fertiles, les Rajpouts se réfugièrent dans les régions moins accessibles du Rajpoutana actuel.

Le territoire actuel du Rajpoutana s'étend de l'Indus jusqu'aux portes d'Agra, et de la frontière méridionale du Pundjab, près du Satledj, jusqu'aux États Mahrattes qui sont compris entre Baroda et Gwalior.

Ce territoire se divise actuellement en 19 États, dont 16 sont en la possession des clans Rajpouts, et sont gouvernés chacun par le chef de ces clans. Le plus élevé en rang de ces États est celui d'Odeypour.

Jusqu'au seizième siècle les Rajpouts luttèrent avec diverses alternatives de succès et de revers contre les Musulmans. Bien qu'ayant perdu Ajmir, forteresse la plus puissante de la région, leur indépendance ne commença à être sérieusement menacée qu'après la prise de Chittor. Ils fondèrent alors une nouvelle capitale à Odeypour, et réussirent à s'y maintenir indépendants. Ce ne fut que sous Akbar qu'ils furent englobés dans l'Empire mogol, mais leur soumission fut beaucoup plus nominale que réelle. Akbar leur laissa leur organisation, donna à leurs chefs de grandes dignités dans ses armées et épousa des femmes rajpoutes. Sa politique fut continuée par ses successeurs, Shah Jehan et Jahangir, fils de femmes radjpoutes, jusqu'à Aurengzeb qui se les aliéna et leur fit sans succès la guerre. Lorsqu'après la mort d'Aurengzeb, en 1707, l'Empire mogol s'écroula, et que les Afghans, les Mahrattes, les Sikhs, les vice-rois révoltés s'en partagèrent les dépouilles, les Rajpouts profitèrent de l'anarchie pour

déclarer leur indépendance. Ils l'ont conservée jusqu'à nos jours. C'est dans les États indépendants actuels du Rajpoutana qu'ont été le mieux conservées les anciennes institutions, mœurs et coutumes de l'Inde.

Construits par la même race et dans la même région, beaucoup des monuments que nous allons examiner maintenant présenteront naturellement de grandes analogies.

Le qualificatif « jaïna », qu'on applique généralement au style de plusieurs de ces monuments, nous semble, ainsi que nous l'avons dit, tout à fait impropre. Ce terme de style jaïna paraît indiquer, en effet, qu'il s'agit du style architectural propre à une religion particulière, alors qu'il ne s'agit en réalité que du style de certaines régions de l'Inde pendant certaines époques. Nous verrons en effet des monuments d'une même époque, dans une même localité, avoir exactement le même style, quelles que soient les divinités jaïnas ou brahmaniques auxquelles ils sont consacrés. Les temples de Khajurao et de Gwalier, notamment, nous en fourniront des exemples.

MONUMENTS DE KHAJURAO. (Fig. 63 à 81.)

Khajurao, ancienne capitale des Rajpouts de la dynastie Chandel, est une cité déserte située à 34 kilomètres à l'Est de la ville de Chaterpour. Comme elle ne figure guère sur les cartes, nous indiquerons ses coordonnées géographiques. Elle est située par 80° de longitude Est du méridien de Greenwich et par 24° 51′ de latitude Nord. Cette grande cité est uniquement habitée aujourd'hui par des animaux sauvages. Auprès d'elle s'élève un misérable village de quelques centaines d'habitants.

Cette ville, si oubliée aujourd'hui, fut une des plus importantes de l'Inde, à en juger par ses monuments. Elle possède environ quarante temples, dont quelques-uns ont l'ampleur de nos cathédrales gothiques, et, sur plusieurs kilomètres, la plaine est jonchée de débris. Il y a bien peu de villes de l'Inde, sauf Bhuwaneswar peut-être, présentant une pareille collection de monuments remarquables.

Mentionnée par Hiouen Thsang, qui visita le Bundelkund en 641 de notre ère, Khajurao est citée ensuite par Abu-Rihan qui accompagna, en 1022, Mahmoud dans sa campagne contre Kalinjer. Le voyageur Ibn-Batuta la visita en 1335.

Nous ne savons rien de l'époque de sa fondation ; mais son importance, au temps de Hiouen Thsang, montre qu'elle devait avoir déjà quelque ancienneté : elle contenait alors plusieurs douzaines de monastères bouddhistes.

L'origine du Khajurao actuel remonte probablement à l'invasion de Mahmoud le Ghaznévide. Le rajah se réfugia dans sa forteresse de Kalinjer, et, jusqu'à la fin du douzième siècle il résida à Mahoba, dont nous parlerons plus loin. Les rajahs furent obligés de retourner dans leur forteresse, lorsque les Musulmans, sous Kutb-ud-Din, envahirent de nouveau le pays au commencement du treizième siècle, et leur ancienne capitale devint bientôt déserte.

Les temples de Khajurao encore debout datent, la plupart, des dixième et onzième siècles ; un seul est supposé du septième ou huitième siècle de notre ère, mais l'époque de sa construction paraît fort douteuse.

Bien que généralement construits pendant le même siècle, les temples de Khajurao appartiennent à trois cultes différents, celui de Vishnou, celui de Siva et celui des Jaïnas. Ils sont trop

parents au point de vue architectural pour qu'on puisse facilement, au premier abord, dire à quelle religion chacun d'eux appartient. Nous pouvons conclure de l'importance égale donnée aux uns et aux autres, qu'à cette époque ces trois cultes étaient également florissants dans cette région.

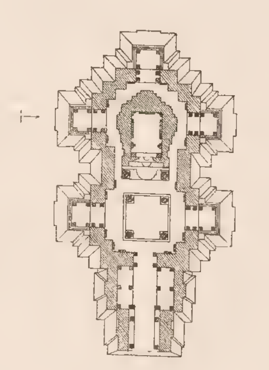


Fig. 63. — KHAJURAO. — Plan du temple de Khandaria (Xe siècle). D'après le général Cunningham.

Au point de vue architectural, les Hindous n'ont guère surpassé les temples de Khajurao. Parmi les statues qui les recouvrent par milliers, beaucoup sont très remarquables. Il n'y a guère que les cathédrales gothiques qui aient quelquefois égalé, et bien rarement dépassé, au point de vue de l'ornementation, les temples de Khajurao.

Ces temples n'étaient connus jusqu'ici que par une notice de Cunningham. Fergusson ne les ayant pas vus, n'en parle que d'après Cunningham; et les quelques gravures qu'il en donne, empruntées à la relation de voyage de Rousselet, sont trop réduites pour donner une idée quelconque de leurs détails d'ornementation. Les statues qui les recouvrent et peuplent leurs sanctuaires, leurs chapiteaux et leurs colonnes si bizarres, n'avaient jamais été représentées et n'étaient connues que d'un petit nombre de visiteurs européens, visiteurs rendus bien rares par l'extrême difficulté des moyens de communication dans cette région.

Les noms placés au-dessous de nos photographies diffèrent souvent de ceux énumérés par



Fig. 64. — KHAJURAO. — Ruines du temple de Ganthaï. — *Hauteur des colonnes, environ 4m,50.*

Cunningham : ce sont ceux qui m'ont été donnés par le chef d'un village voisin. Il habite le pays depuis quarante ans, et ses assertions ont été contrôlées par un fonctionnaire du rajah de Chatterpour qui m'accompagnait dans mon exploration.

Il serait inutile de décrire séparément tous les temples reproduits sur nos planches, en raison de

la similitude qu'ils présentent. Les vues que je donne de l'un de ces temples de face, de profil et en arrière (fig. 65, 66 et 67), et celles des détails d'ornementation les plus curieux des autres temples, donneront une idée beaucoup plus claire de ces édifices que les meilleures descriptions.

Leur hauteur ne dépasse guère 40 mètres et leur largeur 35 mètres. Ils sont placés sur une plate-forme en pierre. Extérieurement, ces temples rappellent par la forme de leurs pyramides curvilignes les grands temples d'Orissa; mais ils en diffèrent notablement par beaucoup de détails d'ornementation, bien qu'appartenant en définitive au même type. Le sanctuaire, surmonté comme ceux d'Orissa d'une tour pyramidale nommée Vimana ou Sikra, est précédé d'une enceinte devant laquelle se trouve un portique auquel on accède par un étroit escalier de pierre. Contrairement à ce qui s'observe dans la plupart des temples d'Orissa, il existe un passage autour du sanctuaire, qui forme ainsi une sorte d'autel. Le sanctuaire et la salle qui le précède sont éclairés latéralement par de larges ouvertures formant portiques soutenus par des piliers. Il en résulte que le plan du temple a la forme d'une double croix. Ainsi que dans tous les temples hindous, les voûtes sont construites par la simple superposition de pierres horizontales. Ce mode de construction ne permet pas de couvrir un grand espace, mais, comme nous l'avons dit déjà, il donne aux voûtes une solidité très grande. Nous avons vu également que les architectes hindous ont réussi à agrandir l'espace que peut couvrir une voûte construite d'après ce principe, en faisant supporter les assises horizontales voisines du centre par des piliers.

Les murs intérieurs et extérieurs de chacun de ces temples sont couverts de centaines de statues qui ont près d'un mètre de hauteur.

Le seul temple qui diffère des précédents par son type est celui de Ganthaï (fig. 64) qu'on croit être du huitième siècle; mais comme il n'en reste que quelques colonnes, je ne vois aucune raison pour en faire avec Fergusson le type d'un style particulier.

Parmi les temples représentés dans nos planches, je mentionnerai surtout celui de Vishnou (fig. 65 à 67). Le petit temple de Parvati, situé près de ce dernier, contient au centre une statue à quatre bras de grandeur naturelle qu'on dit être Parvati, épouse de Siva, mais qui doit être plutôt Laksmi, épouse de Vishnou, à en juger par la figure de ce dieu placée au-dessus de sa tête.

Auprès de Khajurao existe un petit village où se trouve un groupe de temples jaïnas, dont je donne une vue d'ensemble (fig. 80). Je les crois beaucoup plus modernes que les précédents. Dans la cour de l'un d'eux j'ai trouvé un groupe de statues provenant d'anciens temples et que je reproduis également.

Bien que ce soit dans le Bundelkund que se trouvent les plus beaux monuments hindous, les édifices musulmans, ou tout au moins renfermant des détails d'architecture musulmane, y sont fort nombreux. Sur la route qui va de Nowgong à Chatterpore, capitale de l'un des plus importants rajahs de la contrée, ils se rencontrent à chaque pas.

Ces monuments sont trop peu intéressants, d'ailleurs, au point de vue uniquement architectural, pour nous occuper longuement, et je n'en parle ici que pour montrer combien fut profonde l'influence des Musulmans dans l'Inde même, dans les régions où ils n'ont jamais exercé une autorité bien grande. Pour donner une idée de ces monuments de style composite, je reproduis ici le mausolée de Pertap Sing (fig. 81), à Khajurao. Il a été construit il y a une cinquantaine d'années à peine, c'est-à-dire à une époque où depuis bien longtemps les Musulmans n'avaient plus aucune puissance. Les nombreux motifs musulmans qu'ils présentent prouvent combien cette influence est vivante encore.



Fig. 65. — Khajurao. — Temple de Vishnou. Façade.



Fig. 66. — Khajurao. — Temple de Vishnou. Profil.

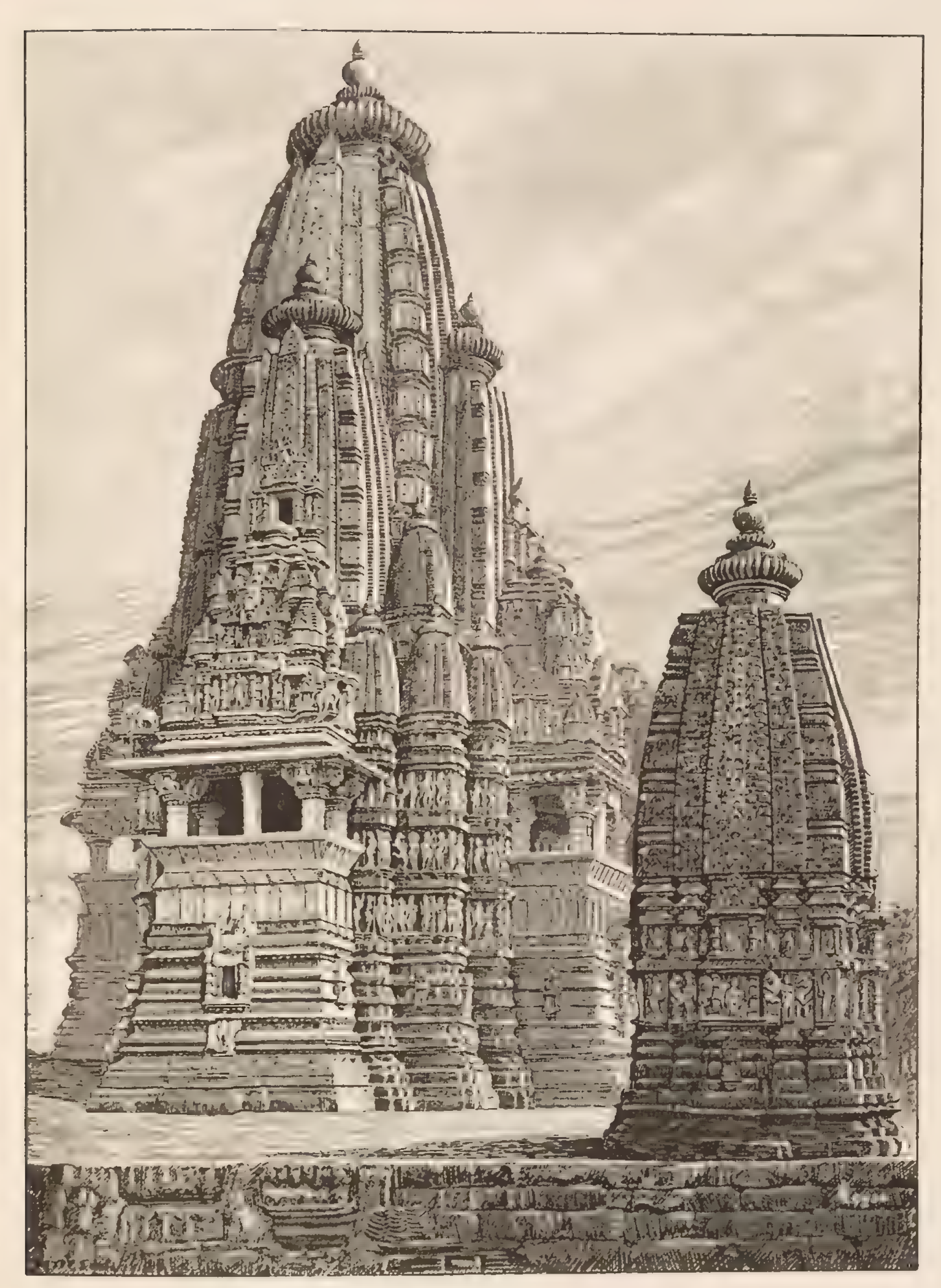


Fig. 67. — KHAJURAO. — TEMPLE DE VISHNOU. Vue prise en arrière.

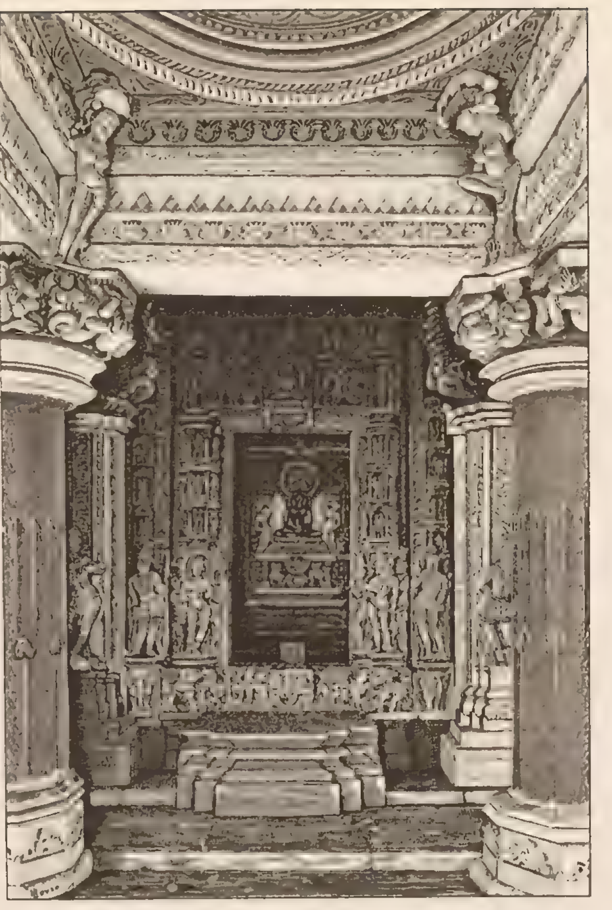


Fig. 68. — Khadjraho. — Sanctuaire du temple de Sahaskot.

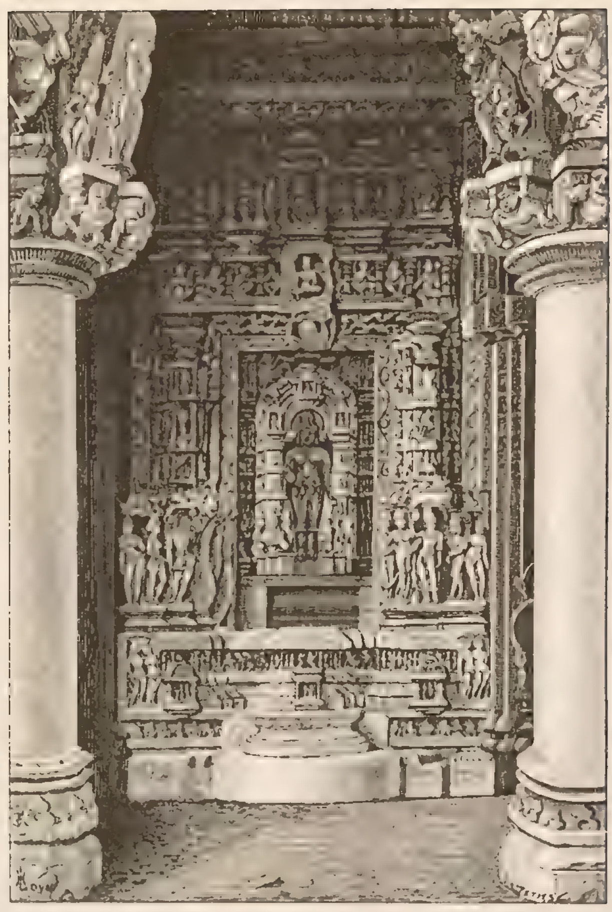


Fig. 69. — Khadjraho. — Sanctuaire du temple de Laksmangi.

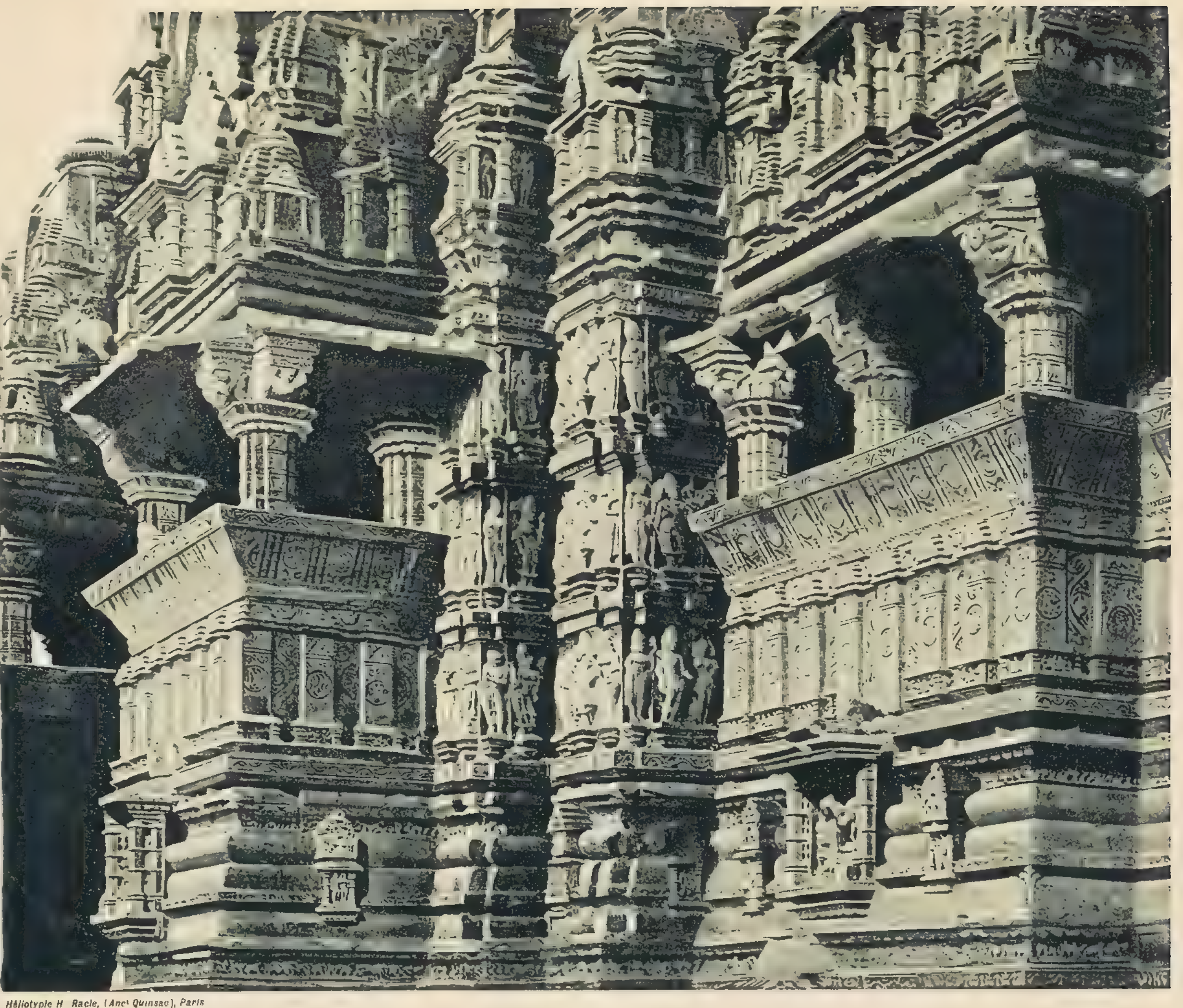
La [illegible] totale des deux sanctuaires est d'en[illegible]



Héliotypie … Paris

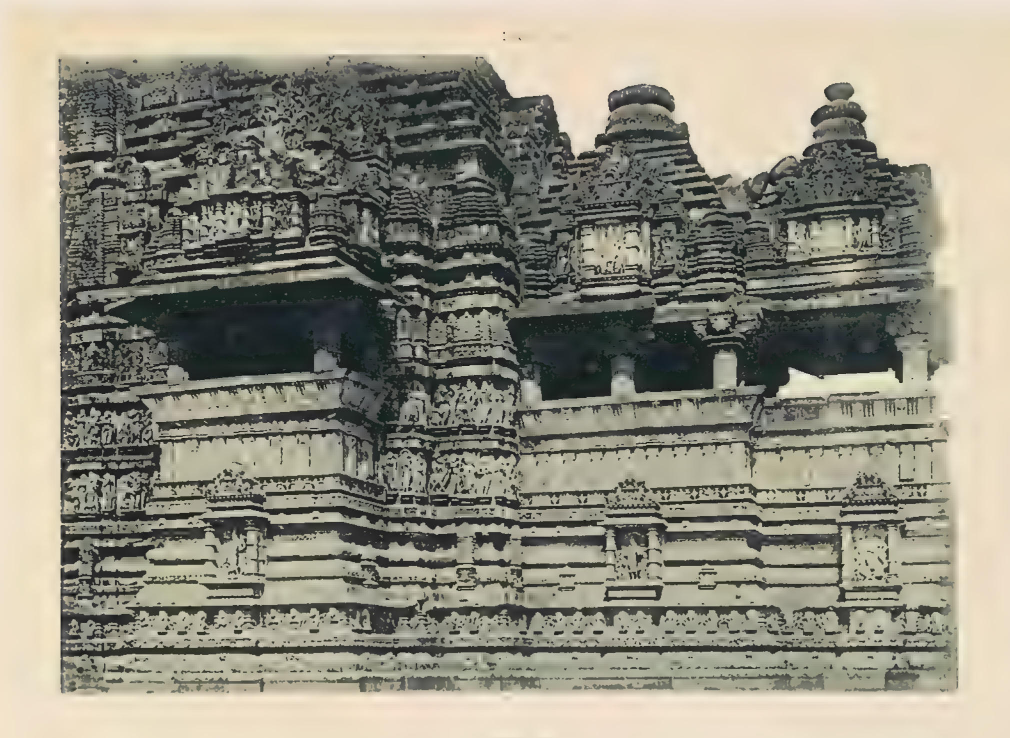


FIG. 70. KHAJURAO. DÉTAILS DE CHAPITEAUX DES COLONNES DU TEMPLE DE LAKSMANGI.



Héliotypie H. Racle, (Anc.t Quinsac), Paris

FIG. 71. KHAJURAO. TEMPLE DE LAKSMANJI. (DÉTAILS D'ORNEMENTATION)



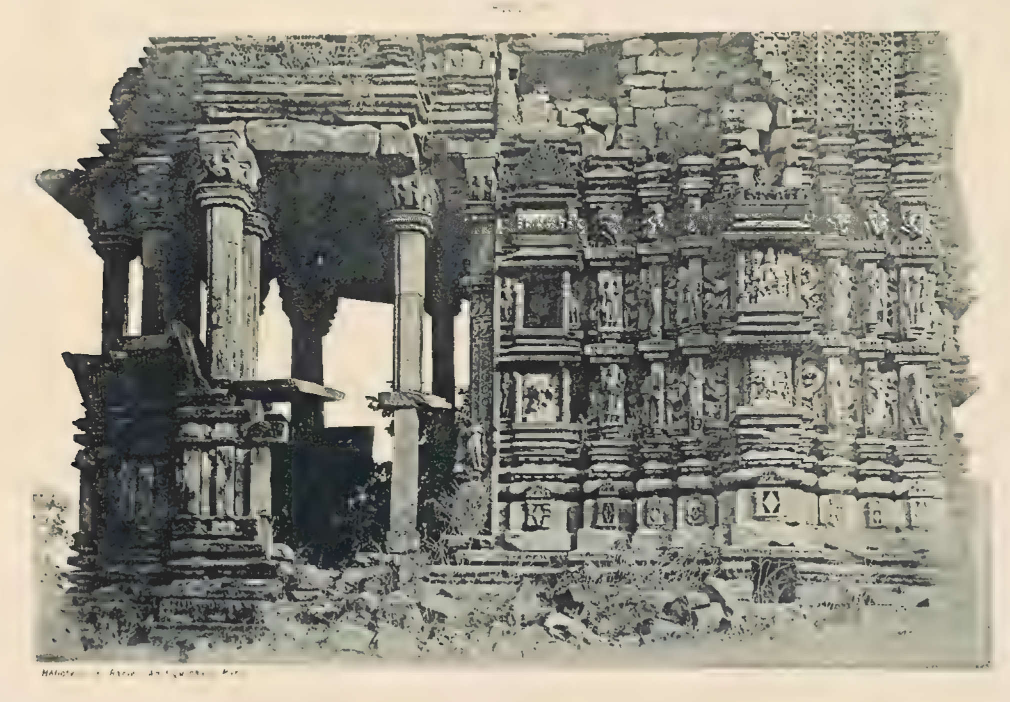


FIG. 72 KHAJURAO. TEMPLE DE LAKSMANJI. (DÉTAILS [illegible])

[illegible] DE CHATURBOY (DÉTAILS D'ORNEMEN[illegible]ATION).

FIG. 74



FIG. 75



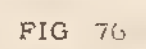


FIG 76



Héliotypie H. Racle, (Anct Quinsac), Paris

FIG. 74 & 75. KHAJURAO. TEMPLE DE KHANDARIA (DÉTAILS DES SCULPTURES)
FIG. 76. TEMPLE DE SAHASKOT (DÉTAILS DES SCULPTURES)

FIG. 77

FIG. 78



FIG. 79



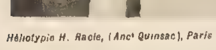

Héliotypie H. Racle, (Anct Quinsac), Paris

FIG. 77 A 79. KHAJURAO. STATUES JAINIQUES ET BRAHMANIQUES PROVENANT DE DIVERS TEMPLES

Le mausolée de Pertap Sing est précisément situé en face de ces temples de Khajurao, auxquels nous avons consacré plusieurs planches : sa hauteur est d'une vingtaine de mètres. Il a la



Fig. 80. — Khajurao. — Groupe de petits temples relativement modernes.

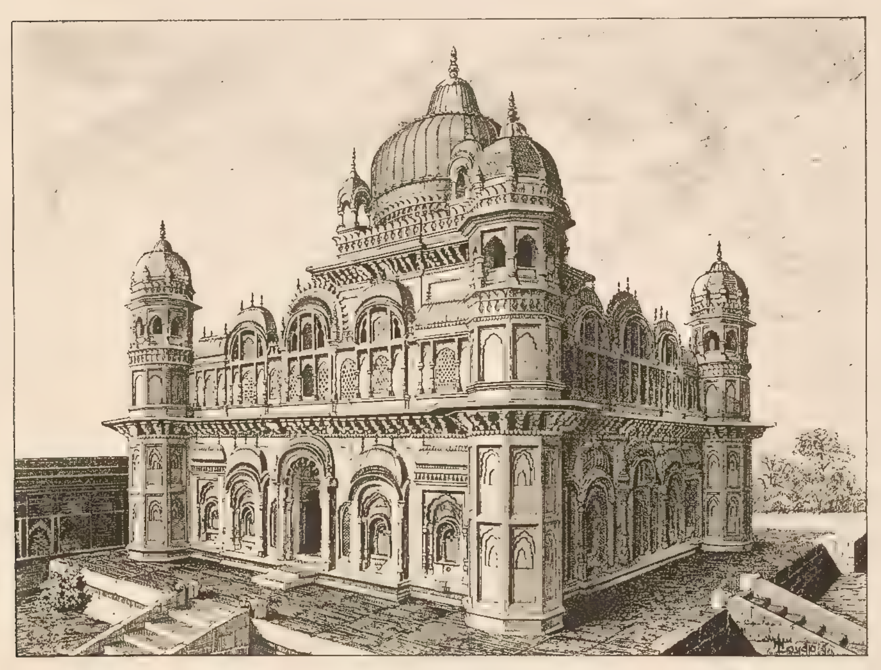


Fig. 81. — Khajurao. — Mausolée moderne du rajah Pertap Sing. — *Largeur du monument, 19 mètres environ.*

forme d'un carré ayant près de 19 mètres de côté, et est placé sur une plate-forme en maçonnerie de 1^m, 20 environ de hauteur.

MONUMENTS DES AUTRES PARTIES DU BUNDELKUND : KALINGER, MAHOBA, MAKERBAÏ, REWAH. (Fig. 82 à 84.)

Les monuments de Khajurao que je viens de décrire sont les plus remarquables et les plus typiques de cette région. Si nous avions pu grossir indéfiniment cet ouvrage, nous en aurions

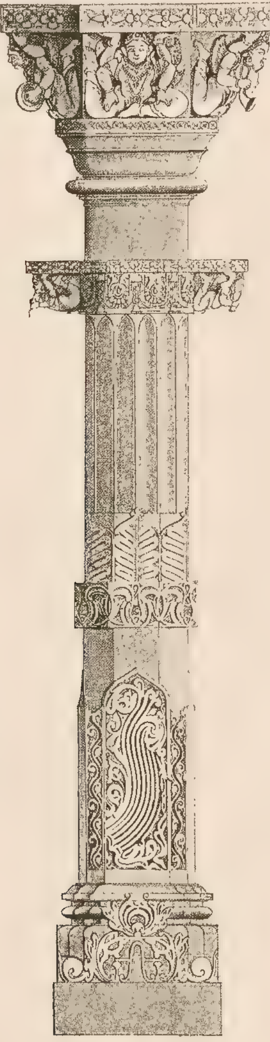


Fig. 82. — Kalinger. — Colonne du temple de Siva, dans la forteresse de Kalinger, au Nord-Est de Khajurao. *Hauteur totale de la colonne, 6m,90.*

représenté bien d'autres. Nous nous bornerons à les signaler, plutôt pour indiquer leur exis-

tence que pour les décrire. Il nous suffira de mentionner parmi les plus remarquables ceux de Kalinger, de Mahoba, de Makerbaï et de Rewah.

Kalinger est l'ancienne forteresse qui servit pendant longtemps aux souverains rajpouts pour défendre leur indépendance. Située, comme celle de Gwalior, au sommet d'une montagne escarpée, elle constitue une des plus célèbres places fortes de l'Inde. Elle est très ancienne, puisqu'on la voit citée dans le Mahâbhârata.

Mahoba, ville située à 54 kilomètres au Nord de Khajurao, remplaça au onzième siècle cette dernière cité comme capitale. C'est vers cette époque que furent construits les grand lacs artificiels, dont l'un est représenté ici (fig. 83). Des 100.000 habitants que possédait autrefois Mahoba, il n'en reste que 5.000 aujourd'hui.



Fig. 83. — MAHOBA (Bundelkund). — Kiosque en pierre sur les bords du lac.

Mahoba fut pendant longtemps occupée par les Musulmans. Ses temples sont très inférieurs à ceux de Khajurao, bien qu'ils soient à peu près de la même époque. Le plus important est situé dans une des îles du lac artificiel dont je viens de parler, on l'entrevoit sur la droite de la figure 83. Après m'y être rendu non sans peine sur un tronc d'arbre, seul moyen de navigation que j'aie pu me procurer, il m'a été impossible, vu le défaut de recul, de trouver un endroit pour photographier le temple. Les bords, au moins à l'époque où je visitai la ville, se trouvaient entièrement plongés dans le lac, et n'en étaient séparés que par des monceaux de pierres et de rochers sur lesquels toute station était impossible. Ce temple est d'ailleurs beaucoup moins intéressant et moins important que ceux précédemment décrits.

A 16 kilomètres au Nord-Est de Mahoba se trouve un village, nommé Makerbaï, qui contient quelques ruines intéressantes. Je mentionnerai notamment parmi elles un temple en grès dont j'ai exécuté la photographie, mais que je crois inutile de reproduire. Ce monument, simple bien qu'assez élégant, représente exactement ce que pouvait être, sous la forme la plus primitive, les temples dont Khajurao nous présente les types les plus achevés. Les natifs le nomment Tchandelu

Mandir. Sa voûte est octogonale et formée d'arceaux concentriques superposés. Il contient trois petits sanctuaires qui semblent avoir été dédiés chacun à une divinité différente. La hauteur de ce temple est d'environ 12 mètres, sa largeur d'environ 16 mètres.

Parmi les monuments du Bundelkund, ou du moins d'une région qui est sur la frontière du Bundelkund, je mentionnerai encore une porte fort remarquable (fig. 84), située à Rewah, capitale actuelle d'un rajah. Elle provient des ruines d'un village voisin et formait probablement l'entrée d'un temple. Elle est couverte d'emblèmes brahmaniques et constitue, malgré ses faibles dimensions, un monument très gracieux. Sa hauteur est d'environ 7 mètres 50, sa largeur de 5 mètres 50.



Heliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris.

FIG 84. REWAH PORTE PROVENANT D'UN ANCIEN TEMPLE

MONUMENTS DE GWALIOR. (Fig. 85 à 98.)

Gwalior, résidence actuelle du Maharajah Scindia, un des trois grands princes Mahrattes de l'Inde, est située à 121 kilomètres Sud d'Agra. Sa forteresse est édifiée sur un rocher escarpé, d'une centaine de mètres de hauteur et de 3 kilomètres de longueur, sur une largeur variant de 200 à 800 mètres. Cette vaste surface entourée de murs forme une des plus puissantes citadelles de l'Inde. Elle renferme dans son enceinte des temples et des palais qui figurent également parmi les plus beaux de la Péninsule.

Au pied de la forteresse se trouvent deux villes : l'ancienne cité de Gwalior avec 34.000 habitants, presque entièrement ruinée aujourd'hui, et le nouveau Gwalior (Lashka) qui possède 110.000 habitants.

La fondation de la forteresse de Gwalior est fort ancienne : on la fait remonter généralement au troisième siècle de notre ère.

L'histoire de Gwalior et aussi inconnue que celle des autres grandes villes de l'Inde; on n'a, pour la reconstituer, que ses monuments et des listes de rois. Les plus anciens dont parlent les chroniques locales ou les inscriptions ne sont pas antérieurs au huitième siècle de l'ère chrétienne.

En 1232, Gwalior fut prise par les Musulmans, sous Altamsh, après douze mois de siège, et resta en la possession des rois de Delhi qui s'en servirent comme de prison d'État. En 1375, un prince hindou s'en empara et fonda la dynastie dite Tomara, qui régna jusqu'en 1518, époque à laquelle la ville fut prise par Ibrahim Lodi et retomba ainsi sous la domination musulmane, où elle resta jusqu'à la chute de l'empire mogol. Elle fut alors conquise par les Mahrattes qui la possèdent encore. Le Maharajah de Gwalior est un des plus puissants souverains indépendants de l'Inde. Sous prétexte de le protéger, les Anglais ont établi une garnison dans sa forteresse.

C'est sous des princes de la dynastie Tomara, et notamment de 1479 à 1516, que furent construits les plus remarquables monuments de Gwalior, son palais entre autres, un des plus beaux spécimens de l'architecture hindoue.

On accède à la forteresse par une route de 600 mètres de longueur ayant une pente d'environ 14 centimètres par mètre. Avant d'arriver au sommet de la forteresse, on passe au pied d'un merveilleux palais couvert de briques émaillées dont notre figure 95 donne une vue d'ensemble. Lorsque ses émaux de toutes couleurs reflètent les feux du soleil levant, on peut croire un instant que l'on se trouve auprès d'un palais magique entièrement incrusté de pierres précieuses.

Tous les monuments importants de Gwalior, y compris le palais que je viens de mentionner, sont édifiés dans l'enceinte de la forteresse. Il est regrettable que ces monuments, qui se trouvent parmi les plus remarquables de l'Inde, soient dans un état complet de délabrement. En quelques années d'occupation, les Anglais, comme le fait justement observer Fergusson, ont commis plus de dégâts que ne l'avaient fait les Musulmans, malgré leur prétendue intolérance, pendant une occupation de plusieurs siècles : « Subordinates are allowed to do as they please, and if they can save money or themselves trouble there is nothing in India that can escape the effect of their unsympathising ignorance ».

Les renseignements fournis par le major anglais Keith, dans son opuscule sur Gwalior, prou-

vent que cet état de choses n'a guère cessé. Il nous apprend notamment qu'il a vu de magnifiques sculptures utilisées comme cibles pour l'exercice du tir à la carabine. Le superbe temple de Teli Mandir servait de café pour les soldats. Ce vandalisme, ainsi que je l'ai constaté trop souvent, est malheureusement général dans l'Inde.

Il existe une dizaine de temples de diverses dimensions dans l'enceinte de la forteresse de Gwalior. Les trois plus remarquables sont celui de Teli Mandir et les deux temples de Sas Bhaô : ils sont représentés en détail dans nos figures. Nous allons en parler brièvement ainsi que du palais.



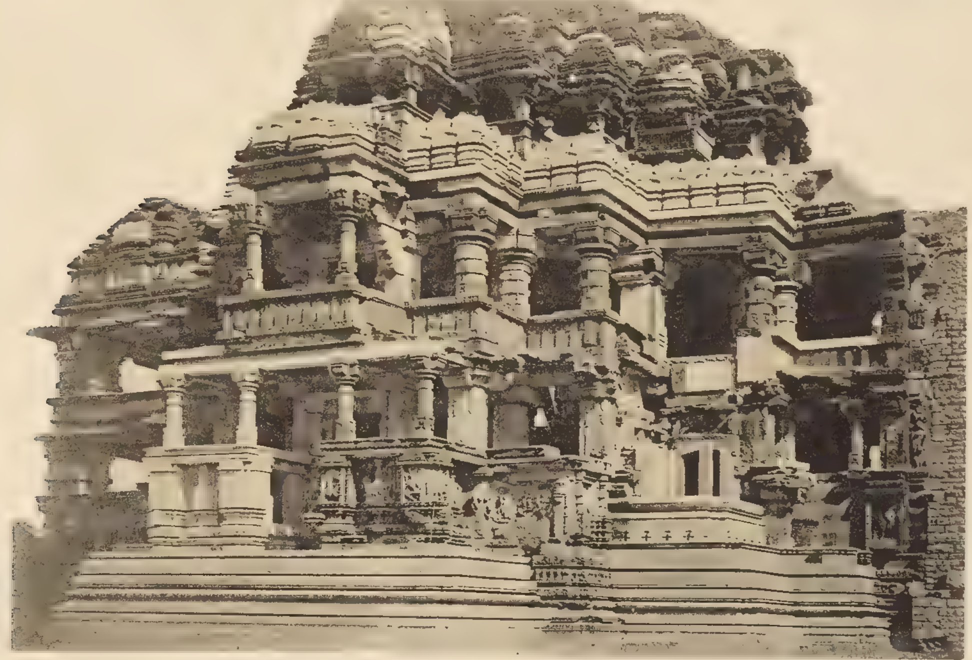
Fig. 85. — GWALIOR — Temple Téli Mandir. — *Hauteur, environ 34 mètres.*

TEMPLE DE TELI MANDIR. — Ce temple est reproduit dans une de nos planches assez fidèlement (fig. 85) pour nous dispenser de toute description détaillée. Bien qu'il ne porte aucune inscription, on suppose qu'il remonte au dixième siècle. Il a 18 mètres de côté et 34 de hauteur. Il est terminé à sa partie supérieure par une longue arête demi-cylindrique, forme exceptionnelle

FIG. 86.

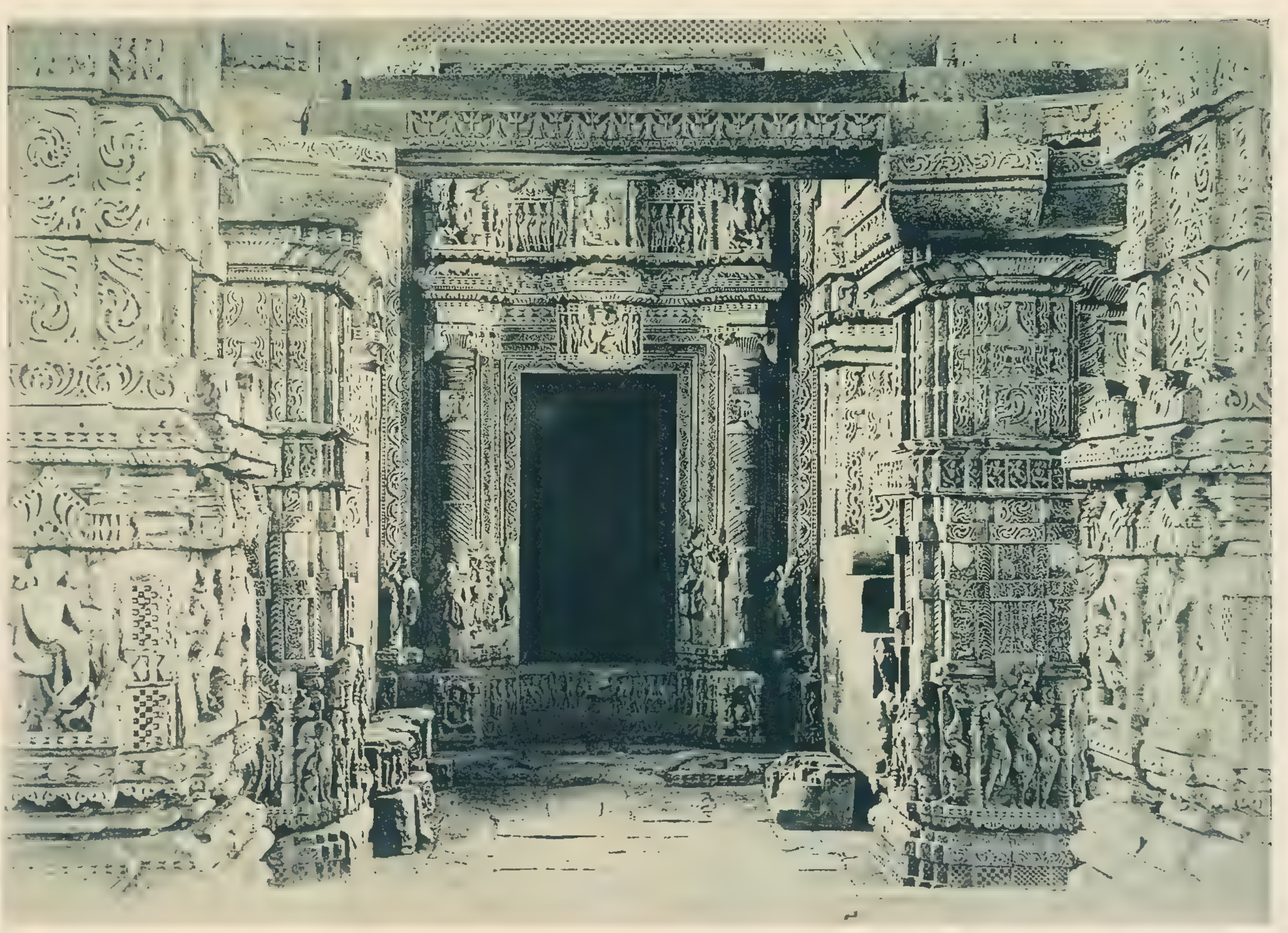


FIG. 87.



Héliotypie H. Racle, (Ancᵗ Quinsac), Paris

FIG. 86. GWALIOR. GRAND TEMPLE SHAS BAO. (INTÉRIEUR) FIG. 87. GWALIOR. GRAND TEMPLE SHAS BAO. (FAÇADE)



Héliotypie H. Racle (Anc[t] Quinsac) Paris

Pl. 88. GWALIOR (GRAND TEMPLE SHAS BAO (DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE L'INTÉRIEUR)



Héliotypie H. Racle, (Anc.t Quinsac), Paris

FIG. 89. GWALIOR. GRAND TEMPLE SHAS BAO. (DÉTAILS D'ORNEMENTATION).

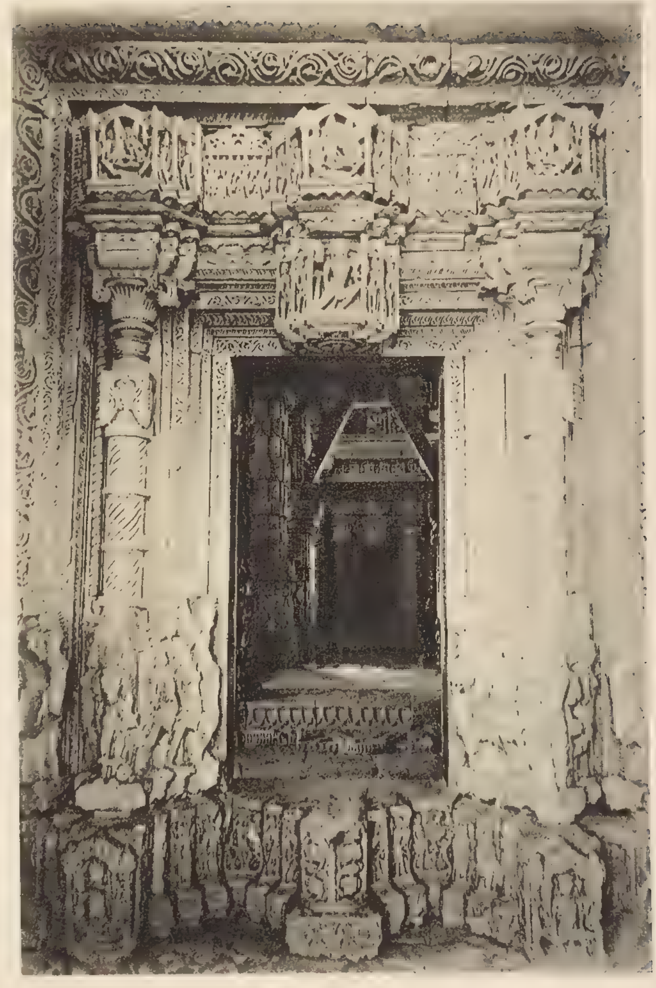


FIG. [illegible]. GWALIOR. GRAND TEMPLE SHAS BAO. (DÉTAILS D'UNE PORTE)



FIG. 91 & 92. GWALIOR. STATUES PROVENANT DES TEMPLES DE LA FORTERESSE. FIG. 93. KIOSQUE EN PIERRE SCULPTÉE.
FIG. 94 STATUES COLOSSALES SCULPTÉES DANS UN ROCHER.

dans le nord de l'Inde, mais qu'on rencontre à Mahavellipore, c'est-à-dire dans les plus anciens temples du sud de l'Inde. Le temple de Teli Mandir ressemble de loin à un monolithe, et il est assez difficile de rattacher son architecture à celle des autres temples voisins. Il est intérieurement divisé en quatre étages, mais il ne reste plus trace d'escalier.

L'ornementation est constituée par des sculptures en pierre présentant la répétition fréquente des mêmes motifs.

Cunningham décrit ce temple comme jaïnique, le babou Rajendralala Mitra comme brahmanique. Les divinités des divers cultes sont tellement mélangées dans certains temples de l'Inde, qu'il est souvent impossible de dire à quelle religion ces temples sont consacrés.

TEMPLES DE SHAS BHAO. (Fig. 86 à 90.) — Les temples dits de Shâs Bhâo sont au nombre de deux, un grand et un petit. Les Anglais les désignent généralement sous les noms de grand et petit temple jaïnas. Leur style est analogue en effet à celui de plusieurs constructions jaïnas; mais les statues de Brahma, Vishnou et Siva qu'ils possèdent, paraissent indiquer qu'ils furent destinés au culte brahmanique, et probablement d'abord à Siva.

D'après une inscription, la date de leur construction est de la fin du onzième siècle. Leur plan est entièrement différent de celui du temple précédent. La section du grand temple a la forme d'une croix de 31 mètres de longueur sur 19 mètres de largeur. Il n'a plus que 21 mètres de hauteur, une partie de la pyramide qui le surmontait étant brisée; mais il est facile de voir que sa hauteur devait être autrefois d'une trentaine de mètres.

Le grand temple, comme on le voit sur une de nos figures, a trois étages très visiblement indiqués par des colonnades et des portiques. Les portiques, murs et colonnes, sont entièrement couverts de sculptures. L'intérieur du temple est divisé en plusieurs salles placées autour d'une enceinte centrale servant de sanctuaire. Cette dernière contient quatre piliers massifs qui contribuent à supporter l'énorme poids de la voûte pyramidale formée d'assises octogonales horizontales concentriques qui la surmonte.

Le petit temple Shâs Bhâo placé près du précédent est également construit en forme de croix. Il n'a qu'un étage, et, à l'exception du sanctuaire, est ouvert de quatre côtés. Le corps du temple est un carré de 7 mètres de côté supporté par 12 piliers. Les portiques d'entrée sont très richement sculptés; malheureusement les personnages sont mutilés. Les piliers sont ronds à base octogonale.

Ces deux temples, bien que se rapprochant de ceux du Nord de l'Inde, en diffèrent par bien des points, et viennent à l'appui de ce que nous avons eu occasion de répéter souvent, que chaque contrée eut son style spécial.

Il serait d'ailleurs inutile de chercher à établir un parallèle entre les temples qui précèdent. Ils forment des anneaux isolés d'une chaîne dont tous les anneaux intermédiaires sont perdus. Des nombreux temples construits à Gwalior pendant une quinzaine de siècles, il n'en reste qu'un petit nombre, élevés à des époques différentes, et un palais édifié très tard. C'est peu, en réalité, et beaucoup pourtant, quand on songe que tant de grandes cités, comme Kanoudje, Pataliputra, etc., ne nous ont laissé que leurs noms.

SCULPTURES DANS LE ROC. — Autour du rocher qui supporte la forteresse se trouvent taillés, dans les excavations de ses flancs, de nombreux groupes de sculptures. Celles-ci représen-

tent généralement des personnages qui appartiennent au culte jaïna. Une de ces statues a 17 mètres de hauteur. D'après leurs inscriptions, elles ont été construites au quinzième siècle pendant la même génération, dans l'espace d'une trentaine d'années. Nos planches (fig. 91 à 94) représentent les plus intéressantes, et, en même temps, quelques-unes des nombreuses statues disséminées dans l'enceinte de la forteresse.

PALAIS DE MAN MANDIR. — L'Inde nous a laissé un nombre assez grand d'anciens temples,



Fig. 95. — GWALIOR. — Vue générale du palais de Man Mandir.
Hauteur, environ 30 mètres. Largeur, environ 100 mètres.

mais presque pas de palais. Ce n'est que bien exceptionnellement que quelques-uns ont échappé aux innombrables guerres dont la Péninsule a été le théâtre depuis tant de siècles.

Bien que le palais de Gwalior soit dans un triste état de délabrement, et que la plus grande partie de son revêtement de faïences émaillées soit aujourd'hui tombée, on ne peut s'empêcher en le visitant d'éprouver un sentiment d'admiration analogue à celui qu'éprouva l'empereur Baber lorsqu'il y pénétra en 1527.

Le palais de Gwalior fut construit vers l'an 1500; il domine la forteresse et occupe un de ses côtés. Il a extérieurement près de 100 mètres de longueur et 30 mètres de hauteur. La plus importante de ses façades, celle qui regarde l'Est (fig. 95), était entièrement recouverte de briques émaillées. Elle a deux étages et est formée d'un massif rectangulaire, coupé à intervalles égaux

par six tours rondes couvertes de coupoles. Les briques émaillées dont ses murs sont encore partiellement revêtus produisent un effet d'ensemble splendide. Elles sont visiblement d'origine persane. J'ai essayé dans la planche ci-jointe (fig. 96) de donner une restitution complète de celles qui ornaient la porte d'entrée.

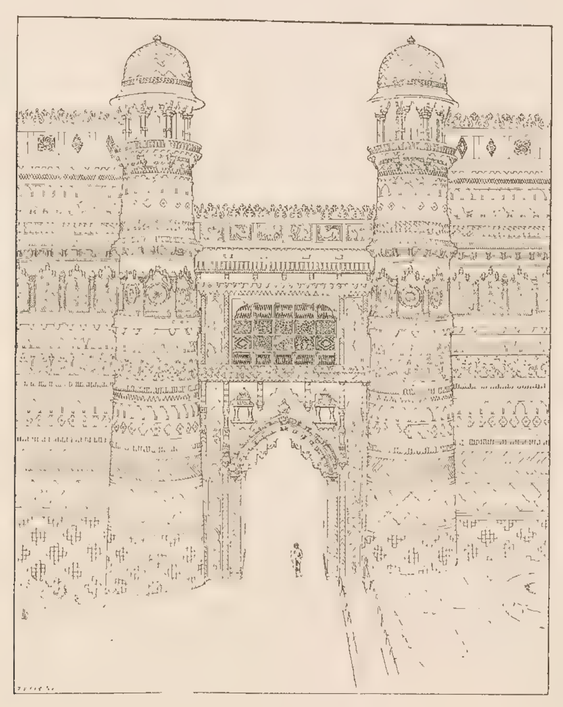


Fig. 96. — Gwalior. — Essai de restitution des détails d'ornementation sur briques émaillées de la porte d'entrée du palais.

L'intérieur du corps du palais consiste en groupes de chambres (fig. 97 et 98) disposées autour de petites cours. La plus grande n'a que 10 mètres sur 6. Leur architecture est fort belle, et je ne connais que certains appartements des palais de Futtehpore, — très analogues du reste par leur architecture, — qu'on puisse leur comparer dans l'Inde.

FIG. 97



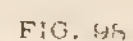


FIG. 98



Héliotypie H. Racle, (Ancᵗ Quinsac), Paris

FIG. 97 & 98. GWALIOR. PALAIS DE MAN MANDIR (VUES PRISES A L'INTERIEUR)

MONUMENTS DE CHITTOR. (Fig. 99 à 104.)

Chittor, ancienne capitale du Meywar, située à 90 kilomètres Nord-Est d'Odeypour, fut longtemps le dernier rempart de l'indépendance hindoue contre les invasions musulmanes. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un triste village. L'antique forteresse qui le domine ne présente plus que



Fig. 99. — CHITTOR. — TOUR DE LA VICTOIRE. Vue d'ensemble.

des ruines désolées. Elles suffisent cependant à révéler ce que put être autrefois la splendeur de cette grande cité.

Chittor fut prise une première fois par Ala-ud-Din en 1303, après une résistance désespérée. Les Rajpouts préférèrent mourir plutôt que de se rendre ; un millier de leurs femmes se précipitèrent vivantes dans un immense bûcher pour ne pas tomber dans les mains des infidèles. Ala-ud-Din ne pénétra dans la cité que sur des cadavres. Il n'y séjourna pas, et cette capitale retomba bientôt entre les mains de ses anciens maîtres.

Ce fut sous les Mogols que Chittor perdit de nouveau son indépendance : l'empereur Akbar,

après avoir été repoussé une première fois, réussit à s'en emparer en 1567. Les assiégés, y compris les femmes, se firent tuer plutôt que de se rendre, et de nouveau les femmes se brûlèrent par milliers pour ne pas tomber dans les mains des vainqueurs. Un des rares Rajpouts qui préférèrent la fuite à la mort, Odey Sing, se réfugia dans les montagnes Arawalli, où il fonda la cité d'Odeypour.

A dater de cette époque, Chittor perdit toute son importance; elle ne s'est jamais relevée de ses ruines, et le temps aura bientôt achevé ce que les hommes avaient épargné.

Les ruines du palais et des temples de Chittor sont situées, comme celles de Gwalior, sur une colline escarpée; la hauteur en est d'environ 150 mètres, la longueur de 5 kilomètres et la largeur de 2 kilomètres et demi.

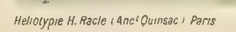
Le sommet de la colline est couvert sur une vaste étendue de débris de temples, de palais, de sculptures de toutes sortes; et, bien qu'inférieure comme réputation à Gwalior, Chittor l'égale cependant par plusieurs de ses monuments. Il n'a pas un palais comme celui que nous avons décrit plus haut, mais il possède en revanche deux magnifiques tours, l'une du neuvième, l'autre du quinzième siècle, genre de construction dont il ne reste guère d'autre spécimen dans l'Inde aujourd'hui.

Le style de ces deux tours est à peu près le même. L'une d'elles, celle dite de la Victoire (fig. 99, 101, 102 et 103), fut construite par Rana Khambo, un des plus puissants souverains du Meywar, pour célébrer sa victoire sur Mahmoud de Malwa, en 1439. Cette tour a près de 40 mètres de hauteur. Elle est divisée en 9 étages entièrement couverts de statues, de pavillons, de balcons en encorbellement. Le dôme qui la surmonte est dû à une restauration moderne.

L'autre tour, celle de Sri Allat (fig. 101), est plus petite que la précédente, et n'a guère que 25 mètres de hauteur. Bien qu'elle lui soit fort antérieure, puisque sa construction remonte au neuvième siècle, elle ne lui cède pas en magnificence. Elle est dédiée au premier des Tirthankars jaïnas, sa statue est répétée plusieurs fois sur le monument (1).

Ces deux tours sont infiniment plus ouvragées que les constructions européennes analogues, la tour Saint-Jacques, par exemple. L'Inde dut être sans doute couverte autrefois d'édifices analogues; mais les tremblements de terre, les invasions, le vandalisme des conquérants qui se sont successivement abattus sur cette malheureuse contrée, n'ont guère laissé debout que les spécimens que nous venons de citer. Quant aux temples de Chittor, ils sont entièrement en ruines. Ils étaient, comme on peut juger par une de nos planches (fig. 104), couverts d'admirables sculptures.

(1) N'ayant pas eu le temps pendant mon séjour à Chittor de prendre une photographie de la tour de Sri Allat, j'ai fait exécuter la figure qui la représente d'après une photographie du major Coles publiée dans un des beaux ouvrages que je dois à l'obligeance du gouvernement anglais. Je saisis cette occasion pour répéter ici ce qui a été dit déjà dans l'introduction de mon livre *Les Civilisations de l'Inde,* que j'ai reçu des hautes autorités anglaises de la Péninsule le concours le plus bienveillant et le plus précieux. Les moyens de communication sont tellement difficiles dans certaines régions de l'Inde que sans les escortes et les moyens de transport, que m'a libéralement octroyés le gouvernement anglais, mon exploration archéologique eût été presque impossible.

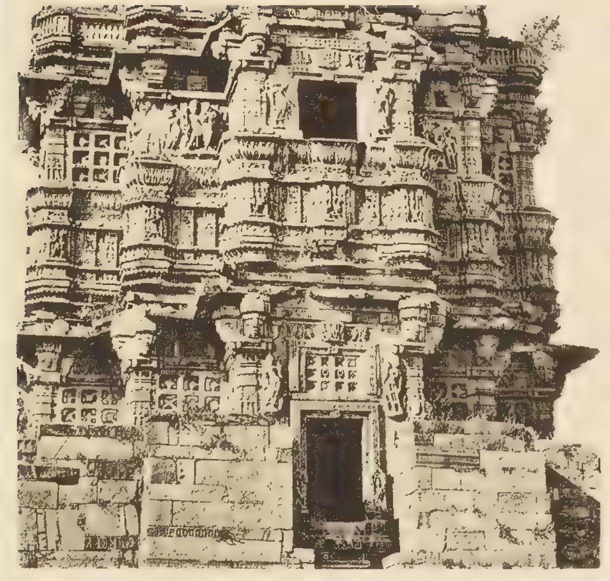


Héliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris

FIG. 100. CHITTOR TOUR DE LA VICTOIRE.

FIG. 101. CHITTOR TOUR DE SRI ALLAT

FIG. 102



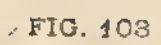


FIG. 103

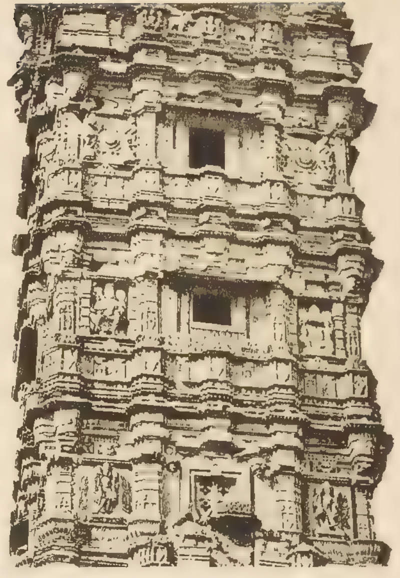
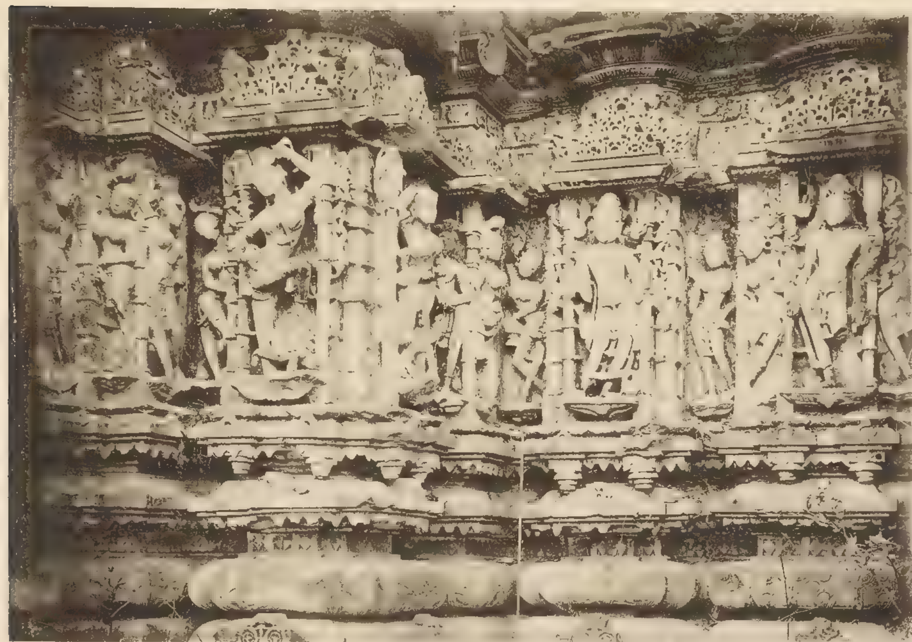


FIG. 104



Héliotypie H. Racle, (Anct Quinsac), Paris

FIG. 102 & 103. CHITTOR. TOUR DE LA VICTOIRE (DÉTAILS DES SCULPTURES)

FIG. 104 SCULPTURES DE LA FAÇADE D'UN TEMPLE A CHITTOR

MONUMENTS DU MONT ABOU. (Fig. 105 à 110.)

Les temples du mont Abou, dans le Rajpoutana, ont été édifiés au sommet d'une montagne escarpée, de 1.800 mètres de hauteur. Il semble que leurs constructeurs aient systématiquement cherché à les rendre aussi peu abordables que possible.

Les temples du mont Abou sont entièrement construits en marbre blanc, matière que ne

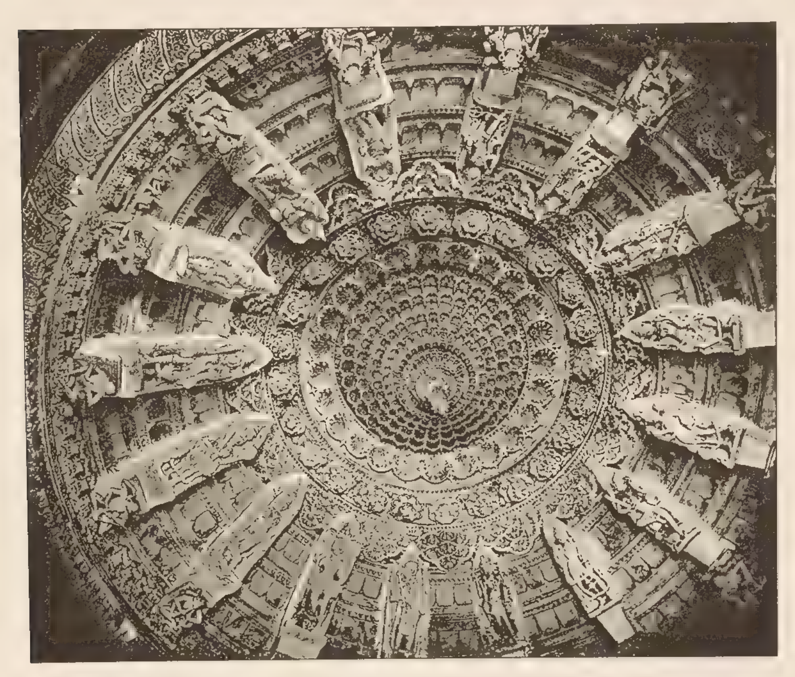


Fig. 105. — Mont Abou. — Temple de Vimalsha. (Dôme en marbre sculpté du sanctuaire.)

fournit pas cette région. Il a donc fallu hisser ces blocs de marbre au sommet de la montagne, transport qui n'a dû être possible qu'au prix de gigantesques efforts. Pour fouiller ensuite ces masses de marbre dans toutes leurs parties, il a fallu un travail beaucoup plus considérable encore. L'effet artistique obtenu est d'ailleurs au niveau des efforts dépensés.

Il n'y a pas en Europe un seul monument de l'âge gothique duquel on puisse dire que l'art de fouiller le marbre y ait été poussé aussi loin.

Les deux temples du mont Abou sont consacrés au culte jaïna. Un de ces temples, celui de Vimalsha, fut commencé vers l'an 1030; l'autre, celui de Vreypal Teypal, fut édifié entre 1197 et 1247. Ce dernier est le plus remarquable des deux, et il fallut sans doute que les ouvriers employés fussent bien nombreux pour arriver à exécuter un pareil travail en cinquante ans. En admettant qu'on pût trouver en Europe beaucoup d'artistes capables d'un travail semblable,

il paraît douteux qu'on en réunisse cependant assez pour le terminer en un temps aussi court.

La partie fondamentale du temple de Vimalsha est une enceinte rectangulaire de 34 mètres de longueur, autour de laquelle se trouvent de nombreuses petites chapelles éclairées seulement par leur porte; elles contiennent chacune une idole entièrement nue représentant l'image du saint (Parswanath), auquel le temple est consacré. La même image est reproduite identique à elle-même dans chaque chapelle. Il y a près de soixante de ces chapelles disposées autour de

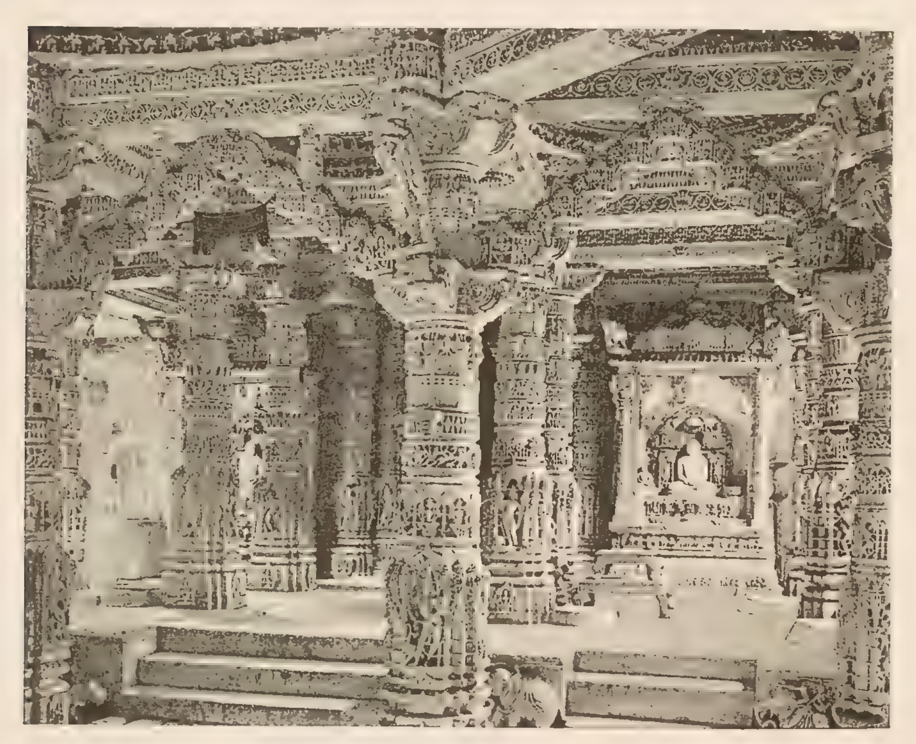


Fig. 106. — Mont Abou. — Temple jaïna de Vreypal Teypal. Sanctuaire.

l'enceinte rectangulaire. Devant chacune d'elles se trouve une double rangée de piliers formant une sorte de véranda. Au-dessus de chaque porte sont sculptés des bas-reliefs représentant des scènes de la vie du saint auquel le temple est dédié.

La partie antérieure de l'enceinte forme un vaste portique couvert d'un dôme supporté par 48 piliers. Ces piliers de marbre blanc, fouillés dans toutes leurs parties, sont incomparablement supérieurs, comme effet, aux colonnes si nues de l'architecture grecque. Le dôme que ces piliers supportent (fig. 105) est, comme tous les dômes de l'époque, disposé par assises horizontales. Les piliers ont une forme octogonale à leur base et circulaire à leur partie supérieure; ils sont sculptés avec la plus grande richesse et ornés de pendentifs d'un goût exquis; seize statues sont rangées autour du dôme central. Comparant ce dôme à ceux de Westminster et



g. 107. — Mont Abou. — Vue extérieure des temples jaïnas.

d'Oxford, cités partout pour leur richesse, Fergusson trouve ces derniers grossiers en comparaison, et je ne puis que partager entièrement son opinion sur ce point.

Contrairement à ce qu'on observe à Khajurao, ce temple, ainsi d'ailleurs que le suivant, ne présente extérieurement (fig. 167) aucun ornement, aucune sculpture, et rien ne pourrait révéler au premier abord les merveilles qu'il renferme.

Le temple de Vreypal Teypal, situé dans le voisinage du précédent, est construit exactement sur le même type, et il serait inutile par conséquent de répéter notre description; il n'en diffère, comme le montrent nos figures, que par sa plus grande richesse. Bien qu'il soit de deux siècles postérieur, on ne peut pas vraiment dire qu'en dehors de son plus grand luxe d'ornementation, il présente une supériorité visible sur le précédent. Nous retrouvons d'ailleurs, à chaque page de cet ouvrage, la preuve qu'il n'y a nullement dans l'Inde parallélisme entre la chronologie et le développement artistique.

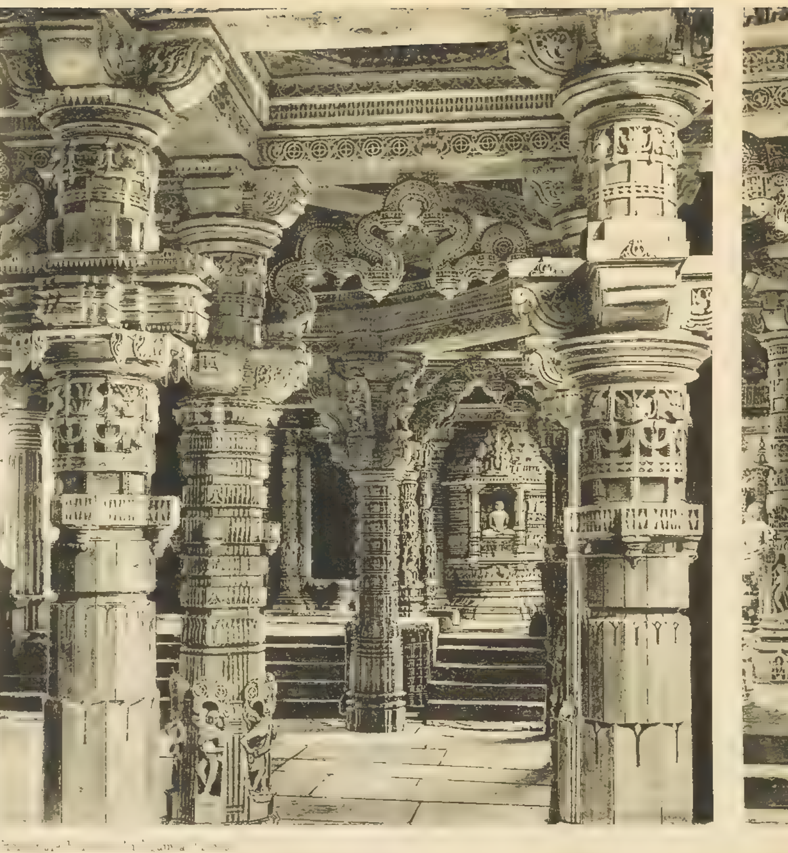


FIG. 108. MONT ABOU TEMPLE DE VIMALSHA. INTÉRIEUR.

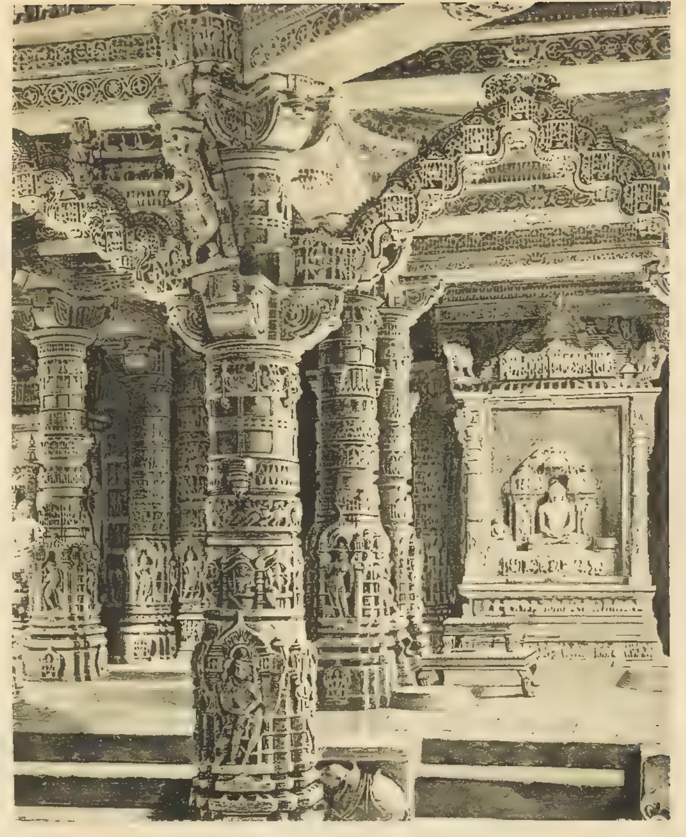


FIG. 109. MONT ABOU TEMPLE DE VREYPAL TEYPAL INTÉRIEUR.



Heliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris.

FIG. 110. MONT ABOU. TEMPLE VREYPAL TEYPAL. (DÉTAILS DES COLONNES).

MONUMENTS DE NAGDA PRÈS D'ODEYPOUR. (Fig. 111 à 118.)

Nagda, à 20 kilomètres environ au nord d'Odeypour, est une cité aujourd'hui déserte. Elle contient une série d'anciens temples pouvant être rangés parmi les plus remarquables de l'Inde, bien qu'ils soient à peu près entièrement inconnus et n'aient jamais été décrits. Les auteurs qui ont visité et décrit la contrée, tels que Rousselet, Fergusson, etc., n'ont pas soupçonné l'existence de cette vieille cité, et n'en font aucune mention.

L'accès en est d'ailleurs assez difficile. Après avoir franchi une montagne escarpée, habitée par des bandes de Bhils pillards, il faut traverser à dos d'éléphant des marais infestés de crocodiles et chargés de miasmes extrêmement redoutables.

Nagda, absolument désert aujourd'hui, dut être autrefois une populeuse cité, à en juger par



Fig. 111. — Nagda (près d'Odeypour). — Ruines d'anciens temples dans les jungles.

le nombre de ses temples et l'art qui a été dépensé pour les orner. On ne peut les comparer pour le fini des sculptures qu'à ceux de Gwalior. Je n'hésite pas à les placer à côté de ceux du Mont Abou et de Khajurao.

Déterminer leur âge exact est impossible, car ils ne contiennent aucune ancienne inscription. J'en ai vainement cherché avec le pandit Ram Pratap Jotishi, bibliothécaire du roi d'Odeypour, qui m'accompagnait dans cette exploration. La tradition fait remonter au huitième siècle la fondation de Nagda, mais je ne crois pas que ses temples les plus anciens soient antérieurs au dixième siècle.

Nos figures représentent les plus intéressants de ces monuments. Ceux encore debout, au nombre d'une douzaine, sont d'assez petites dimensions; mais, bien que leurs sculptures soient très mutilées, ils peuvent être rangés, je le répète, parmi les plus beaux temples de l'Inde;

et il me semble difficile qu'on puisse écrire à l'avenir une histoire de l'architecture dans l'Inde, sans les mentionner.

Ces temples n'ayant encore été l'objet d'aucune description, je crois devoir donner ici le détail des figures qui les représentent, énumération que j'ai supprimée généralement dans cet ouvrage pour ne pas en accroître outre mesure la longueur.

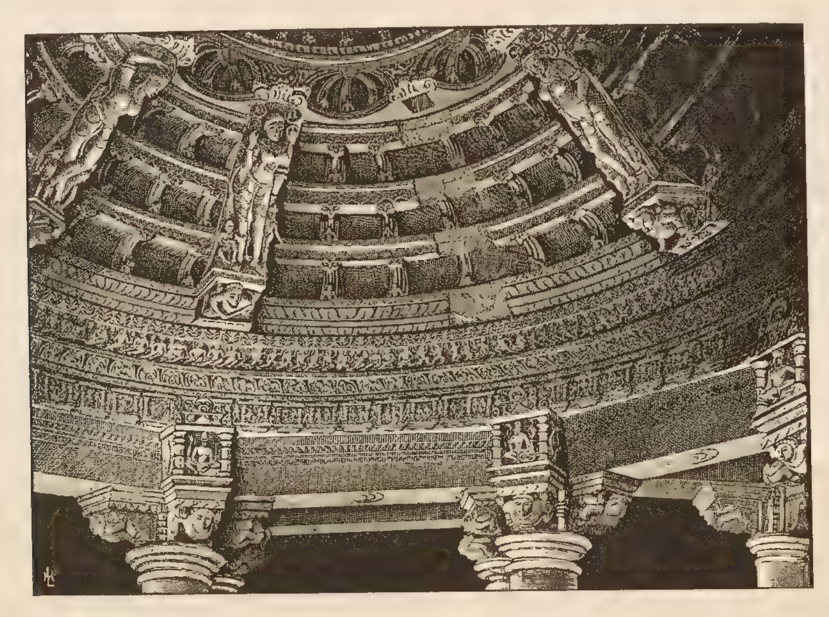


Fig. 112. — NAGDA. — Temple de Sasouka. Ornementation du dôme.

Fig. 111. *Vue générale de quelques-uns des temples de Nagda.* — Cette vue est destinée à donner l'idée de la forme générale des plus importants de ces temples. Elle montre à quel point ils sont envahis aujourd'hui par les jungles.

Fig. 116. *Vue d'un portique dans les jungles.* — Cette colonnade appartenait évidemment à une construction importante, aujourd'hui disparue. Elle est située sur les bords d'un lac marécageux, qu'on aperçoit derrière elle. La hauteur totale du portique est de 5 mètres, sa largeur actuelle d'un peu plus de 8 mètres.

Fig. 113, 115, 118. *Temple de Banka.* — Trois planches représentent les parties les plus intéressantes de l'édifice. L'une montre, à l'échelle de 45 millimètres pour un mètre, l'entrée du temple : il n'y a pas un centimètre de pierre qui ne soit fouillé comme de la dentelle. Une autre représente d'admirables piliers à l'intérieur du même monument; bien que leurs sculptures soient fortement détériorées, ils forment un ensemble très imposant. Une troisième figure représente, à l'échelle de 58 millimètres pour un mètre, des sculptures qui recouvrent le temple. Je ne connais en Europe aucun fragment d'église gothique fouillée avec un tel soin.

Fig. 112, 114, 117. *Temple de Sasouka.* — Trois figures sont consacrées à ce temple : l'une représente, à l'échelle de 28 millimètres par mètre, le portique du temple; deux, sans

FIG. 113

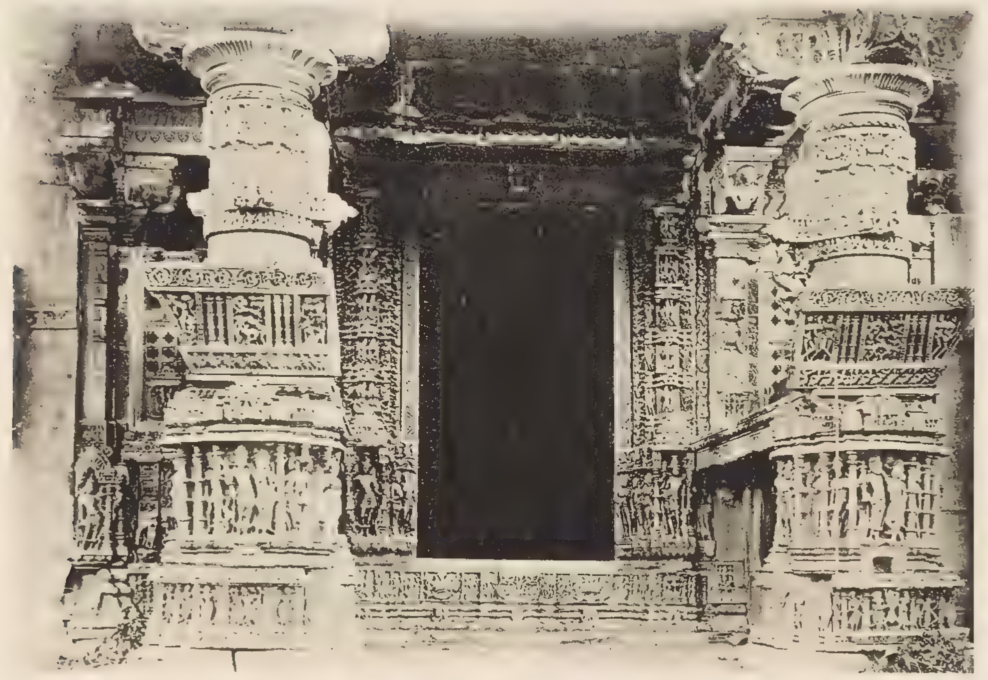


FIG. 114



Héliotypie H. Racle, (Ancᵗ Quinsac), Paris

FIG. 113. NAGDA. TEMPLE DE BANKA. (DÉTAILS DE LA PORTE D'ENTRÉE)

FIG. 114. TEMPLE DE SAHASKOT. (PORTIQUE)

FIG. 115.

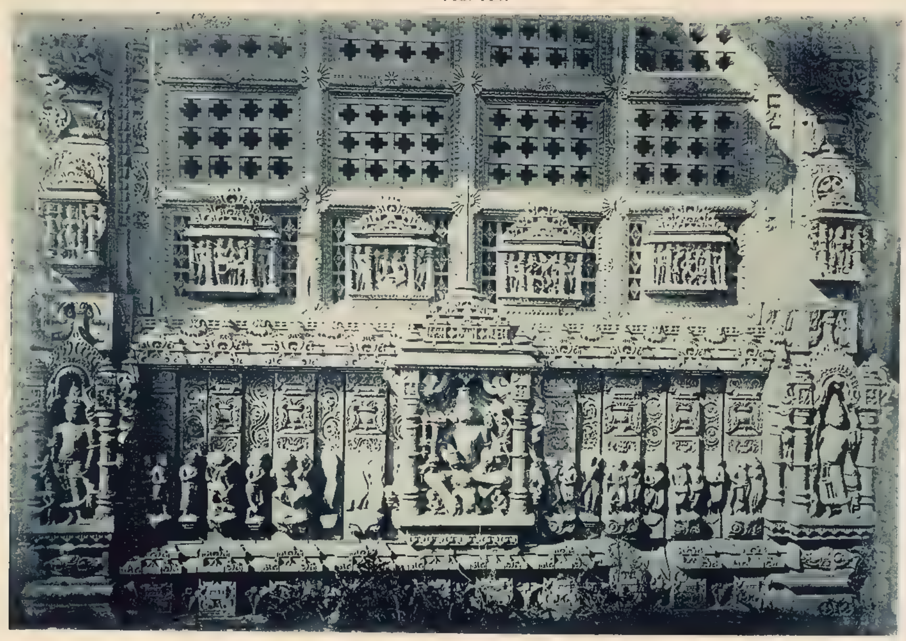


FIG 116



Héliotypie H. Racle, (Anc Quinsac), Paris

FIG. 115. NAGDA TEMPLE DE BANKA (DÉTAILS D'ORNEMENTATION)

FIG 116. RUINES D'UN PORTIQUE DANS LES JUNGLES



FIG. 117. NAGDA. TEMPLE DE SASOUKA. DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE LA VOUTE.

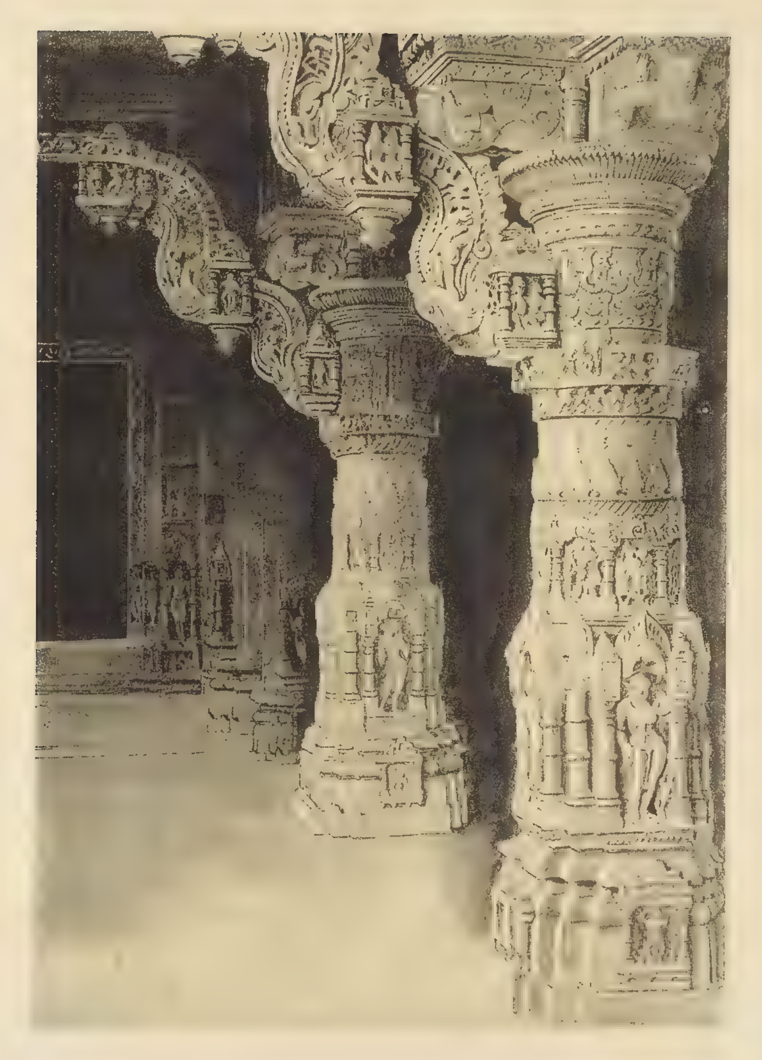


FIG. 118. NAGDA. TEMPLE DE BANKA. DÉTAILS DES COLONNES.

échelle, représentent quelques-unes des remarquables statues qui entourent le dôme. On rencontre un dôme analogue dans un des temples du Mont Abou; mais si les détails de ce dernier sont supérieurs, les statues y sont d'une exécution bien inférieure.

MONUMENTS D'OMKARGI. (Fig. 119 à 121.)

Omkargi, à 80 kilomètres au sud d'Indore, sur les bords de la Nerbudda, est une des villes les plus anciennes et les plus sacrées de l'Inde. Elle a malheureusement beaucoup souffert de l'invasion musulmane. Ala-ud-Din la détruisit presque entièrement en 1295, en revenant de son



Fig. 119. — Omkargi. — Vue générale prise des bords de la Nerbudda.

expédition du Dekkan, et aujourd'hui elle ne possède que des temples presque modernes et dénués d'intérêt. Ses plus anciens temples ne sont représentés que par des piliers à moitié détruits. Il reste encore quelques débris de ses fortifications, formées de larges blocs de basalte sans ciment.

Parmi les plus remarquables débris des anciens temples d'Omkargi, je mentionnerai ceux du célèbre temple de Sideswara, dédié à Siva, dont je donne deux figures (fig. 120 et 121). Il n'est plus représenté que par une plate-forme, élevée de 3 mètres au-dessus du sol et entourée d'éléphants sculptés de 1 mètre 50 environ de hauteur, supportant des colonnes richement fouillées, dont les chapiteaux sont formés de figures humaines ou animales parfaitement sculptées. Elles ont un peu plus de 4 mètres de hauteur.

Les débris de ce monument ne me permettent pas d'indiquer avec précision son âge; je ne le crois pas cependant antérieur au douzième siècle.

FIG. 120



FIG. 121



Héliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac). Paris.

FIG 120 & 121. OMKARGI. RUINES DU TEMPLE DE SIDESWAHRA

MONUMENTS DE MUTTRA. (Fig. 122 à 124.)

Muttra ou Mathura, située à 56 kilomètres Nord d'Agra, est une des plus importantes cités de l'Inde; elle était déjà célèbre du temps des Grecs sous le nom de Methora; Pline et Ptolémée la mentionnent. C'est à Muttra que, suivant la légende, Vishnou s'incarna sous la forme de Krishna.

Lorsque Hiouen Thsang visita Muttra, en 634 de notre ère, les monastères et les temples y étaient nombreux. Il ne reste rien aujourd'hui de l'ancienne ville, qui s'est, du reste, comme beaucoup de villes hindoues, déplacée plusieurs fois.

Quand Fa Hian visita l'Inde au commencement du cinquième siècle, il trouva à Muttra vingt grands monastères bouddhistes habités par 3.000 moines; quand Hiouen Thsang explora la même place, 634 après J.-C., le nombre des moines était encore de 2.000 et la ville très florissante. Cette prospérité dura jusqu'aux invasions musulmanes.

A l'époque où Muttra fut pillée et détruite par Mahmoud de Ghazni, en 1017, c'était une magnifique cité, et le conquérant musulman fut émerveillé par la vue de ses monuments. Voici comment il s'exprime dans une lettre déjà citée, adressée à un de ses généraux : « Cette ville merveilleuse renferme plus de mille édifices, la plupart en marbre... Si l'on calcule l'argent qu'ont dû coûter tous ces monuments, ce ne serait pas trop de l'estimer à plusieurs millions de dinars; et encore faut-il dire que pareille cité ne pourrait être construite même en deux siècles. Dans les temples païens, mes soldats trouvèrent cinq idoles d'or, dont les yeux étaient formés de rubis d'une valeur de cinquante mille dinars (650.000 fr.); une autre idole portait comme ornement un saphir pesant quatre cents miskals, et l'image elle-même produisit à la fonte quatre-vingt-dix-huit miskals d'or pur. Nous trouvâmes en outre, une centaine d'idoles d'argent représentant la charge d'autant de chameaux. » La valeur métallique des idoles enlevées par Mahmoud dépassait sept millions de francs.

Prise et détruite bien des fois par des conquérants divers, Muttra a été plusieurs fois reconstruite entièrement; ses édifices démolis ont servi à édifier les monuments nouveaux. C'est aujourd'hui une cité toute moderne, ne possédant pas d'édifices importants. De son passé, il n'est resté que quelques statues gréco-bouddhiques et jaïnas (fig. 122), récemment découvertes dans des fouilles et qui semblent contemporaines du premier siècle de notre ère, à en juger par les inscriptions trouvées dans leur voisinage. Si l'on pouvait démontrer rigoureusement qu'elles furent contemporaines et édifiées dans la même ville, on aurait une nouvelle preuve du peu d'influence que l'art grec a exercé sur l'art hindou, conformément à ce que nous avons expliqué dans un autre chapitre.

Bien que Muttra ne possède plus de monuments remarquables, c'est une des villes les plus pittoresques de l'Inde. Il n'en est que quelques-unes, telles qu'Amritsir et Lahore, dont les maisons soient aussi artistiques et aussi gracieusement ornées.

Parmi les édifices de Muttra, on ne peut guère mentionner que la tour Sati-Bauri (fig. 123 et 124), bâtie en 1570 par la femme du rajah de Jeypor. Son nom lui vient de ce qu'elle aurait été élevée sur l'emplacement du bûcher où se serait brûlée la veuve d'un prince tué par Krishna. La hauteur du monument est d'environ 17 mètres.

Une circonstance bizarre nous a rendu difficile la photographie de ce monument; nous étions gênés par la multitude des singes qui le couvraient, s'agitant et bondissant sur les moindres saillies; nous ne pouvions les chasser complètement, malgré tous nos efforts. Ces animaux

FIG. 122



FIG. 123



FIG. 124



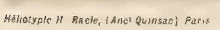


FIG. 122. MUTTRA. STATUES BOUDDHIQUES & JAINIQUES

FIG. 123 & 124. TOUR SATI BAURI (ENSEMBLE & DETAILS)

constituent à Muttra une population aussi nombreuse que les habitants humains. Comme ils sont tenus pour sacrés et que personne n'oserait les maltraiter, ils se multiplient à l'infini. Leur présence suffirait à rendre la ville inhabitable pour un Européen.

MONUMENTS DE BINDERABUN. (Fig. 125 à 132.)

La ville de Binderabun, située près de Muttra, possède des temples nombreux, mais pas très anciens; les deux plus importants sont ceux de Madan Mohan et de Gobindeo représentés ici. Ce dernier est certainement un des plus remarquables de l'Inde; et je suis bien convaincu que s'il était placé en Europe, au sommet d'une colline analogue à l'Acropole, il aurait bientôt une immense réputation.

Ce monument, de style hindo-musulman, remonte seulement à 1490, c'est-à-dire à la période mogole. Il fut construit par un rajah hindou, vassal de l'empereur Akbar. Bien que l'architecte eût de nombreux modèles sous les yeux, il sut se soustraire à leur influence et créer un monument absolument original.

Le temple de Gobindeo (1) est construit en grès rouge. Bien qu'il ne soit pas très grand, puisqu'il n'a guère plus de 15 mètres de hauteur, 25 mètres environ de façade, et 45 mètres de profondeur, son aspect est très imposant. Son plan a la forme d'une croix grecque; les quatre bras de la croix sont couverts par des voûtes formées d'arches rayonnantes comme celles de nos églises gothiques, mode de construction presque unique dans l'Inde. Les monuments de l'Inde diffèrent trop en général des monuments européens pour qu'on puisse songer à établir de comparaison entre eux. Je ne vois guère que le temple précédent qui puisse être rapproché des nôtres. Si on veut le comparer aux édifices grecs de ce type classique dont la Madeleine de Paris ou la Bourse présentent de bonnes copies, je n'hésite pas à déclarer que le temple hindou leur est im-

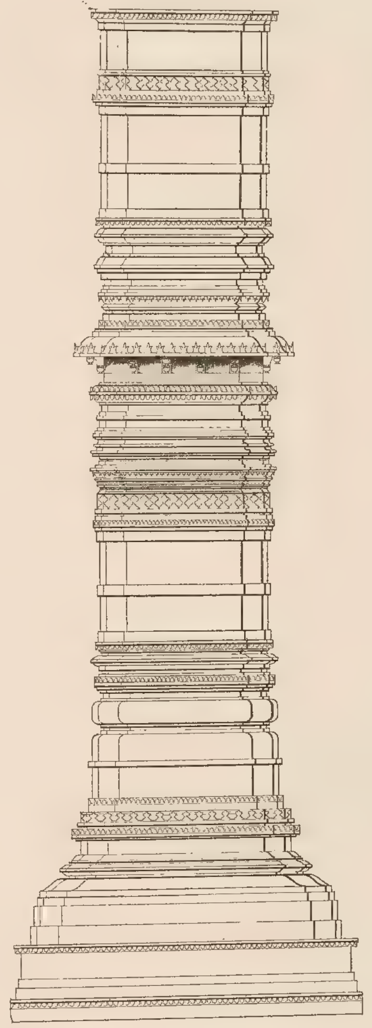


Fig. 132. — BINDERABUN. — Détail d'un pilier du temple de Gobindeo.

(1) Quoique ce temple soit fort connu et situé dans une des villes de l'Inde les plus fréquentées, on n'en trouve dans les livres, et notamment dans Fergusson, que des représentations fort inexactes. L'intérieur n'en avait été, à ma connaissance, jamais représenté.

mensément supérieur. Je n'insisterai pas d'ailleurs sur cette opinion trop contraire aux idées esthétiques acquises par notre éducation classique. Nous avons vécu pendant trop longtemps avec des Grecs et des Romains pour arriver à comprendre aisément des formules d'art si différentes des leurs.

Non loin du temple précédent se trouve celui de Madan Mohan, dont nous donnons deux figures (fig. 131 et 132). Il ne supporte aucune comparaison avec le temple de Gobindeo. Il se rapproche des autres temples hindous modernes de l'Inde, et nos figures nous dispensent d'une description spéciale. Il présente, comme beaucoup de temples de cette époque, une combinaison des deux styles musulman et hindou.

FIG 126

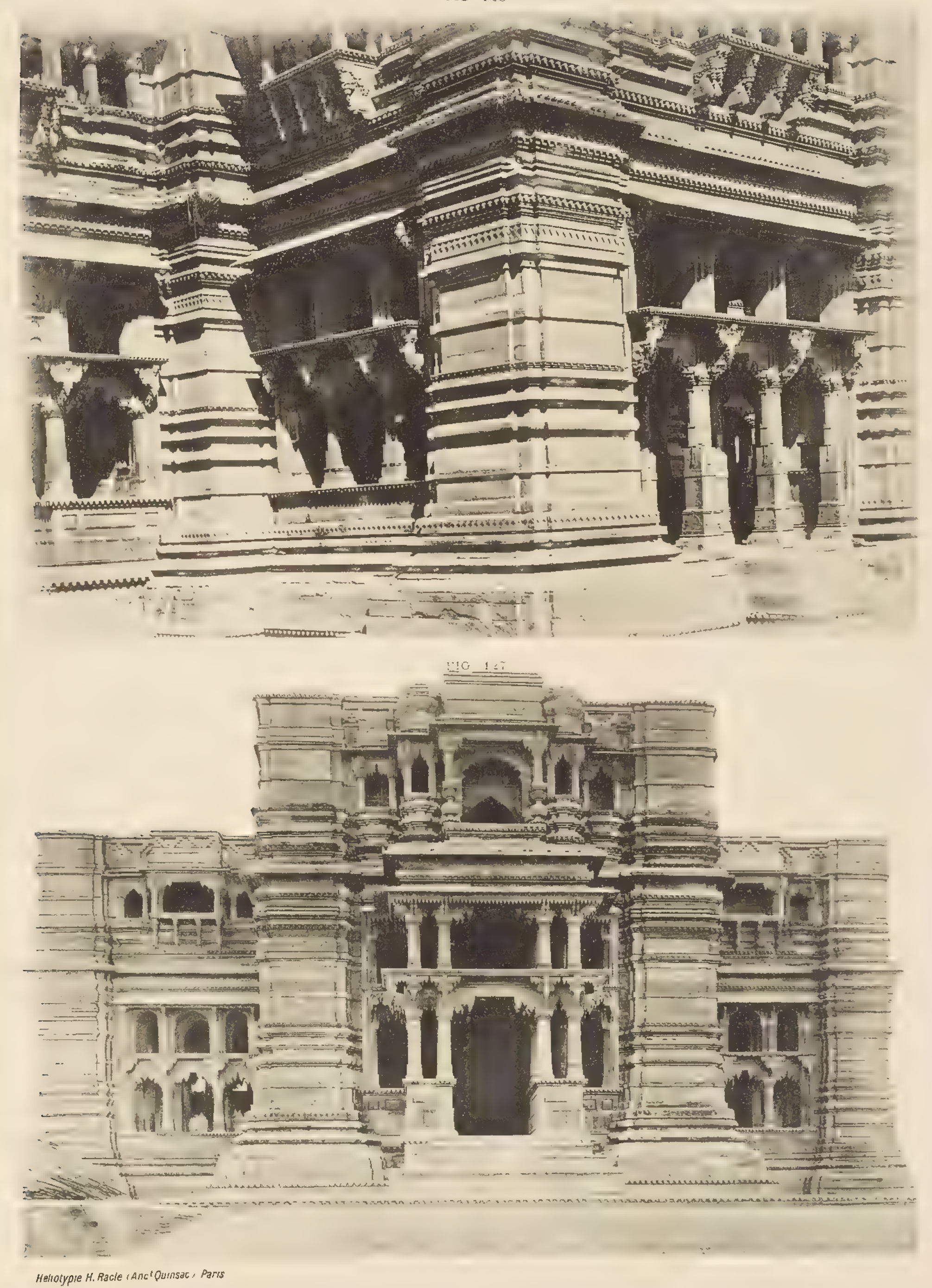


FIG 127

Heliotype H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris

FIG 126. BINDERABUN. TEMPLE DE GOBINDEO. DÉTAILS D'ARCHITECTURE

FIG 127. BINDERABUN. TEMPLE DE GOBINDEO (FAÇADE)

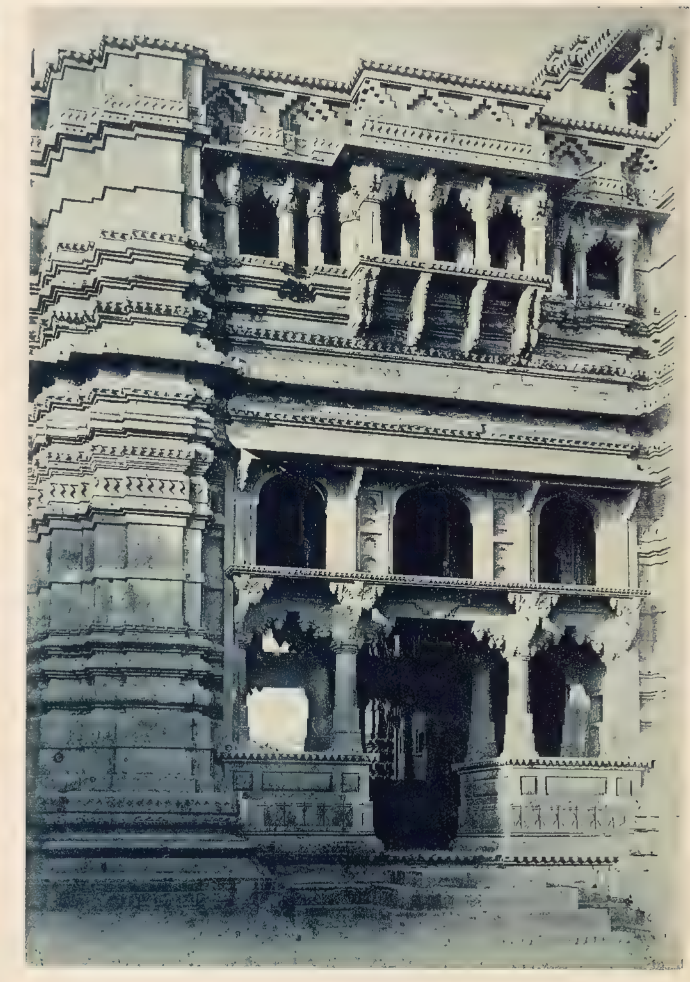



FIG. 128 & 129   BINDERABUN. TEMPLE DE GOBINDEO (DÉTAILS D'ARCHITECTURE)

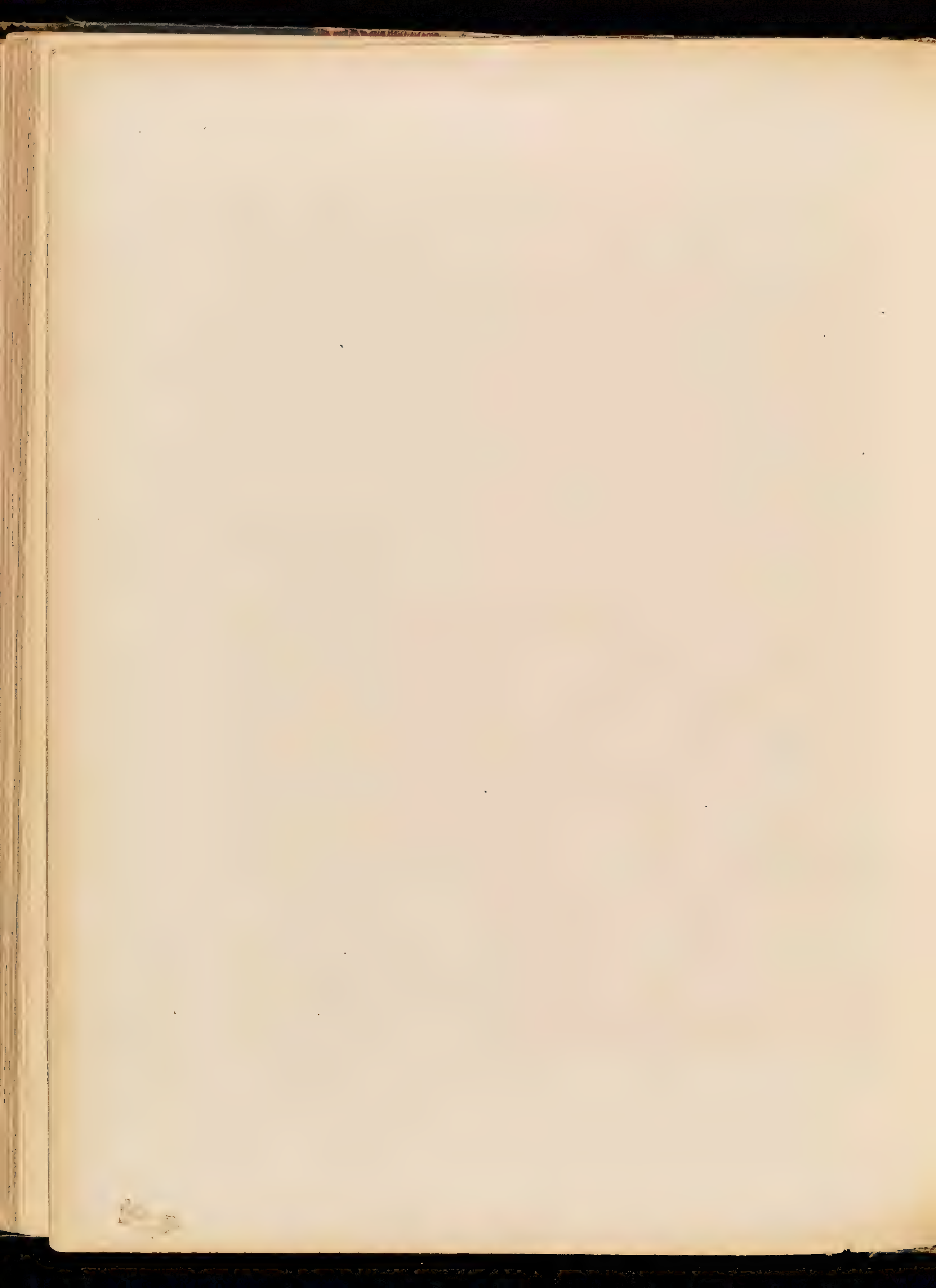


Fig. 130. — BINDERABUN. — Intérieur du temple de Gobindeo.



Héliotypie H. Racle, (Anc. Quinsac), Paris

FIG 131. BINDERABUN. TEMPLE DE MADAN MOHAN (FAÇADE)





FIG. 132 BINDERABUN. TEMPLE DE MADAN MOHAN

(VUE PRISE EN ARRIERE)

MONUMENTS D'ODEYPOUR. (Fig. 133 à 139.)

Odeypour, capitale actuelle du Meywar, dans le Rajpoutana, est une des plus pittoresques cités de l'Inde. Son accès difficile l'ayant préservée de toutes les influences européennes, elle a conservé par son aspect et les mœurs de ses habitants toute la physionomie d'une ancienne ville hindoue.

Elle n'est pas très ancienne, puisqu'elle fut fondée seulement en 1580 par Odey Sing, qui y transporta sa capitale après le sac de Chittor par Akbar; mais les Rajpouts y emportèrent avec eux toutes leurs vieilles traditions, mœurs et coutumes. Son souverain est le descendant de la plus vieille famille royale du monde; il y a plus de 1000 ans qu'elle gouverne ce pays, et



Fig. 133. — Odeypour. — Vue d'ensemble du palais et du lac.

elle prétend descendre en droite ligne de Rama, incarnation de la divinité, qui vivait 3000 ans avant J.-C. Le maharana d'Odeypour est à peu près le seul souverain actuel de l'Inde dont la dynastie soit ancienne. Les autres dynasties sont d'origine fort récente, puisqu'elles ne remontent guère qu'à l'époque de la dislocation de l'empire mogol, et n'ont pas, par conséquent, deux siècles d'existence.

Bien que le lac sur les bords duquel est situé le palais du maharana, soit, comme un grand nombre de lacs de l'Inde, artificiel, il l'emporte sur les plus beaux lacs du nord de l'Italie, et ce n'est qu'à eux seuls qu'on peut le comparer. Il est parsemé d'îles ornées de palais et offre des sites d'une merveilleuse beauté.

Le grand palais des rois d'Odeypour est le plus remarquable de tous ceux du Rajpoutana. Bien que les influences musulmanes y soient visibles, les traditions architecturales hindoues y furent religieusement respectées par les souverains du pays. Son ensemble est tout à la fois pittoresque et imposant.

Nos planches (fig. 133 à 137) donnent des vues des diverses parties du palais du Maharana, ainsi que des petits palais situés dans les îles du lac sur les bords duquel il est construit.

A 8 kilomètres à l'est d'Odeypour, dans un village nommé Ahar, se trouve le Maha Sâti ou cimetière, contenant les tombeaux où sont déposées les cendres des rois d'Odeypour après leur crémation. Ce cimetière contient des monuments remarquables, notamment le tombeau où furent

déposées, en 1733, les cendres de Sangram Singh, avec celles de vingt et une de ses femmes qui se brûlèrent sur son bûcher. Ce mausolée, et d'autres du même cimetière, sont représentés dans nos planches (fig. 138 et 139). C'est avec raison que Fergusson dit qu'il serait difficile de trouver un pareil cimetière dans aucune autre partie du monde.

C'est au nord d'Odeypour que se trouve la ville aujourd'hui déserte de Nagda, dont nous avons précédemment décrit quelques temples.

FIG. 134.



FIG. 135.



Heliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris.

FIG. 134. ODEYPOUR PETIT PALAIS SUR LE LAC.

FIG. 135. PALAIS DU MAHARANA DU MEYWAR (FAÇADE DU COTE DU LAC)

FIG. 136.



FIG. 137.



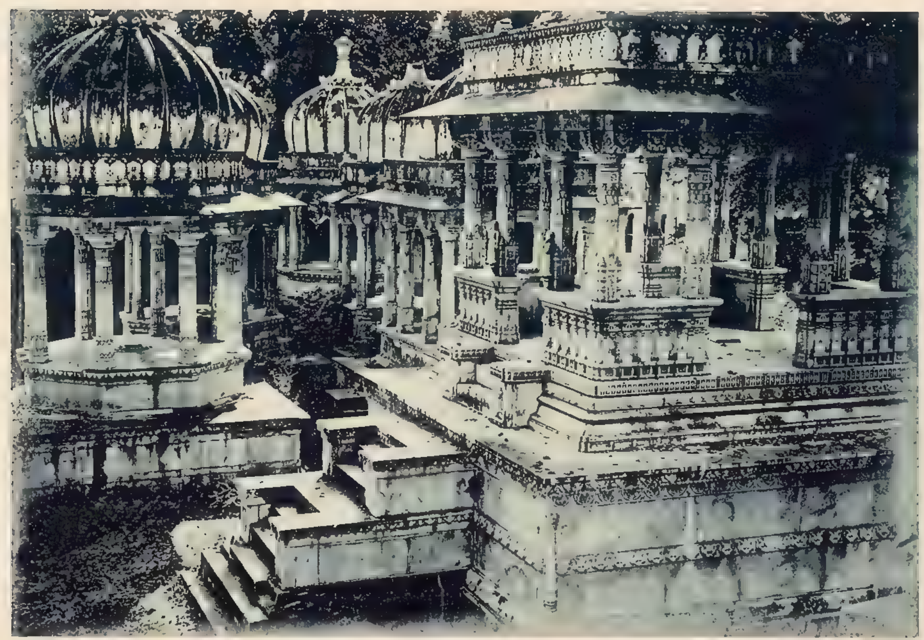
Héliotypie H. Racle, (Anc^t Quinsac), Paris

FIG. 136. ODEYPOUR. PALAIS DU MAHARANA DE MEYWAR. (FAÇADE DU COTÉ DE LA COUR).
FIG. 137. VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DU MAHARANA.

FIG. 138



FIG. 139



Héliotypie H. Racle, (Anc^t Quinsac), Paris

FIG. 138 & 139. ODEYPOUR. MAUSOLÉES DES ROIS DU MEYWAR

CHAPITRE III.

ARCHITECTURE DU GUZRAT.



On peut citer le Guzrat comme une des rares provinces de l'Inde dont l'architecture soit bien homogène. Ses plus beaux monuments encore debout sont situés dans son ancienne capitale, Ahmedabad.

La fondation de la ville qui devait porter un jour le nom d'Ahmedabad remonte au onzième siècle de notre ère. Elle fut pendant 150 ans la capitale du Guzrat, dont l'étendue est égale à celle de la Grande-Bretagne, et dont la population a toujours conservé une autonomie remarquable, malgré la diversité des races qui la composent. Cette province a toujours été réputée parmi les plus industrieuses de l'Inde, et, de tout temps, les lettres et les arts y ont brillé d'un vif éclat.

C'était du reste une région célèbre dès la plus haute antiquité; elle commerçait jadis avec l'Arabie et l'Égypte. Ses conquérants sont mentionnés dans l'antique épopée hindoue, le Mahâbhârata.

Le Guzrat a toujours été le principal centre du Jaïnisme, secte religieuse analogue au Bouddhisme, et qui, à un certain moment, dut jouer dans l'Inde un rôle aussi important, à en juger par ses monuments. C'est aux Jaïnas que sont dus les monuments les plus importants du Guzrat. Les Mahométans n'ont guère fait que les adapter à leur culte.

Dès le premier siècle de l'hégire, les Arabes envahirent le Guzrat, mais ils n'y séjournèrent pas. Malgré l'invasion postérieure de Mahmoud le Ghaznévide, cette province garda son indépendance jusqu'à l'empereur Feroze Tugluck. En 1391, un Hindou rajpout, converti à l'Islamisme, et du nom de Muzzafar, fut fait vice-roi du Guzrat.

Ce fut en 1412, que le sultan Ahmed, petit-fils de Muzzafar, transporta sa capitale dans la cité à laquelle il donna son nom, et qui devint Ahmedabad.

Les anciens monuments hindous de style jaïna furent transformés en mosquées. Ceux qui s'élevèrent ensuite conservèrent le même style; et, sans l'addition des arcades, des minarets et des inscriptions arabes, les monuments d'Ahmedabad pourraient être considérés comme purement hindous. C'est pour cette raison qu'il m'a semblé tout à fait impossible de les classer avec les monuments de la période musulmane.

En 1572, Ahmedabad fut conquise par l'empereur Akbar, et fit dès lors partie de l'empire

mogol. Elle fut gouvernée pendant 150 ans par des vice-rois envoyés de Delhi. Parmi eux figurèrent les futurs empereurs shah Jehan et Aurengzeb, avant leur accession au trône de leurs ancêtres.

C'est sous la domination mogole qu'Ahmedabad atteignit l'apogée de sa splendeur. Elle passait alors pour la plus belle ville de l'Hindoustan, et elle était sans doute aussi la plus opulente cité de l'univers. Sa population dépassait 2 millions d'habitants; ses voyageurs, ses commerçants étaient en relations constantes avec l'Arabie, l'Afrique et toutes les parties de l'Inde. Ses manufactures de brocart, de velours de soie, de satin, de papier, étaient célèbres partout. Ses artisans travaillaient le bois, l'or, l'ivoire avec une perfection qu'il serait difficile de dépasser. Ce sont encore les artisans du Guzrat qui travaillent ces boîtes de santal incrusté, connues sous le nom de boîtes de Bombay.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, les Mahrattes commencèrent à envahir le Guzrat, et, après 25 ans de luttes, le pouvoir des Musulmans y était éteint. Ces nouveaux conquérants n'exercèrent qu'un rôle destructeur. C'est à eux surtout que sont dues les ruines qui couvrent aujourd'hui cette cité jadis si prospère. Leur pouvoir fut renversé pendant ce siècle par la puissance britannique.

MONUMENTS D'AHMEDABAD. (Fig. 140 et 151.)

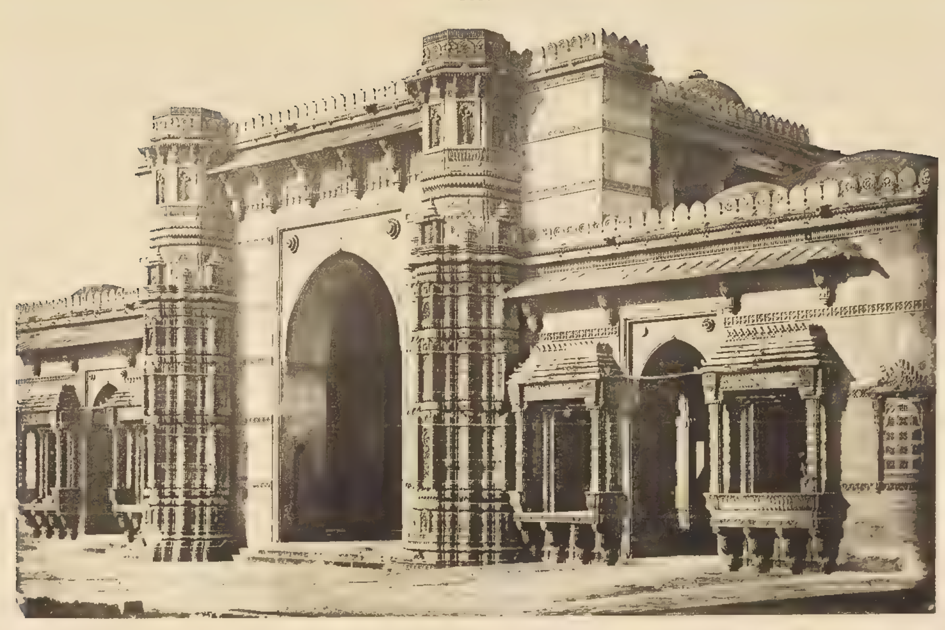
Bien qu'appartenant à la période musulmane, les monuments d'Ahmedabad sont, comme je le disais plus haut, trop visiblement hindous pour qu'on puisse les classer ailleurs que parmi les monuments hindous. Sans l'adjonction d'arcades, de minarets et d'inscriptions arabes, il serait impossible de les prendre pour des mosquées. Ils appartiennent à ce type d'édifices jaïnas, dont nous avons trouvé les plus remarquables spécimens au Mont Abou. Les dômes eux-mêmes restent généralement jaïnas, c'est-à-dire qu'ils sont octogonaux et formés d'assises horizontales appuyées sur des architraves reposant elles-mêmes sur douze colonnes.

Considérées simplement au point de vue de leur plan géométrique, les mosquées d'Ahmedabad sont, comme toutes les mosquées, constituées par une vaste cour rectangulaire entourée de galeries couvertes; sur un des côtés du rectangle, la galerie est plus profonde et devient le sanctuaire; ce dernier est généralement recouvert de trois dômes, supportés, comme tous les dômes jaïnas, par douze colonnes; mais, à Ahmedabad, le dôme central est plus haut que les deux autres. Son élévation est obtenue par l'addition, sur le front, de piliers deux fois plus haut que les autres, et sur les trois autres côtés par la superposition de piliers supportés par le toit qui sert de base aux autres dômes. Cette disposition a l'avantage d'accroître la quantité de lumière qui peut pénétrer dans l'édifice.

Lorsqu'il devint nécessaire d'agrandir les sanctuaires des mosquées, et par conséquent les dômes, cet agrandissement ne fut pas obtenu en augmentant le diamètre de ces derniers, mais simplement en multipliant leur nombre : c'est ainsi que dans la grande mosquée, au lieu de trois dômes sur une même ligne, il y en a cinq, toujours supportés chacun par douze piliers. Chaque dôme étant répété trois fois en profondeur, leur nombre total se trouve donc ainsi porté à quinze.

On remarque dans la plupart des mosquées d'Ahmedabad des niches remplies de fines sculptures géométriques. Dans les temples jaïnas, ces niches étaient remplies de statues. La représentation de figures humaines étant interdite par la loi musulmane, et des niches vides produisant un vilain effet, la seule solution possible était de les remplir de réseaux géométriques.

FIG. 140



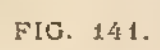


FIG. 141.



Héliotypie H. Racle, (Anc^t Quinsac), Paris

FIG 140. AHMEDABAD. FAÇADE DE LA MOSQUÉE DE LA REINE A MYRZAPOUR

FIG 141. FAÇADE DE LA GRANDE MOSQUÉE D'AHMEDABAB



FIG .42 AHMEDABAD. MINARET DE LA MOSQUÉE RANI SIPRI.

FIG. 143. AHMEDABAD. MINARETS DE LA MOSQUÉE MOAFIZ KHAN.



FIG. 144. AHMEDABAD. MIRAHB EN MARBRE DE LA MOSQUÉE MOAFIZ KHAN. DETAILS DES SCULPTURES



Héliotyp. E. H. Racle (Anct Quinsac) Paris

FIG. 145. AHMEDABAD. INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE MOAFIZ KHAN.

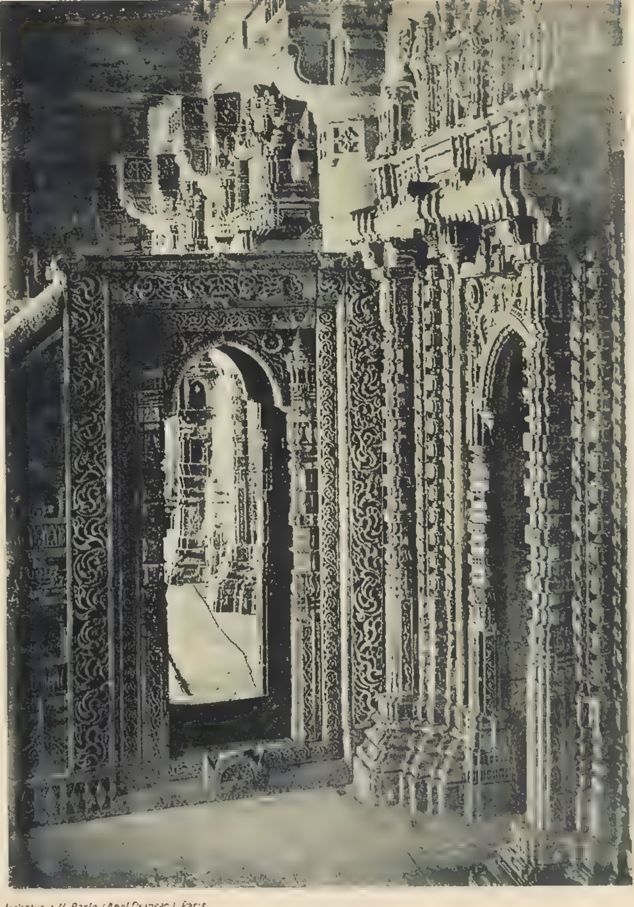


FIG. 146. AHMEDABAD. MIRAHB DE LA MOSQUÉE DE LA REINE A SARINGPORE

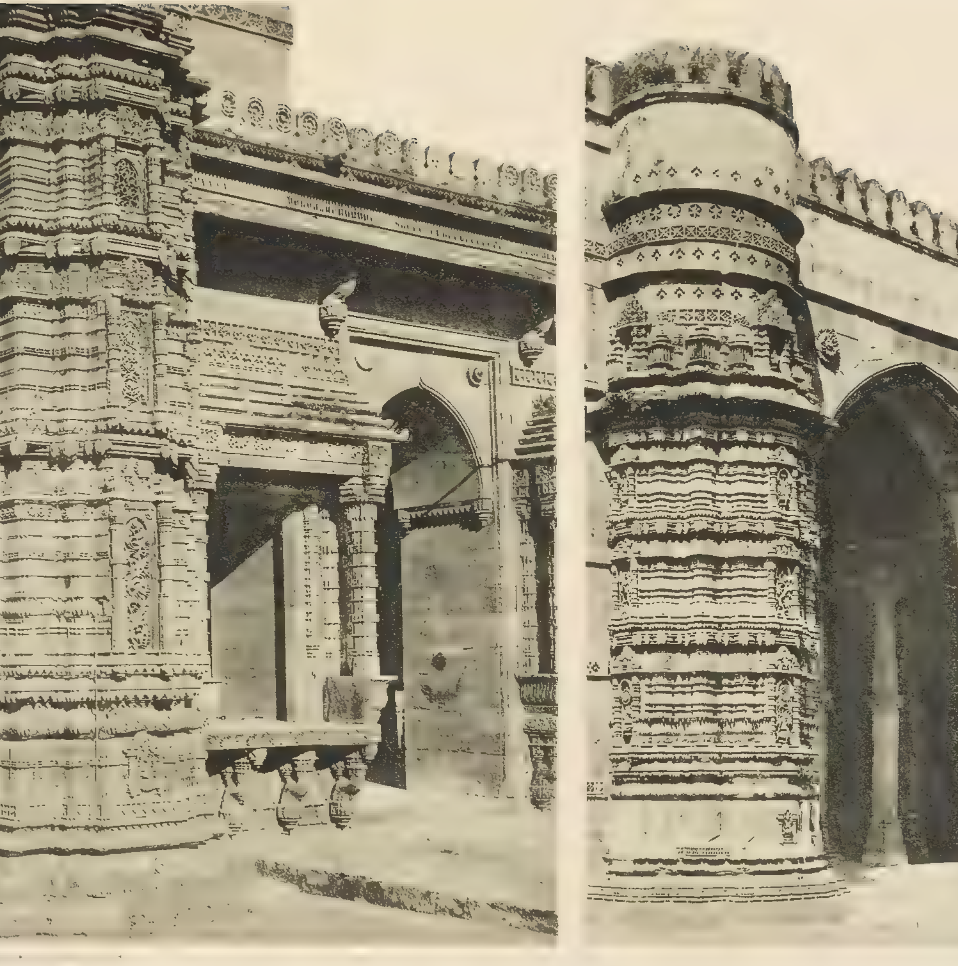


FIG 147. AHMEDABAD. MOSQUÉE DE KOUTAB SHAH.
DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE LA FAÇADE.



FIG. 148. AHMEDABAD. MOSQUÉE DE LA REINE A MYRZAPORE.
DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE LA FAÇADE.

Presque tous les monuments remarquables d'Ahmedabad ont été construits au quinzième siècle. On conçoit aisément qu'édifiés par le même peuple, dans la même ville et à la même époque, ils doivent présenter de grandes analogies. On y constate cependant quelques variétés

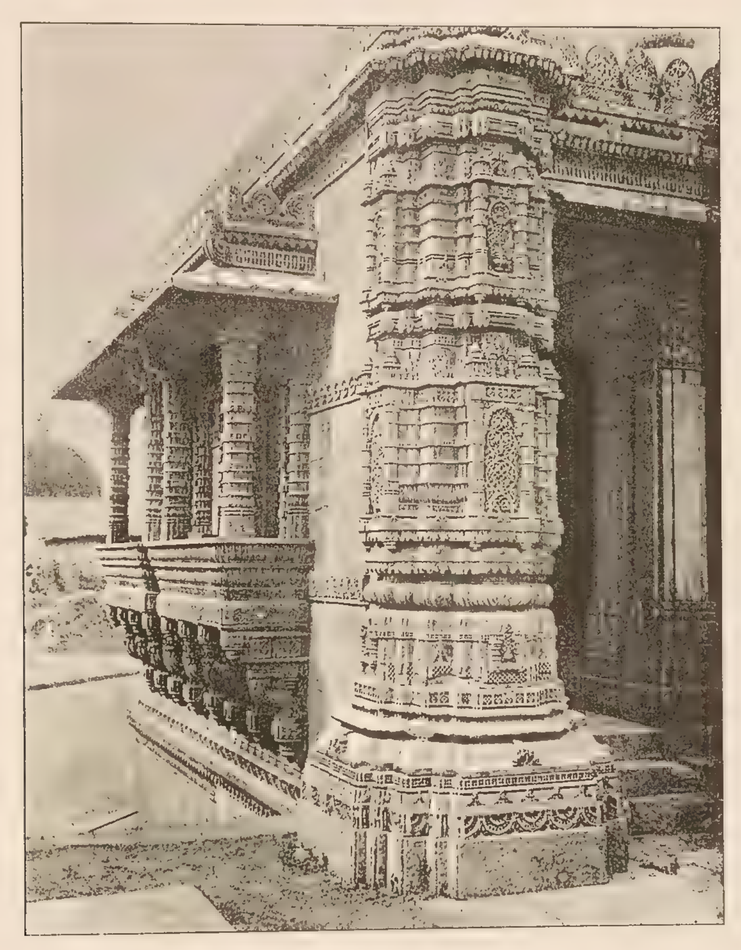


Fig. 149. — AHMEDABAD. — MOSQUÉE RANI SIPRI. Détails d'ornementation.
Hauteur de la portion représentée sur le dessin, 4m,50.

de style. Pour rendre plus facile leur étude comparative j'ai eu soin de rapprocher sur les planches les parties qu'il pouvait être intéressant de comparer : minarets, mirahbs, etc., au lieu de décrire chaque monument d'une façon séparée. Voici d'ailleurs quelques indications sur la construction et la destination des monuments représentés.

Grande mosquée d'Ahmedabad (fig. 141). — La grande mosquée d'Ahmedabad est une des plus magnifiques de l'Inde, aussi bien par la beauté de ses formes que par ses grandes dimensions. Une

des inscriptions arabes dont elle est couverte fait connaître qu'elle fut terminée en 1424 par le sultan Ahmed Ier. Elle est construite en grès et pavée en marbre blanc. Sa longueur est d'environ 116 mètres, sa largeur de 79 mètres. La partie qui sert de sanctuaire a 64 mètres de largeur sur 29 mètres de profondeur et 15 mètres de hauteur.

Le sanctuaire contient près de 300 piliers supportant 15 dômes richement ciselés. Les mirahbs sont ornementés de marbres de couleur.

Peu de monuments de l'Inde produisent une impression plus frappante que cette mosquée. L'association des deux styles musulman et jaïna est si parfaite, qu'un observateur non prévenu ne pourrait jamais supposer qu'il se trouve en présence d'un monument formé par la combinaison d'éléments d'origines aussi différentes.

Mosquée de la reine, à Myrzapore (fig. 140 et 148). — Cette mosquée fut construite dans la première moitié du quinzième siècle ; on ignore par qui. Elle est recouverte de trois dômes supportés par trente-six piliers. Sa longueur est de 31 mètres, la profondeur de son sanctuaire de 14 mètres. Les minarets, brisés par un tremblement de terre, n'ont plus qu'une dizaine de mètres de hauteur.

La délicatesse d'ornementation de toutes les parties de cette mosquée est frappante. L'arcade musulmane y est fréquemment employée; mais les constructeurs hindous, peu familiers avec cette forme, n'ont pas cherché à la décorer, et sa simplicité contraste avec la richesse d'ornementation des parties voisines.

Mausolée et mosquée de Rani Sipri (fig. 142 et 149). — Cette mosquée fut bâtie en 1431 par Rani Sipri, épouse d'un fils d'Ahmed Shah. La délicatesse de son ornementation en fait un véritable bijou de sculpture, capable de soutenir la comparaison avec les plus ornementées de nos cathédrales gothiques. Sa largeur est d'environ 17 mètres entre les deux minarets. La hauteur de ceux-ci est de 16 mètres. N'ayant pas de galeries pour appeler les fidèles à la prière, ils constituent de simples ornements.

Fig. 150. — Ahmedabad. — Minarets d'une mosquée détruite. — *Hauteur totale, environ 30^m^.*

Ce monument est presque exclusivement de style jaïna : l'arcade musulmane n'y est employée que dans la porte d'entrée.

Mosquée de Mohafiz khan (fig. 144 et 145). — La mosquée dite de Mohafiz khan, du nom de son fondateur qui était gouverneur d'Ahmedabad, fut construite en 1465. Comme la précédente, elle est assez petite, puisqu'elle n'a pas tout à fait 16 mètres de largeur et 11 mètres de profondeur, et que ses minarets n'ont que 16 mètres de hauteur, mais elle est une des plus richement ornées d'Ahmedabad. Elle possède des mirahbs de marbre blanc fouillés comme de véritables pièces d'orfèvrerie, ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'examen de nos planches.

Mosquée de la reine, à Saringpore (fig. 146). — Cette mosquée fut construite vers le milieu du

quinzième siècle pour la femme d'un vizir. Son style est identique à celui des monuments qui précèdent. Je me borne donc à la mentionner et à représenter une de ses parties les plus intéressantes.

Mosquée de Koutab shah (fig. 147). — Je ne fais également que mentionner cette mosquée dont le style ne diffère pas des précédentes. Elle fut construite en 1446. Sa façade a cinq arches : l'arche centrale est flanquée, comme dans la plupart des autres mosquées, de deux minarets.



Fig. 151. — Ahmedabad. — Ruines du palais et de la mosquée de Sirkej.

Monuments divers d'Ahmedabad. — Un volume ne suffirait pas à décrire dans leurs détails les monuments d'Ahmedabad. Bien que ceux qui précèdent suffisent à en donner une idée assez complète, j'en représente encore quelques-uns intéressants à divers titres. Ce sont les suivants : 1° La mosquée de shah Alum (fig. 154) à 3 kilomètres de la ville. Elle fut bâtie en 1480. Son architecture se rapproche beaucoup plus, comme on le voit aisément par notre figure, de l'architecture musulmane que les autres monuments d'Ahmedabad. 2° La mosquée de Mohamed shah à Sirkej (fig. 151 et 153), village à 8 kilomètres d'Ahmedabad (1). Comme la précédente, la mos-

(1) Je reproduis cette mosquée et la précédente d'après des photographies que j'ai trouvées dans le commerce. Les autres planches relatives à Ahmedabad ont été exécutées d'après mes photographies.

quée de Mohamed shah se rapproche du style purement musulman. 3° Ruines du palais de Sirkej (fig. 151). 3° Minarets d'une mosquée aujourd'hui disparue (fig. 150). On ignore le nom de la mosquée à laquelle appartenaient ces minarets et la date de leur construction. Leur hauteur, d'après une mesure trigonométrique sommaire que m'ont rendue fort difficile les constructions

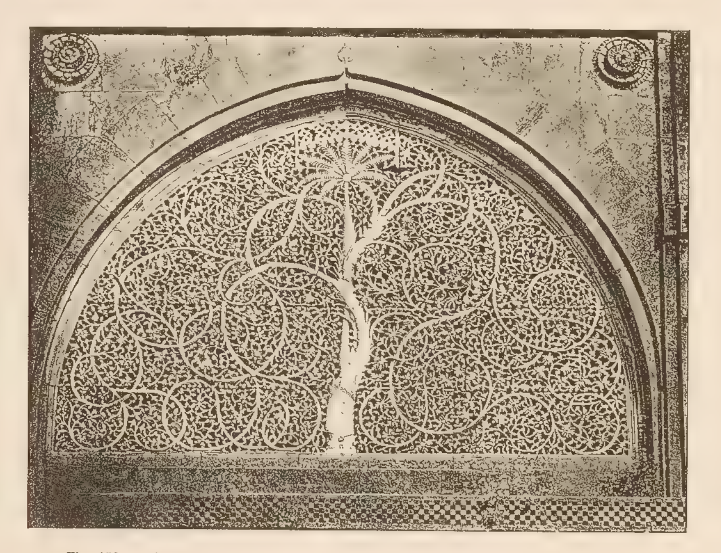


Fig. 152. — AHMEDABAD. — Fenêtre en marbre sculpté à jour d'une ancienne mosquée.
Hauteur totale de la partie sculptée : environ 2m,15.

et les jardins qui les entourent, est d'environ 30 mètres. D'après leur style, je suppose qu'ils ont dû être édifiés à la fin du quinzième siècle. 4° Fenêtre de marbre d'une ancienne mosquée (fig. 152). Cette magnifique fenêtre représente les débris d'une mosquée construite au temps d'Ahmed shah. Elle a 3m,50 de largeur sur 2 mètres de hauteur. L'art de travailler le marbre n'a jamais été poussé plus loin en Europe ni dans l'Inde à aucune époque.

FIG. 153.



FIG 154



Heliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG 153. AHMEDABAD COUR DE LA MOSQUÉE MOHAMED SHAH
FIG. 154. COUR DE LA MOSQUÉE SHAH ALUM.

MONUMENTS DE PALITANA. (Fig. 155 à 156.)

Palitana, au sud d'Ahmedabad, dans la péninsule de Kattyawar, est située au pied d'une montagne couverte de temples construits depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours. Très analogues par leur architecture ou au moins par leurs détails d'ornementation à ceux d'Ahmedabad et du

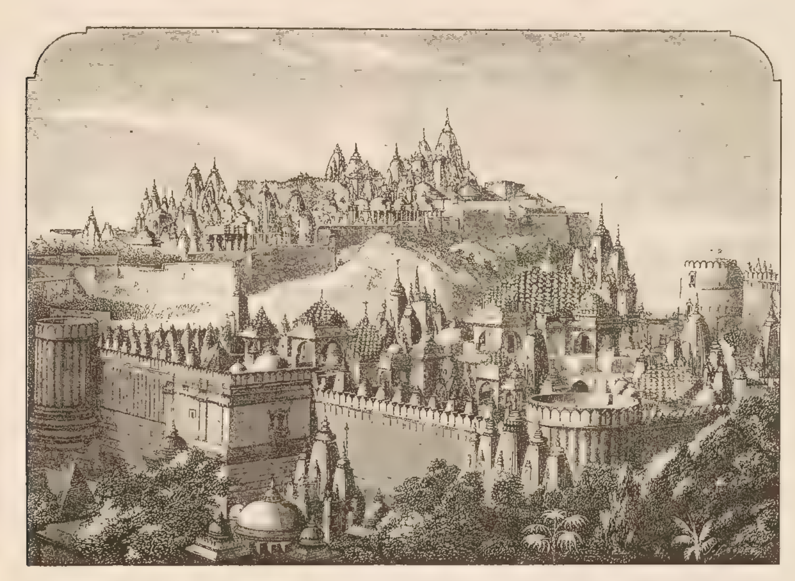


Fig. 155. — PALITANA. — VUE D'ENSEMBLE DES TEMPLES DE LA MONTAGNE SACRÉE.
Gravure empruntée à une brochure du colonel Biggs.

Mont Abou, ils leur sont fort inférieurs dans les détails d'exécution. Ces temples ne présentant pas de types spéciaux, j'ai jugé inutile d'en faire une étude particulière, et je me borne à en donner une figure d'ensemble (fig. 155) avec la vue d'un sanctuaire jaïna en marbre blanc bâti au commencement de ce siècle (fig. 156) (1). Il rappelle, par sa richesse et le fini de ses sculptures, les sanctuaires du Mont Abou. Il est bien rare d'ailleurs de rencontrer dans l'Inde des temples modernes dont l'ornementation atteigne un pareil degré de perfection. Généralement les temples modernes sont assez médiocres, alors même que leurs architectes avaient d'excellents modèles sous les yeux. C'est ainsi, par exemple, que le seul monument moderne d'Ahmedabad, le temple jaïna de Hutti-Sing, ne peut être en aucune façon comparé aux anciens édifices de la même ville. Il leur est même tellement inférieur que j'ai jugé inutile de reproduire aucune des photographies que j'en ai prises.

(1) Cette planche a été exécutée d'après une photographie du capitaine Lyon.



Héliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac). Paris.

FIG. 156. PALITANA. SANCTUAIRE DE L'UN DES TEMPLES SITUÉS SUR LA MONTAGNE.

CHAPITRE IV.

ARCHITECTURE DU CENTRE DE L'INDE.



ANS le centre de l'Inde les monuments sont peu nombreux, mais ils peuvent être rangés parmi les plus intéressants. Certains d'entre eux, le temple d'Ambernath, par exemple, n'offrent pas des différences sensibles avec ceux déjà étudiés; mais il en est d'autres, tels que ceux d'Ellora, qui présentent une architecture toute particulière.

C'est également dans le centre de la Péninsule que nous allons trouver des temples souterrains qui, au lieu d'être exclusivement bouddhiques comme ceux de Karli, Ajunta, etc., sont consacrés, soit exclusivement au culte brahmanique, tels que ceux d'Éléphanta, soit en partie au culte bouddhique, tels que ceux d'Ellora. Ces derniers se trouvent parmi les temples dont l'examen nous a mis sur la voie de la théorie exposée dans un autre travail et que nous ne faisons qu'indiquer sommairement dans celui-ci : l'explication de la disparition du Bouddhisme par son absorption graduelle dans le Brahmanisme.

MONUMENTS D'ELLORA. (Fig. 157 à 166.)

Les temples d'Ellora étant les plus connus de l'Inde, et ceux qui ont été le plus souvent décrits, il serait peu intéressant de nous appesantir ici sur leur étude. Suivant le principe général qui domine tout cet ouvrage, nous nous attacherons beaucoup plus à les représenter qu'à les décrire; et, bien qu'arrivant après d'autres, la plupart de nos planches ne feront pas double emploi avec celles publiées jusqu'ici, puisqu'elles représentent généralement des intérieurs et des bas-reliefs qui n'avaient pas encore été reproduits, et qui sont pourtant des plus intéressants à connaître.

Les temples d'Ellora sont, comme ceux d'Ajunta, creusés dans les flancs d'une montagne formant un grand amphithéâtre, dont le sommet est couronné par le petit village de Rozah, où se trouve le tombeau de l'empereur Aurengzeb. Il est situé à 22 kilomètres N.-O. d'Aurengabad.

Les excavations qui constituent les temples d'Ellora sont au nombre d'une trentaine, et

creusées sur une longueur de 2 kilomètres dans le flanc ouest de la montagne. Leur entrée se trouve perdue dans des gorges profondes, couvertes de jungles et d'arbres séculaires. Ces temples et ces monastères, où tant de générations d'hommes ont vécu, et qui rappellent les œuvres les plus colossales des anciens Égyptiens sont silencieux aujourd'hui, et leur merveilleuse splendeur n'est animée que par quelques misérables mendiants qui suivent les pas des voyageurs.

Les divers temples d'Ellora ont été construits à des époques assez différentes; le plus ancien, celui de Viswakarma, remonte à l'an 500 de notre ère; le plus récent, le Kaïlasa, ne paraît pas postérieur à l'an 800. Ils ont été construits par conséquent pendant une période de 300 ans.

Cette période du sixième au neuvième siècle, pendant laquelle ont été édifiés les monuments d'Ellora est celle où, suivant nous, le Bouddhisme retournait graduellement au Brahmanisme pour se fusionner avec l'ancien culte, qui devait l'absorber bientôt tout entier. Au lieu d'y figurer seul, ou entouré seulement de deux personnages, comme dans les monuments antérieurs, Bouddha, sans perdre encore sa prédominance, est entouré de nombreuses divinités accessoires, constituées non seulement par une longue série de Bodhisatwas (futurs Bouddhas), mais encore par d'anciennes divinités purement brahmaniques. Il est fort difficile de les identifier toutes, à en juger par la différence d'interprétation que j'ai eu occasion de constater chez les pandits les plus instruits; mais il en est sur lesquelles le doute n'est pas possible. Parmi les sculptures des temples essentiellement bouddhiques d'Ellora, on voit figurer notamment Indra, dieu du ciel; Kali, déesse de la mort; Sarasvati, déesse de la science, épouse de Brahma; Ganésa, dieu de la sagesse, etc.

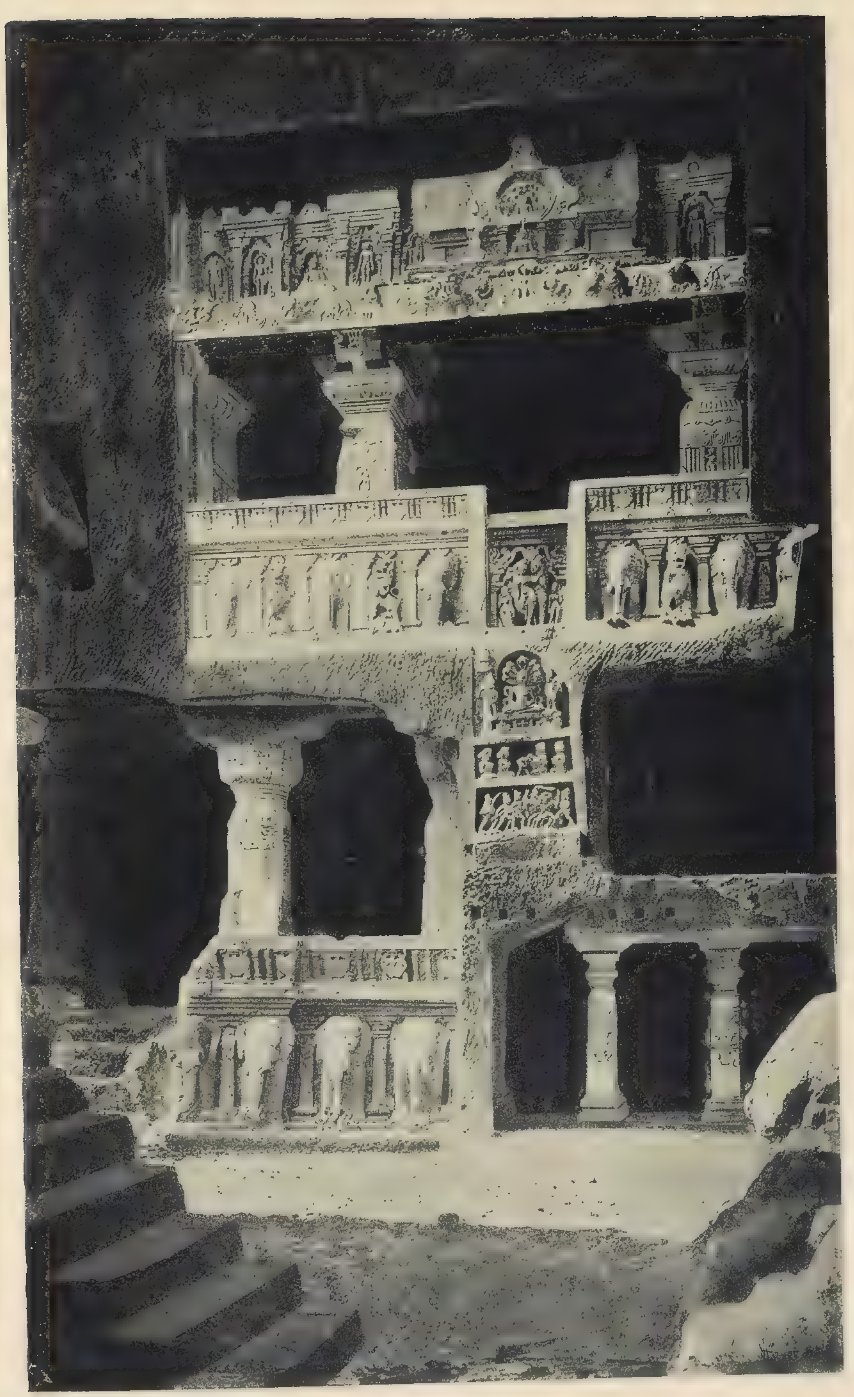
Les temples d'Ellora nous permettent ainsi d'assister à cette phase de transformation que l'Inde traversa du sixième au neuvième siècle de notre ère, et dont il reste si peu de traces dans l'Inde proprement dite, mais qu'on peut étudier facilement au Népal, comme nous le verrons dans un autre chapitre. Non seulement les temples d'Ellora nous montrent cette phase de transition, mais ils nous présentent précisément la partie de cette phase où un certain nombre de temples sont presque exclusivement bouddhiques, tandis que d'autres, à peine postérieurs, sont exclusivement brahmaniques. C'est là précisément ce que nous observons aujourd'hui au Népal, dont une partie des temples sont consacrés au culte bouddhique mélangé de divinités brahmaniques, et l'autre au culte presque exclusivement brahmanique, c'est-à-dire avec de très faibles influences bouddhiques.

Ce ne sont pas seulement aux religions brahmanique et bouddhique, mais encore à la religion jaïnique que sont consacrés les temples d'Ellora. Ils représentent ainsi la synthèse de tous les dieux de l'Inde, depuis les vieilles divinités védiques jusqu'aux dernières incarnations des dieux brahmaniques.

Quelques temples d'Ellora sont en plein air, mais la plupart sont souterrains, et à plusieurs étages supportés par des piliers massifs admirablement sculptés. On remarque que l'arc en fer à cheval des anciens temples souterrains bouddhiques a disparu; les dagobas ne s'y montrent également que d'une façon exceptionnelle.

L'énumération de tous les temples d'Ellora étant, au point de vue de l'architecture, sans intérêt, nous ne mentionnerons que les principaux.

Temple de Viswakarma. — Le plus important des temples bouddhiques d'Ellora est le chaïtya de Viswakarma. Il est formé d'une nef centrale et de deux ailes latérales. La longueur totale du



Héliotypie H. Racle. (Ancᵗ Quinsac). Paris

FIG. 157. ELLORA. FAÇADE DU TEMPLE SOUTERRAIN D'INDRA.

temple est de 26 mètres, sa largeur de 13 mètres, sa hauteur de 10 mètres. Trente-huit piliers octogonaux séparent la nef centrale des ailes latérales. La voûte est taillée dans les parois de la montagne. Les différentes surfaces du temple sont couvertes de nombreuses sculptures.

Le fond de l'édifice est formé par un immense dagoba ou autel, de 8 mètres de hauteur sur près de 5 mètres de largeur, au pied duquel est une gigantesque figure de Bouddha de plus de 3 mètres de hauteur. La façade du temple a deux étages et est couverte de sculptures; elle n'est pas surmontée, comme à Ajunta, d'une grande ouverture en forme de fer à cheval.

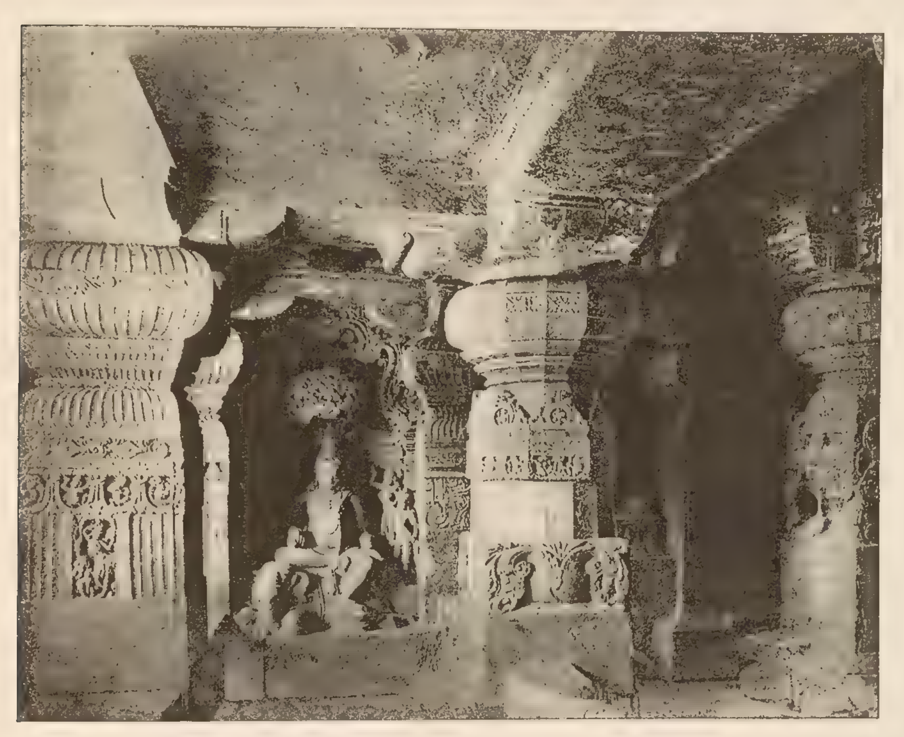


Fig. 158. — Ellora. — Temple souterrain d'Indra. — Vue de l'une des salles.

Il est difficile de déterminer, faute d'inscriptions, la date exacte de la construction de ce temple; on admet cependant qu'il est le plus ancien d'Ellora et doit remonter au commencement du sixième siècle.

De même que pour les autres chaïtyas bouddhiques, plusieurs monastères ou viharas y sont attachés. Le plus grand a 34 mètres de longueur sur 21 mètres de largeur.

Temple d'Indra (fig. 157 et 158). — Auprès du temple précédent se classe, au point de vue de l'antiquité, le temple d'Indra Sabha, consacré au culte jaïnique. Il est de la même époque, c'est-à-dire du sixième siècle. Sa grande richesse montre que le culte jaïnique devait avoir à cette époque une importance égale au culte bouddhique, duquel il différait d'ailleurs bien peu.

Le temple d'Indra Sabha est, après le Kaïlasa dont nous parlerons plus loin, le plus remarquable des temples d'Ellora; il se place même pour certaines parties de ses sculptures au-dessus du Kaïlasa. C'est un petit édifice monolithe, analogue au Kaïlasa, mais beaucoup moins important, et entouré d'une série de vastes salles souterraines creusées sur une hauteur de deux étages dans les flancs de la montagne : chacune d'elles est supportée par des piliers richement sculptés et contient de nombreuses statues. Nos figures représentent les parties les plus remarquables de cet admirable temple.

Temple de Dumar Léna. — Ce temple souterrain consacré au culte brahmanique, présente plusieurs analogies avec celui d'Éléphanta. Ses dimensions sont assez vastes; il a en effet 45 mètres de longueur, à peu près autant de largeur, et un peu plus de 5 mètres de hauteur. De nombreux piliers le divisent en cinq ailes.

Les parois du temple sont couvertes de sculptures représentant diverses divinités du panthéon brahmanique. Ainsi qu'on pourra en juger par le spécimen reproduit plus loin (fig. 161) elles sont fort belles.

On s'accorde assez généralement à faire remonter la construction de ce temple au commencement du huitième siècle de notre ère; mais il est bien entendu que cette date, comme celle de tous ceux de ces temples qui ne possèdent pas d'inscriptions, est un peu conjecturale.

Le Kaïlasa (fig. 159 à 166). — Le Kaïlasa est le plus célèbre des monuments d'Ellora. Ce n'est pas un temple souterrain semblable à ceux décrits jusqu'ici, car sa partie centrale est un monument en plein air, isolé du reste de la montagne (fig. 159); mais il est entouré d'excavations nombreuses, qui en font partie, et qui se prolongent dans les flancs de la montagne.

Comme forme extérieure, le temple central dont nous venons de parler se rapproche de ceux qui semblent avoir servi de type aux temples dravidiens du sud de l'Inde, et qui forment l'unité dont la répétition se retrouve dans les gopurams. Ce type primitif se retrouve également à Mahavellipore.

Le Kaïlasa remonte, suivant toute vraisemblance, au huitième siècle de notre ère, et est par conséquent antérieur à tous les temples du sud de l'Inde, ceux de Mahavellipore exceptés.

Bien qu'il soit formé d'un seul bloc de pierre, le Kaïlasa est un des monuments où la fantaisie des artistes hindous s'est le plus déployée dans les sculptures. Un volume entier ne suffirait pas à les reproduire. Nous avons dû nous borner à en représenter quelques-unes. Tout le panthéon hindou y figure, ainsi que les épisodes de la grande épopée du Mahâbhârata.

Le temple monolithique du Kaïlasa est placé dans une cour rectangulaire dont les côtés sont formés par les parois de la montagne elle-même. Dans ces parois sont creusées de nombreuses salles souterraines ornées de sculptures.

L'intérieur et l'extérieur du temple étaient recouverts de peintures, dont il ne reste que quelques traces.

Le temple situé au centre de la cour est formé d'un seul bloc; il a 53 mètres de longueur sur 32 de largeur et 30 mètres de hauteur. On pénètre dans la cour qui le renferme par un portique orné de pilastres.

L'intérieur est formé par une grande salle entourée de chapelles. L'édifice entier semble supporté par des lions, des éléphants et divers animaux fantastiques.

Le temple est dédié à Siva et à ses nombreuses transformations; à Siva, dieu de la vie et de la mort, qui détruit et régénère, et synthétise la force éternelle présidant à l'évolution des êtres.

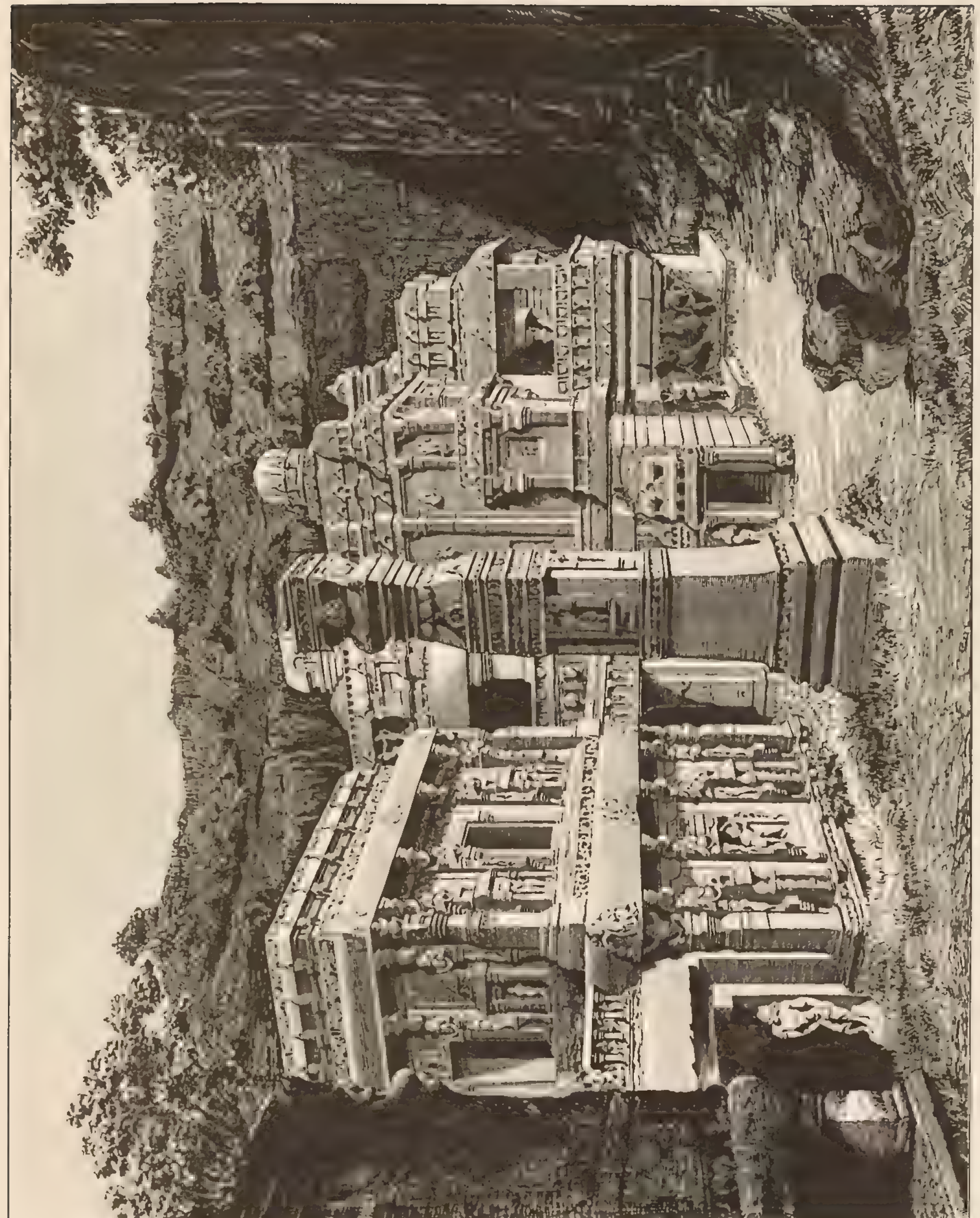


Fig. 159. — Ellora. — Le Kaïlasa. — Vue d'ensemble du temple monolithe.



Fig. 16[illegible]. — Ellora. — Le Kaïlasa. — Détail des sculptures d'une façade du temple monolithe.

Auprès du temple se trouvent deux obélisques, dont un seul est visible sur notre figure. On y voit aussi deux gigantesques éléphants d'une seule pièce. Le temple entier est, comme nous l'avons dit, formé d'un seul morceau. Le rocher qui l'entoure a 30 mètres d'élévation (1). En excavant la montagne, l'architecte a dû ménager à la fois les masses nécessaires pour tailler le temple, les deux éléphants, les deux obélisques et diverses chapelles.

Pendant mille ans, l'oubli s'est appesanti sur les temples d'Ellora, et, de plus en plus envahis par les jungles, ils avaient fini par devenir à peu près inaccessibles. Ce n'est guère que de la fin du siècle dernier que date leur célébrité. Il semble qu'à cette époque la localité soit redevenue un lieu de pèlerinage. Nous en avons la preuve par un petit temple fort gracieux représenté ici (fig. 165), qu'y fit construire une princesse indigène et qui nous donne un excellent spécimen de ce qu'était l'art hindou à cette époque. On ne saurait dire que ce temple soit affranchi de toute influence musulmane, mais elles y sont infiniment plus rares que dans les autres édifices de cette période.

Bien que je me sois montré fort sobre d'appréciations purement artistiques sur les monuments décrits dans cet ouvrage, je ne voudrais pas terminer ce qui concerne les temples d'Ellora, sans



Fig. 161. — ELLORA. — Statues gigantesques prises dans le Kaïlasa et dans le temple de Dumar Léna.

(1) Je ne donne les mensurations relatives aux monuments d'Ellora que sous les plus formelles réserves, ne les ayant pas prises moi-même. Les temples d'Ellora, et notamment le Kaïlasa, étant les monuments de l'Inde les plus étudiés, je jugeai tout à fait inutile, quand je les visitai, de consacrer un temps précieux à mesurer des édifices aussi connus; mais, lorsqu'à mon retour, j'examinai ce qui avait été écrit sur eux, je dus constater que leurs dimensions, à ne parler même que de celles données dans les auteurs les plus récents, tels que Burgess, Fergusson, Eastwick, etc., présentaient des différences énormes. Il en est ainsi de la presque totalité des monuments, assez peu nombreux d'ailleurs, pour lesquels on trouve des mesures dans les ouvrages anglais. Si un monument a été étudié par trois observateurs, on est certain de trouver des variations considérables de l'un à l'autre. Sur la hauteur, notamment, les divergences sont rarement inférieures à 15 %. Bien que les Anglais soient généralement fort précis, ils ne le sont pas du tout dans leurs mesures. On évite absolument ces erreurs avec le système de mensurations automatiques que j'ai décrit dans mon ouvrage sur les levers de monuments.

FIG. 162.



FIG. 163.



FIG. 164.

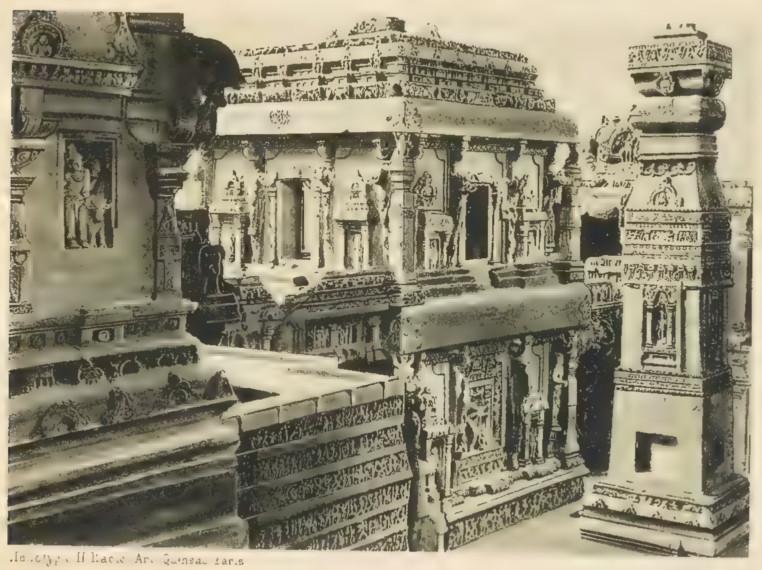


FIG. 162. ELLORA. STATUES GIGANTESQUES DANS L'INTÉRIEUR DU TEMPLE DE DONNEMARLENA.
FIG. 163. PILIERS & STATUES DANS UN DES TEMPLES SOUTERRAINS QUI ENTOURENT LE KAÏLASA.
FIG 164. FAÇADE DE L'UN DES TEMPLES SOUTERRAINS DU KAÏLASA.

FIG. 165.



FIG. 166.



Héliotypie H. Rack. Ar. Quinsac. Paris

FIG. 165. ELLORA. TEMPLE MODERNE. FIG. 166. DÉTAILS DU KAÏLASA.

dire qu'ils sont, avec les monuments de Khajurao, de Sriringam et du Népal, les édifices de l'Inde qui ont produit sur moi l'impression la plus profonde. La faim, la fatigue, les nuits sans sommeil, on oublie tout devant des œuvres semblables! Le temple de Karnak, à Louqsor, est sans doute un monument splendide; mais si Karnak semble l'œuvre d'un peuple de géants, le Kaïlasa d'Ellora et le temple d'Indra semblent être l'œuvre d'un peuple de génies. Aladin, avec sa lampe merveilleuse, n'aurait jamais rien réalisé de plus féerique. Les photographies n'en donnent malheureusement qu'une idée très faible; il faut les compléter en essayant de se représenter, par la pensée, ce que peut être une vaste et fantastique cathédrale taillée dans un seul bloc de pierre, artificiellement séparé d'une montagne. Sur les flancs des précipices qu'il a fallu créer pour isoler ce bloc gigantesque, des mains d'artistes appartenant à un monde bien différent du nôtre ont creusé une légion de temples qui se perdent dans les flancs de la montagne. Toutes ces constructions sont recouvertes de statues de dieux, de déesses, de monstres et d'animaux dans toutes les attitudes que l'imagination la plus délirante pourrait rêver. Ici, ce sont des divinités effrayantes et farouches, gardées par des géants de pierre qui semblent menacer le visiteur assez hardi pour s'approcher d'eux, puis des monstres grimaçants, des déesses qui vous tendent les bras avec le plus charmant sourire, des danseuses aux poses lascives, des dieux et des déesses qu'une étreinte amoureuse tient furieusement enlacés. Ce peuple d'idoles, qui semblent vieilles comme le monde, d'êtres surnaturels, de bayadères et de sirènes, forme une interminable procession qui se déroule sur les parois du temple et dans les palais souterrains de la montagne. Vous montez, descendez, avancez, remontez encore, et partout où se projette la lueur de votre torche, vous apercevez leurs ombres tantôt souriantes, tantôt menaçantes. On finit par avoir le vertige et par se croire transporté dans le monde des enchantements. Il y a loin des froides et rigides statues de nos cathédrales gothiques à ce peuple de pierre aux formes si vivantes et si vraies qu'on dirait qu'il va parler. Ce n'est pas le Taje d'Agra, qui vaut à lui seul, comme on l'a prétendu, le voyage de l'Inde, mais bien le palais d'Indra et le Kaïlasa d'Ellora.

MONUMENTS D'ÉLÉPHANTA. (Fig. 167 à 172.)

Éléphanta est une île située à quelques kilomètres de Bombay. Les temples souterrains qu'elle contient sont, en raison du voisinage de Bombay, les plus visités de l'Inde. Ils ont été l'objet de nombreuses descriptions qu'il serait bien inutile de répéter ici; les planches que nous leur avons consacrées sont d'ailleurs assez détaillées pour rendre ces descriptions inutiles.

Les temples souterrains d'Éléphanta sont consacrés au culte brahmanique. On les fait remonter à peu près au huitième siècle de notre ère. Ils présentent avec tous les temples souterrains que nous avons décrits jusqu'ici, cette différence importante que la lumière, au lieu d'être introduite seulement par l'entrée, ce qui rend l'intérieur si obscur, pénètre aussi par les côtés latéraux. Il y fait ainsi relativement clair.

Le plus grand des temples souterrains d'Éléphanta a la forme d'un carré de 40 mètres environ de côté et de 6 mètres de hauteur. Les sculptures qui le recouvrent sont très détériorées; elles valent certainement beaucoup de celles qu'on rencontre dans le Kaïlasa d'Ellora, mais elles sont inférieures à celles du temple d'Indra. Sur les côtés du grand temple se trouvent deux sortes de chapelles, dont une est gardée par des lions de pierre.

Parmi les nombreuses sculptures qui ornent le fond du temple se trouve la Trimurti ou Trinité brahmanique : Brahma, Vishnou et Siva, représentés sous forme d'un buste à trois têtes



Fig. 167. — ÉLÉPHANTA. — Entrée de l'un des temples souterrains.
Hauteur de la statue du dernier plan, 4m,80.

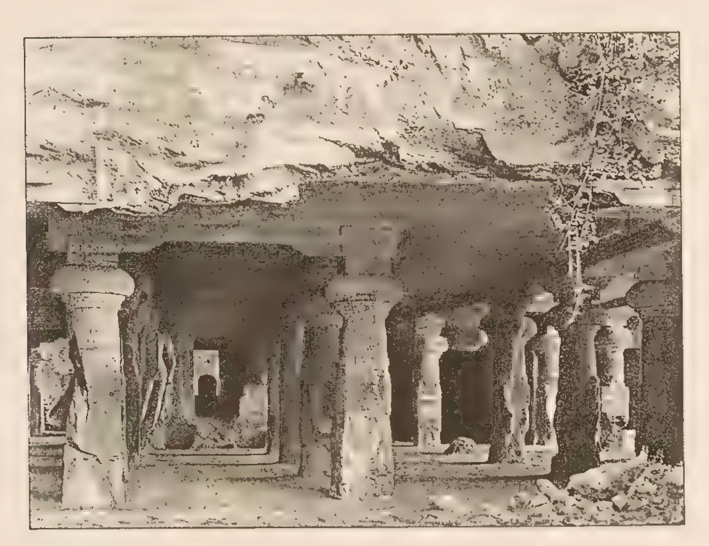


Fig. 168. — ÉLÉPHANTA. — Colonnes du grand temple souterrain.
Hauteur des colonnes jusqu'à l'entablement, 5 mètres.

ayant 5 mètres de hauteur; on voit aussi une figure de Siva dont un côté du corps est mâle, l'autre femelle, réunissant ainsi les deux sexes en une seule personne, figure que nous retrou-

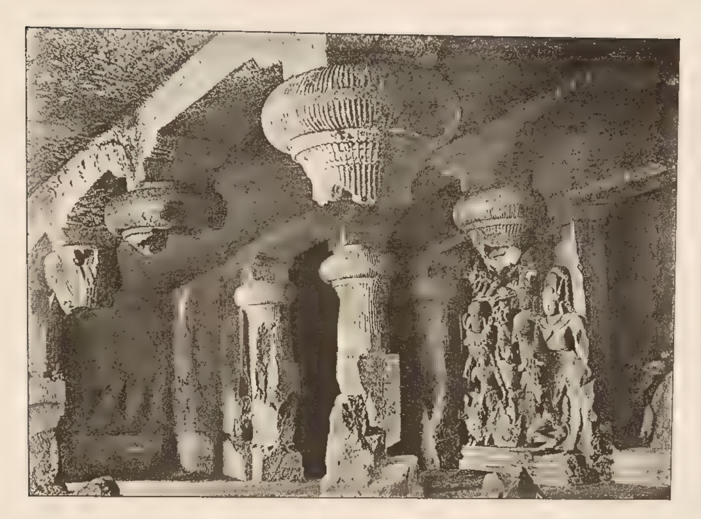


Fig. 169. — ÉLÉPHANTA. — Colonnes dans l'intérieur du temple précédent.



Fig. 170. — ÉLÉPHANTA. — Sculptures dans l'intérieur du même temple.
Hauteur de la grande statue placée au dernier plan, 3m,60.

verons également dans les temples de Badami. De gigantesques statues représentent le mariage de Siva et de Parvati, etc.

Le mélange de divinités brahmaniques et bouddhiques, que nous avons constaté à Ellora, se rencontre aussi, mais à un degré bien moindre, à Éléphanta. On y voit un personnage, qu'on suppose être Siva, mais représenté sous la forme de Bouddha; les premiers savants qui ont décrit ce temple ont considéré cette statue comme étant Bouddha lui-même. Cette représentation, que nous retrouverons également dans les temples de Badami, est fréquente dans tous les temples construits à l'époque où le Bouddhisme avait été à peu près complètement absorbé par le Brahmanisme, et où Bouddha n'était plus considéré que comme une incarnation des anciens dieux brahmaniques.

FIG. 171



FIG. 172

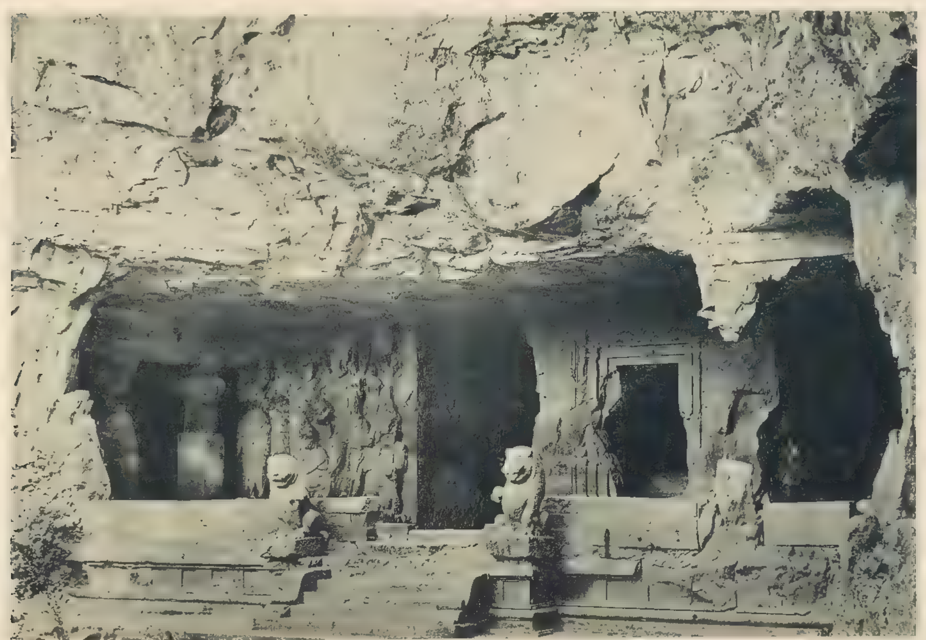
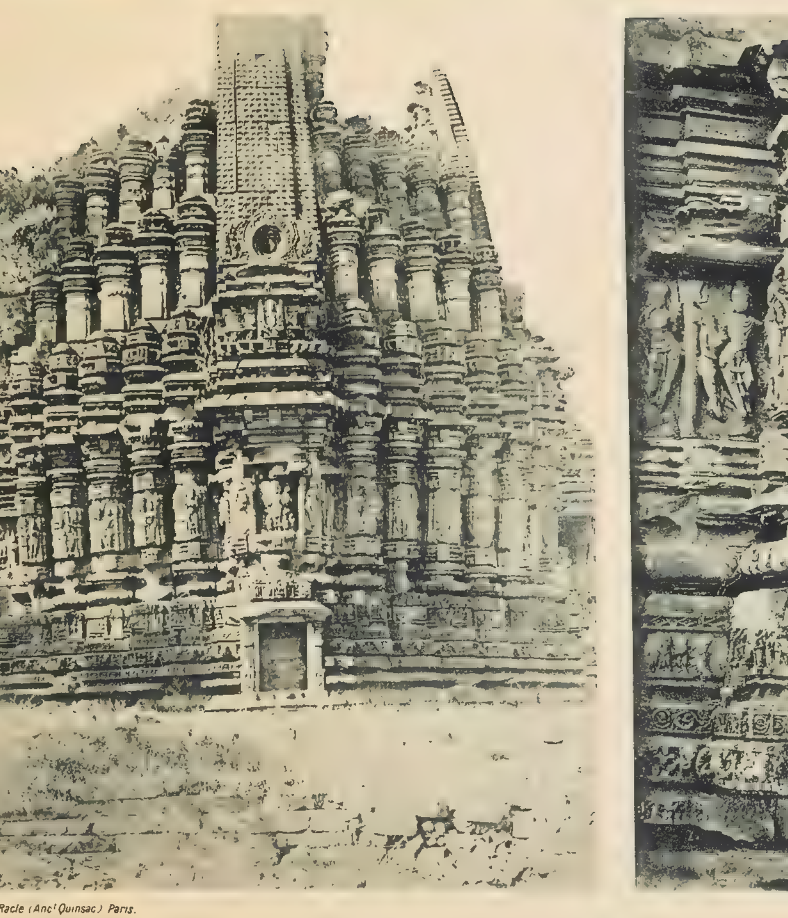


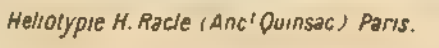
FIG. 171. ELEPHANTA. COLOSSES DE 4m60 DE HAUTEUR, SCULPTÉS DANS L'INTÉRIEUR D'UN TEMPLE SOUTERRAIN. — FIG. 172. ENTRÉE DE L'UN DES TEMPLES SOUTERRAINS.

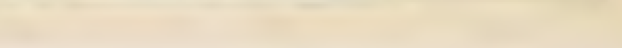
MONUMENTS D'AMBERNATH. (Fig. 173 et 174.)

Ambernath est un petit village situé à quelques kilomètres de la ville de Kallian, qui se trouve elle-même à 53 kilomètres de Bombay. Il possède un temple médiocrement intéressant, probablement du neuvième siècle, dont nous donnons deux figures. Ce temple est dédié à Siva. Les sculptures dont il est couvert ont une valeur artistique très faible, mais il contient quelques colonnes fort belles. En tout cas, ce n'est pas du tout un monument de premier ni même de second ordre, et on s'explique difficilement que le Gouvernement anglais ait consenti à dépenser environ 30.000 francs pour en faire prendre quelques photographies et moulages, alors qu'il possédait d'autres temples, ceux de Khajurao et du Mont Abou, par exemple, bien autrement remarquables.

Le temple d'Ambernath est assez petit, puisqu'il n'a que 26 mètres environ de longueur sur 21 mètres de largeur. On y accède par trois porches supportés par des piliers sculptés. L'entrée est très petite; les quatre colonnes qui supportent la voûte menaçant ruine, on les a étayées par d'affreuses poutres qui nuisent beaucoup à l'aspect architectural du monument.







Héliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris.

FIG. 173. AMBERNATH VUE GÉNÉRALE DU TEMPLE.

FIG. 174. AMBERNATH. DÉTAILS D'ORNEMENTATION DU TEMPLE.

LIVRE IV.

ARCHITECTURE

DE

L'INDE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE I.

NOTIONS SUR L'HISTOIRE DU SUD DE L'INDE.



NCIENNEMENT l'Inde se divisait en deux grandes régions : celle du Nord ou Hindoustan et celle du Sud ou Dekkan.

La séparation de ces deux régions était formée, à l'Ouest, par la vallée de la Nerbudda, et à l'Est par les montagnes avoisinant Cuttak, sur le golfe du Bengale. De nos jours, on ne donne plus le nom de Dekkan qu'au plateau central limité au Nord par la Nerbudda et les monts Vindhyas, au Sud par le bassin de la Kistna, à l'Ouest par les Ghats occidentales, et à l'Est par les monts Cuttak et les Ghats orientales.

En dehors des Musulmans, et d'un petit nombre de populations spéciales localisées dans certaines régions bien déterminées, l'ancien Dekkan est habité par une population à peau foncée, résultant du mélange des races noires autochtones primitives avec des envahisseurs à sang jaune, venus sans doute du Thibet, et peut-être de populations mogoles venues de l'Ouest. Ces mélanges eurent lieu sans doute à des époques très antérieures à notre ère. Aujourd'hui, les populations méridionales de l'Inde, ou, comme on le dit généralement, les populations dravidiennes, forment une des races les plus homogènes de toute l'Inde. Depuis au moins douze siècles ces populations possèdent la même religion, les mêmes arts, et parlent des dialectes dérivés de la même langue.

Le Bouddhisme ne paraît pas avoir jamais exercé une grande influence sur les populations du Sud de l'Inde; et, en tout cas, cette influence avait disparu au septième siècle de notre ère, et disparu bien complètement, puisque, dans toutes les parties méridionales de l'Inde, à partir du fleuve Kistna, les monuments bouddhiques font presque absolument défaut.

Le Jaïnisme eut une influence plus grande que le Bouddhisme, et compte encore quelques sectateurs, notamment autour de Conjevéram et dans le Mysore. L'Islamisme fit également de nombreux prosélytes; mais, en définitive, le Brahmanisme est aujourd'hui la religion de l'immense majorité des populations de l'Inde méridionale. Il est divisé en deux sectes, celle de Vishnou et celle de Siva; mais les temples de ces deux fractions du Brahmanisme sont identiques, et ne diffèrent que par les emblèmes qu'ils contiennent. Nous pouvons donc, au point de vue architectural, classer la plupart des monuments du Sud de l'Inde dans un seul chapitre, au lieu de les classer par villes ou royaumes comme nous avons été obligé de le faire pour les monuments d'autres régions.

On trouvera donc réunie dans un seul chapitre la description de tous les édifices importants du sud de l'Inde, à l'exception des monuments musulmans. Ces derniers ne se rencontrent guère que dans les villes où les Mahométans fondèrent des empires durables, Bijapour, par exemple. L'influence musulmane, comme nous le verrons bientôt dans notre résumé historique, fut infiniment moindre dans le Sud de l'Inde que dans le Nord.

Avant d'aborder l'étude des monuments de l'Inde méridionale, nous croyons indispensable de résumer ce que nous savons des nations qui les ont construits.

Jusqu'à l'époque des invasions musulmanes, c'est-à-dire jusqu'au treizième siècle de notre ère, l'histoire de l'Inde méridionale est plus obscure encore que celle de l'Inde septentrionale. Les grandes compositions littéraires, comme les Védas, y font entièrement défaut : les plus vieux livres en tamoul, ou en langues analogues, sont du huitième siècle de notre ère; les plus vieux monuments de pierre et les plus anciennes inscriptions sont du cinquième siècle ou du sixième.

Les listes des rois, et l'énumération de leurs conquêtes données par ces inscriptions; les mentions des royaumes du sud de l'Inde dans les édits d'Asoka, trois siècles avant notre ère; les citations de quelques villes par les anciens auteurs classiques, permettent de faire remonter à cinq ou six siècles environ avant notre ère l'existence des royaumes du Sud de l'Inde; mais de leur civilisation nous ne pouvons rien dire. Il paraît probable cependant que le Sud de l'Inde ne fut civilisé que bien des siècles après la partie septentrionale de la Péninsule.

Ce que nous savons des anciens royaumes du Sud de l'Inde antérieurs aux invasions musulmanes peut se résumer ainsi :

Suivant les traditions hindoues, confirmées d'ailleurs par des inscriptions, le Sud de l'Inde était divisé, antérieurement à notre ère, en trois grands royaumes : le royaume Pandya, le royaume Chola et le royaume Chéra.

Le plus méridional de ces royaumes était celui des Pandyas. Il occupait l'extrême Sud. Il est cité dans le Mahâbhârata, les édits d'Asoka, les écrits de Mégasthène; on admet généralement qu'il existait cinq siècles environ avant notre ère; mais rien de son histoire ne nous est parvenu. Sa capitale était Madura. Les habitants de cette ville étaient certainement directement ou indirectement en rapport commerciaux fréquents avec les Romains, car on trouve beaucoup de monnaies romaines dans les environs.

Le royaume des Pandyas tomba, vers le onzième siècle de notre ère, sous la domination des Cholas; il subsista cependant, au moins nominalement, jusque vers le milieu du dix-septième siècle. En 1559, il subit la suzeraineté du rajah de Bijanagar. C'est sous le roi Tirumal, qui régna de 1623 à 1659, que furent édifiés les grands monuments que Madura possède.

En 1736, la ville de Madura tomba au pouvoir des Musulmans et cessa d'appartenir aux Hindous; mais les Mahométans eurent à lutter contre les Mahrattes, qui s'étaient déjà emparés de Trichinopoly; et le pays tomba dans l'anarchie jusqu'à la conquête des Anglais.

Le royaume des Cholas s'étendait au Nord et à l'Est du précédent, de la vallée du Koleroon et du Kavery, à peu près jusqu'au niveau de Madras. C'est de lui que cette côte a pris le nom de Cholomandalam, dont les Européens ont fait le mot de Coromandel. L'époque de la fondation de ce royaume est probablement à peu près la même que celle du précédent. Il est mentionné dans les édits d'Asoka; mais son histoire ancienne nous est également inconnue. Nous savons seulement, par des inscriptions, qu'entre les dixième et douzième siècles de notre ère, les souverains Cholas s'élevèrent à un haut degré de prospérité, soumirent le Sud de l'Inde et portèrent leurs armes jusqu'à Ceylan, qu'ils avaient déjà envahie 250 ans av. J.-C., d'après les chroniques cinghalaises. Au nord, leurs conquêtes s'étendirent jusqu'au Bengale et au royaume d'Oudh. Au onzième siècle, ils possédaient le plus puissant des royaumes hindous ayant existé dans le sud; mais leur puissance ne dura guère, et elle était déjà tombée bien bas, lors de l'invasion musulmane, en 1310.

Jusqu'au deuxième siècle après J.-C., la capitale des Cholas paraît avoir été Urayur, près de Trichinopoly; au septième siècle, elle fut transférée à Kombakonum, et à Tanjore au dixième.

Les Chéras occupaient le pays situé à l'Ouest du royaume des Cholas et au Nord du royaume des Pandyas, avec une grande partie de la province actuelle du Mysore. L'existence de leur royaume est également de plusieurs siècles antérieure à l'ère chrétienne, puisque son nom est mentionné dans des édits d'Asoka. Il fut, — d'après les conquêtes énumérées par d'anciennes inscriptions, — très puissant au quatrième et au cinquième siècle de notre ère. Ses souverains étendirent fort loin leurs invasions, puisque le roi Kougani Rajah III se vante, dans une de ces inscriptions, d'avoir porté ses armes jusqu'à la Nerbudda. Cette conquête dut avoir lieu vers le huitième siècle et paraît prouvée par l'existence, à Ellora, d'un temple de style dravidien.

La capitale des Chéras était à Talakod, sur le Kavery, à une douzaine de lieues à l'est de Mysore.

Aux trois royaumes qui précèdent s'en joignit plus tard un quatrième, celui des Chalukyas, qui joua, au point de vue du moins de l'architecture, un rôle important. Son apparition est très postérieure à celle des précédents, puisqu'il prit naissance seulement au sixième siècle de notre ère. Après une durée de six siècles, il disparut.

On l'a divisé en Chalukyas de l'est et en Chalukyas de l'Ouest.

Cet empire occupait, au-dessus des trois royaumes précédemment décrits, un vaste territoire, comprenant une grande partie de l'empire actuel du Nizam et du Mysore. Ses fondateurs prétendaient être de la race solaire des Rajpouts, et le style de leurs monuments, formé par un mélange de styles du Nord et du Sud, paraît confirmer cette assertion.

Les monuments laissés par les Chalukyas sont peu nombreux, probablement parce que les villes que ce peuple occupait, telles que Bijapour, Kalburgah, etc., devinrent plus tard le siège

de grands empires musulmans. Ils sont cependant assez intéressants pour que quelques auteurs aient cru devoir en faire un style spécial : le style chalukya.

C'est dans la province de Mysore que ce style atteignit sa plus grande perfection, de l'an 1000 à l'an 1300 de notre ère. Les plus beaux spécimens se trouvent à Hullabid et Bailur, mais ne paraissent pas antérieurs au douzième siècle. La richesse de la décoration des édifices dépasse encore celle des monuments jaïnas. Ils semblent former une sorte de transition entre les styles du Nord et ceux du Sud de l'Inde, plutôt qu'un style nouveau.

A partir du commencement du treizième siècle de notre ère, le Sud de l'Inde fut soumis aux invasions des Musulmans. Ceux-ci mirent plusieurs siècles à conquérir diverses parties du Dekkan. Ils y fondèrent de puissants royaumes, mais leur influence ne fut jamais égale à ce qu'elle fut dans le Nord ; nous le saurions à défaut de l'histoire, par le fait seul qu'ils n'exercèrent aucune action sur la religion et sur la langue, et bien peu sur l'architecture. Ce n'est que dans les villes occupées par eux pendant bien longtemps que l'architecture devint musulmane. Il arriva parfois, sans doute, à des souverains hindous, comme celui de Madura, de se faire construire des palais de style demi-musulman; mais, dans les édifices religieux du Sud de l'Inde, l'influence musulmane resta toujours à peu près nulle.

La première expédition des Musulmans dans le Dekkan eut lieu en 1306, sous l'empereur Ala-ud-Din, pour obliger divers rajahs à payer tribut. L'armée musulmane porta ses armes jusqu'à la côte de Malabar. Cette expédition se répéta plusieurs fois à divers intervalles, et les disciples de Mahomet arrivèrent ainsi à s'emparer d'une grande partie du Dekkan. Leur capitale, Dawlatabad, était gouvernée par des vice-rois.

Mais les vice-rois du Dekkan proclamèrent bientôt leur indépendance; et, en 1347, un aventurier, surnommé le Bahmani, ancien domestique d'un brahmane, fut le fondateur d'une dynastie, dite dynastie Bahmani, qui dura environ 250 ans. Il fixa d'abord sa capitale à Kalburgah, mais un de ses successeurs la transporta à Bidar au commencement du quinzième siècle.

Suivant la loi générale de tous les empires musulmans, celui-ci finit, à la suite de révoltes des gouverneurs, par se briser en fragments. De ses débris sortirent cinq royaumes, dont les capitales étaient : Ahmednagar et Bérar au Nord, Bidar au centre, Bijapour et Golconde au Sud; les trois premiers guerroyaient sans cesse entre eux, les deux derniers luttaient contre les rajahs du Sud de l'Inde qui tâchaient de préserver leur indépendance.

Pendant ces luttes répétées, certains rajahs finirent par acquérir une prépondérance marquée sur les autres princes hindous du Sud de l'Inde, et par devenir leurs véritables suzerains. L'empire qu'ils arrivèrent à fonder finit par embrasser tout le Sud de l'Inde, et fut pendant longtemps la barrière contre laquelle se brisèrent toutes les invasions musulmanes. Sa capitale était Bijanagar.

Pendant deux siècles environ, c'est-à-dire de 1336 à 1564, il n'y eut que deux grands pouvoirs dans le Sud de l'Inde : celui des Mahométans, au Nord de la Kistna, et celui du Rajah hindou de Bijanagar, au Sud.

En 1564, les souverains musulmans du Dekkan se coalisèrent et réussirent à s'emparer de Bijanagar, qu'ils saccagèrent, et, du même coup, détruisirent pour toujours la puissance hindoue dans le Sud de l'Inde. Les petits chefs qui y régnaient, sous la suprématie des grands rajahs de Bijanagar, se livrèrent alors à des luttes intestines qui plongèrent le Sud dans l'anarchie pour plus de deux siècles. Quelques-uns réussirent à se créer des royaumes indépendants, tels que ceux

de Tanjore, Mysore, Madura, etc., mais ils n'acquirent jamais une importance très grande. Profitant des rivalités qui divisaient ces princes hindous, les Musulmans continuèrent à avancer; mais ils en vinrent bientôt aux mains avec les Mahrattes, dont le pouvoir, qui commençait à naître, devait bientôt éclipser, puis détruire la puissance musulmane dans l'Inde.

En 1674, les Mahrattes s'établissaient à Tanjore; en 1736, les Musulmans s'emparaient de Madura. Les Anglais, maîtres de Madras dès 1639, profitaient de toutes ces luttes et conquéraient graduellement le Sud de l'Inde. La défaite qu'ils firent subir aux Musulmans à Mysore, lorsqu'ils battirent Tippo Sahib en 1799, leur livra définitivement la suprématie, et tout le Sud de l'Inde passa bientôt en leurs mains.

CHAPITRE II.

TEMPLES SOUTERRAINS DU SUD DE L'INDE.



RÈS postérieurs à ceux qui ont été construits dans le reste de la Péninsule, et d'ailleurs fort peu nombreux, les temples souterrains du Sud de l'Inde se rattachent par leur architecture aux temples souterrains bouddhiques et brahmaniques que nous avons décrits, mais pas du tout aux grandes pagodes dont le Sud de l'Inde se couvre à partir du dixième siècle. Il y a du reste un intervalle de quatre siècles environ entre les derniers temples souterrains et les premières pagodes, et cet intervalle de quatre siècles, nous n'avons rien pour le remplir.

La plupart des temples souterrains du Sud de l'Inde ne sont point inférieurs, au point de vue des sculptures, surtout, à ceux qu'on rencontre dans le reste de la Péninsule. Ils sont évidemment l'œuvre d'artistes auxquels l'art de travailler la pierre était familier depuis longtemps.

On ne connaît jusqu'à présent que deux groupes importants de temples souterrains dans le Sud de l'Inde, ceux de Mahavellipore et ceux de Badami. Nous allons les décrire successivement.

MONUMENTS DE MAHAVELLIPORE. (Fig. 175 à 178.)

Mahavellipore, ou la ville des Sept-Pagodes, bâtie, disent les légendes hindoues, par des génies, se trouve au bord de la mer, à 50 kilomètres au Sud de Madras.

On y voit quelques excavations souterraines, mais le grand intérêt de cette localité est dû à de grands bas-reliefs sculptés sur des rochers et à une série de temples monolithes fort curieux.

Les sculptures, et notamment les bas-reliefs tant de fois reproduits représentant Durga tuant Mahasura, démon à tête de buffle, figurent parmi les plus remarquables de l'Inde : on les suppose du huitième siècle.

Les temples monolithiques de Mahavellipore semblent être le prototype très simplifié des pagodes du Sud de l'Inde. Ils sont très analogues, comme plan, au Kaïlasa. Ce sont des monu-



Fig. 175. — MAHAVELLIPORE. — TEMPLE MONOLITHE.



Fig. 176. — MAHAVELLIPORE. — Bas-relief sur un rocher représentant le combat de Durga avec le monstre Mahasura.

ments assez petits, puisque le plus grand n'a guère que sept à huit mètres de hauteur sur une douzaine de longueur; mais ils sont formés d'un seul bloc, exactement comme le temple monolithe d'Ellora.

Ces temples contiennent plusieurs inscriptions en sanscrit. Le tamoul ne figure dans les ins-



Fig. 177. — MAHAVELLIPORE. — Sculptures gravées sur le roc.



Fig. 178. — MAHAVELLIPORE. — Temple monolithe.

criptions de cette région qu'à partir du dixième siècle. On suppose, d'après la forme des lettres dans les inscriptions, que ces temples furent construits vers le sixième siècle de notre ère. De nombreuses monnaies romaines, chinoises, persanes, etc., trouvées auprès des pagodes de Mahavellipore, prouvent que cette région, déserte aujourd'hui, eut autrefois des relations commer-

ciales importantes. Parmi ces monnaies, on en a trouvé de l'empereur Théodose (393 ap. J.-C.).

Je n'insisterai pas davantage sur les monuments de Mahavellipore. Étant d'un accès très facile, ils comptent parmi les plus étudiés et les plus décrits. Les photographies qu'on en trouve partout étant, — chose exceptionnelle pour les monuments de l'Inde, — parfaitement suffisantes, j'ai jugé tout à fait inutile de consacrer un temps précieux à les recommencer. Les gravures que je donne ici ont donc été faites d'après des photographies commerciales.

MONUMENTS DE BADAMI. (Fig. 179 à 185.)

Badami, au Nord-Ouest de Bijanagar, dans le Dharwar, est un village situé dans une des régions les plus pittoresques et les plus sauvages de l'Inde. Il se trouve au pied de deux montagnes laissant entre elles une gorge profonde occupée en partie par un lac. Sur le sommet de l'une des montagnes se trouvent plusieurs temples, dont un dravidien fort ancien qui rappelle les temples monolithes primitifs de Mahavellipore; on l'aperçoit sur une de nos planches (fig. 179).



Fig. 179. — BADAMI. — Vue d'ensemble.

Dans les flancs de l'autre montagne sont creusés quatre temples souterrains, trois brahmaniques, un jaïna, dont les sculptures et les piliers sont extrêmement remarquables.

La date exacte de construction de ces temples est connue; nous savons qu'ils sont du sixième siècle. L'un d'eux, le plus grand, porte en effet, — chose bien rare dans les monuments de l'Inde, — une inscription indiquant qu'il fut creusé à une époque correspondant à l'an 579 de notre ère. Ces temples peuvent donc être rangés parmi les plus anciennes constructions brahmaniques. Ils sont d'autant plus intéressants que les excavations analogues sont fort rares dans le Sud de la Péninsule.

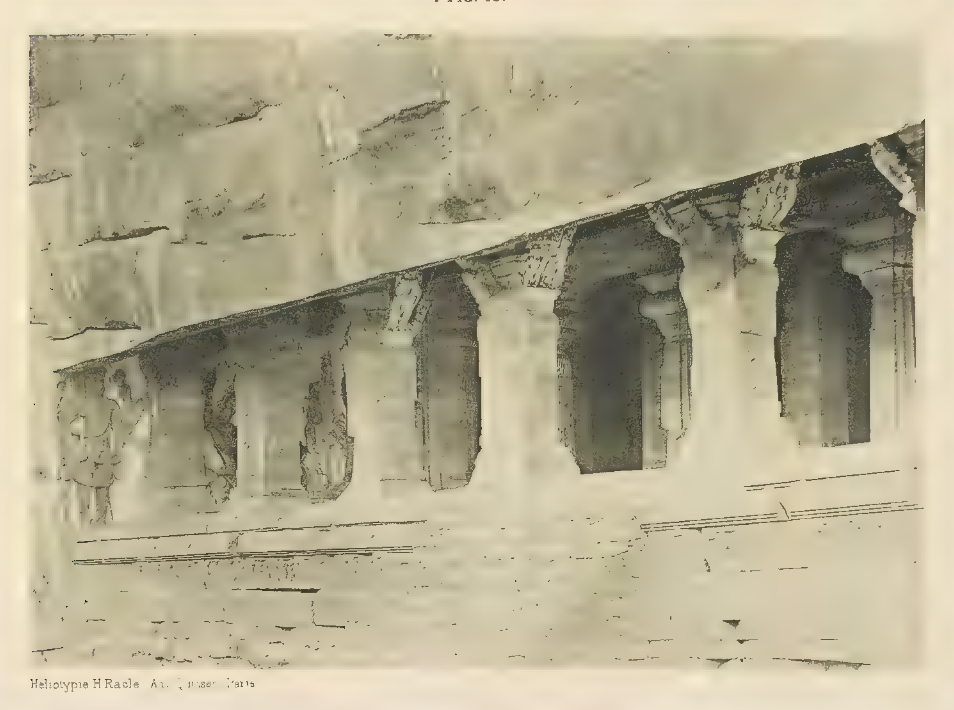
Ils appartiennent à une époque où le Brahmanisme avait fini par absorber à peu près entièrement le Bouddhisme. Bouddha n'y apparaît plus que comme l'incarnation de Vishnou. Une statue gigantesque que contient l'un d'eux, et que représente une de nos planches (fig. 182), montre Vishnou dans l'attitude habituelle de Bouddha, assis sur un serpent dont les nombreuses têtes forment une sorte de parasol autour de celle du dieu. C'est exactement sous cette forme que Bouddha est représenté sur les bas-reliefs bouddhiques d'Amravati.

Le plus important des temples souterrains de Badami n'a que 21 mètres de longueur sur 15

FIG. 180



. FIG. 181.



Heliotypie H Racle Ar. Quinsac Paris

FIG. 180 & 181. BADAMI. TEMPLE SOUTERRAIN (FAÇADES).



Fig. 182. — BADAMI. — COLONNES ET STATUES DE L'INTÉRIEUR D'UN TEMPLE SOUTERRAIN. — *La hauteur du temple au niveau de la statue qu'on voit dans le fond* (*Vishnou assis sur le serpent Ananta*) *est d'environ* 5 *mètres.*

de largeur. Ses sculptures et ses piliers peuvent être rangés parmi les plus belles œuvres de l'Inde.

Ces temples sont beaucoup plus éclairés à l'intérieur que les anciens temples souterrains bouddhiques de Karli, Ajunta, etc. Au lieu de ne recevoir le jour que par une ouverture étroite, ils sont ouverts sur toute leur façade, et la lumière pénètre largement entre les piliers qui la forment. On peut se rendre facilement compte de cette disposition par l'examen de nos planches. Elles suffisent à donner une idée exacte de ces temples.

Les sculptures des temples de Badami sont si nombreuses qu'on remplirait aisément un volume avec leur reproduction et l'explication des sujets qu'elles représentent. Nos planches montrent les plus curieuses et nous dispensent de descriptions. Parmi les statues, on remarquera

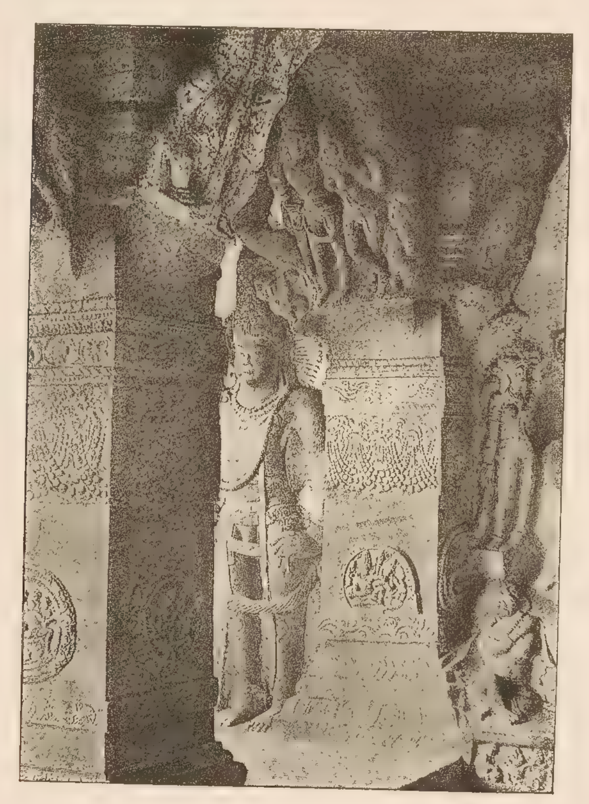


Fig. 183. — BADAMI. — Piliers et statue gigantesque dans l'intérieur d'un temple souterrain.

Bouddha sous la forme de Vishnou; Arddhanari, divinité moitié mâle moitié femelle, — le côté mâle représentant Siva, le côté femelle son épouse Parvati; Nrisinha, incarnation de Vishnou avec une tête de lion, etc.

Bien que trois de ces temples soient consacrés à Vishnou, on y voit cependant le lingam, emblème de Siva. Ils appartiennent d'ailleurs à une époque où la distinction entre les deux cultes n'était pas aussi profonde qu'elle le devint plus tard.



Héliotypie H. Racle (Anc' Quinsac) Paris

FIG. 186. BADAMI. INTÉRIEUR D'UN TEMPLE SOUTERRAIN.



FIG. 187. BADAMI. STATUES DANS L'INTÉRIEUR D'UN TEMPLE SOUTERRAIN

CHAPITRE III.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE DES PAGODES DU SUD DE L'INDE.



OUR le Sud de l'Inde, les origines de l'architecture hindoue sont aussi entièrement inconnues que pour le Nord de la Péninsule. Lorsque ses premières manifestations apparaissent dans les anciens temples de Badami, de Mahavellipore, etc., vers le sixième siècle de notre ère, l'art est arrivé déjà à un degré de perfection impliquant nécessairement un long passé. De ce passé, enfoui sous la poussière des siècles, nous ne pouvons rien dire. Les capitales des grands royaumes dont nous avons parlé possédèrent sans doute des monuments importants; mais le temps, les luttes intestines, les invasions n'en ont rien laissé; et, entre les constructions préhistoriques de l'âge de la pierre, qu'on rencontre dans l'Inde comme en Europe, et les merveilleux temples du sixième siècle de notre ère, il y a un abîme que nous ne pouvons combler.

Ce n'est donc qu'à ces temples relativement modernes et peu nombreux que nous pouvons faire remonter la primitive architecture du Sud de l'Inde; mais entre ces monuments et les pagodes pyramidales, dont les premières remontent au dixième siècle, il n'y a aucun édifice intermédiaire, et la chaîne de l'évolution se trouve encore brisée. Pendant cette période d'environ quatre siècles, l'architecture s'est modifiée; mais, si les monuments ont gagné en grandeur, ils n'ont rien gagné en perfection. Les pagodes, dont le type se retrouve à la rigueur dans les temples de Mahavellipore, se sont considérablement agrandies; les piliers simplement sculptés ont été remplacés par des colonnes à formes compliquées, où figurent des monstres, des cavaliers montés sur des chevaux cabrés, etc.; mais par l'exécution elles sont le plus souvent inférieures à ces sculptures merveilleuses que nous avons rencontrées dans ceux des temples d'Ellora qu'on peut rattacher par leurs formes aux monuments du Sud de la Péninsule.

Les pagodes de l'Inde méridionale présentent entre elles des différences notables au point de vue de la valeur artistique, mais elles ont été construites sur le même plan, et appartiennent évidemment à la même famille : on y retrouve presque toujours les éléments que nous allons énumérer.

Les diverses constructions que comprend une grande pagode sont toujours entourées par une

enceinte rectangulaire, ou plusieurs enceintes rectangulaires concentriques. Chacune d'elles présente généralement sur ses quatre faces une porte ayant la forme d'une pyramide tronquée reposant sur un parallélépipède. Cette porte, nommée gopuram, atteint parfois 60 mètres de hauteur et est couverte de sculptures. Ce sont ces portes pyramidales qui donnent aux pagodes du Sud de l'Inde leur physionomie caractéristique. Au point de vue de leurs dimensions, on peut considérer chacune d'elles comme un véritable temple. On voit souvent plusieurs de ces portes pyramidales se succéder sur une même ligne, et former ainsi une avenue de pyramides. Cette disposition paraît provenir de ce que la première enceinte arrivant à être insuffisante, par suite de la réputation du temple ou de la générosité de quelque riche donateur, on a ajouté successivement plusieurs enceintes concentriques à la première, de façon à agrandir le temple primitif sans le détruire. Cette disposition, déterminée d'abord par la nécessité d'agrandir la pagode, fut imitée plus tard dans les nouvelles pagodes, et on fut amené ainsi à les construire immédiatement avec plusieurs enceintes concentriques.

Les enceintes les plus extérieures des grandes pagodes contiennent des habitations pour les desservants du temple, des bazars, etc., et forment ainsi par leur réunion une véritable ville contenant quelquefois plusieurs milliers d'habitants.

Dans les cours intérieures de la pagode se trouvent généralement un ou plusieurs mantapams, vestibules à colonnes précédant un sanctuaire, et analogues au pronaos des temples antiques. Les colonnes de ces porches sont habituellement couvertes de sculptures.

Parmi les constructions que contiennent les grandes pagodes, il faut encore citer les choultries ou salles à colonnes. Plusieurs de ces choultries possèdent jusqu'à mille colonnes.

On voit également dans l'enceinte de chaque pagode un étang sacré de forme rectangulaire, destiné aux ablutions. Il a souvent plus de 100 mètres de côté.

Le sanctuaire, ou Vimana, de la divinité à laquelle est dédiée la pagode se trouve généralement au centre d'une de ses cours intérieures. Ces sanctuaires sont des édifices rectangulaires surmontés d'une pyramide, et ayant à peu près l'aspect d'un gopuram. Cette pyramide, comme à Tanjore, par exemple, est quelquefois très haute. Le sanctuaire, d'ailleurs fort petit, ne reçoit d'autre lumière que celle venant de la porte. Il était d'ailleurs inutile qu'il fût bien grand, puisque les individus des plus hautes castes seuls peuvent y pénétrer.

Les gopurams forment les parties les plus essentielles des pagodes du Sud de l'Inde. C'est sur eux que les architectes, les statuaires surtout, ont dépensé le plus de travail. Ils sont de leur base à leur sommet couverts d'innombrables statues, dont la valeur artistique est très inégale. Elles sont parfois en pierre, mais le plus souvent en ciment ou en terre cuite. Les colonnes sculptées des mantapams et des sanctuaires sont au contraire presque toujours en granit et d'une seule pièce.

Quand on examine avec soin le détail des gopurams, on voit que la façade de chaque étage est formée par la répétition d'un certain nombre de petits pavillons à colonnes surmontés d'un dôme, et entre lesquels se trouvent des statues. Ils forment certainement l'élément primitif du gopuram. C'est précisément à cet élément primitif que sont réduits les plus anciens temples du Sud de l'Inde, ceux de Mahavellipore, par exemple. Les plus grands gopurams résultent seulement de la répétition de ce même élément.

Les courtes explications qui précèdent suffiront à faire comprendre l'architecture des pagodes que nos planches représentent, et qui, bien que construites du dixième au dix-septième siècle,

c'est-à-dire pendant une période de sept à huit cents ans, n'offrent pas de différences fondamentales. La description sommaire qui précède est applicable à chacune d'elles; mais les diverses pagodes présentent dans leur exécution des différences importantes, que nos planches mettront en évidence. A côté d'édifices dont les statues sont de véritables caricatures, comme celles de la pagode de Villenour, près de Pondichéry, il en est dont les statues valent, comme facture, celles de nos plus belles églises gothiques, qu'elles surpassent souvent d'ailleurs par la vie et le mouvement.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DES PRINCIPALES PAGODES DU SUD DE L'INDE.



OTRE description des pagodes du Sud de l'Inde, donnée dans le précédent chapitre, étant générale, il sera inutile de la répéter pour chacune d'elles.

De l'architecture civile, maisons, palais anciens, nous n'aurons que peu de chose à dire, par l'excellente raison que les vestiges en sont presque totalement anéantis. A l'exception de quelques palais presque modernes, commes ceux de Tanjore et surtout de Madura, l'Inde du Sud ne présente pas de monuments de cette classe.

MONUMENTS DE CHILLAMBARAM. (Fig. 186 à 191.)

La grande pagode de Chillambaram, dédiée à Siva, est un des monuments les plus vénérés de l'Inde méridionale. Quelques-unes de ses parties remontent au dixième siècle de notre ère; mais les constructions les plus importantes sont seulement des quinzième et seizième siècles. Le temple des Mille colonnes est de la fin du seizième siècle. Il y a loin, comme on le voit, de cette période presque moderne à cette antiquité de 4600 ans dont parle l'amiral Paris dans le travail qu'il a publié sur cette pagode. L'auteur ajoute, il est vrai, que cette date est « d'une exactitude très douteuse ». Nous avons dit déjà qu'il n'y a pas dans l'Inde entière un seul monument antérieur de plus de trois siècles à notre ère.

L'enceinte rectangulaire de la pagode a environ 500 mètres de longueur sur 400 mètres de largeur. Elle contient, à chacun de ses quatre points cardinaux, un gopuram, ayant, comme ceux de toutes les pagodes du sud de l'Inde, la forme d'un tronc de pyramide rectangulaire reposant sur un parallélépipède. Le plus grand a près de 50 mètres de hauteur et sept étages.

L'étang sacré de la pagode a 100 mètres de longueur sur 60 mètres de largeur.

Le temple des Mille colonnes que renferme l'enceinte de la pagode contient réellement, comme son nom l'indique, un millier de colonnes. Il forme un rectangle de 103 mètres de longueur sur 60 mètres de largeur et 13 mètres de hauteur.

FIG. 186.

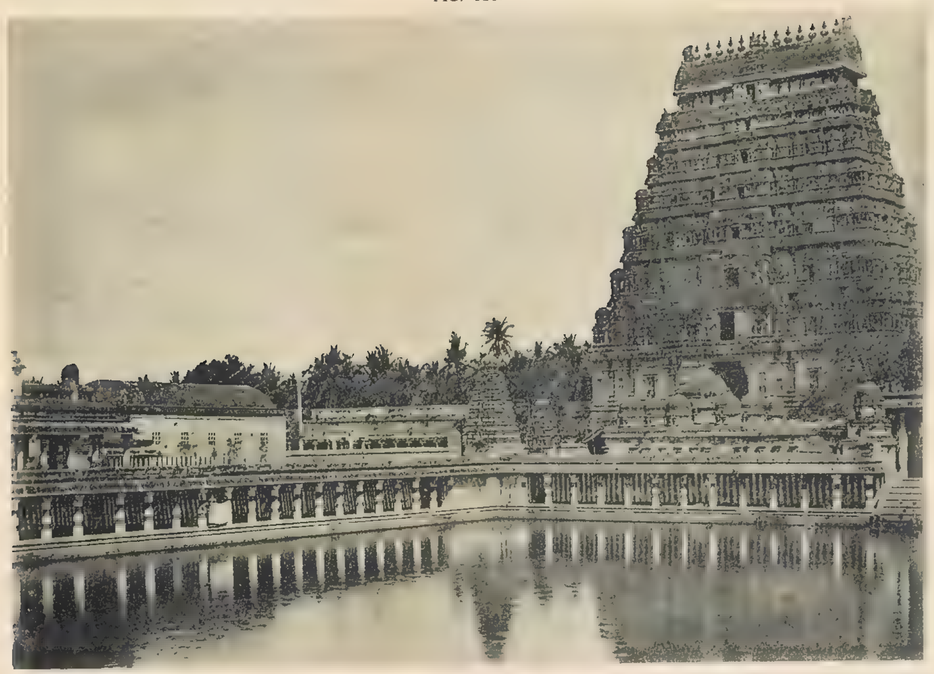


FIG. 187.



Heliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris

FIG. 186 ET 187. CHILLAMBARAM. L'ÉTANG SACRÉ ET LES GOPURAMS DE LA PAGODE.

FIG. 188.

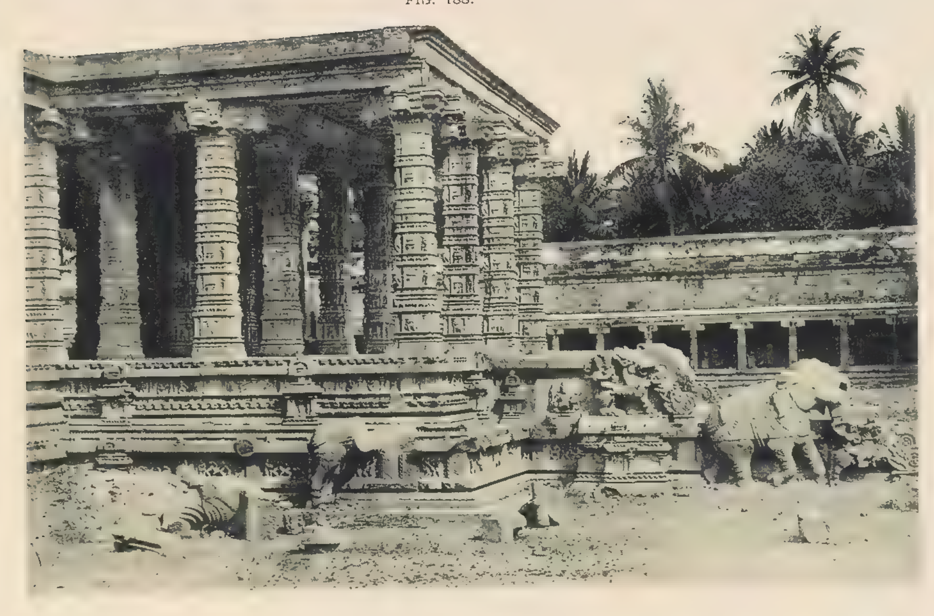


FIG 189



Héliotypie H Racle Anc' Quinsac Paris

FIG. 188 ET 189. CHILLAMBARAM. PROFIL ET FAÇADE D'UN TEMPLE A COLONNES DANS L'INTÉRIEUR DE LA PAGODE.





Hel. typ. H. Racle (Anc. Quinsac) Paris

FIG 190 & 191. CHILLAMBARAM. COLONNES D'UN SANCTUAIRE DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE.

Plusieurs des statues qui recouvrent les gopurams sont fort belles. Il y en a de médiocres, mais il n'y en a nulle part de hideuses comme celles de la petite pagode de Pondichéry, que l'amiral Paris, dans le travail auquel il est fait allusion plus haut, représente comme type de celle de Chillambaram. On ne pourrait citer, au point de vue des sculptures, deux monuments plus dissemblables.

Toutes les statues de la pagode, à en juger du moins par celles qu'on peut examiner de près, sont en grès fin d'un seul morceau.

Il n'y a pas de pierre autour de Chillambaram dans un rayon de 65 kilomètres, et il n'y a pas bien longtemps que des routes praticables aux voitures existent dans le pays : ce n'est donc qu'au prix d'un immense travail que la pagode a pu être construite.

MONUMENTS DE TANJORE. (Fig. 193 à 198.)

Tanjore était, à l'époque de la grandeur des Cholas, c'est-à-dire au onzième siècle de notre ère, la capitale de leur empire, qui comprenait alors tout le Sud de l'Inde et s'étendait au Nord-Est jusqu'au Bengale.

Jusqu'à ces dernières années on croyait, avec Fergusson, que la pagode de Tanjore était du quatorzième siècle; mais, des inscriptions en vieux tamoul, datant la plupart du règne de Vira Chola (1064-1114), et découvertes récemment sur les murs du temple, prouvent qu'elle fut construite au onzième siècle. C'est là un nouvel exemple des erreurs qu'on peut si facilement commettre dans la détermination de l'âge des monuments de l'Inde, même de ceux relativement modernes.

Une de nos planches (fig. 193) représente l'ensemble du temple pris en arrière et donne une bonne idée de son plan. Contrairement à ce qui s'observe dans les autres pagodes, dont les pyramides diminuent de hauteur à mesure qu'on s'approche du sanctuaire, la plus grande pyramide (fig. 194) est sur le sanctuaire.

Elle a 15 étages, 61 mètres de hauteur et 25 mètres de largeur à sa base. Elle est terminée par un dôme taillé dans une seule pierre.

En face de l'entrée du sanctuaire se trouve un mantapam de 31 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur, abritant un taureau sacré, monolithe en granit noir (fig. 194 à 196). L'animal est accroupi; il a 3 mètres 60 cent. de hauteur sur 5 de longueur. Suivant les indigènes, il n'avait d'abord que la grosseur d'un œuf et se mit à grossir jusqu'à ses dimensions actuelles. Comme il commençait à devenir gênant, les prêtres invoquèrent Siva, qui arrêta la croissance de l'animal en lui enfonçant un clou dans la langue.

A droite de la cour se trouve une colonnade sous laquelle sont rangés, à côté les uns des autres, 108 énormes lingams en pierre. Je n'ai jamais vu semblable collection de ces emblèmes sacrés dans aucun temple de l'Inde.

Dans l'enceinte de la pagode, près de la grande tour, se trouve un temple très élégant dédié à Subramanya, fils de la déesse Parvati, femme de Siva. Il a été construit au quinzième siècle. On remarquera l'élégance de ses formes et la beauté de ses sculptures (fig. 198).

La pagode de Tanjore est une des plus anciennes et des mieux conservées du Sud de l'Inde, mais elle n'égale pas les pagodes plus modernes de Madura, Sriringam, etc.

Les statues que contient la pagode appartiennent aux deux religions de Vishnou et de Siva, ce qu'on ne rencontre pas dans les constructions analogues plus modernes. Ce fait, que nous avons déjà fait remarquer à propos de Badami, est une nouvelle preuve de ce que nous avons dit que les deux religions n'étaient pas autrefois aussi antagonistes qu'aujourd'hui. On trouve d'ailleurs d'autres preuves de cette tolérance dans des monuments plus anciens.

FIG. 192.

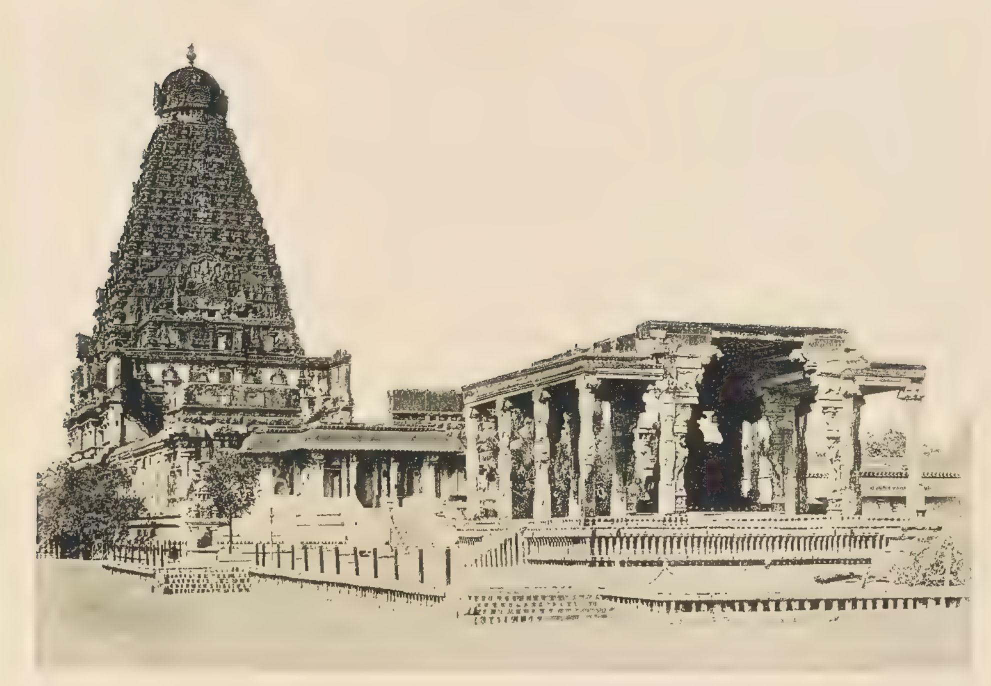
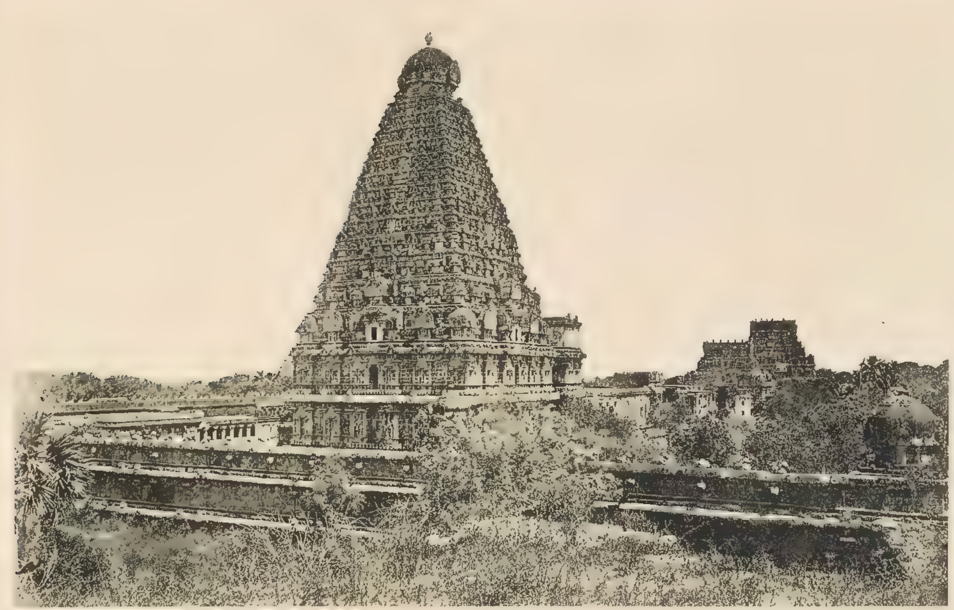
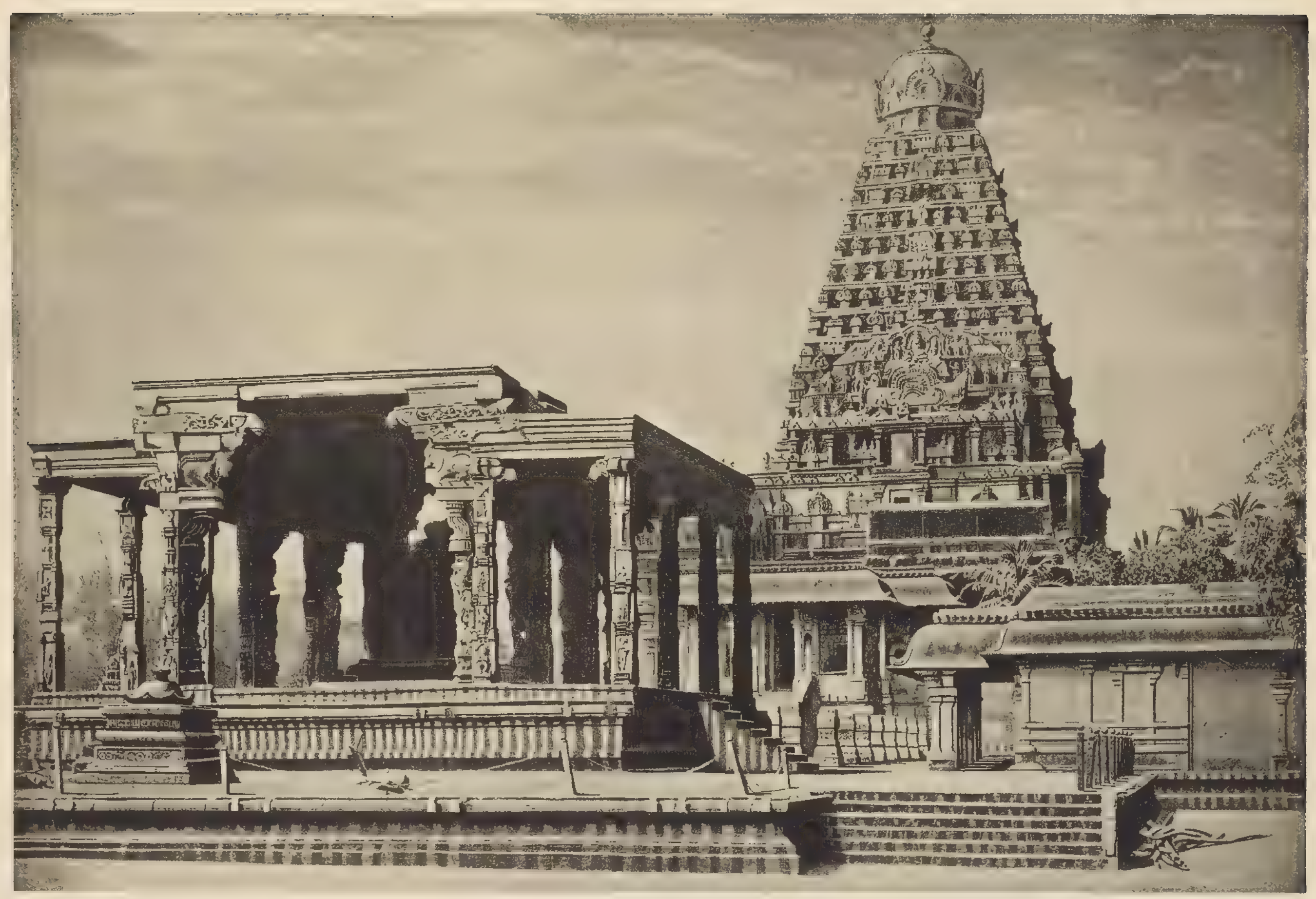


FIG 193



Heliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris.

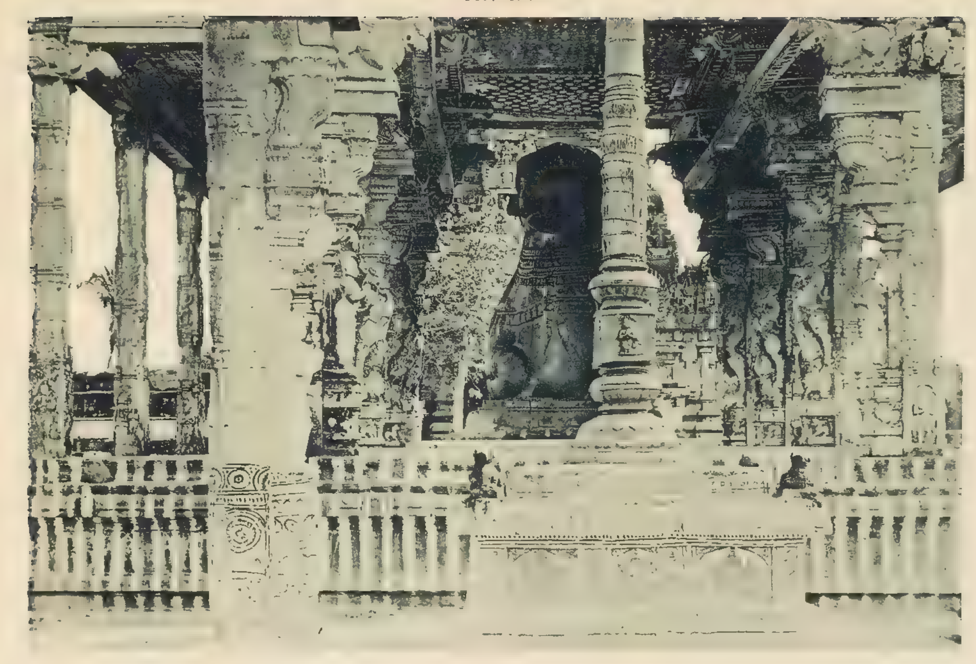
FIG. 192. TANJORE. GRANDE COUR DE LA PAGODE.
FIG 193. VUE D'ENSEMBLE DE LA PAGODE, PRISE EN ARRIERE.



Héliotypie H. Racle (Anc^t Quinsac) Paris.

FIG. 154. TANJORE. LA TOUR DE LA PAGODE ET LE TEMPLE DU TAUREAU SACRÉ

FIG. 195



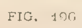
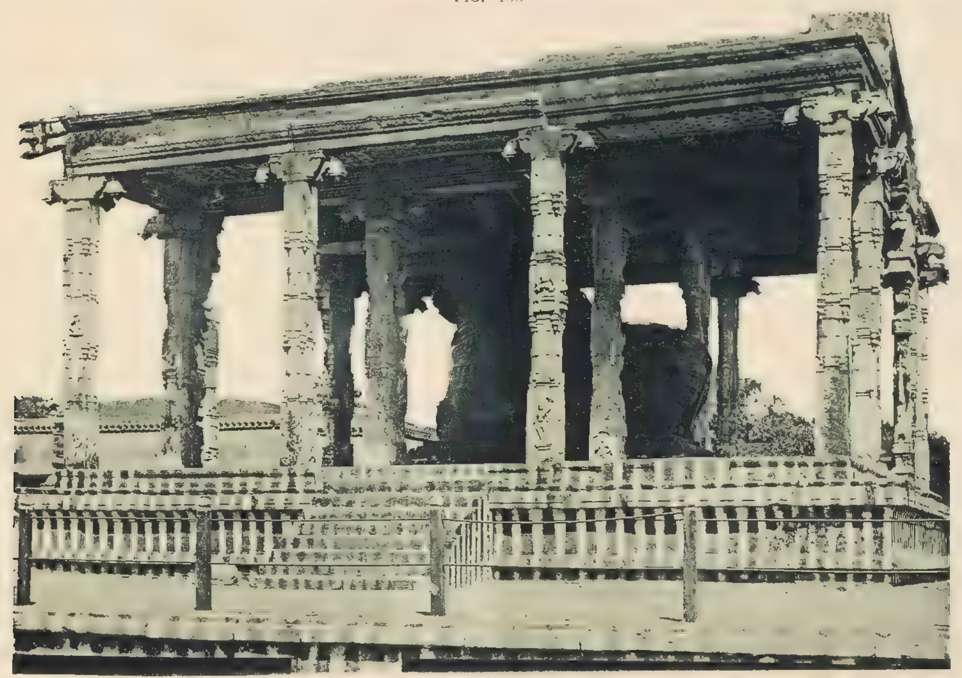


FIG. 196



Héliotyp. H. Racle (Anct Quinsac) Paris

FIG 195 ET 196. TANJORE. LE TEMPLE DU TAUREAU SACRÉ. VUE DE FACE ET VUE DE PROFIL

FIG. 197



FIG. 198



Heliotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac). Paris.

FIG. 197. TANJORE. DÉTAILS DES SCULPTURES DE LA GRANDE TOUR PYRAMIDALE.
FIG. 198. DÉTAILS D'ARCHITECTURE DU TEMPLE DE SUBRAMANYA DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE.

MONUMENTS DE TRIPETTY. (Fig. 199 à 204.)

Tripetty est une ville de 10.000 habitants située au Nord-Ouest de Madras. Elle contient plusieurs pagodes réputées parmi les plus sacrées et les plus anciennes de l'Inde méridionale. Il est très difficile de déterminer leur âge exact, mais il est probable qu'elles ne sont pas antérieures au treizième siècle. Leur étude n'est pas aisée, car leur abord est interdit aux Européens, et ce n'est pas sans de sérieux dangers qu'on peut s'en approcher. De ces diverses pagodes les plus intéressantes sont situées dans la ville même; d'autres sur le sommet de la montagne sacrée auprès de laquelle la ville est située. Les gopurams de ces dernières sont disséminés sur le flanc même de la montagne.

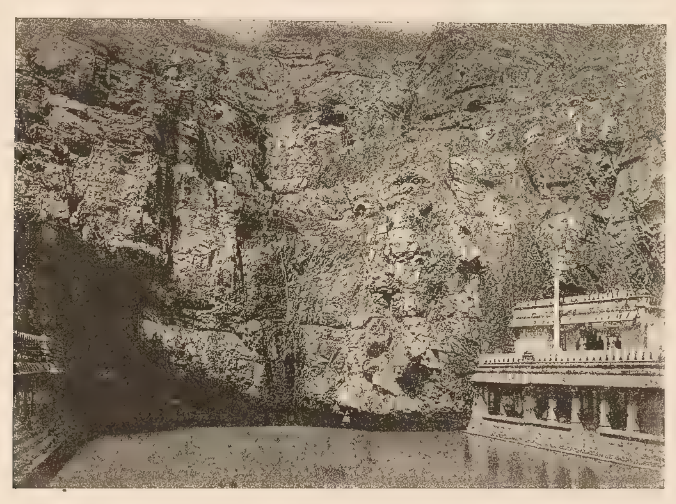


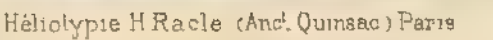
Fig. 199. — Tripetty. — Lac Sacré au pied de la montagne.

Leur plan est celui des autres pagodes du Sud de l'Inde; et la plupart des sculptures sont fort médiocres, à l'exception cependant de celles qui ornent le fronton d'un petit temple reproduit sur une de nos planches (fig. 204).

Le principal temple de la montagne sacrée est aujourd'hui dédié à Vishnou; il l'était autrefois à Siva.

Pour les raisons données plus haut, nous n'avons pu prendre aucune mesure de ces temples, et avons dû nous borner à en exécuter des photographies, assez nombreuses d'ailleurs. La population qui les entoure est extrêmement fanatique, fait très exceptionnel d'ailleurs dans l'Inde. Plusieurs accidents arrivés aux rares Européens qui ont voulu pénétrer dans la pagode ont déterminé le Gouvernement anglais à défendre absolument d'en approcher. Malgré un ordre écrit du vice-roi, le collecteur du district nous a refusé son assistance pour nous permettre de visiter ces monuments, et c'est à nos risques personnels que nous en avons entrepris la difficile étude.





Héliotypie H. Racle (Anc. Quinsac) Paris

FIG. 200. TRIPETTY. ENTRÉE DU PREMIER GOPURAM DE LA GRANDE PAGODE.



FIG. 201. TRIPETTY. ANCIEN TEMPLE AU PIED DE LA MONTAGNE

FIG. 202



FIG 203



Heliotypie H. Racle. (Ancᵗ Quinsac) Paris.

FIG 202. TRIPETTY. TEMPLE A COLONNE DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE.
FIG. 203. COLONNES D UN TEMPLE PRÉCÉDANT LA PAGODE.



Héliotypie H. Racle, Ancⁿ Quinsac, Paris

FIG. 204. TRIPETTY. DÉTAILS DES SCULPTURES ORNANT LE FRONTON DU TEMPLE REPRÉSENTÉ FIG. 203.

MONUMENTS DE CONJEVERAM. (Fig. 205 à 210.)

La ville de Conjeveram est située à 25 lieues Sud-Ouest de Madras; c'est une des plus anciennes cités du Sud de l'Inde. Elle était connue autrefois sous le nom de Kanchi. Le pèlerin chinois Hiouen Tsang, qui la visita, en 640 de notre ère, la fait remonter à une antiquité antérieure à Bouddha. Il assure que ce dernier y séjourna et qu'Asoka y construisit plusieurs monuments. On possède de nombreuses inscriptions remontant au cinquième siècle de notre ère et relatant les hauts faits de ses souverains. Les rois cholas s'en emparèrent au douzième siècle, et elle resta entièrement en leur pouvoir jusqu'à la conquête des Musulmans, en 1310. Ces derniers furent bientôt dépossédés, en 1347, par une confédération de rois hindous, et Conjeveram se trouva alors sous la domination de l'important royaume de Bijanagar. En 1646, elle tomba entre les mains des Musulmans de Golconde. Les Mahrattes succédèrent à ces derniers en 1677; mais, peu après, un général de l'empereur mogol Aurengzeb s'en empara, et elle resta au pouvoir des Musulmans jusqu'à ce que lord Clive la fit tomber aux mains des Anglais en 1752.

La ville est encore très importante, puisqu'elle a environ 38.000 habitants. Elle possède de larges rues et de nombreux temples. La pagode de Siva est l'édifice le plus remarquable. On ignore à quelle époque la construction en fut commencée; les parties les plus importantes du temple sont probablement du quinzième siècle.

Le grand gopuram, représenté en vue d'ensemble et en détail dans nos planches (fig. 206 et 207), fut construit par un rajah de Bijanagar au commencement du seizième siècle. Il a dix étages; sa hauteur est de 57 mètres.

Dans l'enceinte de la pagode se trouvent plusieurs constructions importantes, notamment un temple, dit des Mille colonnes, mais qui n'en a, en réalité, que 600. On y voit aussi plusieurs mantapams formés de colonnes monolithes sculptées, supportant un toit plat (fig. 209 et 210).

En dehors de la grande pagode, Conjeveram contient plusieurs temples, notamment celui de Kamahshina. Il en est qui paraissent remonter au huitième siècle. Leurs gopurams sont simplement formés de petits pavillons superposés, chacun plus petit que celui placé au-dessous de lui. C'est précisément dans cette disposition que se trouve, comme nous l'avons dit, l'origine de la forme pyramidale des gopurams.

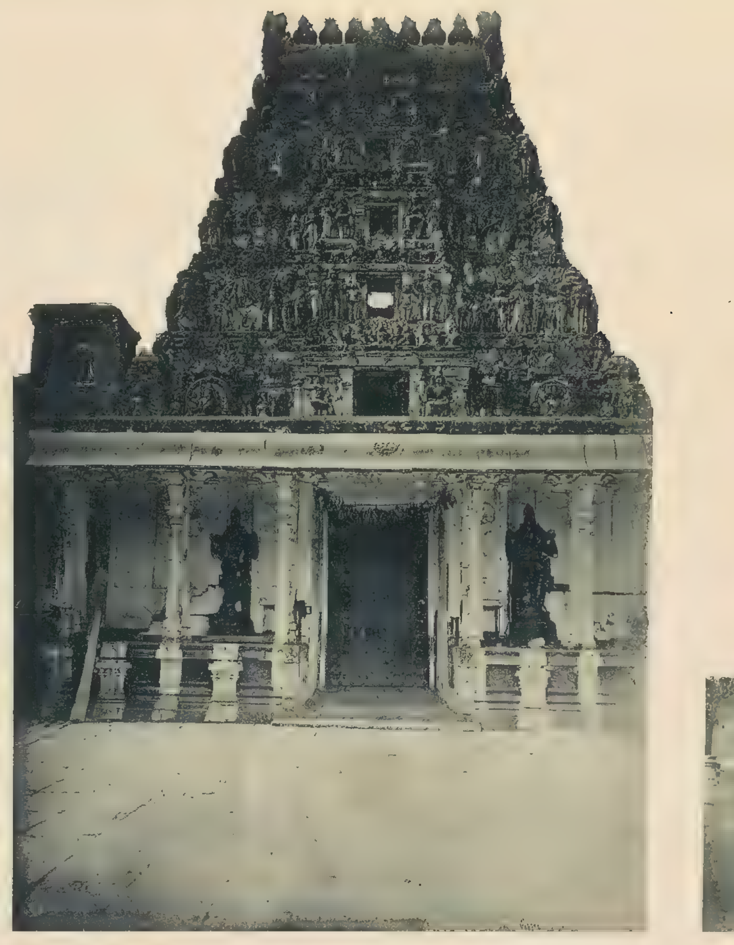
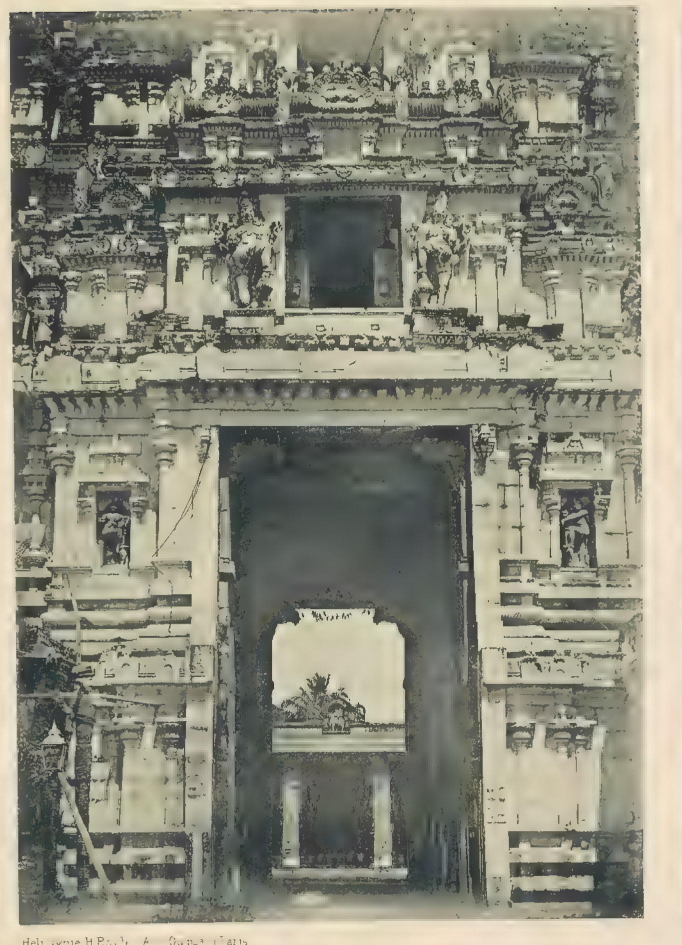


FIG. 205. CONJEVERAM. FAÇADE DE L'UN DES TEMPLES SITUÉS DANS L'ENCEINTE DE LA GRANDE PAGODE.



FIG. 206. CONJEVERAM. GOPURAM FORMANT L'ENTRÉE PRINCIPALE DE LA GRANDE PAGODE.



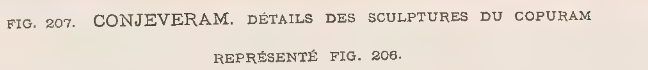


FIG. 207. CONJEVERAM. DÉTAILS DES SCULPTURES DU COPURAM REPRÉSENTÉ FIG. 206.



FIG. 208. CONJEVERAM. INTÉRIEUR DU PRINCIPAL SANCTUAIRE DE LA GRANDE PAGODE.

FIG. 209.

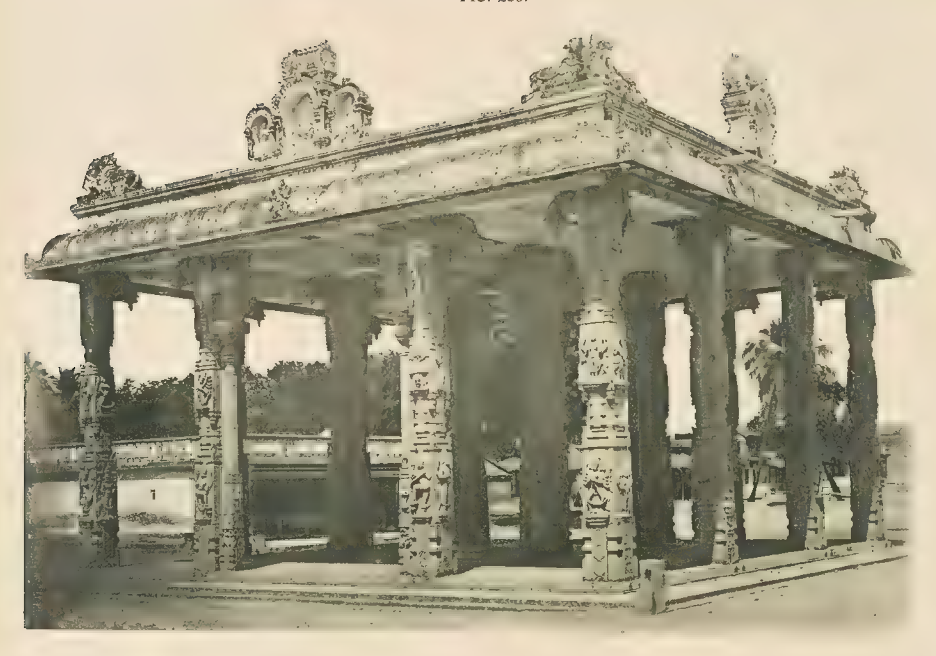


FIG. 210.



Heliotypie H Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG. 209. CONJEVERAM. TEMPLE A COLONNES DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE.
FIG. 210. TEMPLE DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE SUR LES BORDS DU BASSIN.

MONUMENTS DE BIJANAGAR. (Fig. 211 à 217.)

Bijanagar, ou Vijayanagar, la Ville de la Victoire, devait être, à en juger par la surface occupée par ses ruines, une des plus vastes cités du monde. Elle est absolument déserte aujourd'hui. Des bêtes féroces et des serpents sont les seuls êtres vivants que l'on y rencontre. Une des impressions les plus vives que j'aie ressenties en visitant les fascinantes merveilles de l'Inde, est celle que j'ai éprouvée en pénétrant la nuit, par un beau clair de lune, dans les rues, larges comme nos boulevards, et bordées de temples et de palais, de cette cité morte. Les sommets de ses édifices émergeant des jungles avaient alors un aspect singulièrement fantastique. La ceinture de rocs énormes entassés qui entoure les ruines imposantes de cette formidable capitale , et qu'il faut franchir avant d'y pénétrer, rendait le spectacle plus magique encore. Il me semblait que j'entrais dans quelque cité géante créée par des génies et écrasée par des Titans.

Bijanagar fut fondée vers l'an 1118 de notre ère; mais ce n'est qu'à la suite des invasions musulmanes dans le Sud qu'elle devint la véritable capitale de toute la partie méridionale de l'Inde, et marqua pendant longtemps la limite que ne pouvaient dépasser les envahisseurs. Les luttes avec les Musulmans ne firent qu'agrandir son influence, et il fallut pour la renverser une coalition de tous les rois musulmans du Dekkan. En 1565, la ville fut prise et saccagée : elle était alors en pleine période de prospérité. Les voyageurs orientaux qui la parcoururent au temps de sa splendeur en parlent comme d'une merveilleuse cité. On possède encore la relation d'Abdur Razzah, qui la visita en 1442. Bien peu de villes de l'Inde pouvaient alors lui être comparées pour son étendue, la beauté de ses monuments, la richesse de ses souverains.

Les ruines de Bijanagar et de ses importantes fortifications couvrent environ 25 kilomètres carrés. Plusieurs volumes de planches seraient nécessaires pour représenter en détail les restes de ses temples merveilleux, de ses palais, de ses fortifications et de ses statues. Aucune ville de l'Inde, à l'exception peut-être de Delhi, ne présente un tel amas de débris grandioses.

La plupart des monuments restés debout sont de l'époque brillante de Bijanagar, c'est-à-dire de la fin du quinzième siècle et de la première moitié du seizième. Parmi ces temples, les uns sont dédiés à Vishnou, d'autres à Siva, d'autres enfin appartiennent à la religion jaïna.

Les planches qui vont suivre représentent les détails du temple de Vitoba, le plus beau de Bijanagar, et la grande pagode dédiée à Siva.

La pagode de Siva (fig. 211 et 212) est du quinzième siècle; elle possède trois gopurams : un à l'Est, un à l'Ouest et un au Nord; ce dernier est le plus grand; la partie supérieure en est brisée, mais lorsqu'elle existait, la hauteur totale devait atteindre environ 60 mètres : c'est un des plus gigantesques du Sud de l'Inde. Nos figures représentent diverses parties de l'intérieur de la pagode. D'après une de ses inscriptions, elle fut édifiée en 1430.

Le temple de Vitoba (fig. 213 à 217) est plus moderne que le précédent; il ne fut commencé qu'en 1529. C'est une petite merveille d'architecture, ou plutôt de sculpture. Les piliers sont en granit, et chacun d'un seul morceau. Ils sont fouillés comme des pièces d'orfèvrerie. Chacun d'eux présente une forme différente. Ils appartiennent à ces catégories d'œuvres merveilleuses, comme la patience hindoue peut seule en produire, et qui, avec les conditions d'existence des

sociétés modernes, ne se recommenceront plus. Il y aurait donc un intérêt véritable à ménager celles que les siècles nous ont laissées.

La pagode de Vitoba se compose de trois petits temples séparés, entourés d'une enceinte. Tout l'édifice est fort ruiné.

Je ne saurais trop répéter, en terminant, que la ville de Bijanagar serait digne d'une monographie; et je la recommande vivement aux artistes qui pourraient consacrer quelques mois à son étude.

L'époque à laquelle fut construit le temple de Vitoba, c'est-à-dire le commencement du seizième siècle, marque pour le Sud de l'Inde une période culminante de l'architecture, période dont les œuvres n'ont pas été surpassées et bien rarement égalées. On ne peut guère rapprocher de ce monument qu'une pagode construite précisément à la même époque et qui se trouve située à Todputri, à 50 lieues environ à l'Est de Bijanagar. Elle est entièrement ruinée aujourd'hui, mais un de ses gopurams, encore debout (fig. 218), présente une richesse d'ornementation admirable.

FIG. 211.



FIG. 212.



Heliotypie H Racle (Anc! Quinsac) Paris.

FIG. 211. BIJANAGAR. LA GRANDE PAGODE DE SIVA. DEUXIÈME ENCEINTE.

FIG. 212. LA GRANDE PAGODE DE SIVA. PREMIÈRE ENCEINTE.

FIG. 213.

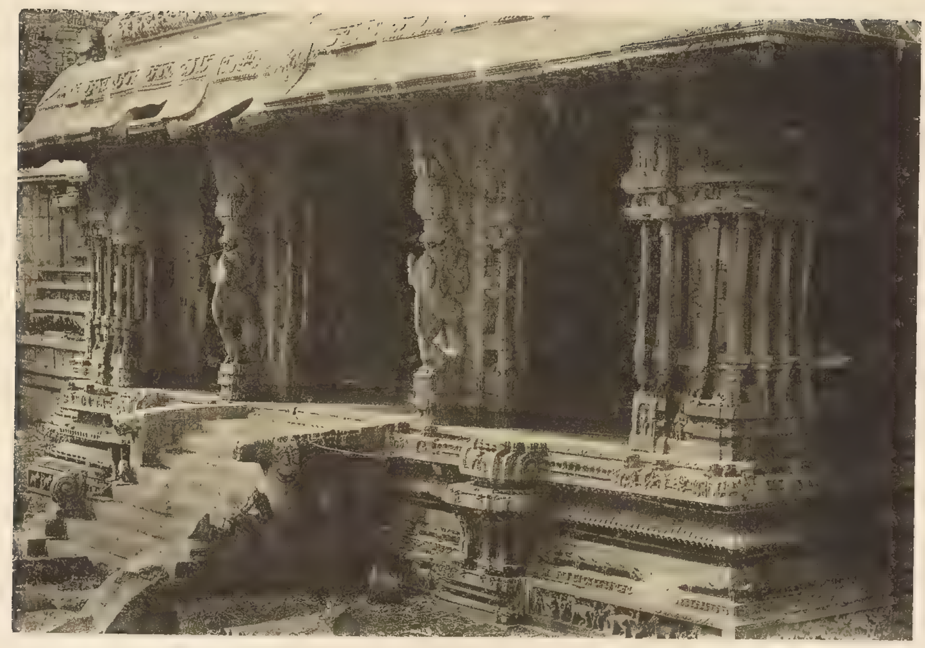


FIG. 214.



Heliotypie H Racle (Anc[t] Quinsac) Paris

FIG. 213. BIJANAGAR. TEMPLE DE VITOBA. FAÇADE.
FIG. 214. PETIT TEMPLE A COLONNES DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE.

FIG. 215

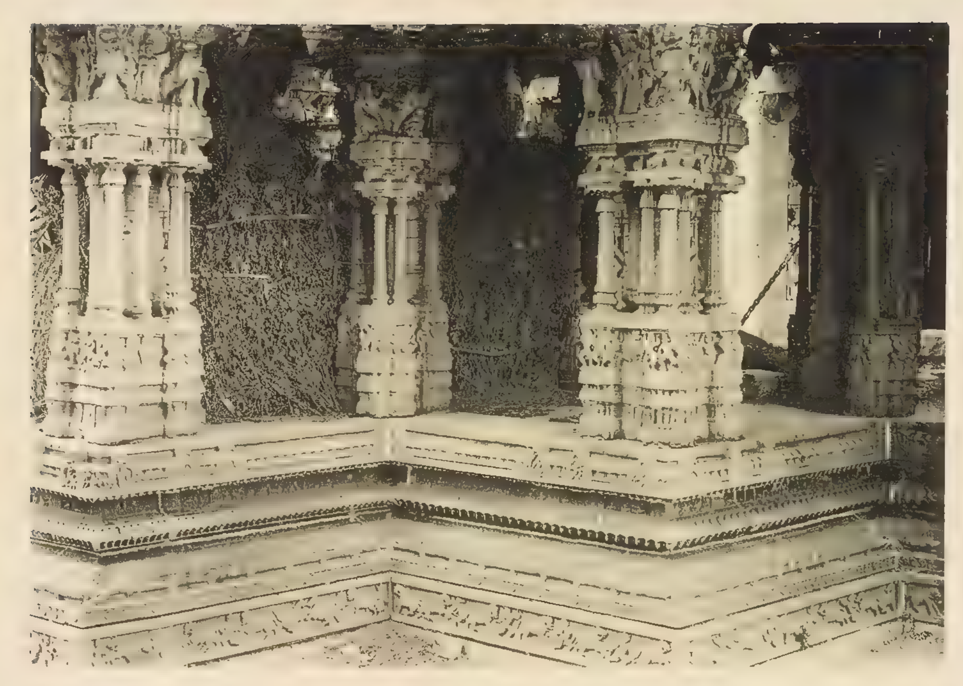


FIG. 216

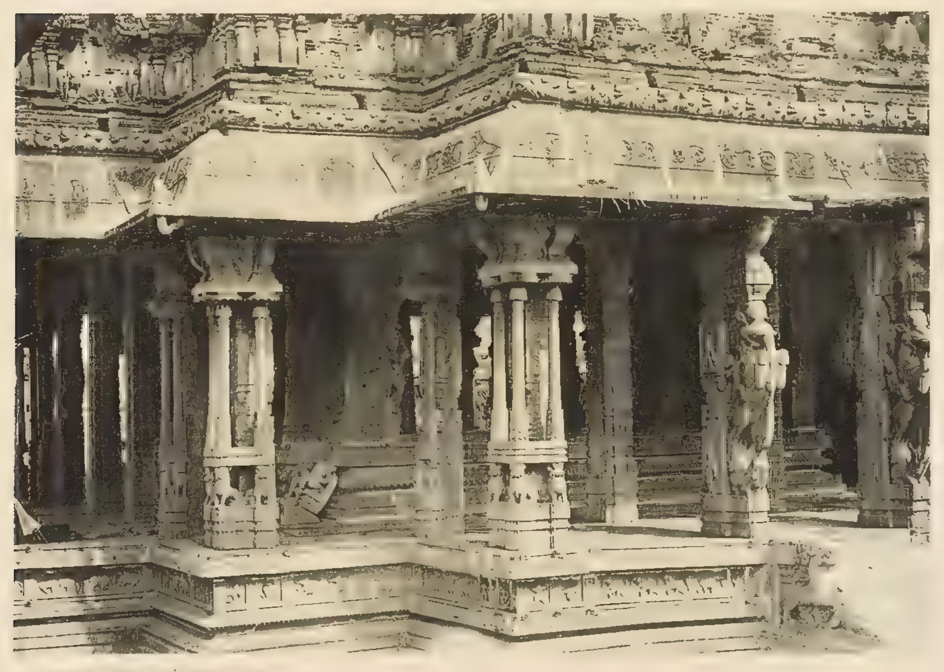


FIG. 215 & 216. BIJANAGAR. LE TEMPLE DE VITOBA. DÉTAILS DES SCULPTURES DES COLONNES MONOLITHES.

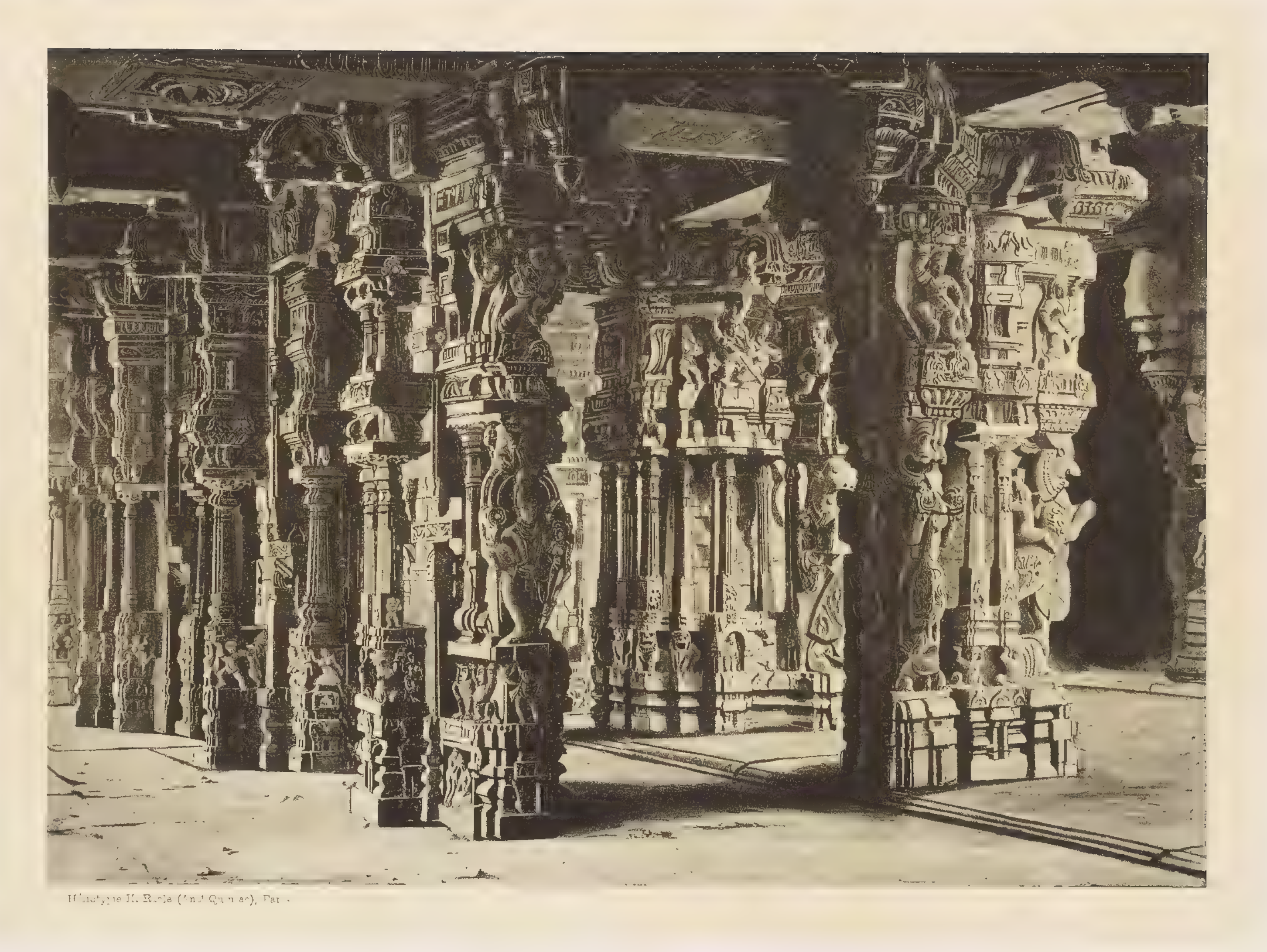


FIG. 217. BIJANAGAR. LES PILIERS DE GRANIT DU TEMPLE DE VITOBA. VUE D'ENSEMBLE.



(Anc^t Quinsac), Paris

FIG. 219. TODPUTRI. DÉTAILS DES SCULPTURES DE LA BASE D'UN GOPURAM.

FIG. 219.

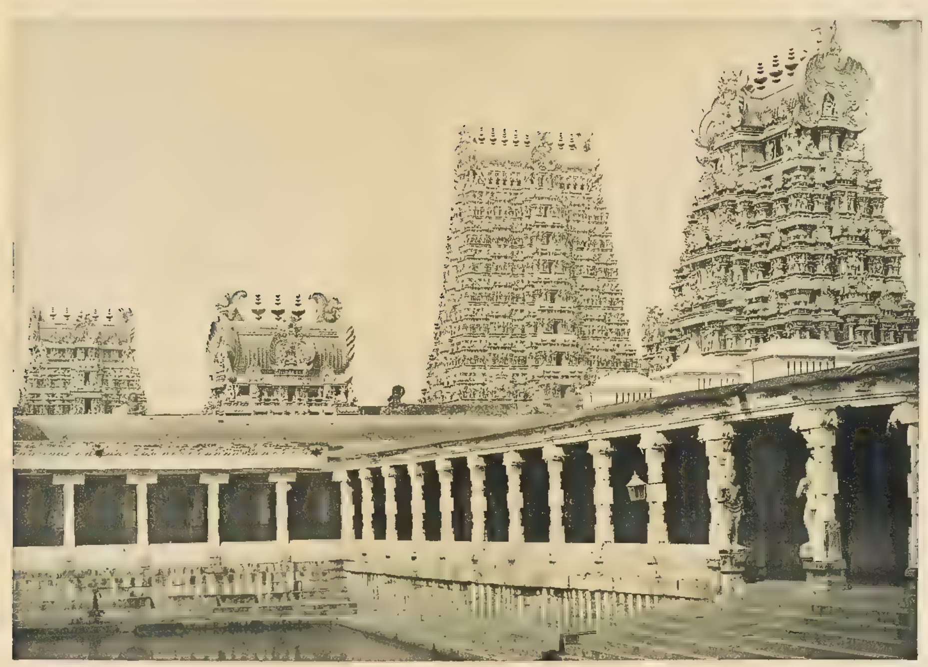
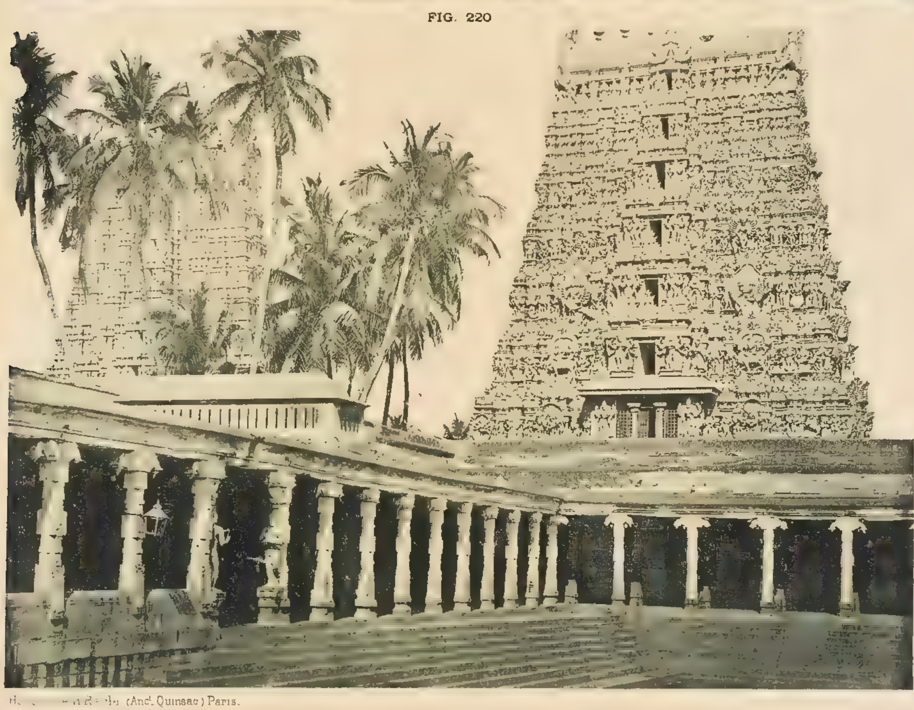


FIG. 220



(Anc. Quinsac) Paris.

FIG. 219 & 220 MADURA. LES GOPURAMS DE LA GRANDE PAGODE VUS DE L'ÉTANG DU LOTUS D'OR

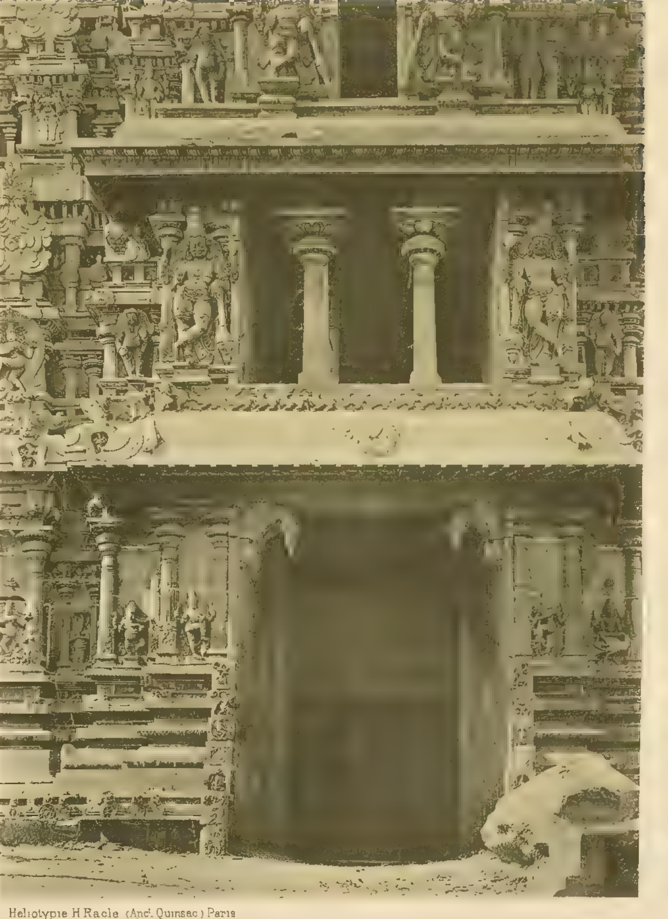
FIG. 221.



FIG. 222.



FIG. 221. MADURA. FRAGMENTS DES PEINTURES ORNANT LA GALERIE ENTOURANT L'ÉTANG DU LOTUS D'OR. — FIG. 222. LA GRANDE GALERIE SITUÉE A L'EXTRÉMITÉ DE L'ÉTANG DU LOTUS D'OR.



Heliotypie H Racle (Anc. Quinsac) Paris

FIG. 223. MADURA. LA GRANDE PAGODE. DÉTAILS DES SCULPTURES D'UN GOPURAM.

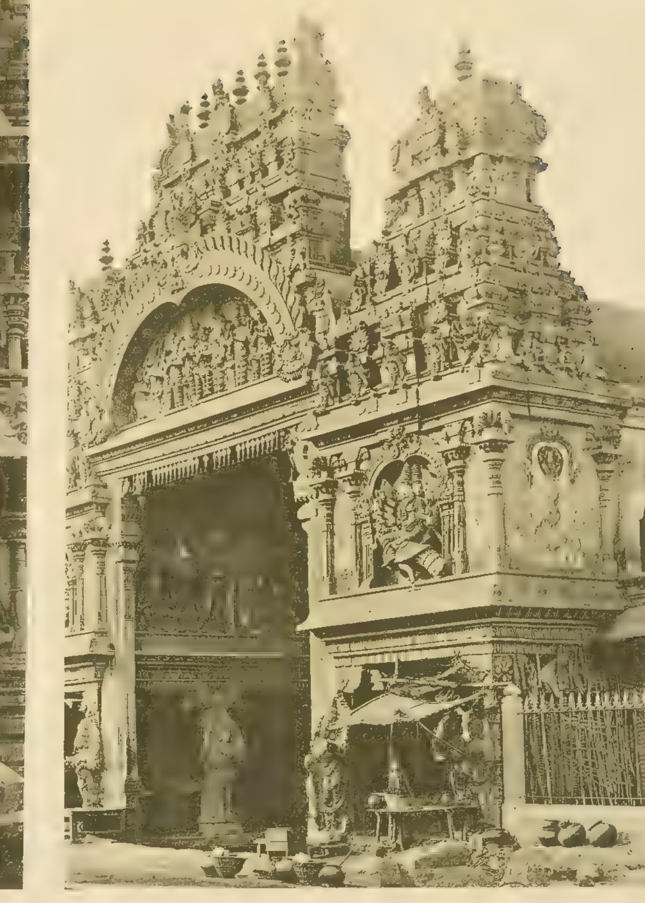


FIG. 224. MADURA. LA GRANDE PAGODE. FAÇADE DU TEMPLE DE LA DÉESSE MINASHKI.

FIG. 225.



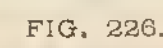


FIG. 226.



FIG. 225. MADURA. LA GRANDE PAGODE. DÉTAILS D'ORNEMENTATION D'UN GOPURAM INACHEVÉ.
FIG. 226. LA GRANDE PAGODE. COLONNES & STATUES ORNANT LA BASE D'UN GOPURAM.



FIG. 227. MADURA. PILIERS ET STATUES D'UN DES SANCTUAIRES DE LA PAGODE.

FIG. 228. MADURA. PILIERS ET STATUES DU MÊME SANCTUAIRE. VUE PRISE D'UN AUTRE COTÉ

FIG. 229

FIG. 230.

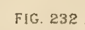








FIG. 231


FIG. 232.





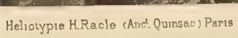

Héliotypie H.Racle (Anc.t Quinsac) Paris

FIG. 229 A 232. MADURA. PILIERS & STATUES PRIS DANS DIVERSES PARTIES DE LA PAGODE.





FIG. 233 & 234. MADURA. DÉTAILS D'ORNEMENTATION DU PALAIS.

FIG. 235.



FIG. 236.



Héliotypie H Racle (Anᵗ Quinsac) Paris.

FIG. 235. MADURA. DÉTAILS D'ORNEMENTATION DES COLONNES DU PALAIS.
FIG. 236. PETIT TEMPLE AU CENTRE D'UN LAC SACRÉ, PRÈS DE LA VILLE.

MONUMENTS DE MADURA. (Fig. 219 à 236.)

Madura, ancienne capitale des rois Pandyas, est une des cités les plus considérables du Sud de l'Inde. Sa population s'élève à 80.000 habitants. Sa fondation est antérieure à l'ère chrétienne. Elle était connue des auteurs grecs et latins et devait être en relations commerciales directes ou indirectes avec les Romains, car on a trouvé de nombreuses monnaies romaines dans le fleuve qui la traverse.

En 1310, Madura subit l'invasion des Musulmans, qui y établirent une dynastie, laquelle dura 60 ans et finit par être expulsée par les rajahs de Bijanagar, au quatorzième siècle. Ces derniers y installèrent alors, sous leur suzeraineté, la dynastie Najak, qui dura plus de deux siècles, et dont Tirumal, qui régna de 1623 à 1659, fut le plus célèbre représentant. C'est sous son règne que furent construites, ou du moins réédifiées, les plus grandes pagodes du Sud de l'Inde, celle de Madura, notamment.

La pagode de Madura (fig. 219 à 232) est une des plus vastes et des plus célèbres de l'Inde méridionale. Elle est construite sur l'emplacement d'un ancien temple, antérieur, dit-on, à notre ère, mais toutes ses parties importantes sont du temps de Tirumal. Elle contient cependant des piliers provenant sans doute d'autres constructions et couverts d'inscriptions très antérieures à cette époque. Nous ignorons d'ailleurs si Tirumal ne se borna pas à un simple travail de restauration et d'agrandissement. Dans tous les cas, le style de la pagode ne diffère en rien de celui des autres pagodes de l'Inde méridionale.

Comme la plupart des grandes pagodes, celle de Madura est formée par une série d'enceintes rectangulaires concentriques, dont la plus grande a 250 mètres environ de longueur. Elle possède neuf gopurams : quatre grands et cinq petits. Le plus grand, celui de l'Est, a 46 mètres de hauteur; la base est en pierre, mais la superstructure est en briques, et les statues en terre cuite.

Parmi les parties importantes de la pagode de Madura, il faut d'abord citer une salle servant aujourd'hui de bazar, et désignée par les Hindous sous le nom de Puthu Mantapam. Elle a coûté 25 millions et demandé 22 ans de travail. Au milieu des nombreuses statues qu'elle contient on remarque celles de Tirumal, de sa femme et de ses prédécesseurs. La longueur de cette salle est d'environ 100 mètres, sa largeur d'environ 30 mètres. Son toit est supporté par 128 piliers formés chacun d'un seul bloc de granit et couvert de sculptures représentant les figures les plus diverses. Il est difficile de rêver quelque chose de plus imposant que cette longue avenue de monstres fantastiques, d'idoles, de dieux, de déesses, dont les figures graves, souriantes ou terribles, surgissant dans l'ombre, transportent le visiteur dans un monde de rêves les plus étranges.

Quelques-uns des piliers sont formés de chevaux ou de monstres cabrés (fig. 231). Ce motif d'ornementation est général dans les pagodes du Sud de l'Inde, mais nulle part aussi largement traité qu'à Madura et surtout à Sriringam.

Nos planches donnent une idée très exacte des parties les plus intéressantes de la pagode de Madura. Je mentionnerai surtout l'intérieur d'un sanctuaire représenté ici (fig. 227 et 228) désigné par les Brahmanes sous le nom de *Dhvaya Sthamla Mantapam*. Je ne l'ai trouvé décrit dans aucun ouvrage, probablement parce que l'accès en est interdit aux étrangers. Il contient

certainement les plus belles statues de la pagode. Je ne connais aucun sanctuaire dans le monde, en y comprenant nos vieilles églises gothiques, qui produise un effet aussi imposant. Ces statues de pierre, émergeant de la demi-obscurité qui règne dans toute l'enceinte, ont des poses tellement vivantes qu'on ne peut croire tout à fait à leur immobilité; elles sont sculptées dans une pierre très foncée ressemblant à du marbre noir.

Les arcades ne figurent pas plus dans cette pagode que dans les autres monuments analogues du Sud de l'Inde : elles étaient cependant connues parfaitement des architectes hindous, puisqu'ils en ont fait un usage fréquent dans le grand palais de Madura, représenté dans cet ouvrage, et construit à l'époque même où fut édifiée la pagode.

On voit dans l'enceinte de la pagode un étang sacré (fig. 219), dit l'étang du « Lotus d'Or », ayant 55 mètres de longueur sur 49 mètres de largeur. Il fut créé, suivant les Hindous, par un coup du trident de Siva, et, disent-ils, l'eau du Gange vient sous terre l'alimenter. Il est entouré d'une galerie sur laquelle des peintures assez primitives représentent divers événements merveilleux relatifs à la construction de la pagode. Une de nos planches (fig. 221) donne un spécimen de ce travail.

A deux kilomètres de Madura se trouve un grand lac sacré, connu sous le nom de Teppa Kulam (fig. 236), construit sous Tirumal. Il a 303 mètres de longueur sur 288 de largeur; un petit pavillon de forme assez gracieuse s'élève au milieu de cette nappe d'eau.

Outre sa grande pagode, la ville de Madura contient encore un monument splendide : le palais construit par le rajah hindou Tirumal, l'auteur de la restauration de la pagode. C'est un des rares palais de l'Inde encore debout, et en même temps un des meilleurs exemples qu'on puisse citer de l'influence qu'exercèrent les Musulmans même dans les régions où leur domination fut éphémère.

Quand j'ai visité le palais de Madura, on le restaurait d'une façon qui m'a paru assez satisfaisante. Nos planches (fig. 233 à 235) donnent des reproductions de la partie principale du monument, notamment de l'ancienne salle du Trône, qui sert de tribunal aujourd'hui; elle a 37 mètres de longueur, 20 mètres de largeur, 22 mètres de hauteur, et est surmontée d'un dôme. Autour de la partie supérieure de la salle se trouve une galerie où s'asseyaient les femmes de Tirumal pendant les réceptions. Cette salle est soutenue par des piliers reliés par des arcades rappelant nos arcades gothiques, et sur lesquelles se trouvent des moulures faites, je crois, avec un stuc particulier qu'on fabrique dans la présidence de Madras. Dans les angles de la salle se trouvent quelques statues et divers motifs d'ornementation, qui seuls peuvent révéler que l'édifice n'a pas été construit par des Musulmans.

Le palais de Madura figure, avec ceux des rois mogols de Delhi, des rois de Gwalior et des rois d'Odeypoor, parmi les plus beaux monuments de l'Inde.

Ce n'est pas le seul du Sud de l'Inde où se retrouvent les influences musulmanes. En dehors des mosquées, assez médiocres d'ailleurs et généralement modernes, qu'on y rencontre en assez grand nombre, on peut citer encore le palais de Tanjore, de la fin du dix-huitième siècle; mais il appartient trop visiblement, de même que les monuments de Luknow, au Nord de l'Inde, à une époque de décadence, pour mériter l'honneur de la reproduction. Cette époque de décadence paraît avoir eu pour cause l'immixtion européenne, italienne surtout, qui, à une certaine époque exerça une influence désastreuse, heureusement fort passagère.

MONUMENTS DE TRICHINOPOLY ET DE SRIRINGAM. (Fig. 237 à 249.)

La ville de Trichinopoly, auprès de laquelle est située la célèbre pagode de Sriringam, est une grande cité de 84.000 habitants, dont l'ancienneté n'est pas très grande. Elle est dominée par un rocher de 72 mètres de hauteur, que surmonte une forteresse en partie démolie, et à la base duquel se voit un étang sacré.

On arrive au sommet du rocher par un escalier de 300 marches, taillé dans les fissures du roc. De place en place se trouvent des sanctuaires ornés de statues. Ils ont été récemment blanchis à la chaux. J'ignore la date de la construction de ces divers petits temples, mais je les crois très antérieurs à l'époque de la construction de la grande pagode que je vais décrire.

On trouvera dans nos planches le rocher de Trichinopoly, les sanctuaires situés dans l'intérieur de la citadelle et l'étang sacré qui se trouve au bas du rocher (fig. 237 à 240).

La grande pagode de Sriringam, à 4 kilomètres de Trichinopoly, est dédiée à Vishnou. Elle est située dans une île formée par le Kavery et le Coleroon. Cette pagode n'est pas ancienne, puisqu'elle ne date que du dix-huitième siècle; elle contient cependant une petite construction en mauvais état que Fergusson fait remonter au douzième siècle; ce qui paraît prouver qu'il existait déjà une pagode sur le même emplacement.

La pagode de Sriringam est très analogue à celle de Madura. Elle est surtout remarquable par les sculptures de quelques-uns de ses piliers et par ses vastes dimensions. On peut la considérer, avec le grand temple de Karnak, en Égypte, comme le plus gigantesque édifice religieux du monde. Une de nos planches (fig. 242) donne une vue d'ensemble des plus importants de ses gopurams.

Son plan général est un exemple de ce que nous disions, dans l'Introduction de ce chapitre, de la formation des grandes pagodes par adjonction de nouvelles enceintes concentriques munies de gopurams. Chaque enceinte étant plus considérable, suivant qu'elle est plus extérieure, et son gopuram plus haut que ceux de l'intérieur, il en résulte que les gopurams placés au centre de chaque face antérieure du rectangle forment comme une avenue de pyramides dont la hauteur va en décroissant de l'extérieur à l'intérieur; ce qui, au point de vue architectural, est évidemment peu satisfaisant. Si le contraire avait été réalisé, c'est-à-dire si les pyramides eussent été en augmentant de hauteur de la circonférence au centre, l'effet produit serait beaucoup plus imposant.

La pagode de Sriringam a sept enceintes concentriques. Le mur de la plus extérieure forme un rectangle de 880 mètres de longueur sur 760 mètres de largeur. La plupart des enceintes ont un gopuram sur chacune de leurs faces : il y en a quinze en tout, quatre à chacune des trois premières enceintes et trois à la quatrième. Le grand gopuram Nord a 46 mètres de hauteur. Un de ces gopurams commencé, mais non fini, devait s'élever à 91 mètres de hauteur : il n'en a que cinquante-deux. Nous donnons ici des vues d'ensemble et de détail (fig. 243 à 246) des plus remarquables de ces gopurams.

La première enceinte extérieure, la seule dans l'intérieur de laquelle puissent pénétrer les Hindous de castes inférieures, renferme un bazar qui forme une véritable ville. La pagode contient du reste une population considérable de prêtres, bayadères, serviteurs, etc.

Les statues qui ornent les gopurams sont en terre cuite et recouvertes de peintures à teintes crues. Elles sont pour la plupart dépourvues de valeur artistique. On en trouvera plusieurs représentées à une grande échelle dans nos planches (fig. 245 et 246).

On voit dans l'enceinte de la pagode plusieurs constructions importantes, notamment un temple des « Mille colonnes » ayant 137 mètres de longueur sur 40 mètres de largeur. Chacune de ses colonnes est formée d'un seul morceau de granit richement sculpté.

La pagode contient un mantapam, dont la façade est formée par des colonnes monolithes supportées par des cavaliers, des monstres, dans diverses attitudes. Leur ensemble, comme on peut s'en convaincre par nos planches (fig. 247 à 249), est très imposant. On se rendra compte, en les examinant, du prodigieux travail que leur exécution a dû demander.

FIG 237.



FIG. 238.



Héliotypie H Racle (Anc^t. Quinsac) Paris

FIG 237 & 238 TRICHINOPOLY. LE LAC SACRÉ, LA CITADELLE & LE TEMPLE SITUÉ AU SOMMET DU ROCHER

FIG. 239



FIG. 240

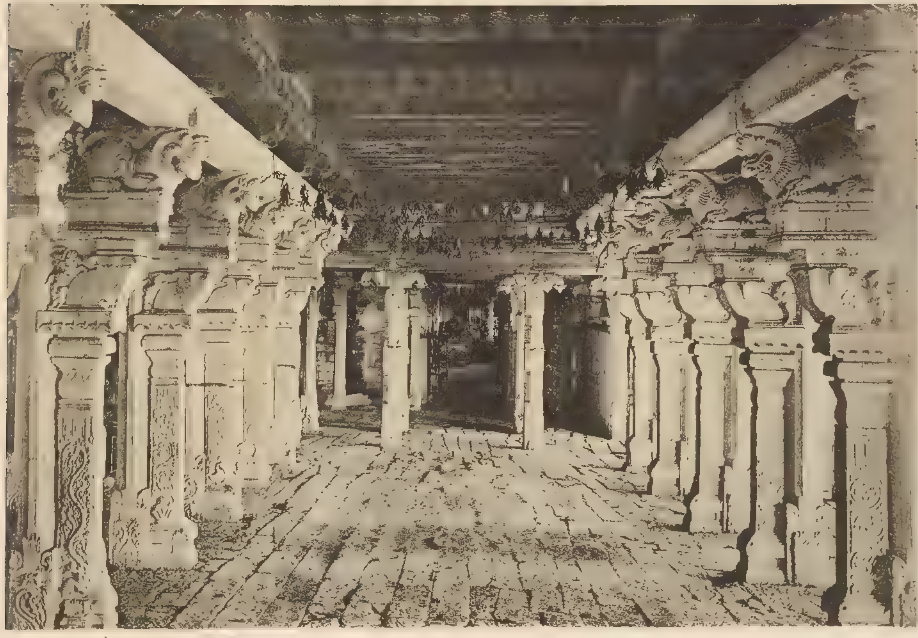


FIG. 239 & 240. TRICHINOPOLY. TEMPLE SITUÉ DANS L'INTÉRIEUR DE LA CITADELLE. DÉTAILS DES COLONNES

FIG. 241.

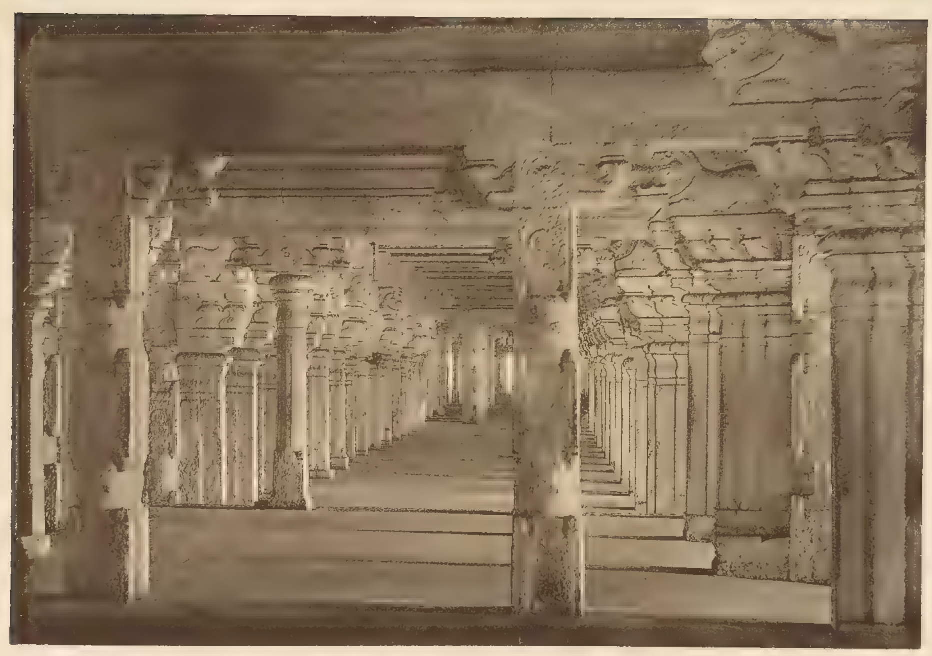


FIG. 242.



FIG. 241 SRIRINGAM. LE TEMPLE DES MILLE COLONNES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GRANDE PAGODE.
FIG. 242. VUE D'ENSEMBLE DES GOPURAMS DE LA GRANDE PAGODE.

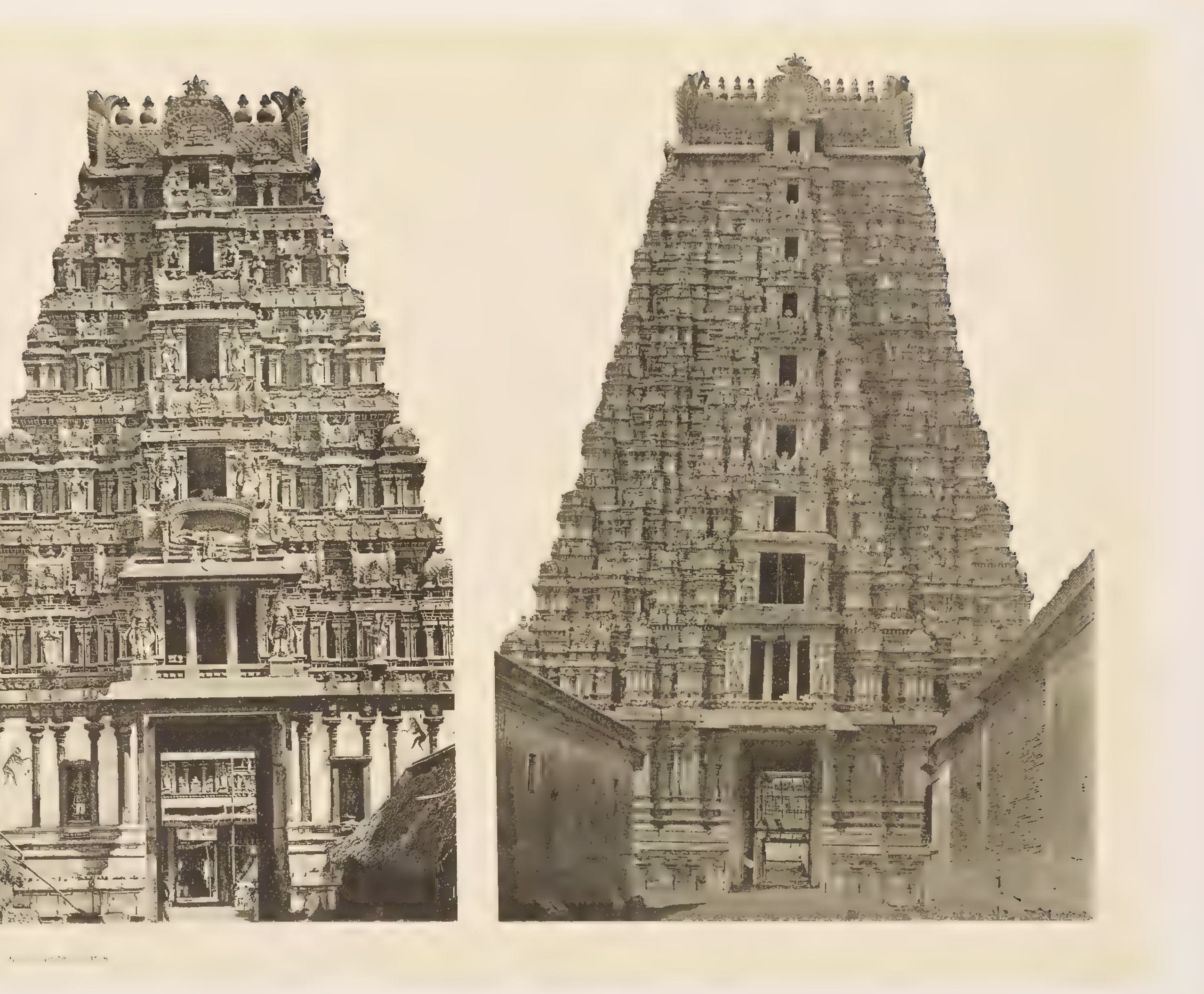


FIG. 24[illegible]. SRIRINGAM. UN DES GOPURAMS DE LA GRANDE PAGODE. FIG. 244. SRIRINGAM. VUE D'UN AUTRE GOPURAM DE LA MÊME PAGODE.

FIG. 245.

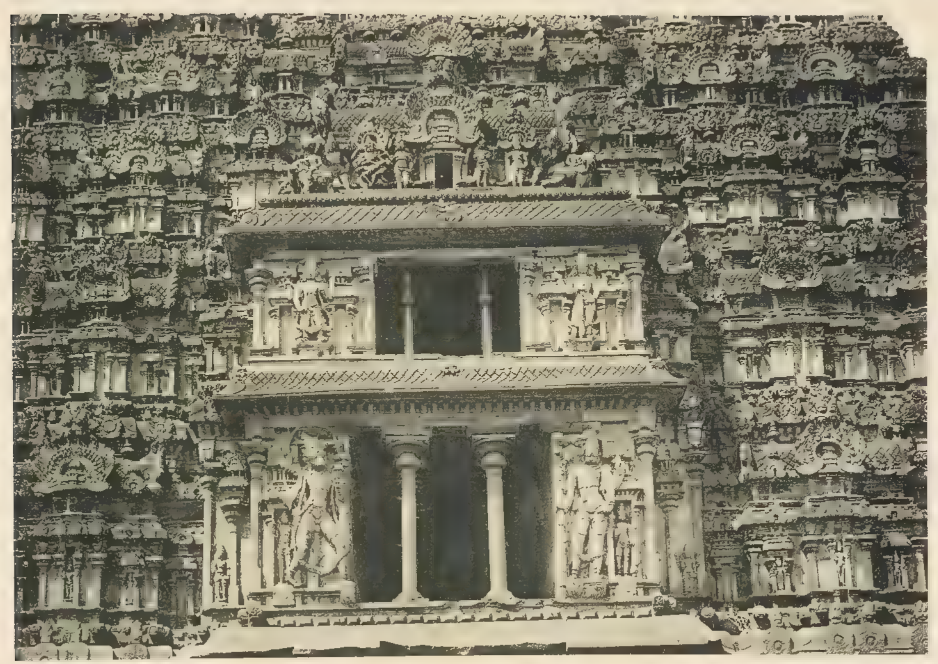
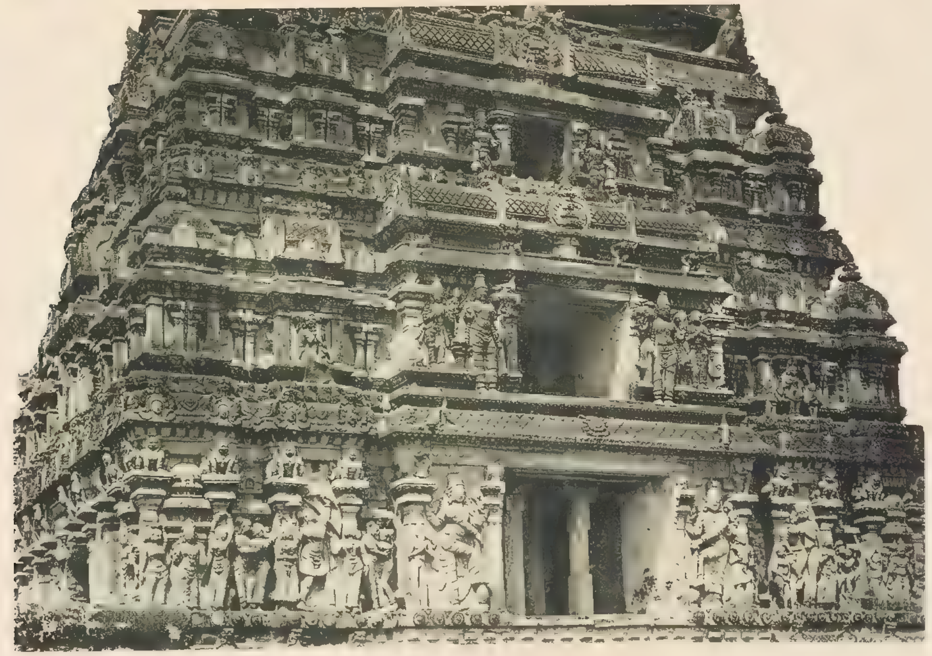


FIG. 246.



Héliotypie H. Racle (Ard. Quinsac) Paris

FIG. 245 & 246. SRIRINGAM. DÉTAILS DES SCULPTURES DE DEUX GOPURAMS.



FIG. 2[illegible]. SRIRINGAM. PILIERS FORMÉS PAR LA SUPERPOSITION DE CHEVAUX ET DE PERSONNAGES SCULPTÉS.



FIG. 248. SRIRINGAM. PILIERS FORMÉS PAR LA SUPERPOSITION DE CHEVAUX, DE MONSTRES ET DE PERSONNAGES SCULPTÉS



Fig. 249. — Sriringam. — Grande pagode. — Détails des piliers du mantapam.

MONUMENTS DE KOMBAKONUM. (Fig. 250 à 257.)

La ville de Kombakonum fut jadis une des plus importantes cités des Cholas. Elle ne possède aujourd'hui que 4.400 habitants. On y voit plusieurs pagodes, notamment une dédiée à Vishnou, et une autre à Siva. Leur construction, comme celle de Sriringam, ne remonte guère qu'aux environs de l'an 1600.

Bien que Kombakonum soit d'un accès très facile, ses pagodes sont très peu connues des Européens.

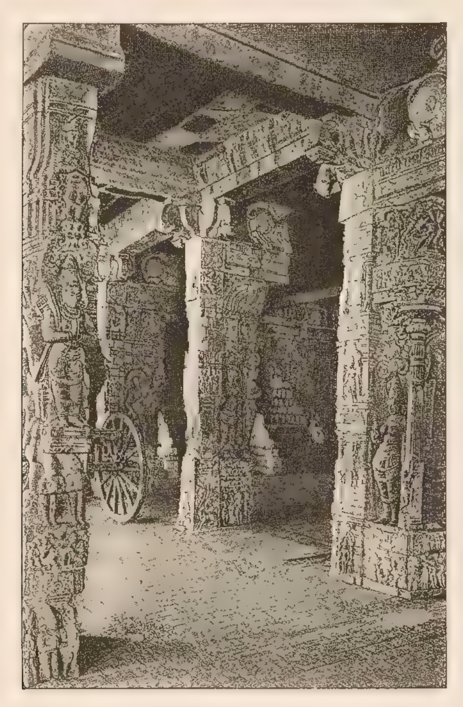


Fig. 250. — Kombakonum. — Piliers du sanctuaire du temple de Rama.

Fergusson ne leur consacre que quelques lignes, dans lesquelles il ne mentionne même pas les plus intéressantes, comme, par exemple, le temple de Rama. Ce dernier vaut cependant, par ses sculptures, les plus remarquables monuments du Sud de l'Inde : le lecteur s'en convaincra facilement par l'examen de nos planches (fig. 250, 255 et 256). Je ne saurais en comparer l'intérieur qu'à celui de nos plus belles églises gothiques. Ce temple n'avait été ni représenté ni mentionné, à ma connaissance, dans aucun ouvrage. J'appellerai également l'attention sur des sculptures fort curieuses du fronton d'un petit temple situé dans l'intérieur de l'enceinte qui sert de bazar (fig. 253), et que je croirais volontiers plus ancien que tout le reste de la pagode.

Une grande partie de la pagode a été récemment soumise à un de ces terribles blanchissages

FIG. 251.

FIG. 252.



FIG. 251. KOMBAKONUM. PETITS TEMPLES SUR LES BORDS DU LAC SACRÉ.
FIG. 252. ÉTANG SACRÉ ET GOPURAMS DE LA GRANDE PAGODE.

FIG. 253.

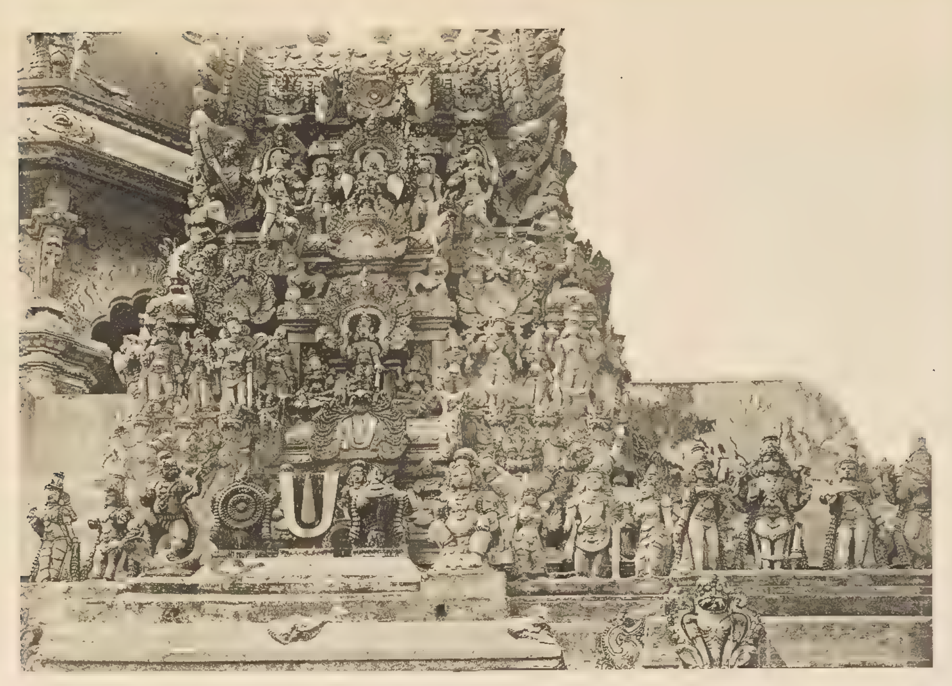


FIG. 254.



Heliotypie E. Pacle and Cuinsac Paris

FIG. 253. KOMBAKONUM. STATUES ORNANT LA PARTIE SUPÉRIEURE D'UN TEMPLE DANS L'INTÉRIEUR DE LA PAGODE.

FIG. 254. COLONNADE D'UN TEMPLE DANS L'ENCEINTE DE LA PAGODE.



FIG. 255. KOMBAKONUM. LE TEMPLE DE RAMA.

GRANDES STATUES DU SANCTUAIRE.



FIG. 256. KOMBAKONUM. LE TEMPLE DE RAMA.

DÉTAILS DE PLUSIEURS PILIERS.

au lait de chaux introduits par les Anglais dans l'Inde, et qui finiront par détruire totalement les monuments que la pioche de leurs ingénieurs avait épargnés. On peut se convaincre par



Fig. 257. — VELLORE. — Détails d'un pilier de la pagode.

l'examen d'une des planches (fig. 251) représentant les constructions qui entourent l'étang sacré, à quel point ces désastreux barbouillages ôtent aux statues leur caractère : il en est dont les formes ont à peu près entièrement disparu sous cet enduit. Inutile d'ajouter que ces badigeonnages ont en même temps fait disparaître totalement les inscriptions.

Avec les temples de Kombakonum se termine la série des pagodes du Sud de l'Inde que je me proposais d'étudier dans ce chapitre. Il existe d'autres pagodes que celles que j'ai représentées, et on en trouverait certainement, celle de Vellore par exemple, dont je reproduis un pilier (fig. 257) présentant des motifs d'ornementation assez originaux; mais en insistant davantage, nous serions bientôt tombé dans la répétition de détails presque identiques. Édifiées par une même race, qui professe la même religion, les pagodes du Sud de l'Inde présentent forcément de grandes analogies. Les soixante et onze figures que nous leur avons consacrées en donnent une idée très suffisante. L'Inde contient sans doute des monuments d'une valeur esthétique supérieure à celle des pagodes du Sud, mais dans aucun d'eux il n'a été déployé une aussi exubérante imagination.

CHAPITRE V.

MONUMENTS DU MYSORE.



On a vu, dans notre introduction historique relative à l'histoire du Sud de l'Inde, qu'une dynastie importante, celle des Chalukyas, régna du sixième au treizième siècle dans le Mysore et une partie de l'empire actuel du Nizam. Les monuments édifiés par elle sont assez caractéristiques pour qu'on ait voulu en faire un style spécial, le style chalukya. Malheureusement ces monuments sont bien rares; ceux des villes que cette dynastie occupa, telles que Bijapour, ayant été détruits par les Musulmans, les monuments connus de cette période sont restreints aujourd'hui à des spécimens presque uniques, comme les temples d'Hullabid et de Bailur.

Il est cependant probable que le Mysore contient d'autres monuments. Il y a longtemps que Fergusson a signalé l'insuffisance extrême de nos connaissances sur l'architecture de cette vaste région. Les photographies des monuments cités plus haut, et qui sont connus depuis fort longtemps, m'ayant montré tout l'intérêt d'une semblable étude, j'avais rangé le Mysore parmi les régions que je me proposais d'explorer. Malheureusement cette exploration devait être ma dernière, et, quand je songeai à l'entreprendre, la saison était tellement avancée que je dus y renoncer. Si jamais il m'arrive de retourner dans l'Inde, je ferai certainement une étude spéciale du Mysore. Cette région, presque vierge, offrira sûrement une abondante moisson aux explorateurs. Pour aujourd'hui, j'en suis réduit, comme Fergusson et comme les auteurs qui m'ont précédé, à borner ma description des monuments du Mysore à la reproduction des photographies que j'ai pu me procurer des temples de Bailur et d'Hullabid (fig. 258 à 264).

Bailur et Hullabid, successivement capitales des rois chalukyas, sont désertes aujourd'hui, et ne possèdent plus que les ruines de leurs temples, édifices du douzième siècle de notre ère et dont je donne ici les détails les plus remarquables. Au point de vue de l'ornementation, ces édifices n'ont été surpassés par aucun peuple et à aucune époque. On ne peut rapprocher de ce merveilleux travail que les colonnes de marbre des temples du Mont Abou. Le temple d'Hullabid, de même d'ailleurs que celui de Bailur, est entièrement couvert de statues représentant les divinités du Panthéon hindou, de bas-reliefs d'éléphants et de cavaliers, d'épisodes du Râmâyana, etc.

Fergusson, grand admirateur du temple d'Hullabid, fait observer que ce n'est pas seulement

par la patience du travail que ce monument est remarquable, mais que la façon de rompre la façade par de larges masses, donne des jeux de lumière et d'ombre fort supérieurs à ce que savaient obtenir les architectes gothiques. Il fait remarquer aussi avec raison que si les frises sculptées s'étendaient sur des surfaces planes, elles perdraient beaucoup de leur effet, tandis que les angles, tout en n'interrompant pas la continuité, donnent de l'élévation et de la force à toute la composition.

Le Mysore est habité par une population parlant une langue spéciale, le canarais, et elle diffère comme race des autres habitants du Sud de l'Inde. Son architecture et ses arts, à défaut d'autres documents, suffiraient à prouver qu'on se trouve en présence d'une race différente.

Ce n'est pas seulement par quelques variétés de plan et de formes extérieures, que les monuments du Mysore diffèrent de ceux des régions voisines. Ces différences se manifestent dans les moindres détails d'ornementation : colonnes, frises, etc. Tout indique immédiatement, même à un œil peu exercé, un peuple fort différent des autres régions du Sud de l'Inde. Mais c'est surtout dans les statues que les divergences s'accentuent, non seulement dans le costume, mais dans la physionomie, le geste, les formes du corps. Les personnages sont plus ramassés, plus vigoureux, les costumes plus luxueux et plus gracieux, la physionomie plus noble. Et il ne s'agit pas là d'effets accidentels qu'on pourrait attribuer à l'emploi momentané d'artistes étrangers. L'originalité et les formes spéciales observées dans les temples du Mysore, nous les retrouverons, non seulement dans les édifices modernes dont nous donnons quelques types (fig. 265 et 266), mais aussi dans tous les objets d'art. Un coffret moderne sculpté du Mysore reproduit souvent des personnages dont le costume, la physionomie, l'allure générale sont ceux des statues des temples d'Hullabid et de Bailur, au point qu'on pourrait supposer qu'ils ont été exécutés par les mêmes mains. Il semble que l'âme inconsciente qui guide le ciseau de l'artiste l'oblige à reproduire certains types invariables qui sont le langage spécial de sa race.

FIG. 258



FIG. 259.



FIG. 258 & 259. HULLABID. LE GRAND TEMPLE. VUES D'ENSEMBLE.

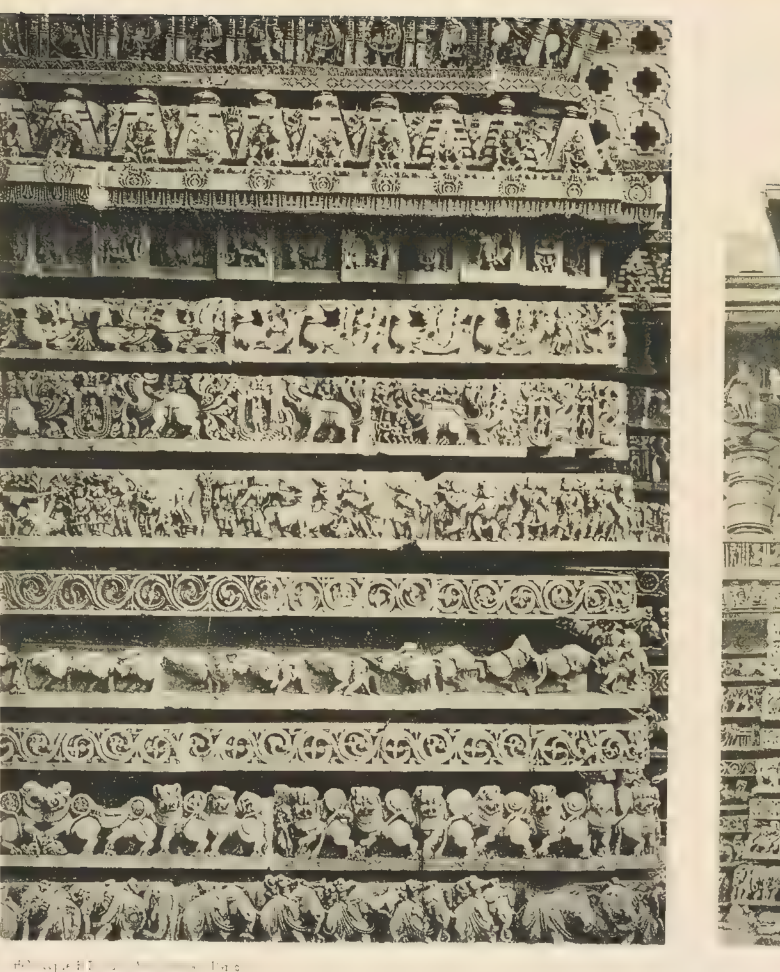
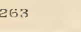


FIG. 260. HULLABID. DÉTAILS DES FRISES DU TEMPLE.



FIG. 261. HULLABID. DÉTAILS DES SCULPTURES D'UN DES COTÉS DU TEMPLE.

FIG. 262





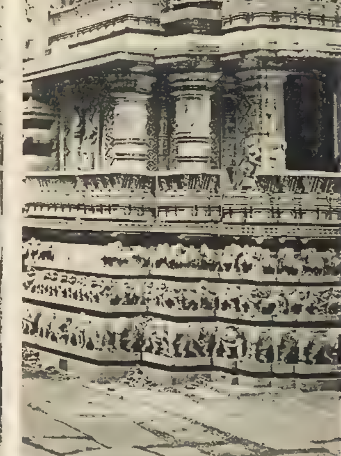



FIG. 263





FIG. 264

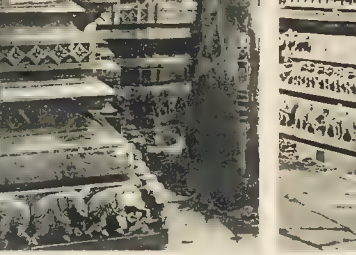




FIG. 262. 263 ET 264. BAILUR. LE TEMPLE. DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET DE SCULPTURE



Héliotypie Pacle (Ant. Quins c) Paris

FIG. 265. MYSORE. NÉCROPOLE DES RAJAHS.

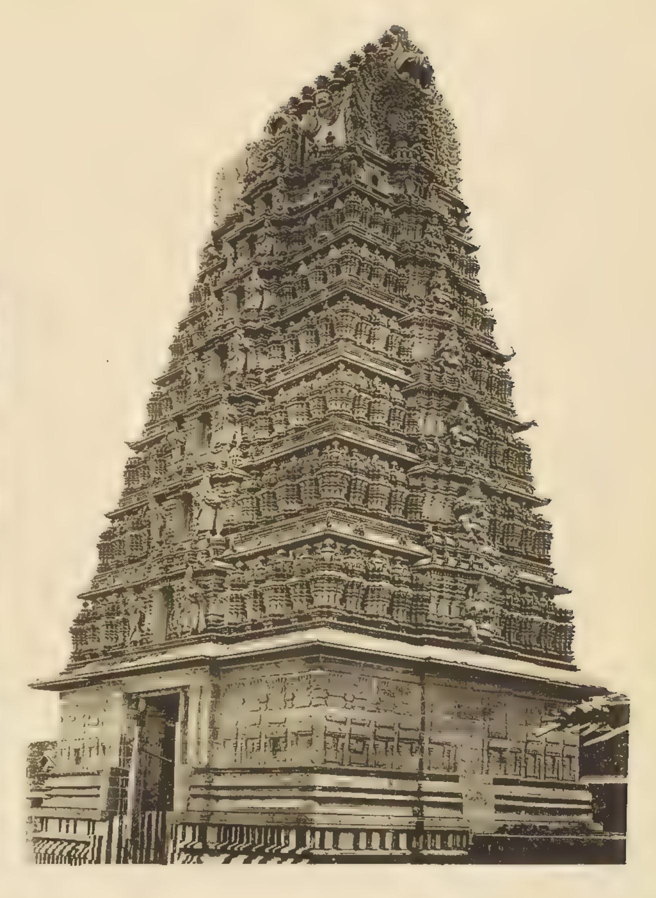


FIG. 266. MYSORE. VUE D'UN TEMPLE.

LIVRE V.

ARCHITECTURE DE L'INDE

PENDANT

LA PÉRIODE MUSULMANE

DU XIIe AU XVIIIe SIÈCLE.

CHAPITRE I.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES MONUMENTS MUSULMANS DE L'INDE.



N raison de la multiplicité des royaumes musulmans dans l'Inde à diverses époques, on observe des styles assez différents d'une province à l'autre. D'une part, en effet, les conquérants appartenaient à des races diverses; et de l'autre, les provinces envahies possédaient souvent leur style architectural spécial. De la fusion d'éléments dissemblables résultèrent des styles différents, et qu'il est impossible d'englober sous une dénomination unique. En étudiant les monuments de Golconde, Delhi, Lahore, Bijapour, etc., on se sent immédiatement en présence d'édifices d'origines fort diverses. Ces styles sont différents, mais l'influence hindoue s'y sent toujours. Les Musulmans de l'Inde ne réussirent jamais, comme ceux d'Égypte et d'Espagne, à créer des monuments absolument originaux, tels que la mosquée de Kait-Bey au Caire, ou l'Alhambra à Grenade, par exemple. Dans les monuments musulmans de l'Inde, les éléments étrangers se superposent ou se combinent généralement de la façon la plus heureuse, mais il est toujours facile de les reconnaître. Les différences souvent très grandes que les monuments musulmans présentent, d'une région à l'autre, proviennent surtout de la diversité des proportions dans lesquelles se trouvent combinés les divers éléments indigènes et étrangers qui les composent.

Trois éléments fondamentaux, l'hindou, l'arabe et le persan, ont contribué à former par leurs combinaisons les styles musulmans de l'Inde. L'élément byzantin ne s'observe qu'exceptionnellement. Quant aux influences européennes, elles ne se manifestent que sous la période mogole, et se bornent d'ailleurs à des procédés d'ornementation accessoires, tels que la méthode d'incruster de pierres précieuses les façades de marbre des mosquées. A une époque presque moderne, l'influence italienne se manifeste dans les formes extérieures et les détails de décoration de certains monuments; à Luknow, Tanjore, par exemple; mais les résultats de cette association furent trop transitoires et trop au-dessous du médiocre pour mériter une description. De même que certains monuments hindo-anglais modernes, que l'on peut observer dans diverses régions de l'Inde, notamment à Muttra, ces édifices hybrides ne peuvent guère servir qu'à montrer l'impossibilité de combiner les architectures de l'Orient avec celles de l'Occident. L'abîme qui sépare ces deux mondes, au point de vue des sentiments et des idées, n'est pas plus profond que celui qui sépare leur architecture.

La vue des planches de notre ouvrage montrera, beaucoup mieux que nous ne pourrions le dire, combien sont variés les effets produits par l'association des éléments architectoniques que nous avons énumérés. Dans les monuments les plus anciens, tels que la mosquée du Koutab, construite à Delhi vers la fin du douzième siècle, les influences arabes dominent; plus tard ce sont les éléments persans, au moins dans le Nord de l'Inde, comme à Lahore. Dans d'autres régions, à Ahmedabad par exemple, l'élément hindou est prédominant et l'emporte au point que, sans l'addition d'arcades, de dômes et de minarets, la presque totalité des monuments de cette dernière ville pourrait être qualifiée d'hindous, et c'est pourquoi d'ailleurs nous les avons décrits parmi les monuments hindous.

Les plus anciens monuments musulmans de l'Inde, tels que le Koutab à Delhi, la grande Mosquée d'Ajmir, sont de la fin du douzième siècle; les derniers monuments importants sont de la fin du dix-septième. Ils ont donc été édifiés pendant une période de 500 ans.

On donne souvent dans les livres anglais le nom de style pathan au style des monuments musulmans de l'Inde construits avant la période mogole, du nom de la dynastie turcomane qui régnait alors; mais je ne vois nullement l'utilité de donner un nom spécial à une architecture qui ne diffère de celle des Arabes que par quelques additions hindoues, ainsi qu'on le constate aisément dans le petit nombre de monuments qui nous restent de cette période.

Des noms spéciaux, s'il en était besoin, conviendraient beaucoup mieux à des styles aussi caractéristiques que ceux dont on voit des exemples dans les diverses cités musulmanes, Delhi, Bijapour, Lahore, etc.

Le nom de style mogol mérite au contraire d'être conservé. On désigne sous ce nom, les monuments construits pendant la domination des empereurs mogols. Les premiers édifices de cette période ne remontent guère qu'au milieu du seizième siècle et sont dus à l'empereur Akbar. Ils furent continués sous ses successeurs Jehangir, Shah Jehan, Aurengzeb, c'est-à-dire jusqu'à la fin du dix-septième siècle. On les rencontre surtout à Agra et à Delhi. Leur évidente parenté dans ces deux villes ne doit pas faire croire cependant que tous les monuments musulmans de l'Inde de cette période sont bâtis dans le même style. Nos planches fourniront la preuve du contraire.

Bien que les monuments de style mogol ne forment qu'une faible partie des monuments musulmans de l'Inde, ce sont pourtant à peu près les seuls qui soient connus en Europe. On se

l'explique aisément d'ailleurs, en songeant que les plus importants sont situés dans deux villes célèbres visitées depuis longtemps par les Européens, et que leur grande magnificence frappe beaucoup les yeux; mais, au point de vue artistique, ils sont loin d'être sans rivaux.

Le style que les Mogols apportèrent avec eux dans l'Inde était, comme leur religion, d'origine arabe, mais modifié comme elle par son passage à travers la Perse. Cent ans avant Baber, Timur construisait à Samarcand (1393-1404) des monuments où l'influence persane domina. C'est de la Perse que proviennent les dômes bulbeux, spéciaux aux Mogols, les revêtements de faïences émaillées, si communs à Lahore, la forme pointue des arcades, les baies gigantesques au milieu des façades, etc.

Désireux de fusionner Hindous et Musulmans en un seul peuple, Akbar et Jehangir firent tous leurs efforts pour combiner leurs deux architectures. Beaucoup de monuments de cette époque, ceux de Futtehpore-Sikri, par exemple, sont beaucoup plus hindous que musulmans. Plus tard, sous Shah Jehan (1628-1658), auquel appartiennent les plus riches monuments de la période mogole, cet esprit de tolérance disparaît, et l'influence des Hindous ne se montre plus que dans certains détails. Les ornementations en relief, si chères à ces derniers, sont supprimées. Le Taje n'en contient pas : toute son ornementation extérieure est formée uniquement de maigres mosaïques.



Fig. 267. — Carte de l'Inde musulmane à la fin du XVIe siècle.

L'emploi d'arcades dentelées, de dômes bulbeux, d'incrustations de pierres précieuses sur marbre blanc, et quelquefois, mais rarement, le revêtement des mosquées en briques émaillées, forment les éléments dominants du style mogol à l'époque de Shah Jehan.

Le style dû à l'influence des Mogols disparut graduellement avec eux. Il ne se fait plus guère aujourd'hui de constructions importantes dans ce style, alors que le style hindou se maintient toujours, et que les autres styles musulmans persistent dans les régions où les disciples du Prophète ont conservé quelque pouvoir, le territoire du Nizam, par exemple.

La courte esquisse qui précède suffira à justifier le plan que nous avons adopté pour la description des monuments musulmans de l'Inde. Ils seront, comme nous l'avons fait pour les monuments hindous, étudiés contrée par contrée; et, comme dans chaque contrée tous les monuments importants se trouvent concentrés dans la capitale, ce seront les monuments d'un petit nombre de villes que nous aurons à décrire. Les expressions : architecture de Lahore, de Bijapour, etc., désignent en réalité l'architecture des contrées dont ces capitales furent le centre, contrées aussi vastes souvent que nos empires européens.

En dehors des monuments des anciennes capitales, nous ne mentionnerons que ceux qui présenteront quelques formes caractéristiques. Vouloir décrire tous les monuments musulmans existant encore dans l'Inde exigerait une étude dont l'intérêt ne saurait compenser la longueur.

L'influence musulmane s'est manifestée à peu près partout dans l'Inde : je l'ai retrouvée dans des régions où les Musulmans ne pénétrèrent jamais. On la retrouve également dans le Sud de l'Inde, qui possède non seulement des mosquées construites par les Musulmans, mais encore des palais musulmans, celui de Madura, par exemple. Cette influence, jadis si puissante, ne l'est plus au même degré aujourd'hui : elle est cependant très vivante encore.

Prenant pour base les indications qui précèdent, nous avons divisé en deux chapitres les monuments musulmans dont l'Inde est couverte.

1° *Architecture musulmane antérieure à la période mogole* (anciens monuments de Delhi, monuments d'Ajmir, Bijapour, Golconde, etc.);

2° *Architecture de la période mogole* (monuments d'Agra, Delhi, Lahore, etc.).

CHAPITRE II.

ARCHITECTURE MUSULMANE ANTÉRIEURE A LA PÉRIODE MOGOLE.

MONUMENTS DE DELHI. (Fig. 268 à 282.)



DANS l'architecture musulmane de Delhi on constate deux périodes séparées par plusieurs siècles. L'une, dont nous ne possédons que des spécimens peu nombreux, mais fort remarquables, débute au commencement du treizième siècle et dure une centaine d'années; l'autre, contemporaine des Mogols, appartient aux seizième et dix-septième siècles. Le style de ces deux périodes est très différent. Pour ne pas décrire dans des parties séparées de cet ouvrage les monuments d'une même ville, nous représenterons dans un seul chapitre les édifices de Delhi; mais le lecteur ne doit pas oublier qu'ils appartiennent à deux styles fort divers.

Bien que Delhi ne possède presque pas de monuments antérieurs à la période musulmane, il remonte à une antiquité très haute. Les traditions des Hindous prétendent qu'il fut le premier établissement des Aryens dans l'Inde. Cunningham assure même, mais sans preuves bien sérieuses, qu'il fut le siège d'une monarchie hindoue quinze siècles avant J.-C. Abandonné pendant une longue période de temps, il ne serait redevenu une grande cité qu'au début de notre ère. Son histoire est, dans tous les cas, fort obscure, et ne commence guère qu'au huitième siècle après J.-C., à l'époque où Delhi devint la métropole des conquérants hindous de race rajpoute. Ils en furent chassés vers la fin du douzième siècle par des Musulmans. Ces derniers furent remplacés plus tard par les Mogols, de même religion mais de race différente. Sous la domination de ceux-ci, la ville fut reconstruite au Nord de son ancienne situation.

En 1739, le roi de Perse Nadir Shah pilla Delhi et fit massacrer une partie de la population.

En 1789, la ville fut prise par les Mahrattes et resta en leur possession jusqu'en 1803. Elle tomba ensuite au pouvoir des Anglais, qui y conservèrent cependant, jusqu'en 1857, sous le titre nominal de rois de Delhi, les descendants des empereurs mogols. Après la révolte des

Cipayes, ils massacrèrent les derniers héritiers de ces souverains, à l'exception d'un vieillard de quatre-vingts ans, le dernier de sa race, qui périt bientôt de faim et de misère.

Ce n'est pas sans raison qu'on a qualifié Delhi la Rome de l'Orient. Cette antique cité est située sur les rives d'un fleuve majestueux : la Jumma. Elle fut détruite et reconstruite plusieurs fois. Les ruines de l'ancien, ou plutôt des anciens Delhi, — car la ville n'était jamais reconstruite exactement à la même place, — sont répandues sur une plaine désolée ayant 17 kilomètres de longueur et près de 10 kilomètres de largeur.

Cette vaste plaine est dominée par une tour d'un aspect imposant, et qui fait partie de la mosquée du Koutab, dans l'enceinte de laquelle se trouvent situés les anciens monuments musulmans du vieux Delhi, que nous allons décrire maintenant.

§ I. — MONUMENTS MUSULMANS DE DELHI ANTÉRIEURS A LA PÉRIODE MOGOLE.

Mosquée du Koutab (fig. 268 à 274). — Aussitôt que les Musulmans virent leur conquête dans l'Inde solidement assise, ils commencèrent, suivant leur règle invariable, et comme dans



Fig. 268. — Vieux Delhi. — Vue d'ensemble des ruines de la mosquée du Koutab.
La grande tour du Koutab, qu'on voit au milieu du dessin, est représentée en détail dans les planches suivantes. Il en est de même du pavillon d'Aladin, qu'on voit à droite et en face de la tour, au second plan.

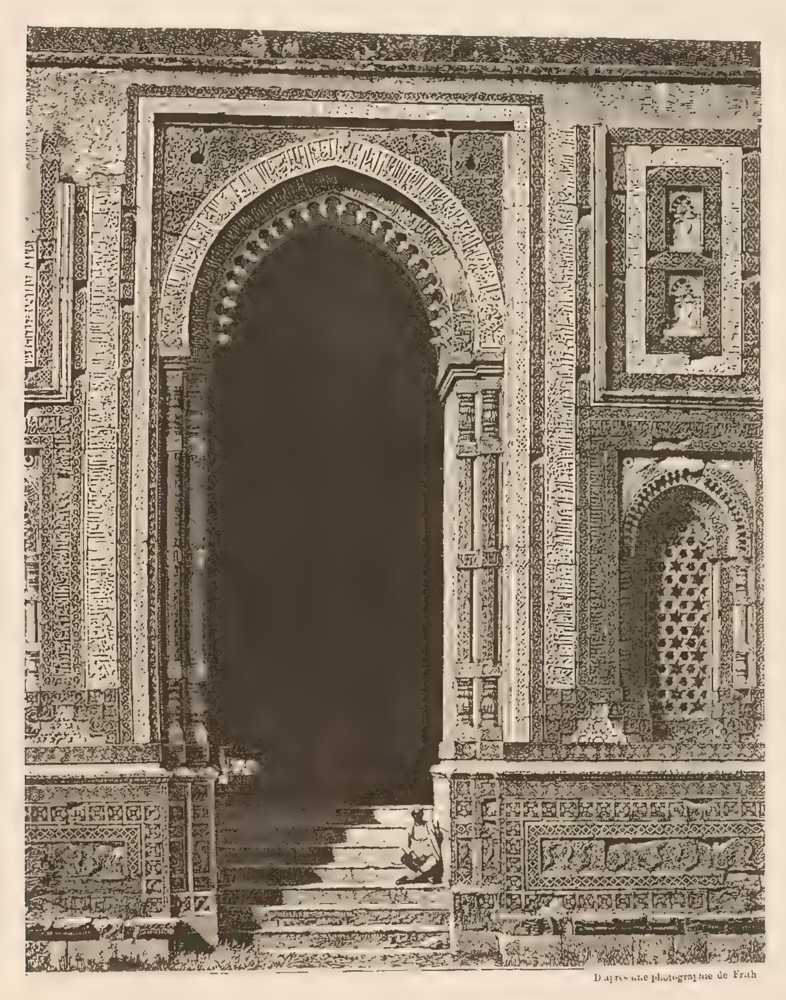
toutes les villes de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique où ils pénétraient, à édifier des mosquées. Les deux premières qu'ils construisirent dans l'Inde à Delhi et Ajmir, subsistent encore.

De même que dans tout le reste de l'Islam, ils utilisèrent des matériaux, les colonnes surtout, empruntés aux temples des peuples conquis.

Les formes nouvelles qu'ils apportaient avec eux : dômes, arcades, minarets, ornementations

formées d'inscriptions en relief et de dessins géométriques, se combinaient admirablement avec le style des anciens édifices hindous, et ils eurent très peu de chose à faire pour adapter ces derniers à leur culte.

A en juger par les piliers des mosquées du Koutab et d'Ajmir, le style qui régnait dans ces



D'après une photographie de Frith

Fig. 269. — Vieux Delhi. — Porte du pavillon d'Aladin.

deux villes au douzième siècle était ce merveilleux style dit jaïna, dont nous avons déjà décrit les rares mais admirables spécimens.

La grande mosquée du Koutab fut commencée vers la fin du douzième siècle. Ses piliers (fig. 273) proviennent d'un ancien temple jaïna, probablement situé sur le même emplacement. Il est ce-

pendant visible que quelques-uns d'entre eux proviennent de temples plus ou moins éloignés, car ils sont composés de morceaux rapportés et superposés appartenant à des piliers différents. Les détails de sculpture ne se raccordant pas, on a ainsi la preuve que les diverses assises de ces colonnes proviennent bien d'anciens temples, et n'ont pas été faits pour la mosquée. Ils portent d'ailleurs encore des emblèmes de la religion jaïna, et on y découvre facilement l'emplacement des statues qui y étaient autrefois encastrées.



Fig. 270. — Vieux Delhi. — Arcades de la mosquée du Koutab et colonne de fer du roi Dhava.
Hauteur de la grande arcade, 16 mètres.

Les dômes de la mosquée sont également de style hindou; et, en définitive, les arcades, les décorations formées de dessins géométriques et d'inscriptions en lettres arabes, sont les seules parties musulmanes du monument, mais ils suffisent pour lui donner de loin un cachet beaucoup plus arabe qu'hindou.

Parmi les parties les plus remarquables de la mosquée, il faut citer une rangée de grandes arcades, dont la plus centrale a 16 mètres de hauteur (fig. 270).

La forme des arcs est persane, mais leur mode de construction indique qu'ils furent édifiés

par des Hindous : ne sachant pas construire de vraies arcades, ils en imitèrent la forme au moyen de pierres disposées par assises horizontales. L'ornementation est formée par la répétition très habile de motifs jaïnas.

Tour du Koutab (fig. 268, 271 et 272). — Le monument connu sous ce nom est simplement le minaret de la mosquée précédente; mais, par sa grande dimension et ses formes particulières, il mérite une description spéciale.

La tour du Koutab fut commencée, en 1199, par le souverain dont elle porte le nom, Kutb-



Fig. 271. — Vieux Delhi. — Détails d'architecture d'une portion de la tour du Koutab.

La célèbre tour du Koutab, dont la planche suivante donne une vue d'ensemble, fut commencée en 1199. Sa hauteur est de 73 mètres. Elle possède cinq étages entourés chacun d'un balcon analogue à celui représenté dans cette planche et dans la suivante.

ud-Din Aibeg, premier roi mahométan de Delhi; elle fut terminée en 1220 par l'empereur Altamsh.

Elle est construite en grès rouge; sa forme est celle d'un tronc de cône ayant $14^{m},75$ de diamètre à sa base et $2^{m},75$ à son sommet. Sa hauteur totale est actuellement de 73 mètres; mais elle avait en réalité 76 mètres avant la chute de la coupole qui la surmontait, et qu'un tremblement de terre renversa en 1803.

Cette tour a 5 étages entourés chacun d'un balcon richement orné de sculptures, d'inscriptions arabes et d'élégants pendentifs.

La surface de la tour n'est pas unie; sa section (fig. 271) a la forme d'un polygone à 24 côtés formés par des nervures diversement disposées à chaque étage. Ces nervures sont alternativement angulaires et demi-circulaires au premier étage, exclusivement circulaires au se-

cond, et uniquement angulaires au troisième. La tour est circulaire aux étages supérieurs, sans décoration, et au lieu d'être en grès rouge, elle est en marbre blanc. On croit que cette partie fut restaurée par l'empereur Firoz Tughlak, cent cinquante ans après que la construction originale avait été terminée, c'est-à-dire vers 1368.

Dans l'intérieur du Koutab se trouve un escalier en spirale de 376 marches.

On ignore si la forme tout à fait spéciale de cette tour est d'origine hindoue ou musulmane. De l'absence de monuments analogues dans l'Inde, il faut inférer, je pense, qu'elle dérive de quelque forme antérieurement employée dans le Turkestan ou en Perse.

A quelque distance du Koutab se trouve un autre minaret commencé par Ala-ud-Din. Il est beaucoup plus large encore que le précédent, mais il ne fut jamais terminé : il ne s'élève en effet qu'à une hauteur de 13 mètres.

Mausolée de l'empereur Altamsh (fig. 274). — Auprès de l'angle N.-O. de la mosquée se trouve la tombe de l'empereur Altamsh, qui mourut en 1235. C'est la plus ancienne tombe connue de l'Inde. Elle constitue certainement un des plus admirables spécimens du travail hindo-arabe sur pierre. Ses sculptures rappellent par leur aspect certaines parties de l'Alhambra; mais, au lieu d'être des moulages, comme ces dernières, elles sont exécutées dans la pierre.

Porte d'Aladin (fig. 269). — La porte en pierre ciselée, connue sous le nom de porte d'Aladin, fait encore partie de la mosquée du Koutab. Elle fut construite, ainsi que le petit pavillon dont elle forme l'entrée, par l'empereur Ala-ud-Din, en 1310 : elle est donc d'un siècle plus moderne que les autres constructions du Koutab, et nous montre les progrès réalisés pendant cette période. Ses dimensions n'ont rien d'excessif, puisque le pavillon n'a guère que 17 mètres de largeur et 11 de hauteur, mais on peut certainement la citer parmi les plus riches spécimens de l'art musulman. Cette porte est de style arabe presque pur.

Colonne de fer du roi Dhâva (fig. 270). — Bien que cette colonne n'ait absolument rien de musulman, puisqu'elle est antérieure de plusieurs siècles à la naissance de l'Islamisme, nous avons cru devoir la décrire en même temps que la mosquée du Koutab, dans l'enceinte de laquelle elle est placée. Elle est en fer pur massif, et s'élève de $6^{m},70$ au-dessus du sol. Son diamètre à la base est de 42 centimètres. Elle porte une inscription en sanscrit indiquant qu'elle fut élevée à la mémoire du roi Dhâva, lequel régnait, suivant Prinsep, vers le troisième siècle de notre ère. Elle est, par conséquent, le plus ancien monument de Delhi. On suppose qu'elle est formée de cylindres de fer verticaux, superposés et soudés. Il est très remarquable qu'à un âge aussi reculé, les Hindous aient pu travailler une masse de fer d'un poids pareil. Ce n'est qu'à une époque moderne que les Européens sont devenus capables d'accomplir un tel travail.

Les monuments mogols de Delhi que nous allons décrire maintenant sont de plusieurs siècles postérieurs aux précédents, et aucune construction importante de la même ville ne peut servir à établir de transition entre eux.

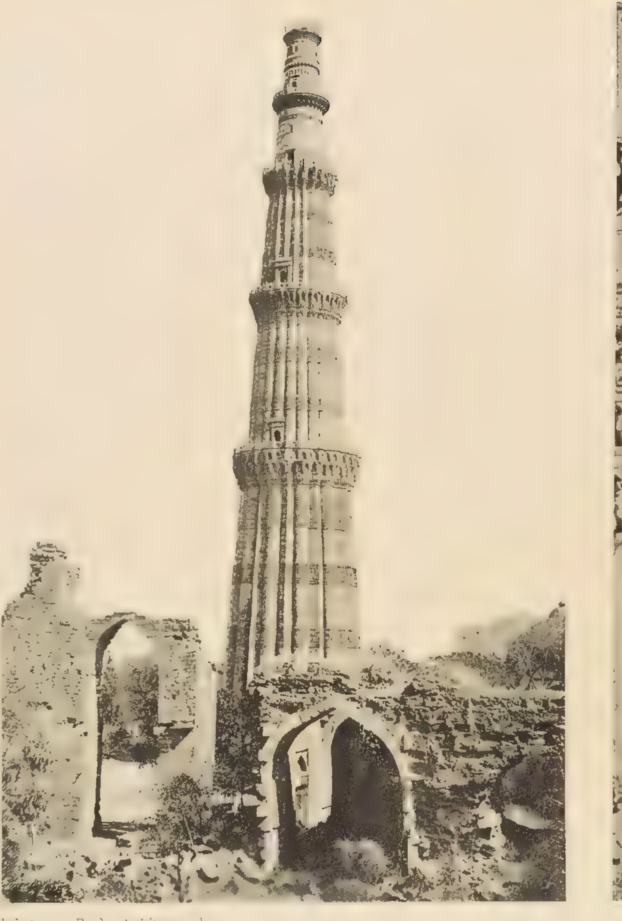


FIG. 272. VIEUX DELHI. LA TOUR DU KOUTAB. VUE D'ENSEMBLE.



FIG. 273. VIEUX DELHI. MOSQUÉE DU KOUTAB. ANCIENS PILIERS JAINAS.

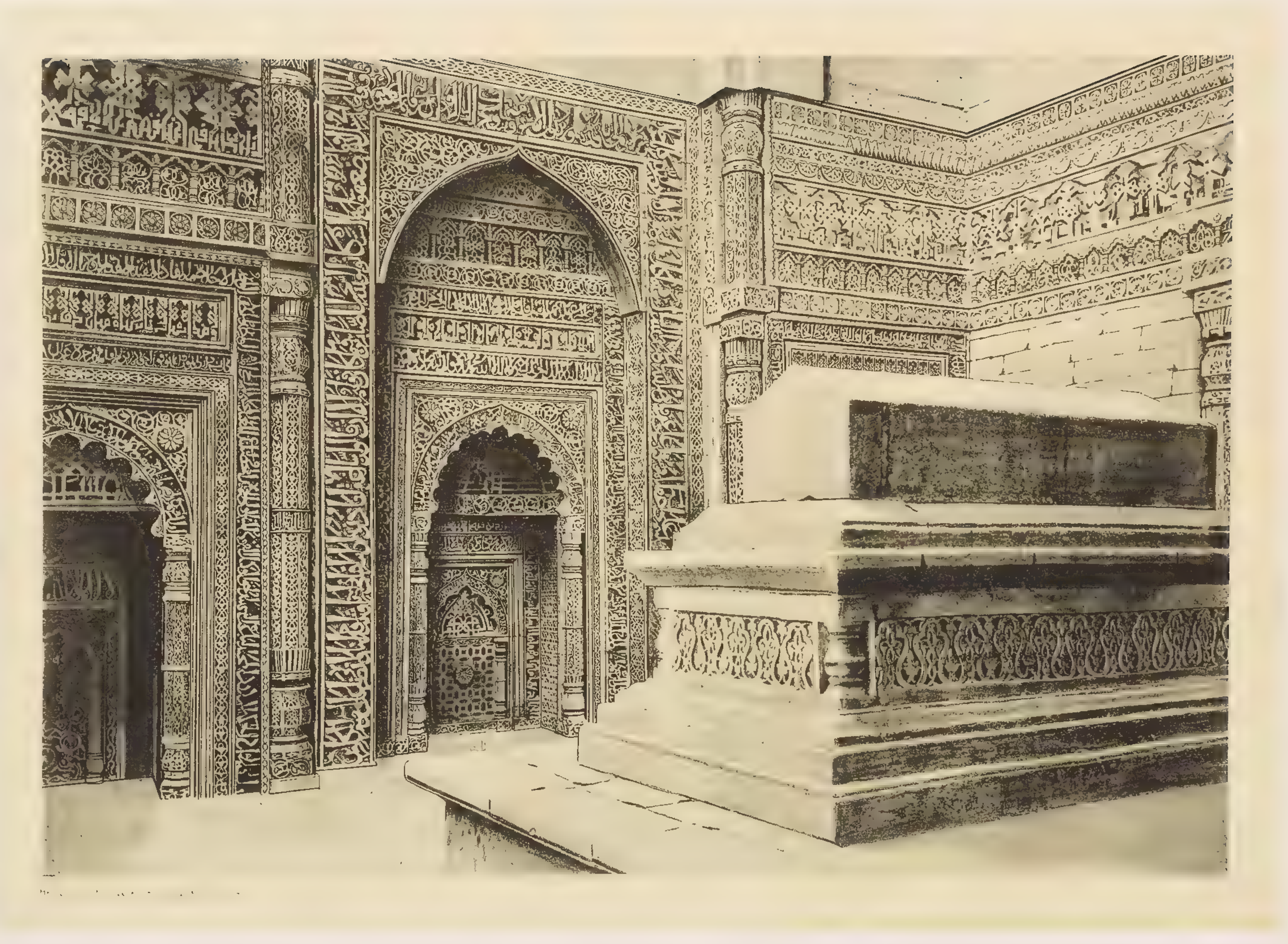


FIG. 274. VIEUX DELHI TOMBEAU DE L'EMPEREUR ALTAMSH.

§ 2. — MONUMENTS MOGOLS DE DELHI.

Mausolée d'Humayun (fig. 275). — Le plus ancien monument de la période mogole est le mausolée d'Humayun, commencé après la mort de ce souverain en 1556, par sa veuve, et terminé par l'empereur Akbar. Sa masse imposante domine la plaine du vieux Delhi.

Par sa forme octogonale et les minarets placés aux angles de la plate-forme sur laquelle il est placé, le mausolée d'Humayun rappelle le Taje et dut certainement servir de modèle à ce dernier.

La plate-forme à deux étages sur laquelle il est construit a 85 mètres de base et une hauteur de 12 mètres. Le mausolée, situé à la partie centrale, est en grès rouge mêlé de marbre blanc, et surmonté d'un dôme.

Palais des rois mogols (fig. 276-280). — Le palais des rois mogols, à Delhi, a été en grande partie jeté par terre il y a quelques années, par les Anglais, pour construire sur son emplacement des écuries et des baraques à soldats; mais les portions conservées suffisent à donner la plus haute idée de sa magnificence et permettent d'affirmer que ce monument formait le plus splendide palais non seulement de l'Inde mais du monde.

Il fut commencé en 1638 par l'empereur Shah Jehan. Ses proportions durent être très vastes, puisque le parallélogramme qu'il occupe, dans la forteresse qui l'entoure, a près d'un kilomètre de longueur sur 500 mètres environ de largeur. Les murs de la forteresse forment une enceinte de grès rouge couronnée de créneaux, interrompue par des tours surmontées de kiosques. Cette forteresse constitue à elle seule un ensemble fort imposant.

Il serait fort long de décrire en détail toutes les parties qui restent de ce palais; mais on peut avoir une idée suffisante de son architecture par nos planches, notamment celles représentant l'admirable salle du Dewani Khas, ou salle privée d'audience. Elle a 90 mètres environ de longueur. Les colonnes de marbre qui la supportent sont ornées, ou du moins étaient ornées de pierres précieuses. Ces dernières ont été enlevées et remplacées, assez habilement d'ailleurs, par des peintures. C'est au bas de la frise de cette salle que se trouve la célèbre inscription persane : « Si le Paradis est quelque part sur la terre, c'est ici, c'est ici, c'est ici! »

Au fond de cette salle, ou du moins dans son prolongement, se trouve une magnifique fenêtre en marbre blanc taillé à jour : on voit nettement le détail de sa sculpture sur une de nos planches (fig. 280).

Derrière cette fenêtre se trouvent diverses chambres de l'empereur Shah Jehan; une de nos planches (fig. 279) donne la décoration de style persan qui orne les murs de l'une d'elles.

De l'autre côté du Dewani Khas se trouve le Hamman, et, à côté, une petite mosquée de marbre blanc, dont la façade n'a que 12 mètres de largeur. Elle est recouverte de trois dômes, dont le plus élevé n'a également qu'une douzaine de mètres de hauteur. Elle fut bâtie par l'empereur Aurengzeb, en 1635.

C'était dans une des salles de ce palais que se trouvait le trône couvert de diamants, estimé par l'orfèvre français Tavernier à 200 millions de francs. Il fut brisé, et les pierres précieuses emportées par Nadir Shah, en 1739, lorsqu'il pilla Delhi. On estime à plus d'un milliard de francs la valeur du butin que le conquérant emporta avec lui.

FIG. 275.

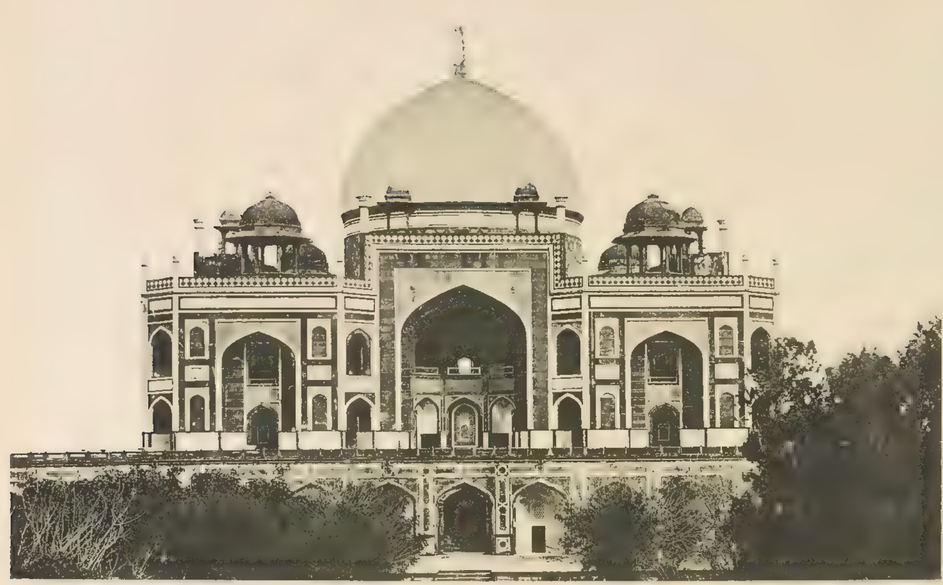
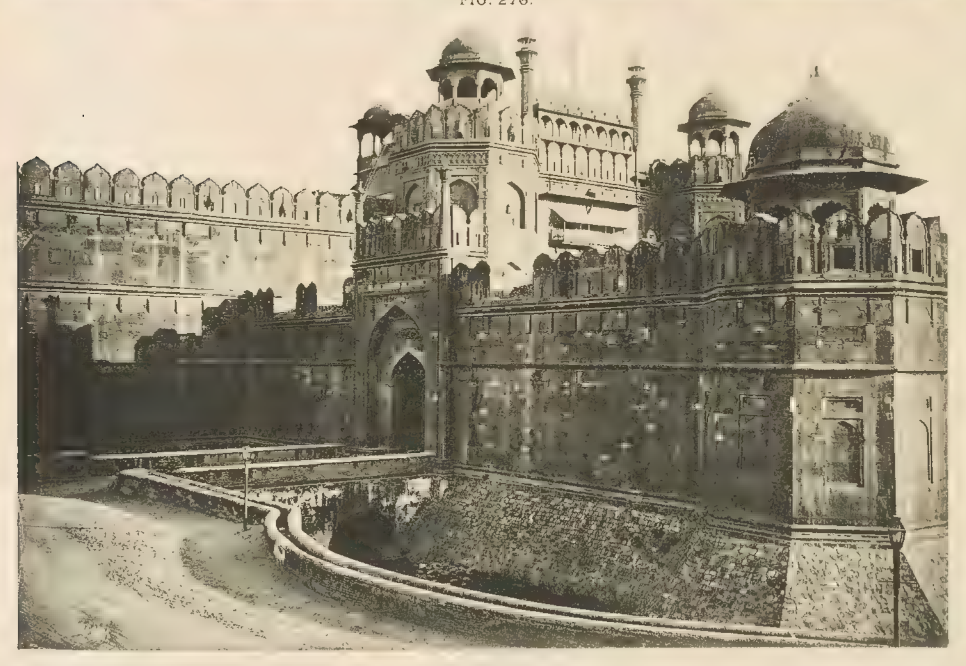


FIG. 276.



Héliotypie H Racle. (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG 275. DELHI. MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR HUMAYUN.
FIG. 276 ENTRÉE DU PALAIS DES ROIS MOGOLS.

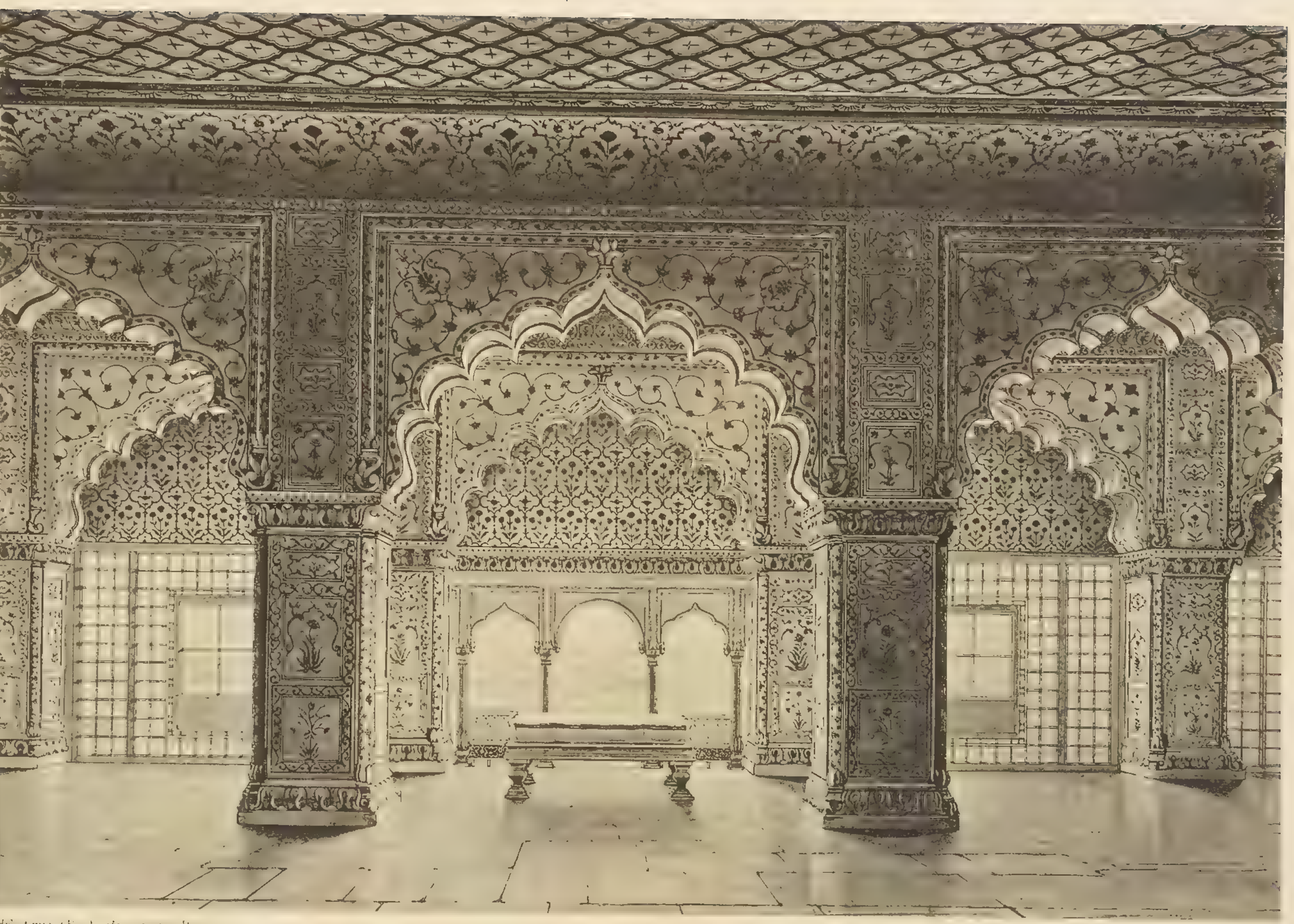
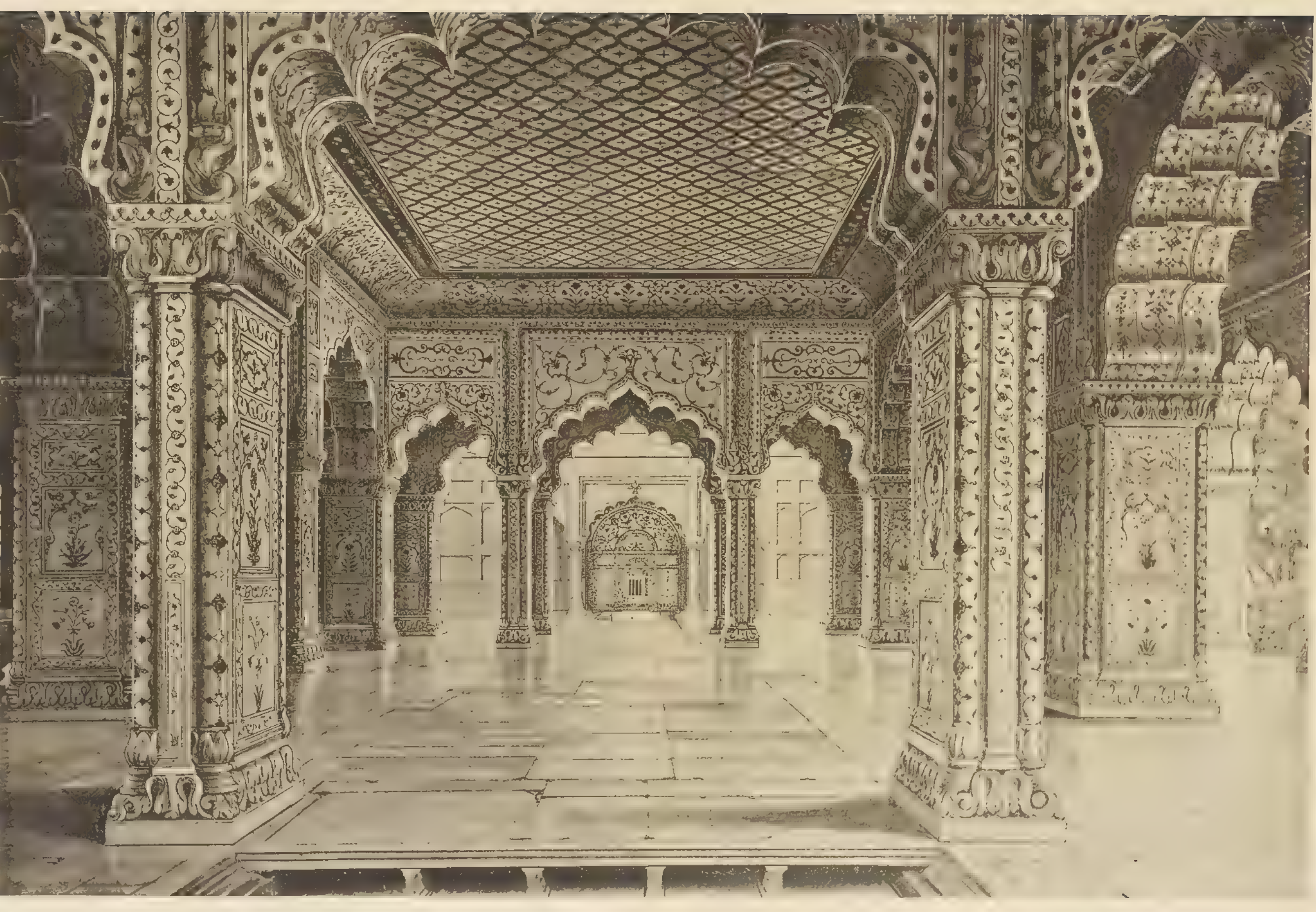


FIG. 277. DELHI. SALLE D'AUDIENCE DU PALAIS DES ROIS MOGOLS.



Hénotypie H. Racle (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG. 278. DELHI. SALLE D'AUDIENCE DU PALAIS DES ROIS MOGOLS.

Héliotypie H. Racle (Anc. Quinsac) Paris

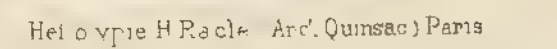


FIG. 279. DELHI. PALAIS DES ROIS MOGOLS.

DÉTAILS D'INCRUSTATIONS SUR MARBRE DE L'UNE DES SALLES.

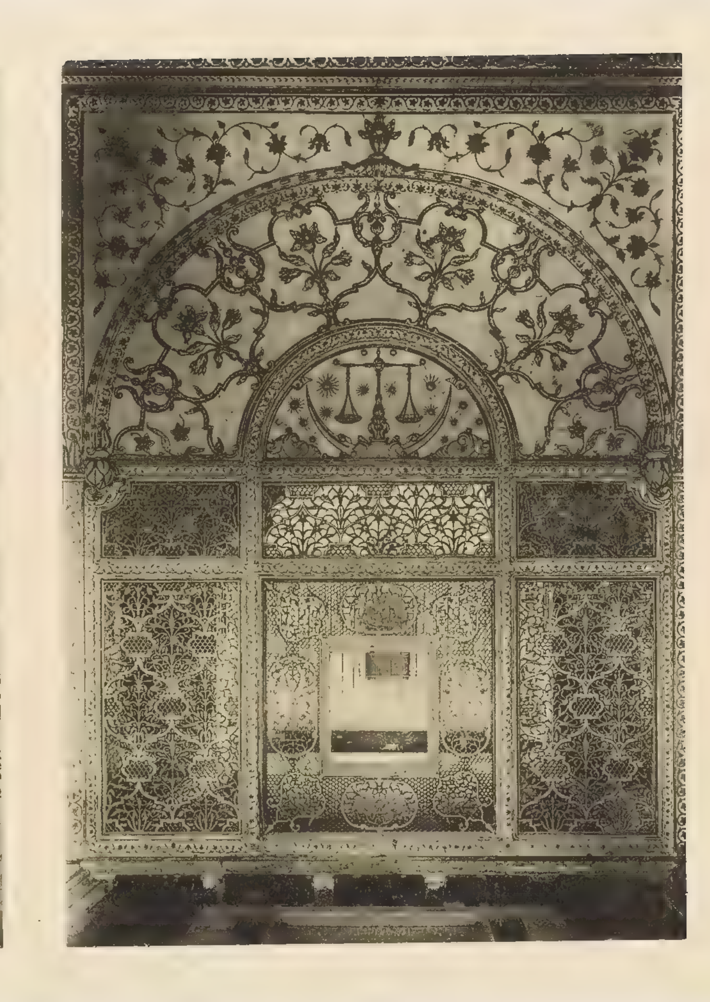


FIG. 280. DELHI. PALAIS DES ROIS MOGOLS.

GRANDE FENÊTRE EN MARBRE SCULPTÉ A JOUR.

Certaines parties de l'ornementation du palais, les mosaïques notamment, sont dues à un artiste français, Austin, de Bordeaux, qui collabora à la décoration du Taje. Son portrait en mosaïque y figurait encore il y a une trentaine d'années; il a été, depuis, enlevé par les Anglais et transporté en Angleterre.

Grande Mosquée de Delhi (fig. 281 et 282). — Cette mosquée, la plus importante de l'Asie, fut commencée par Shah Jehan, en 1644, et finie en 1658. Sa décoration intérieure est très simple; mais, contrairement à ce qui s'observe pour la plupart des mosquées mogoles, son extérieur est des plus frappants, et je ne connais aucune mosquée de l'Inde qui produise un effet aussi imposant.

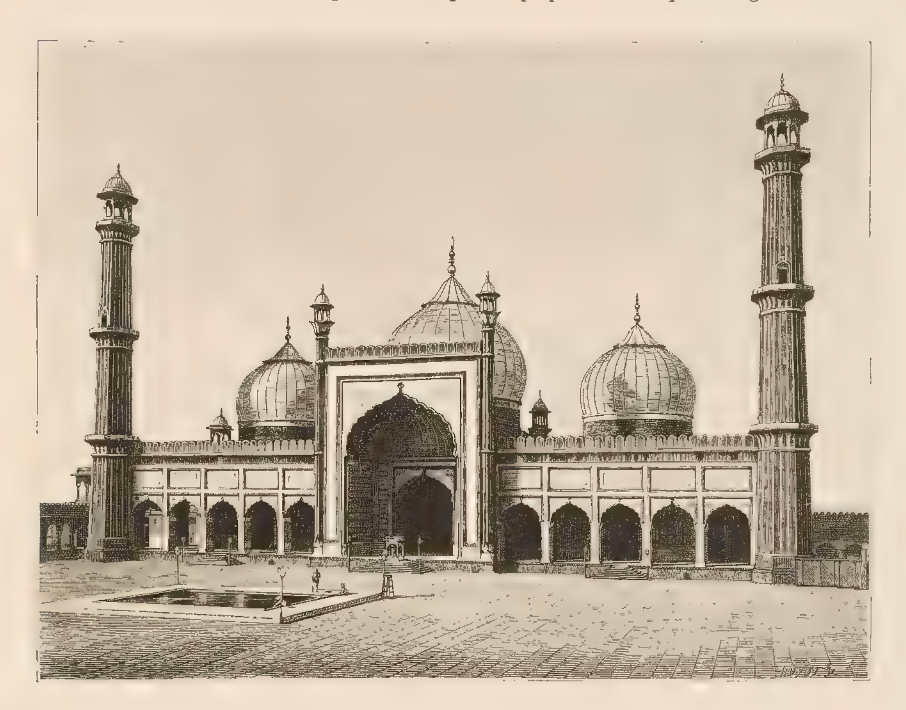


Fig. 281. — DELHI. (Période mogole.) — LA GRANDE MOSQUÉE. Cour intérieure.
Largeur, 62 mètres. Hauteur des minarets, 40 mètres.

On pénètre dans l'enceinte de la mosquée par des portes monumentales placées au sommet de grands escaliers pyramidaux.

Tout le monument est construit en grès rouge et orné de bandes de marbre blanc. Les dômes sont également recouverts en marbre blanc.

Les minarets de la mosquée ont 40 mètres de hauteur. Le côté de la mosquée consacré au sanctuaire a 61 mètres de longueur sur 37 mètres de profondeur.

Ce fut dans cette mosquée que furent dites pour la dernière fois, un vendredi de septembre 1857, les prières pour le dernier représentant de la puissance mogole dans l'Inde.

Mausolée de Safdar Jang (fig. 283 et 284). — Ce monument, construit en 1754, représente à peu près le dernier des édifices importants construits sous les Mogols. Il est situé sur une plate-forme de 54 mètres de côté. Le mausolée, placé à son centre, a 30 mètres de côté; sa hauteur au-dessus du sol est de 39 mètres.

Pour des raisons d'économie, le plâtre a quelquefois remplacé le marbre dans diverses parties de ce monument; mais ce n'est pas une raison pour le qualifier de monument de décadence, comme le font habituellement les ouvrages qui le mentionnent sans d'ailleurs le représenter.

Il existe dans l'intérieur du mausolée un très beau sarcophage de marbre blanc, ayant environ 1m,70 de longueur; les sculptures en sont très élégantes, ainsi qu'on peut le voir sur notre figure. La forme en est très gracieuse et mériterait certainement d'être imitée en Europe.

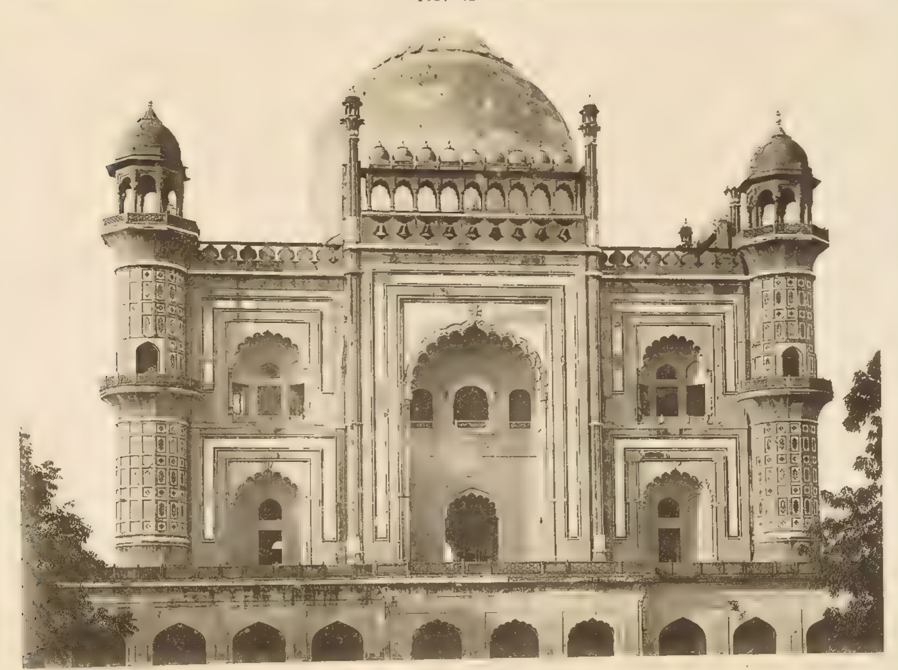


FIG. 282. — DELHI. (Période mogole.) — LA GRANDE MOSQUÉE. Vue d'ensemble.

FIG. 283



FIG. 284



Héliog. H. Racle ... Paris

FIG. 283. DELHI. TOMBEAU DE SAFDAR YANG.

FIG. 284. FAÇADE DU MAUSOLÉE RENFERMANT LE TOMBEAU.

MONUMENTS D'AJMIR. (Fig. 285 à 287.)

L'ancienne architecture d'Ajmir est contemporaine de l'ancienne architecture musulmane de Delhi et lui est identique. A en juger par la grande ressemblance qui existe entre certaines parties de sa mosquée et celle de Delhi, on pourrait même inférer qu'elles eurent les mêmes architectes.



Fig. 285. — AJMIR. — UNE DES ARCADES DE LA GRANDE MOSQUÉE. — *Hauteur, 17 mètres.*

La célèbre ville d'Ajmir est située à 90 lieues S.-O. environ de Delhi. C'est une fort ancienne

cité, car les légendes hindoues attribuent sa fondation aux temps antérieurs au Mahâbhârata. Elle semble, en tout cas, antérieure au premier siècle de notre ère; mais, comme pour Delhi, nous ne savons à peu près rien de son ancienne histoire.

En 1024, Mahmoud de Ghazni pilla Ajmir en allant à Somnath. En 1191, les Musulmans s'y fixèrent. De sa splendeur passée, elle n'a guère gardé que sa grande Mosquée.

La grande Mosquée d'Ajmir fut commencée en 1200, c'est-à-dire à peu près à la même époque que la mosquée du Koutab. Une légende veut qu'elle ait été terminée en deux jours et demi, d'où le nom de « *Arhai din ka Jhopra* », sous lequel elle est connue. Les piliers, de même que ceux de la mosquée du Koutab, appartiennent à un ancien temple jaïna. Elle présente, comme celle de Delhi, une série de grandes arcades; la plus grande a 17 mètres de hauteur et près de 7 mètres de largeur; ses murs ont 3^{m},50 d'épaisseur. La mosquée elle-même a 83 mètres dans sa plus grande longueur; ses murs ont été récemment blanchis à la chaux.

Bien que cette mosquée soit un des plus remarquables monuments de l'Inde, elle a été traitée, comme le fait remarquer Fergusson, de la façon la plus barbare par les Anglais. Il n'y a pas longtemps que des piliers en ont été arrachés pour servir à orner un arc de triomphe sous lequel devait passer un vice-roi.

C'est auprès d'Ajmir que se trouve le célèbre lac sacré de Poshkar (fig. 286 et 287) qui attire annuellement plus de 100.000 pèlerins. Il est entouré de nombreux temples et palais; sa situation est ravissante, mais les temples et palais sont modernes et dénués d'intérêt architectural. Nous nous bornerons donc à mentionner que c'est le seul endroit de l'Inde où l'on puisse voir encore un temple consacré à Brahma.

Un des premiers voyageurs qui visitèrent la ville d'Ajmir fut Thomas Corjat, qui trouva le moyen, dans un voyage de Jérusalem à Ajmir, de ne dépenser qu'une somme équivalente à 62 fr. 50. En 1615, Sir Thomas Roe, ambassadeur de Jacques, Ier roi d'Angleterre, la visita également.

FIG. 286



FIG. 287



FIG. 286 & 287. AJMIR. LE LAC SACRÉ DE POCHKAR. VUE D'ENSEMBLE DES TEMPLES.

MONUMENTS DE BIJAPOUR. (Fig. 288 à 302.)

Bijapour, « la Ville de la sagesse », est une de ces cités jadis capitales de grands empires, en ruines aujourd'hui, si nombreuses dans l'Inde. Ses monuments, bien que ne supportant pas la comparaison avec ceux d'Ahmedabad, Agra et Delhi, sont cependant fort remarquables. Ils appartiennent néanmoins la plupart, malgré les éloges de quelques auteurs enthousiastes, à un



Fig. 288. — Bijapour. — Intérieur de la grande Mosquée.

âge de décadence, ou se trouvent tout au moins sur ces limites où apparaît la décadence. Elle se manifeste visiblement dans plusieurs, et je ne puis concevoir comment Fergusson, qui a dû les visiter pourtant, puisse dire que les monuments de Bijapour soutiennent la comparaison avec les merveilleux édifices d'Ahmedabad.

La dynastie musulmane à laquelle sont dus les monuments de Bijapour fut fondée par un Turc nommé Jussaf Khan, fils d'Amurat II, sultan de Constantinople, qui, de simple garde du corps, s'éleva au pouvoir suprême en 1501.

La ville devint bientôt une immense cité. Elle était entourée d'un mur, qui existe encore, ayant 10 kilomètres de tour; mais les dépendances de la ville s'étendaient bien au delà de ses

fortifications, puisqu'on affirme qu'elles étaient contenues dans une circonférence de 48 kilomètres.

L'époque architecturale brillante de Bijapour commence vers 1560 et ne dure qu'un siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des guerres avec l'empereur Aurengzeb, qui détruisit la dynastie régnante et engloba ce royaume dans l'empire mogol.

L'influence musulmane, surtout l'influence de cette période byzantine dont Constantinople ne sortit jamais, domine de beaucoup l'influence hindoue dans l'architecture de Bijapour; c'est précisément le contraire de ce qu'on observe à Ahmedabad; mais dans plusieurs monuments de Bijapour, celui d'Ibrahim Rozah, par exemple, l'art hindou et l'art musulman sont mélangés en proportions presque égales.

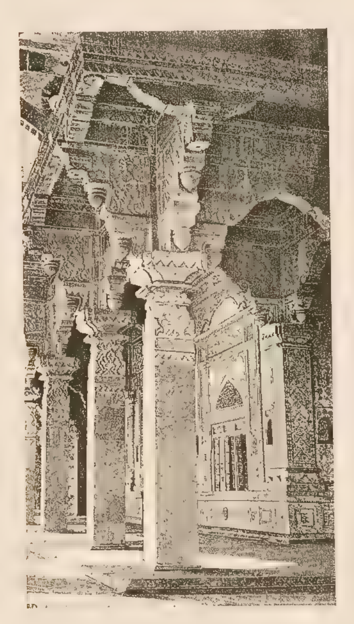


Fig. 289. — BIJAPOUR. — MAUSOLÉE D'IBRAHIM ROZAH.— Détails des piliers entourant le mausolée. — *Hauteur des piliers jusqu'à l'entablement*, 5,40.

De même que les autres Musulmans de l'Inde, les souverains de Bijapour utilisèrent des matériaux divers, les colonnes surtout, empruntés aux anciens temples. Il ne faut pas oublier que la ville existait longtemps avant eux et appartenait à la dynastie hindoue Chalukya dont nous avons précédemment parlé. On a trouvé d'ailleurs à Bijapour des ruines hindoues portant des inscriptions du commencement du douzième siècle.

Bien que tombant la plupart en ruines, les anciens monuments de Bijapour sont nombreux. Nos planches représentent les plus remarquables d'entre eux : les explications qui vont suivre suffiront à les compléter.

Grande Mosquée de Bijapour (fig. 288 et 294). — Commencée par Ali Adil Shah en 1557, et continuée par ses successeurs, cette mosquée n'a jamais été terminée : son quatrième côté reste inachevé.

Cette vaste construction, dont les dimensions sont celles d'une cathédrale du moyen âge, a extérieurement un peu plus de 100 mètres de longueur sur 78 mètres de largeur. Le sanctuaire a 44 mètres de profondeur; il est recouvert à l'entrée par un dôme de 17 mètres, entouré de dômes moins élevés, supportés par des piliers dont une de nos planches (fig. 288) donne la forme. La mosquée est remarquable par ses grandes dimensions et la pureté de ses lignes, mais son ornementation est très pauvre; le mihrab seul est orné avec goût. Parmi les inscriptions dont il est orné on remarque les suivantes : « La vie est fragile, ne placez pas votre confiance en elle ». « La terre est une demeure d'inquiétude où personne ne peut espérer le repos ». « Si heureuse que puisse être ma destinée, elle est fugitive. »

Mausolée d'Ibrahim Rozah (fig. 289 et fig. 296 à 300). — Cet édifice fut commencé par Ibrahim Shah, souverain qui succéda à celui auquel est dû le monument précédent, et il fut terminé vers 1620. Il constitue certainement par son ornementation le plus beau monument de Bijapour.

Les inscriptions et les ornements y sont aussi nombreux qu'à l'Alhambra de Grenade, et ils

présentent sur ceux du palais des rois maures l'avantage d'être sculptés dans la pierre et non d'être de simples moulages.

L'édifice comprend à la fois un mausolée, et, en face de ce dernier, une mosquée. Les dimensions totales du mur qui enclôt les deux monuments sont de 152 mètres en longueur et 73 mètres en largeur. La mosquée a 32 mètres de longueur, 20 mètres de profondeur, et présente à son front sept arches gracieuses. Les galeries de ses minarets sont ornées de pendentifs de style hindou.



Fig. 290. — BIJAPOUR. — LE MEHTURI MAHAL. — *Hauteur des minarets, environ 20 mètres.*

L'édifice qui sert de mausolée est d'une extrême richesse. D'après une des nombreuses inscriptions persanes qui le recouvrent, il a coûté plus de 13 millions. Une autre inscription montre que ses constructeurs en étaient satisfaits. « Le ciel, dit-elle, a été étonné par la construction de ce monument. C'était comme si un nouveau paradis s'élevait de terre. »

Nos dessins mettent en évidence la profusion d'ornementation des deux édifices. D'après une des inscriptions arabes, il fallut 36 ans pour les terminer, et on employa 6.533 ouvriers.

La salle qui sert de sépulture contient 6 tombes; elle est entourée d'une véranda de 4^{m},50 cent. de large faisant le tour du monument et présentant 7 arches de chaque côté. Les colonnes sont sculptées, et les murs couverts d'arabesques sculptées et peintes. Les portes sont en bois sculpté recouvert de métal ciselé. Les fenêtres sont formées de treillis de marbre, dont les dessins représentent des inscriptions en caractères arabes. Ce système de transpercer la pierre pour laisser passer la lumière, employé dans plusieurs anciens temples hindous, devint d'un usage général chez les Mogols.

Mehturi Mahal (fig. 290). — Cette construction est contemporaine du mausolée d'Ibrahim. Son importance est beaucoup moindre, mais elle présente les mêmes traces de goût artistique. Son style est également moitié hindou, moitié musulman. Les détails d'ornementation sont sculptés dans la pierre. Les tourelles qui flanquent la porte ont 20 mètres de hauteur.

Mausolée du sultan Mahmoud (fig. 292 et 293). — Mahmoud succéda, en 1626, à Ibrahim. Sous son règne, le style des monuments de Bijapour se modifia profondément. La recherche de l'ornementation semble avoir été remplacée par la recherche des dimensions. Le mausolée qu'il se fit construire de son vivant, suivant l'usage des souverains musulmans, est un des plus gigantesques monuments du monde, mais la beauté des détails n'est pas en rapport avec l'immensité des proportions. Il a la forme d'un carré de 60 mètres de côté, flanqué à ses angles de quatre tours octogonales, et surmonté d'un dôme relié au carré par des pendentifs. Le diamètre intérieur de ce dernier est de 38 mètres, la hauteur extérieure, de 60 mètres. C'est le plus vaste dôme connu. On a calculé que, comme capacité, ce monument dépasse sensiblement le Panthéon de Rome. La célèbre mosquée de Sainte-Sophie, à Constantinople, n'a que 58 mètres de hauteur (1).



Fig. 291. — BIJAPOUR. — LES MURS DE LA FORTERESSE ET LE PALAIS DES SEPT-ÉTAGES.

Palais des Sept-Étages, citadelle et ruines diverses (fig. 291, 301 et 302). — Le palais dit des Sept-Étages fut construit par le même sultan Mahmoud pour servir de résidence à ses femmes. Il est situé dans un site pittoresque; mais, autant qu'il est possible d'en jugerpar ses ruines, il ne présente rien de remarquable, et je ne le mentionne que pour mémoire.

Parmi les autres monuments de Bijapour je citerai, mais sans croire nécessaire d'ajouter la moindre description, une construction qui n'a jamais été terminée, et dont les arcades gothiques sont fort gracieuses (fig. 301). On dit que le monument devait servir de tombeau à Ali-adil-Shah.

Je terminerai cette énumération en mentionnant la forteresse. Très en ruines aujourd'hui, elle devait, avec ses 2 kilomètres de tour, former autrefois un édifice fort imposant.

(1) Ce monument paraît être parfaitement ignoré de nos architectes européens. S'il en était autrement, on ne verrait pas les plus érudits d'entre eux affirmer, comme M. Corroyer, dans son livre sur l'architecture romane (Paris, 1888), que Sainte-Sophie « atteint à des porportions telles qu'elles n'ont jamais été surpassées ni en Orient ni en Occident ».

FIG 292

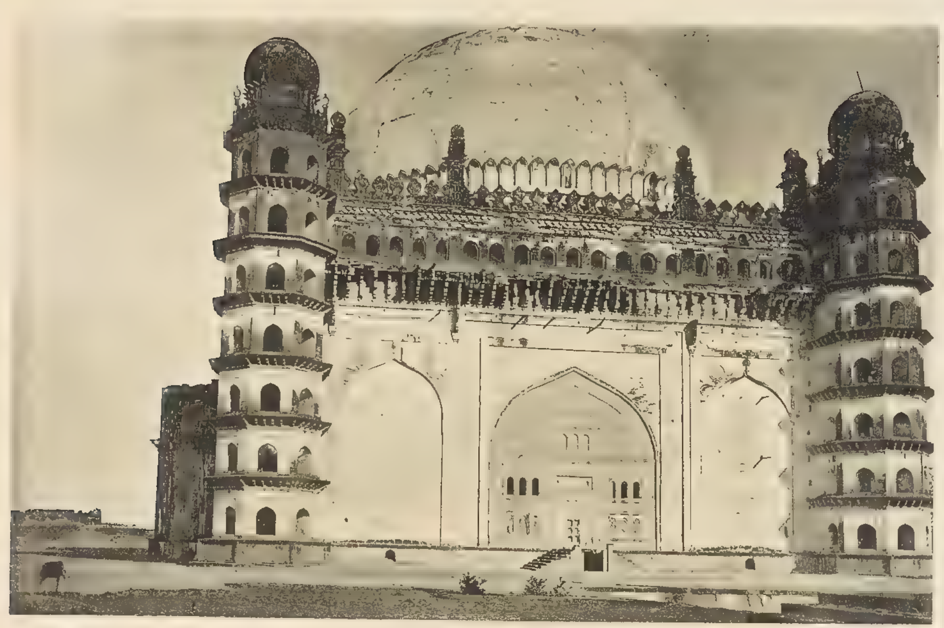


FIG. 293.



FIG. 292 & 293. BIJAPOUR. MAUSOLÉE DU SULTAN MAHMOUD.



FIG. 294. BIJAPOUR. FAÇADE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

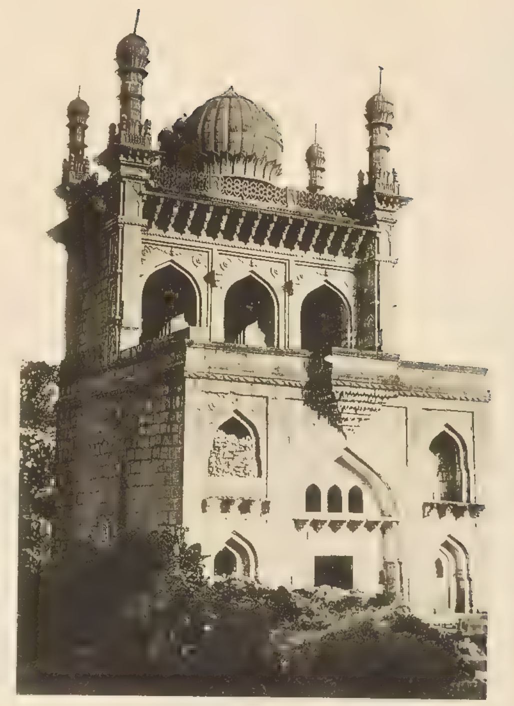


FIG. 295. BIJAPOUR. RUINES D'UN MAUSOLÉE.

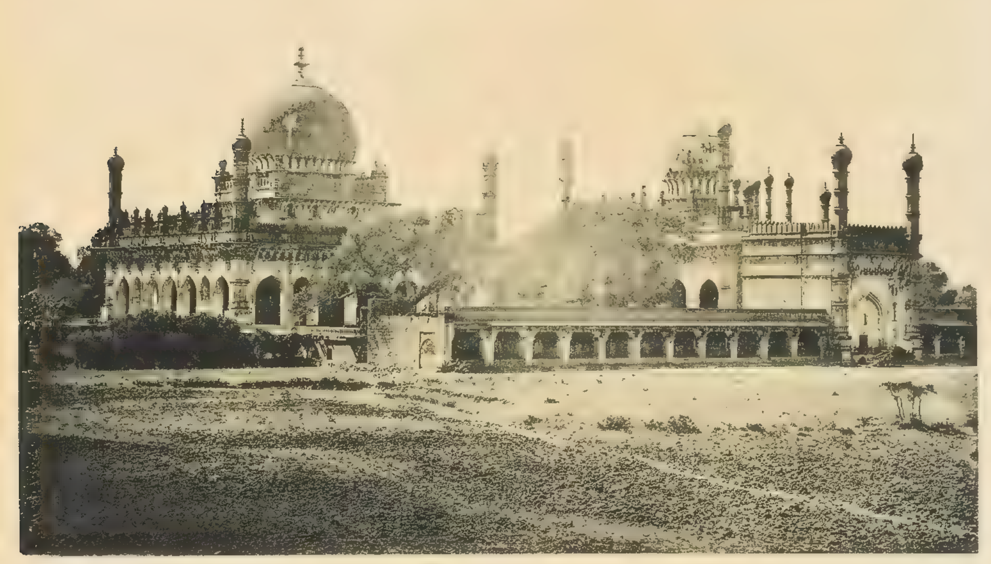
FIG. 296.



· FIG. 297.



· FIG. 298.



Héliotypie H Racle (Ald Quinsac) Paris

FIG. 296. BIJAPOUR. MAUSOLÉE D'IBRAHIM ROZAH. DÉTAILS D'ARCHITECTURE DE LA MOSQUÉE DEVANT LE MAUSOLÉE.

· FIG. 297. PILIERS DE LA GALERIE ENTOURANT LE MAUSOLÉE.

· FIG. 298. VUE D'ENSEMBLE DU MAUSOLÉE ET DE LA MOSQUÉE.

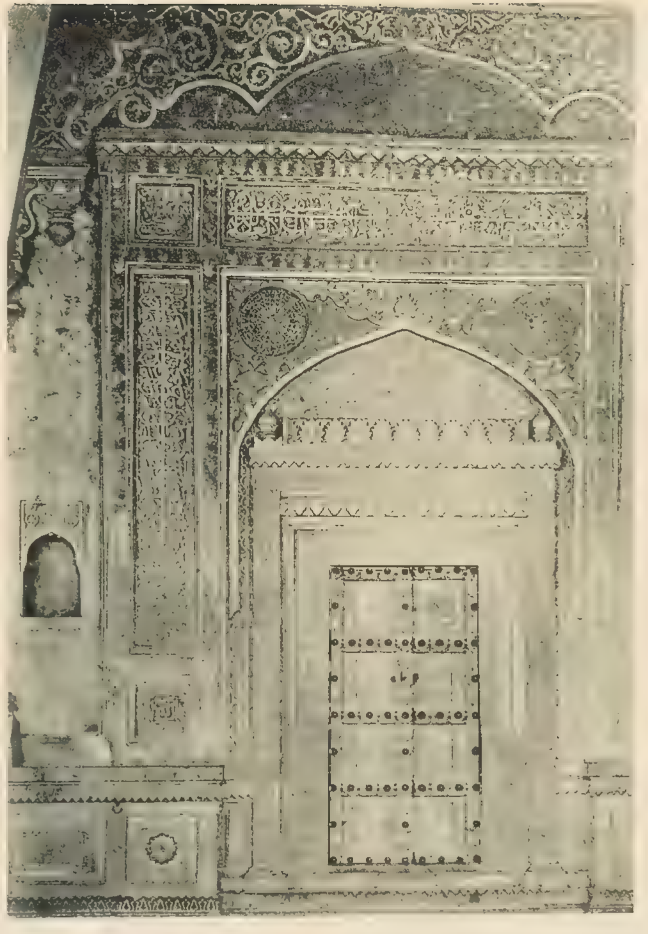


FIG. 299. BIJAPOUR. MAUSOLÉE D'IBRAHIM ROZAH. PORTE D'ENTRÉE.



FIG. 300. BIJAPOUR. MAUSOLÉE D'IBRAHIM ROZAH. DÉTAILS D'ORNEMENTATION

FIG 301



FIG. 302



FIG.301 BIJAPOUR. ARCADES EN RUINES D'UN MAUSOLÉE.
FIG 302 LA FORTERESSE

MONUMENTS DE GAUR. (Fig. 303 et 304.)

Parmi les royaumes indépendants qui s'établirent aux dépens du vaste empire formé par les premiers envahisseurs musulmans de l'Inde, celui qui eut la ville de Gaur pour capitale fut un des plus importants.

Gaur, ville hindoue déjà ancienne quand les disciples de Mahomet y pénétrèrent, fut pen-

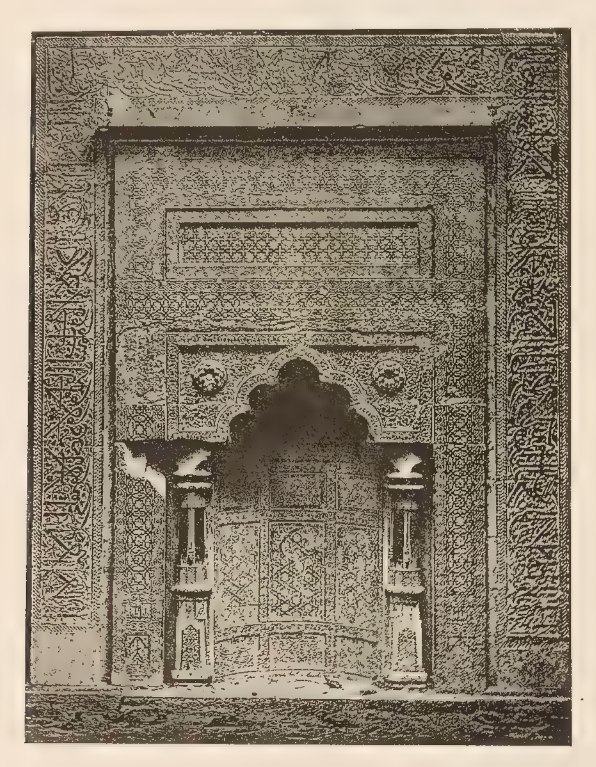


Fig. 303. — GAUR. — Mihrab de la mosquée Adinah.

dant plus de trois siècles la capitale musulmane du Bengale. Après avoir été une des plus populeuses cités de l'Inde, elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines à demi-enfouies sous les jungles, et ne possédant plus de son antique splendeur que d'informes débris.

Ces débris suffisent cependant à montrer que l'architecture de Gaur eut un caractère spécial. Son originalité tient en partie d'ailleurs à ce que, à défaut de pierre, les constructeurs furent le plus souvent obligés de se servir de briques. Ils en tirèrent, notamment dans la forme de leurs piliers, des effets que bien des architectes européens pourraient leur envier. Les ornements en brique moulée ont également de l'élégance.

Dans un pays comme l'Inde, la végétation a trop d'action pour que des constructions semblables puissent longtemps durer; aussi la plupart des édifices de Gaur sont-ils totalement en ruines.

Ce fut en 1203 qu'un gouverneur du Béhar, sous Kutub-ud-Din, empereur musulman de Delhi,

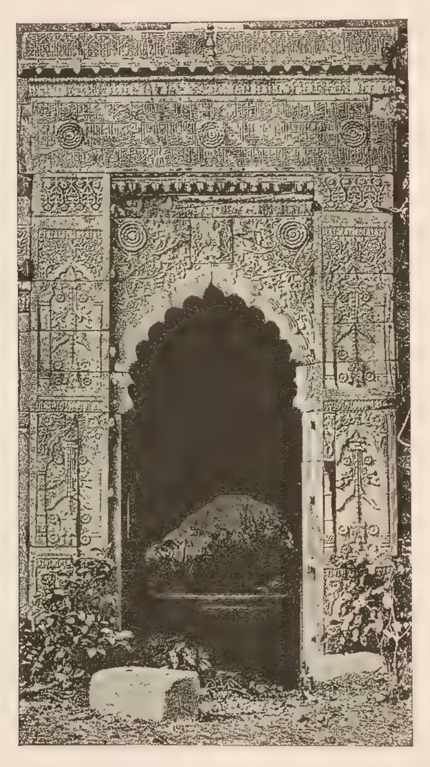


Fig. 304. — Gaur. — Une des portes de la Mosquée d'or.

se déclara indépendant et fonda à Gaur une dynastie qui compta 48 rois, et dura jusqu'à ce qu'elle fût absorbée, comme les autres royaumes musulmans indépendants, dans l'empire mogol, par Akbar, en 1573.

Les monuments anciens de Gaur ont à peu près entièrement disparu ; les seuls dont il soit resté quelques fragments importants ne remontent guère qu'au milieu du seizième siècle.

L'âge relativement moderne de ces monuments, et leur très mauvais état de conservation, ne nous auraient pas empêché de visiter les ruines de Gaur, si elles n'avaient pas été récemment l'objet d'une monographie accompagnée de nombreuses photographies, faite par un fonctionnaire anglais, M. Ravenshaw, et à laquelle nous empruntons les deux figures ci-jointes. Ne pouvant ajouter grand'chose à cette monographie, et la durée de notre séjour dans l'Inde étant limitée, nous avons préféré consacrer notre temps à l'étude de monuments plus intéressants. Nous ren-

verrons donc le lecteur, désireux d'étudier l'architecture de Gaur, à l'ouvrage que nous venons de mentionner.

MONUMENTS DE GOLCONDE ET D'HYDERABAD. (Fig. 305 à 312.)

Golconde est située à 8 kilomètres d'Hyderabad, résidence actuelle du Nizam. Cette ancienne capitale fameuse d'un grand empire n'est plus qu'un misérable village, mais elle possède encore une forteresse célèbre et une nécropole royale intéressante.

La prospérité de Golconde ne fut pas d'ailleurs de longue durée, et ne remonte qu'à l'époque où un gouverneur musulman s'étant déclaré indépendant, en fit, en 1512, sa capitale et commença la dynastie des rois de Golconde; mais, en 1589, ses successeurs abandonnèrent sa résidence, et fondèrent une autre capitale, la ville actuelle d'Hyderabad.



Fig. 305. — GOLCONDE. — Intérieur d'une tombe royale.

Parmi les ruines les plus curieuses de Golconde, il faut mentionner sa forteresse. On ne trouvera dans aucun ouvrage ancien ou moderne de dessin pris dans son intérieur, par cette excellente raison qu'en dehors de la compagnie de soldats arabes qui la gardent et qui ont l'ordre formel de tirer sur quiconque en approche, nul autre que le Nizam, jusqu'à l'époque où je voyageai dans l'Inde, ne pouvait y pénétrer. Une circonstance exceptionnelle m'ayant permis d'y avoir accès, j'ai pu en prendre quelques photographies; elles montrent que cette mystérieuse forteresse se trouve aujourd'hui dans un triste état. Les trésors célèbres qu'elle gardait autrefois ont disparu depuis longtemps, et les canons qui devaient la protéger ont disparu également. Sa position est cependant formidable. Elle est située au sommet d'un rocher conique, et de son sommet on domine entièrement toute la contrée. Sa solide situation ne l'empêcha pas d'ailleurs d'être prise par l'empereur Aurengzeb.

Non loin de la forteresse, et disséminées dans un magnifique jardin, se trouvent les mausolées des rois de Golconde. Par le luxe des palais qui servent de tombeau et le charme enchanteur du

site, cette nécropole royale peut lutter avec celle des rajahs d'Odeypour. Ce sont certainement les deux plus beaux cimetières qu'on puisse observer dans l'Inde, et probablement dans le monde entier.

L'architecture de ces mausolées est à peu près exclusivement musulmane, sans mélange d'éléments hindous. Elle se rapproche de celle de certains monuments de Bijapour. Les dômes sont un peu lourds; les minarets rappellent quelquefois ceux du Caire.

Nos planches donnent les plus remarquables de ces mausolées. Les plus anciens remontent au milieu du seizième siècle.

Ils sont généralement bâtis sur le même type; chacun d'eux se trouve au centre d'une plateforme carrée entourée d'arcades et ayant un minaret à chaque angle. La forme du mausolée est carrée. Il est recouvert d'un dôme et flanqué également de minarets.

La hauteur de ces mausolées est très variable : elle est en moyenne d'une dizaine de mètres; mais il en est de beaucoup plus élevés : celui du quatrième roi de Golconde, souverain qui édifia Hyderabad, a une hauteur de 55 mètres.

Beaucoup sont couverts d'ornementations, mais ce sont le plus souvent des moulages. Très peu d'entre eux sont recouverts de plaques émaillées. Chez ceux qui en possédaient, les parties coloriées se sont écaillées et sont tombées. Au lieu de former, comme dans la mosquée d'Omar, à Jérusalem, une couche vitrifiée d'un à deux millimètres d'épaisseur à la surface de la pierre, la matière colorante ne forme qu'un mince vernis sans aucune résistance.

Auprès de Golconde, se trouve la grande ville d'Hyderabad, capitale actuelle du grand empire du Nizam. C'est une ville moderne, mais sa population, ses monuments, l'absence complète d'Européens lui donnent un cachet oriental qu'on ne retrouve au même degré dans aucune des villes de l'Inde.

Hyderabad ne contient pas de monuments méritant une description spéciale. Je ne ferai exception que pour le Char Minar (fig. 312), dont l'aspect est tout à la fois original et imposant. Édifié au commencement du dix-septième siècle, il est construit dans, ou plutôt par-dessus la plus grande rue de la ville. Ses vastes arcades forment une sorte d'arc de triomphe construit de façon à permettre de jouir de la perspective de toute la rue. La grande arcade qu'on voit dans notre planche a 15 mètres de hauteur, les minarets, 56 mètres.

FIG. 306



FIG. 307



Héliotypie H Racle (Anct Quinsac) Paris.

FIG. 306. GOLCONDE. LA FORTERESSE.

FIG. 307. DÉTAILS DE LA FAÇADE D'UN MAUSOLÉE

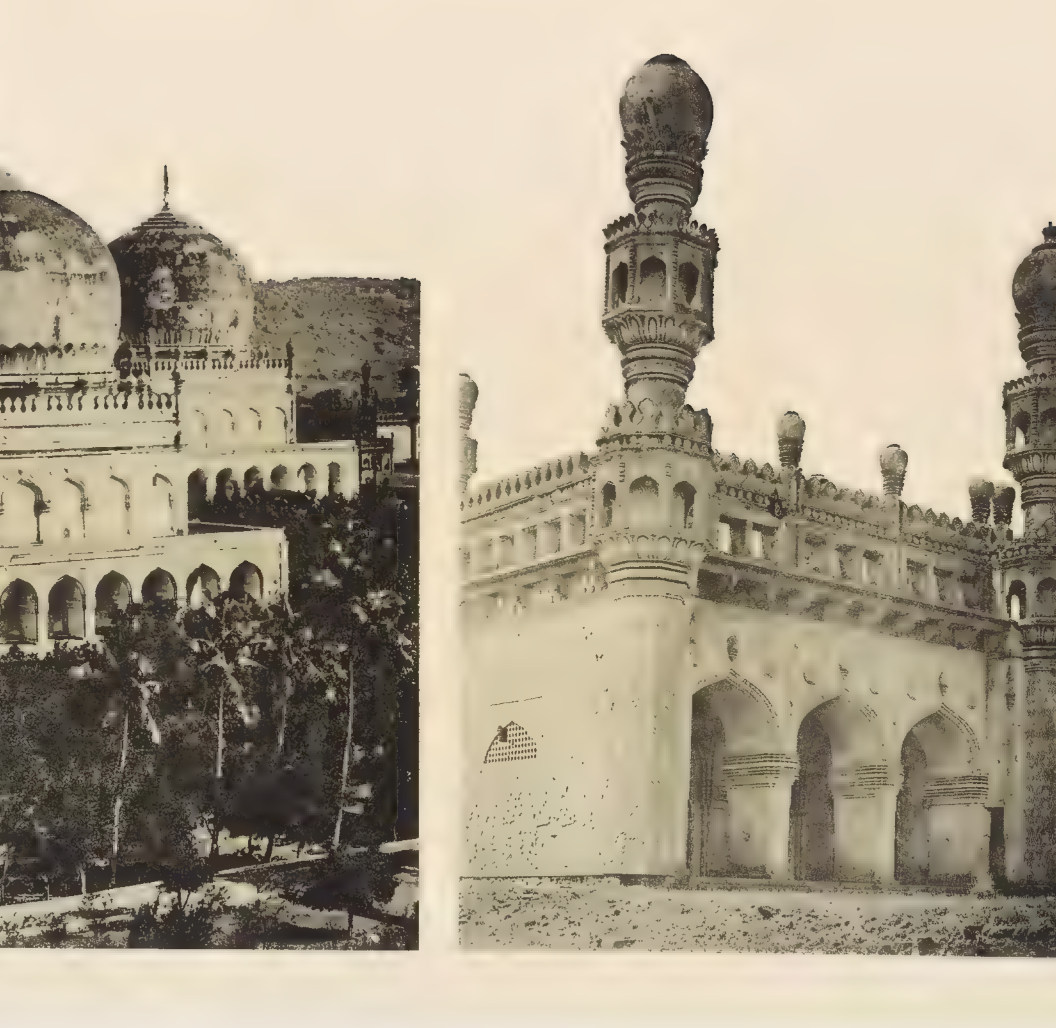


FIG. 308. GOLCONDE. VUE D'ENSEMBLE D'UN DES MAUSOLÉES

FIG. 309. GOLCONDE. DÉTAILS DE LA FAÇADE D'UN MAUSOLÉE

FIG. 310



FIG. 311



Heliotypie H Racle (Ancᵗ. Quinsac) Paris

FIG. 310 & 311 GOLCONDE. LA NÉCROPOLE ROYALE. VUE D'ENSEMBLE.



Héliotypie H. Racle (Ancⁿ Quinsac) Paris

FIG. 312. HYDERABAD. LE CHAR MINAR. VUE D'ENSEMBLE.

CHAPITRE III.

ARCHITECTURE MUSULMANE DE LA PÉRIODE MOGOLE.



RESQUE tous les monuments que nous allons décrire maintenant à Agra, Lahore, etc., appartiennent à la période mogole, c'est-à-dire à cette période où, la puissance mogole étant consolidée, l'empereur Akbar commence, vers le milieu du seizième siècle, la construction d'une série de monuments que ses successeurs continueront jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit déjà des origines de cette architecture; nous rappellerons seulement qu'on y observe, suivant les époques, deux tendances très contraires, correspondant d'ailleurs à deux phases politiques très différentes. Sous la première, les éléments hindous et musulmans sont intimement associés, et souvent même, comme à Futtehpore Sikri, par exemple, les constructions sont presque exclusivement hindoues. Dans la seconde période, les éléments d'origine hindoue sont au contraire éliminés presque entièrement.

MONUMENTS D'AGRA. (Fig. 313 à 334.)

Rappelons, en commençant ce paragraphe, que nous aurions dû décrire ici les monuments de Delhi si, pour ne pas partager entre deux chapitres différents les monuments d'une même ville nous n'avions préféré les étudier avec les autres monuments musulmans de Delhi. C'est à ce chapitre que nous renverrons le lecteur, et nous ne nous occuperons actuellement que des monuments d'Agra.

La ville d'Agra est une ancienne cité hindoue, mais son importance ne date que de l'époque où l'empereur mogol Akbar en fit sa capitale, en 1566. Elle avait été occupée avant lui par les Musulmans, notamment par Baber, qui en prit possession en 1526, mais ils n'y avaient édifié aucun monument important. Les premiers sont dus à Akbar : c'est pour cette raison qu'Agra fut pendant longtemps connue sous le nom d'Akbarabad, nom du souverain qui en fit une des plus belles cités du monde.

Les principales constructions mogoles d'Agra sont la forteresse avec les monuments qu'elle

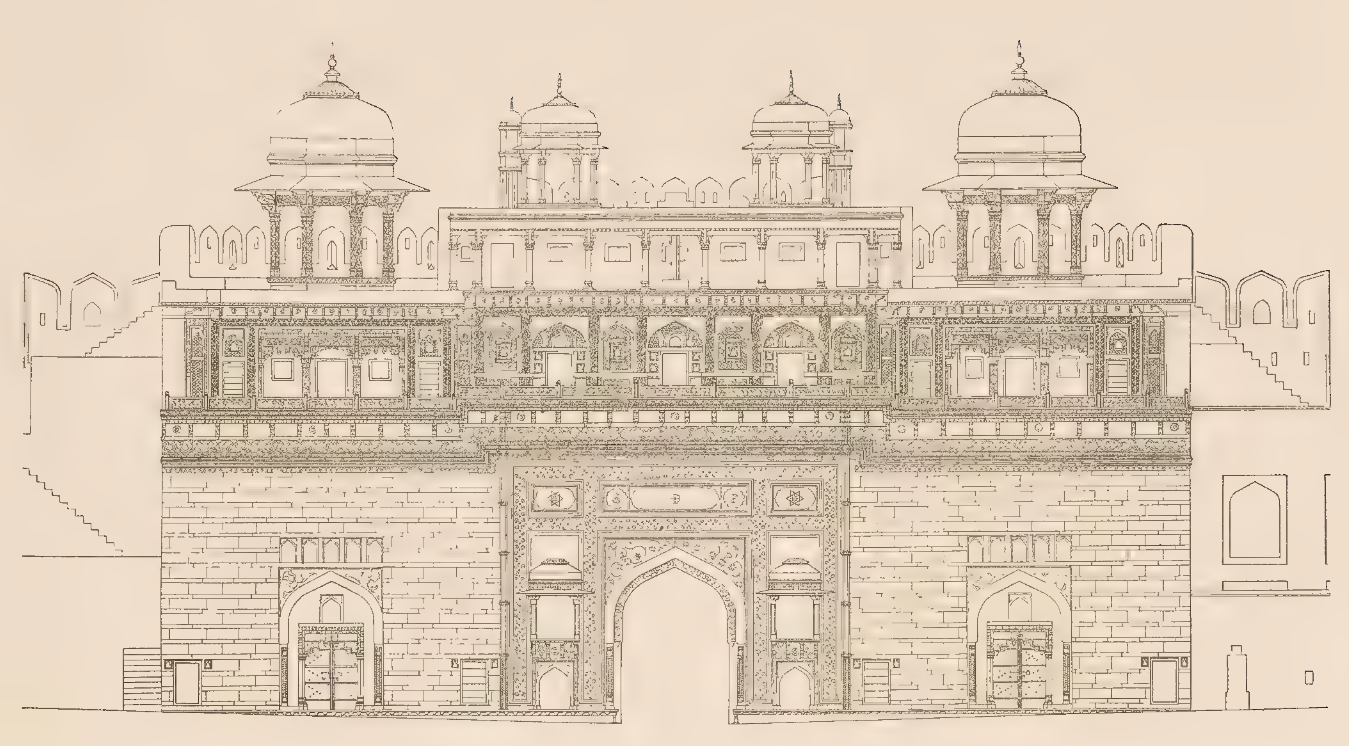


Fig. 313. — Agra. — Porte de Delhi, dans le Fort. Plan de la façade. Vue prise en arrière. — *Échelle : 2 millimètres par mètre.*

contient (le Palais Rouge, la Mosquée Perle), le Taje Mahal, le mausolée d'Etmadowla, la grande Mosquée, le tombeau d'Akbar à Secundra. Avec les monuments de Delhi, ceux d'Agra sont les

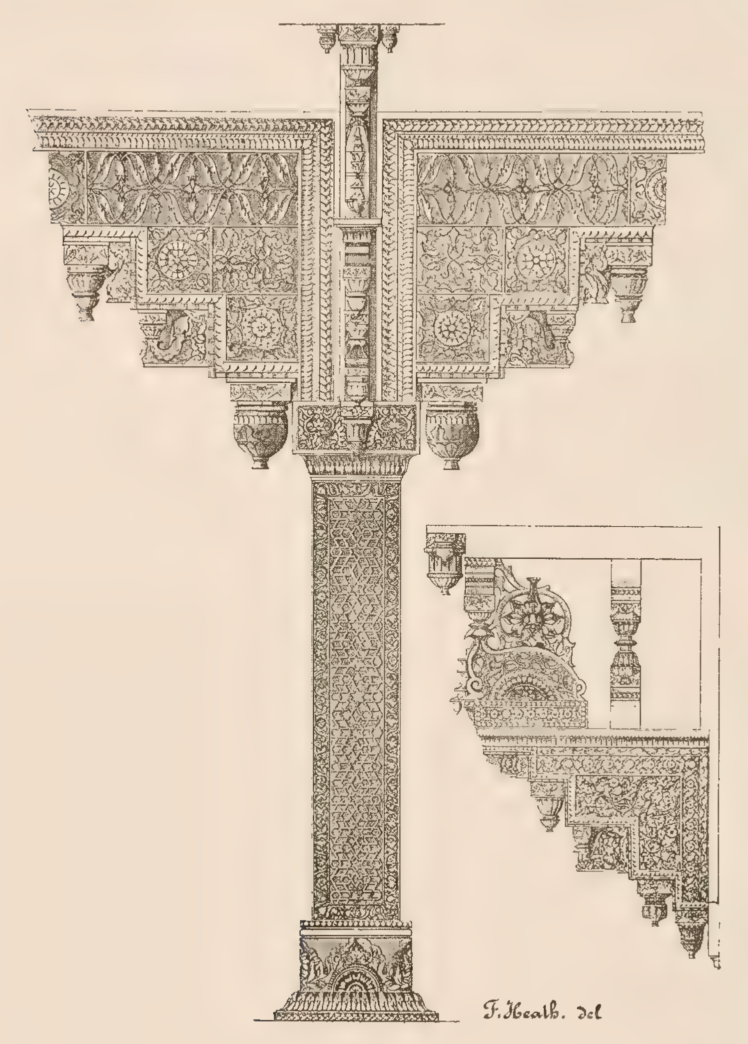


Fig. 314 et 315. — AGRA. — Le PALAIS ROUGE. Détails d'un pilier. — *Échelle : 43 millimètres pour 1 mètre.*

plus connus de l'Inde; ils sont à peu près les seuls d'ailleurs dont parlent les voyageurs. Nous résumerons très brièvement leur description et leur histoire (1).

(1) Les monuments d'Agra et de Delhi sont ceux de l'Inde sur lesquels on a le plus écrit; mais, quand on examine les publications qui leur sont consacrées, en y comprenant celles de l'*Archæological Survey*, on constate avec étonnement que

Fort d'Agra (fig. 313 à 319). — Le fort d'Agra, commencé en 1571 par l'empereur Akbar, est une véritable ville. Il renferme dans son enceinte quelques-uns des plus remarquables monuments de l'Asie, la Mosquée Perle et le Palais Rouge notamment.

Le fort d'Agra est construit en grès rouge; sa circonférence est de près de 3 kilomètres; ses murs ont près de 22 mètres de hauteur.

C'est dans l'intérieur de sa forteresse qu'Akbar fit bâtir son palais; mais il ne reste que fort peu de chose aujourd'hui de la construction primitive, éclipsée plus tard, d'ailleurs, par celle qui fut élevée à Delhi lorsque cette dernière ville devint la résidence favorite des empereurs.

Palais Rouge, dans le fort d'Agra (fig. 317). — Ce palais est de style hindou presque pur. Il est construit en pierre rouge incrustée de marbre blanc.

On désigne le plus souvent cet édifice sous le nom de Palais de Jahangir, bien qu'il soit admis généralement aujourd'hui qu'il remonte au moins à Akbar. Cunningham va plus loin et le suppose antérieur à Baber. Il aurait été élevé vers 1520 par Ibrahim Lodi, c'est-à-dire plus d'un siècle avant Jehangir, et serait la copie du Man Mandir à Gwalior. La comparaison attentive des deux palais ne m'a pas paru révéler des analogies suffisantes pour permettre d'admettre que l'un est la copie de l'autre. Tous deux ont été construits évidemment d'après des types hindous antérieurs, et nous donnent une très bonne idée de ce que pouvaient être autrefois les anciens palais hindous, dont les ruines sont si rares aujourd'hui.

Mosquée Perle, dans le fort d'Agra (fig. 320 et 321). — Cette mosquée est très postérieure à la construction du fort et aux divers autres édifices qu'il renferme, puisqu'elle fut édifiée par Shah Jehan en 1648. Elle est de pur style mogol et constitue une des plus belles productions de cette période.

La mosquée est fermée extérieurement par une enceinte de grès rouge; aussitôt qu'on a franchi cette enceinte, la pureté des lignes, l'harmonie des proportions, la beauté du marbre blanc qui a servi à construire la mosquée produisent une impression très vive. « Je suis humilié comme chrétien, écrit Taylor, de penser que notre noble religion n'a pas assez inspiré nos architectes pour qu'ils aient surpassé ce temple du Dieu de Mahomet. »

On répète dans divers ouvrages que la mosquée est entièrement construite en marbre blanc, mais l'assertion n'est pas exacte. Dans tous les monuments musulmans, le marbre et le grès rouge ne sont employés qu'à l'état de placage : la partie centrale est formée de briques et de mortier. Le placage est d'ailleurs si habilement fait qu'on pourrait croire aisément que le monument est entièrement bâti avec les matériaux qui ne forment, en réalité, que sa surface.

A chaque angle de la mosquée se trouve une tour surmontée par une coupole de marbre octogonale. Au centre de la cour se trouve un bassin carré en marbre blanc ayant environ 12 mètres de côté.

si les auteurs ont été souvent très longs dans leurs dissertations, ils ont été toujours très brefs dans leurs représentations, et que les descriptions des monuments les plus connus ne sont accompagnées d'aucun dessin ou seulement de quelques figures d'ensemble fort sommaires. Nous avons suivi une règle contraire. Très bref dans nos descriptions, nous avons multiplié le plus possible les figures. Nous en avons consacré 43 aux monuments d'Agra, de Futtehpore et de Secundra. Les plans inédits donnés dans ce chapitre ont été dressés d'après les dessins manuscrits que nous a communiqués M. l'ingénieur Heath, le restaurateur du Taje. En ce qui concerne Futtehpore, nous les avons complétés par des détails relevés par nous sur les lieux.



Héliotypie H. Racle (Anc. Quinsac) Paris

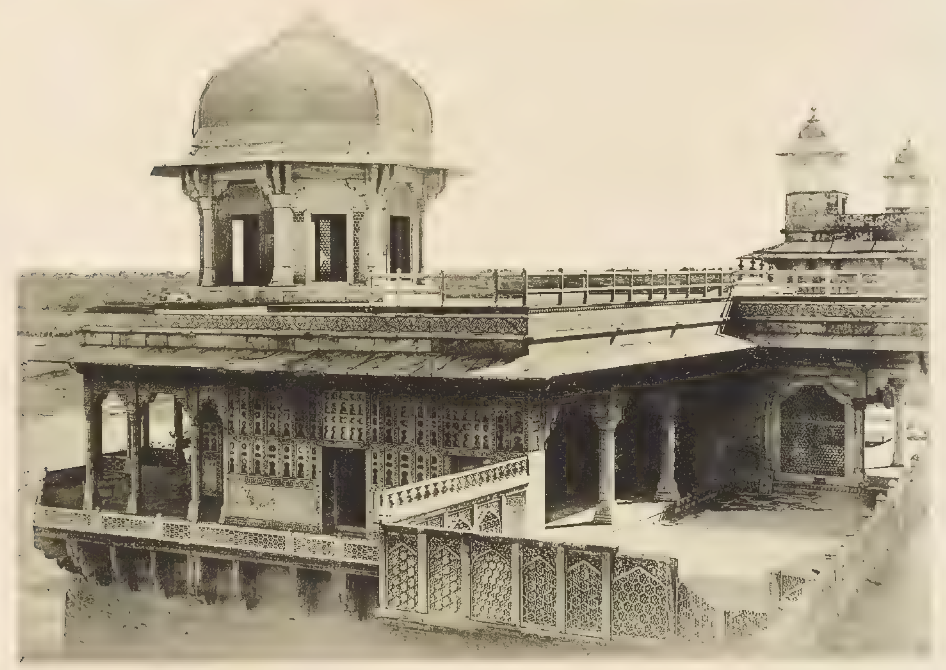
FIG. 316. AGRA. LE FORT. VUE PRISE DE L'INTÉRIEUR.

FIG. 317. AGRA. LE PALAIS ROUGE. DÉTAILS DE L'UNE DES PORTES.

FIG. 318.



FIG. 319.



Héliotypie H Racle, (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG. 318. AGRA. LE FORT. VUE PRISE DE L'EXTÉRIEUR.
FIG. 319. PAVILLON DE MARBRE DANS L'ENCEINTE DU FORT.

FIG. 320.

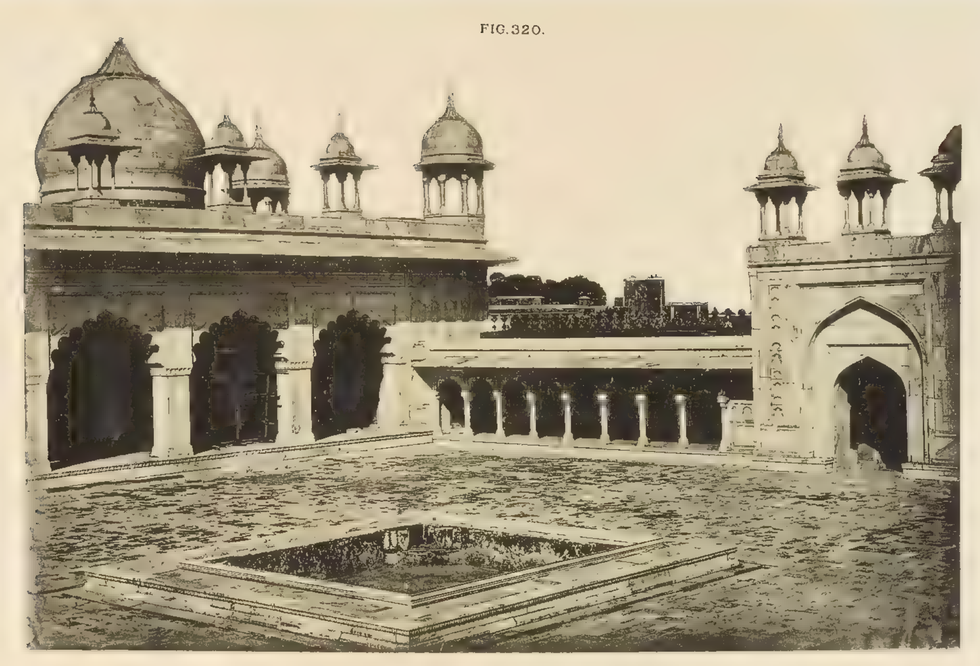
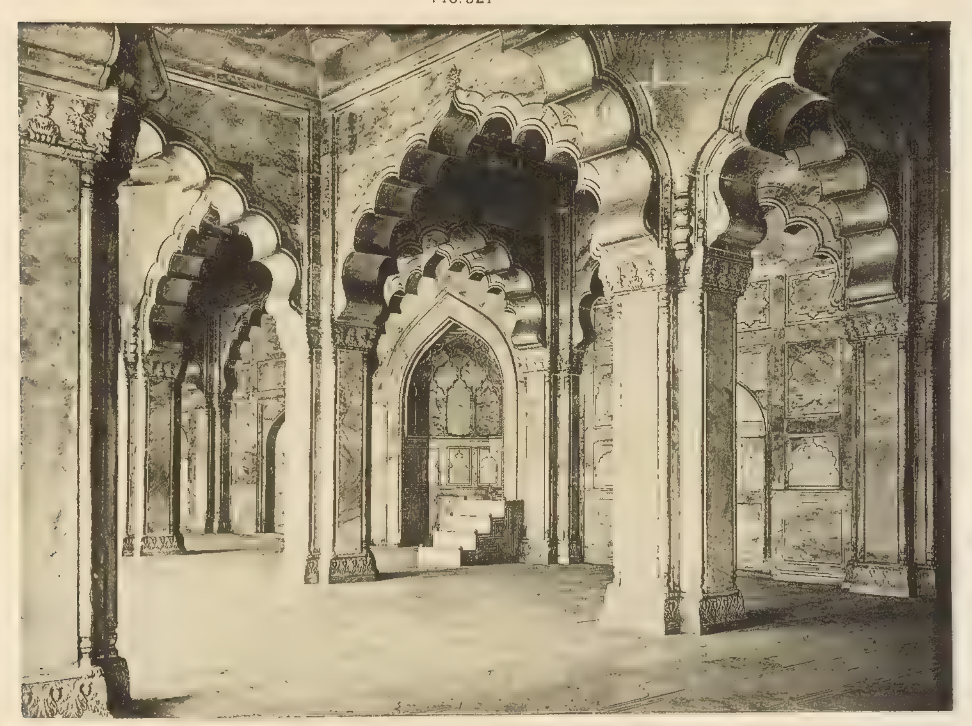


FIG. 321



Héliotypie H. Racle, (Ancᵗ Quinsac) Paris

FIG. 320. AGRA. LA MOSQUÉE PERLE. COUR INTÉRIEURE.
FIG. 321. DÉTAILS DES PILIERS DE MARBRE DU SANCTUAIRE DE LA MOSQUÉE.

La partie de la mosquée servant de sanctuaire a 45 mètres de longueur sur 17 mètres de profondeur. Elle est formée par une galerie supportée par de massifs piliers carrés rangés en trois séries longitudinales et surmontés par trois dômes de marbre blanc.

Tout autour de la frise du monument se trouvent des inscriptions consacrées à sa louange, celle-ci notamment : « Cette mosquée est semblable à un palais du Paradis ou à une perle précieuse, car aucune autre mosquée n'est ornée de marbre comme celle-ci et on n'en vit jamais de semblable. Depuis la création du monde, rien de pareil n'avait été vu. Elle fut construite par le Roi des rois, l'ombre de Dieu, magnifique comme Salomon. »

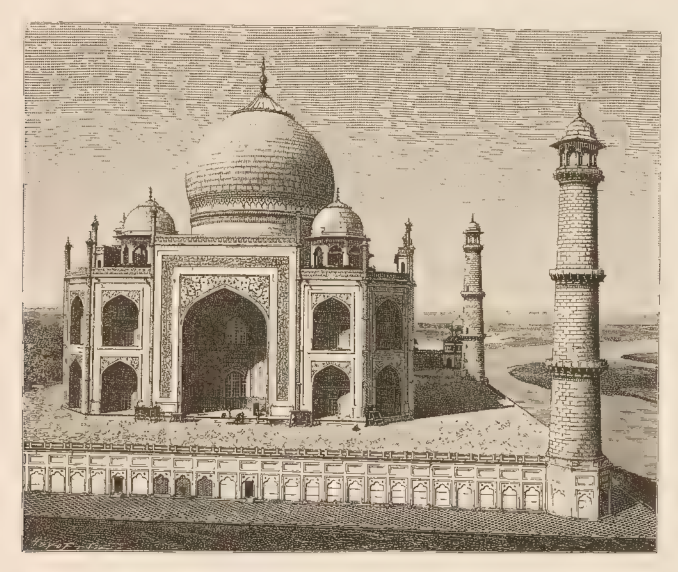


Fig. 322. — AGRA. — LE TAJE. — Vue d'ensemble de la plate-forme.

Taje Mahal (fig. 322 à 328). — Le Taje Mahal est un des plus célèbres monuments du monde, un de ceux où il a été dépensé le plus d'art et d'efforts.

Le Taje, à notre avis du moins, n'est pas tout à fait au niveau de son éclatante réputation. Je ne crois pas qu'on puisse dire qu'il soit le plus merveilleux monument sorti de la main des hommes, ni qu'on soit fondé, comme l'ont fait divers auteurs, à le mettre à peu près au niveau du Parthénon, mais on peut le classer certainement parmi les plus splendides édifices de l'univers.

Son histoire est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler longuement. On sait qu'il fut commencé en 1630 par l'empereur Shah Jehan pour servir de tombeau à Muntaz-i-Mahal, son épouse favorite, fille d'un aventurier persan de Téhéran. Elle avait épousé Shah Jehan en 1615, lui avait donné sept enfants, et était morte en 1629 en donnant le jour au huitième.

Il fallut dix-sept années pour construire ce monument : 20.000 ouvriers furent constamment occupés à sa construction. Le chiffre total des dépenses s'éleva à 50 millions de notre monnaie, mais, en raison de la différence entre le prix des matériaux et de la main-d'œuvre en Europe et dans l'Inde, il faudrait certainement décupler cette somme pour pouvoir construire un monument

semblable en Occident. Aujourd'hui encore le salaire d'un ouvrier, dans la plus grande partie de l'Inde, ne dépasse guère cinq sous par jour.

Le Taje est situé sur les bords de la Jumna, à 2 kilomètres d'Agra. Sa masse imposante de marbre blanc émerge d'un jardin de cyprès parsemé de fleurs éclatantes. La sombre verdure de ces arbres fait admirablement ressortir la masse blanche du monument et augmente beaucoup l'impression qu'il produit.

La forme générale du Taje rappelle tout à fait celle des mosquées persanes. Il n'en diffère

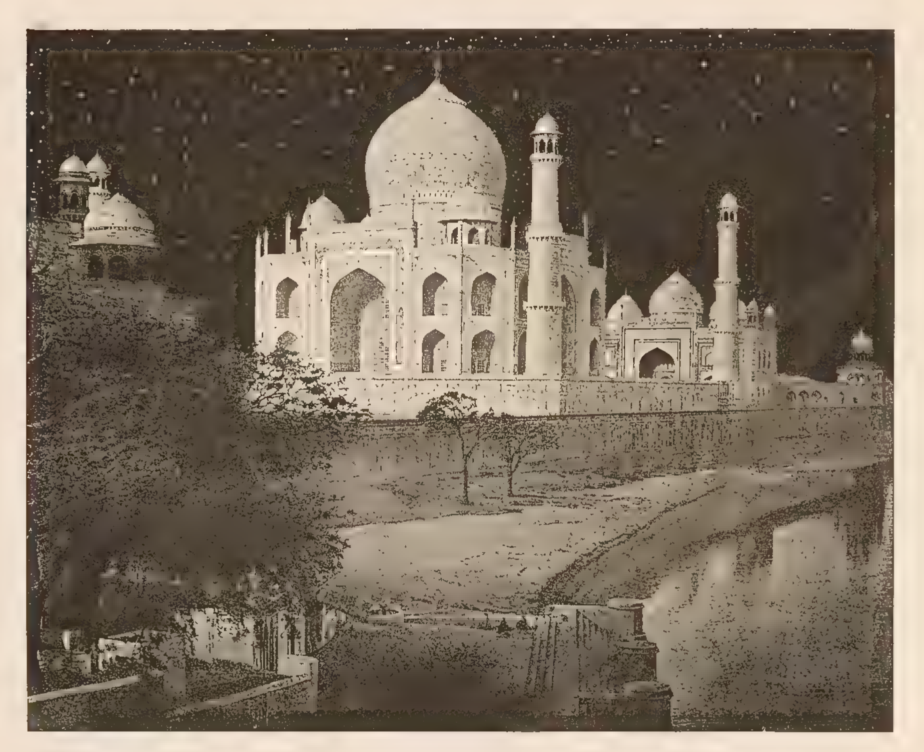


Fig. 323. — AGRA. — LE TAJE. — Vue d'ensemble.

guère que par l'adjonction de minarets aux angles de la plate-forme, et surtout par sa décoration extérieure, formée par des incrustations de pierres de couleur sur marbre blanc.

Le Taje a la forme d'un gigantesque cube à angles tronqués surmonté d'un dôme légèrement bulbeux. Ce cube est placé sur un soubassement carré en maçonnerie flanqué à chacun de ses angles d'une tour ayant la forme d'un tronc de cône allongé, comme le sont habituellement tous les minarets des mosquées persanes.

L'intérieur du monument ne contient que les tombeaux de Shah Jehan et de son épouse. Cette destination exclusive explique le défaut d'éclairage. La demi-obscurité qui règne dans l'intérieur du mausolée rend bien difficilement visible la riche ornementation de la vaste salle où se

trouvent ces cénotaphes et de la magnifique grille de marbre qui les entoure. C'est avec beaucoup de peine que nous avons pu obtenir les photographies qui ont servi de base au dessin que nous en donnons ici.

Le Taje est placé à l'extrémité d'un vaste jardin entouré de murs. On franchit leur enceinte par une porte monumentale de style persan ayant 43 mètres de hauteur et surmontée de 26 petites coupoles.

Le mur qui circonscrit le jardin où se trouve le monument forme un rectangle de 570 mètres

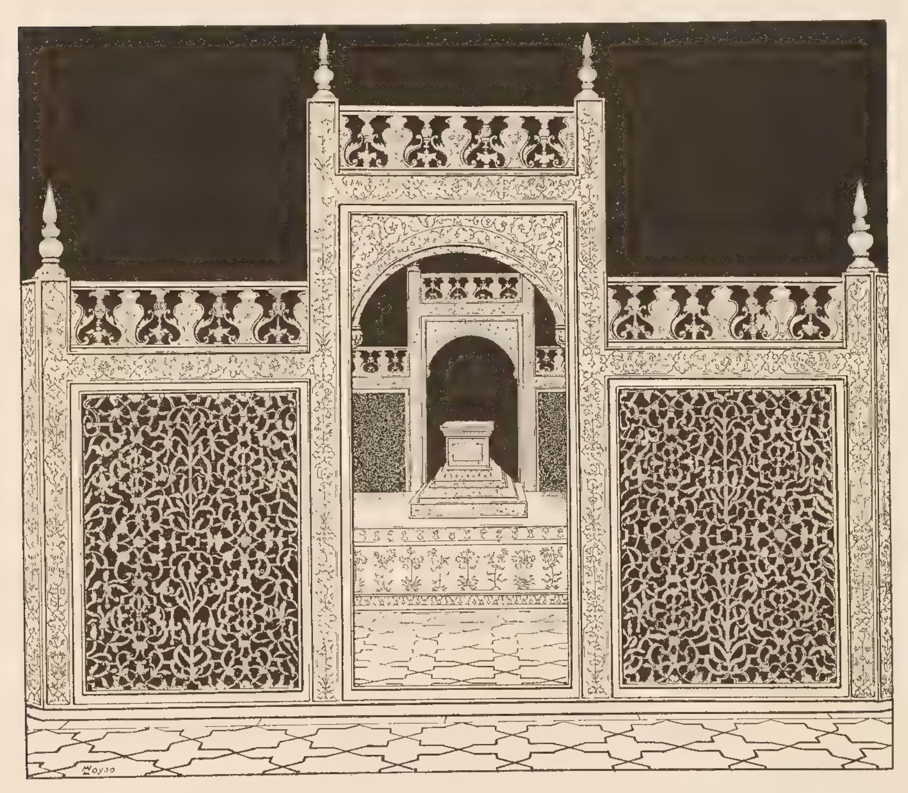


Fig. 324. — Agra. — Le Taje. — Balustrade en marbre ajouré entourant le sarcophage de l'empereur. (*Les dessins qu'on voit sur les parties pleines du marbre sont formés par des incrustations de pierres précieuses.*)

de longueur sur 300 mètres de largeur. La plate-forme carrée sur laquelle s'élève le mausolée a $5^{m},50$ de hauteur et 100 mètres environ de côté. Les minarets qui flanquent les quatre angles ont 41 mètres de hauteur. Le mausolée lui-même a 57 mètres de côté. Le dôme qui le surmonte a 18 mètres de diamètre et 26 mètres de hauteur. La hauteur totale du mausolée au-dessus du niveau du jardin est de 75 mètres environ, c'est-à-dire à peu près la hauteur du Panthéon.

A droite et à gauche du Taje, mais placées à une distance suffisante pour qu'on ne puisse

les confondre avec lui, se trouvent deux mosquées de grès rouge couvertes de mosaïques de marbre blanc.

Le Taje ne contient aucune de ces décorations en relief qu'on rencontre dans tous les monuments hindous. L'architecte semble avoir pris à tâche de rendre sa surface aussi unie que possible. La monotonie d'une aussi volumineuse masse de marbre blanc n'est un peu rompue que par des incrustations de pierres précieuses formant des dessins ou des inscriptions. Malheureusement ces mosaïques sont trop clairsemées pour être visibles de bien loin, et, à quelque distance, on ne perçoit qu'une masse de marbre blanc un peu nue.

Il ne faut pas confondre les incrustations de pierre de couleur sur marbre blanc qu'on observe au Taje, et dans la plupart des monuments mogols de l'époque de Shah Jehan, avec les mosaïques byzantines formées, comme on le sait, par la réunion de petits cubes de verre de couleur combinés de façon à représenter un sujet imitant la peinture. Ces incrustations de pierre de couleur sur marbre sont d'origine italienne ; les artistes musulmans et hindous n'ont fait qu'adapter ce mode de décoration à des motifs d'ornementation musulmans. On sait, par la relation d'un moine augustin espagnol, le Père Manrique, qui se trouvait à Agra en 1641, que l'ornementation du Taje fut préparée par un Vénitien du nom de Geronimo Verroneo, et qu'un artiste français de Bordeaux, du nom d'Austin, dirigea l'ornementation de mosaïques.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse faire au Taje, le lecteur doit cependant rester persuadé que ce monument admirable est infiniment supérieur à ses représentations. J'ai essayé dans les figures données ici les procédés les plus variés : dessin, gravure, plan, phototypie, effet de nuit, etc., pour en donner une idée exacte, mais je dois bien reconnaître que le résultat obtenu est très insuffisant. Il est malheureusement fort difficile de faire mieux. Je possède, en dehors de mes photographies personnelles, les nombreuses photographies qui ont été prises du Taje, et dont j'ai reproduit les deux plus belles. Je possède également des dessins exécutés par les plus habiles artistes. Les résultats obtenus sont toujours aussi insuffisants. Même dans les aquarelles et les peintures le Taje produit toujours un effet fort médiocre. Toutes ces reproductions donnent l'idée d'un monument assez banal, alors que l'édifice lui-même impressionne toujours très vivement le spectateur. Il y a dans son imposante grandeur, dans son isolement, dans la demi-transparence de sa masse de marbre, dans l'encadrement que lui fait le bleu éclatant du ciel et la sombre verdure des jardins qui l'entourent, des conditions spéciales qu'aucun procédé artistique ne saurait reproduire. L'impression du spectateur est fournie par l'addition de tous ces éléments, dont la photographie ou le dessin ne peut donner qu'un petit nombre. Il faut remarquer également que l'édifice contient beaucoup de détails que l'œil peut voir, mais que l'artiste, obligé de faire tenir un édifice immense dans un fort petit cadre, ne saurait reproduire. Une de nos planches (fig. 327), exécutée d'après une photographie que j'ai prise de très près, montre que le monument, dont la façade semble un peu nue sur les vues d'ensemble, contient au contraire un assez grand nombre de détails.

Mausolée d'Etmadowla (fig. 331 à 334). — Ce mausolée, terminé en 1622, fut édifié pour servir de tombeau au grand-père de la femme pour laquelle Shah Jehan fit construire le Taje. Il est situé, comme ce dernier, dans un jardin, et bâti comme lui également en marbre blanc recouvert d'incrustations de couleur. C'est un monument dont les livres parlent peu, et lorsqu'ils en parlent, comme celui de Fergusson, ce n'est que pour dire qu'il n'est pas digne d'attention. On ne peut comparer assurément ses dimensions à celles du Taje, puisqu'il n'a que 21 mètres de largeur.

FIG. 325.

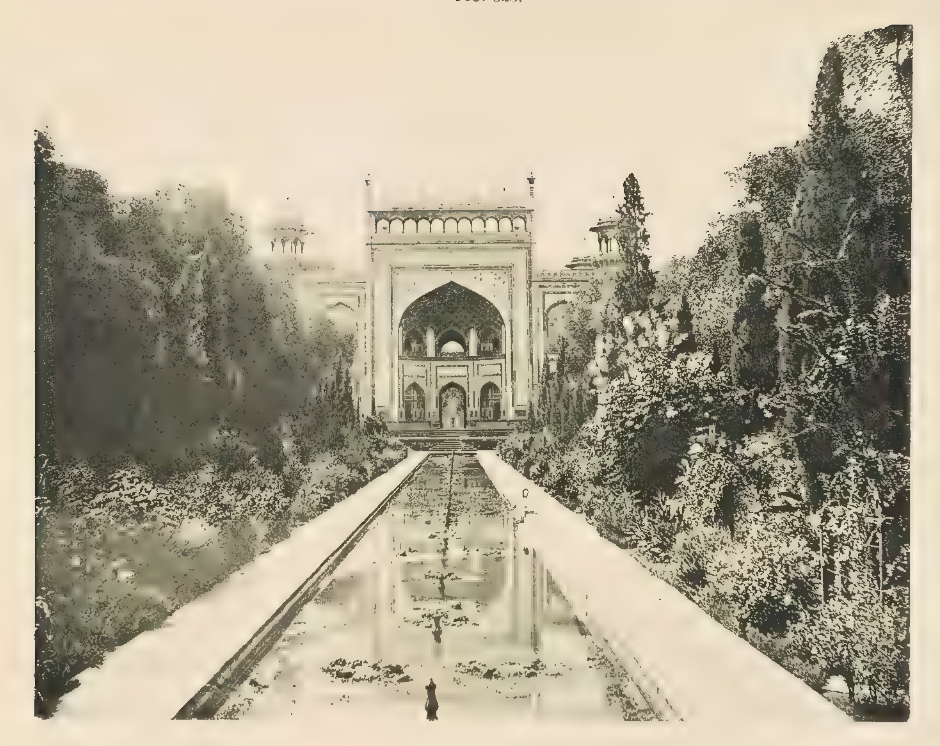
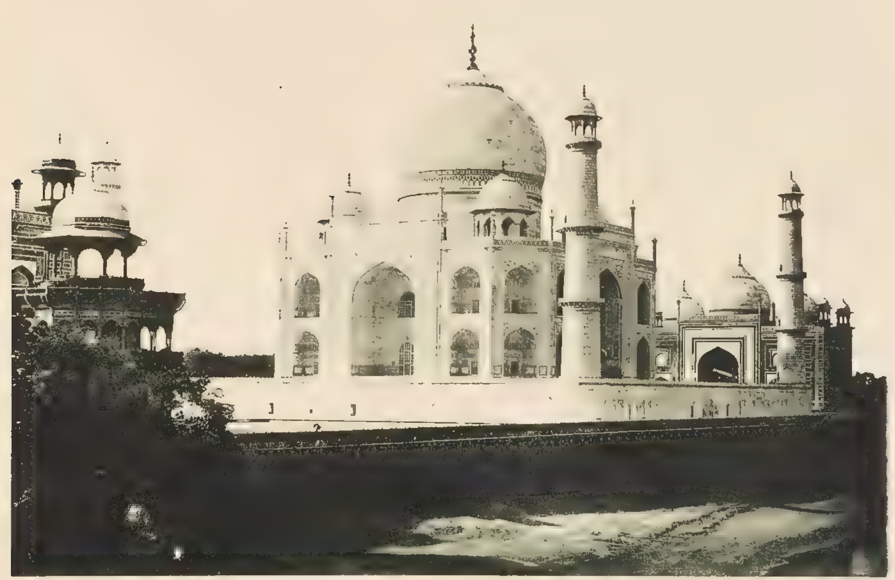


FIG. 326.



Héliotypie H. Racle . Aux Quinsac, Paris

FIG. 325. AGRA. LE TAJE. PORTE D'ENTRÉE DES JARDINS
FIG. 326. LE TAJE. VUE D'ENSEMBLE DU MAUSOLÉE

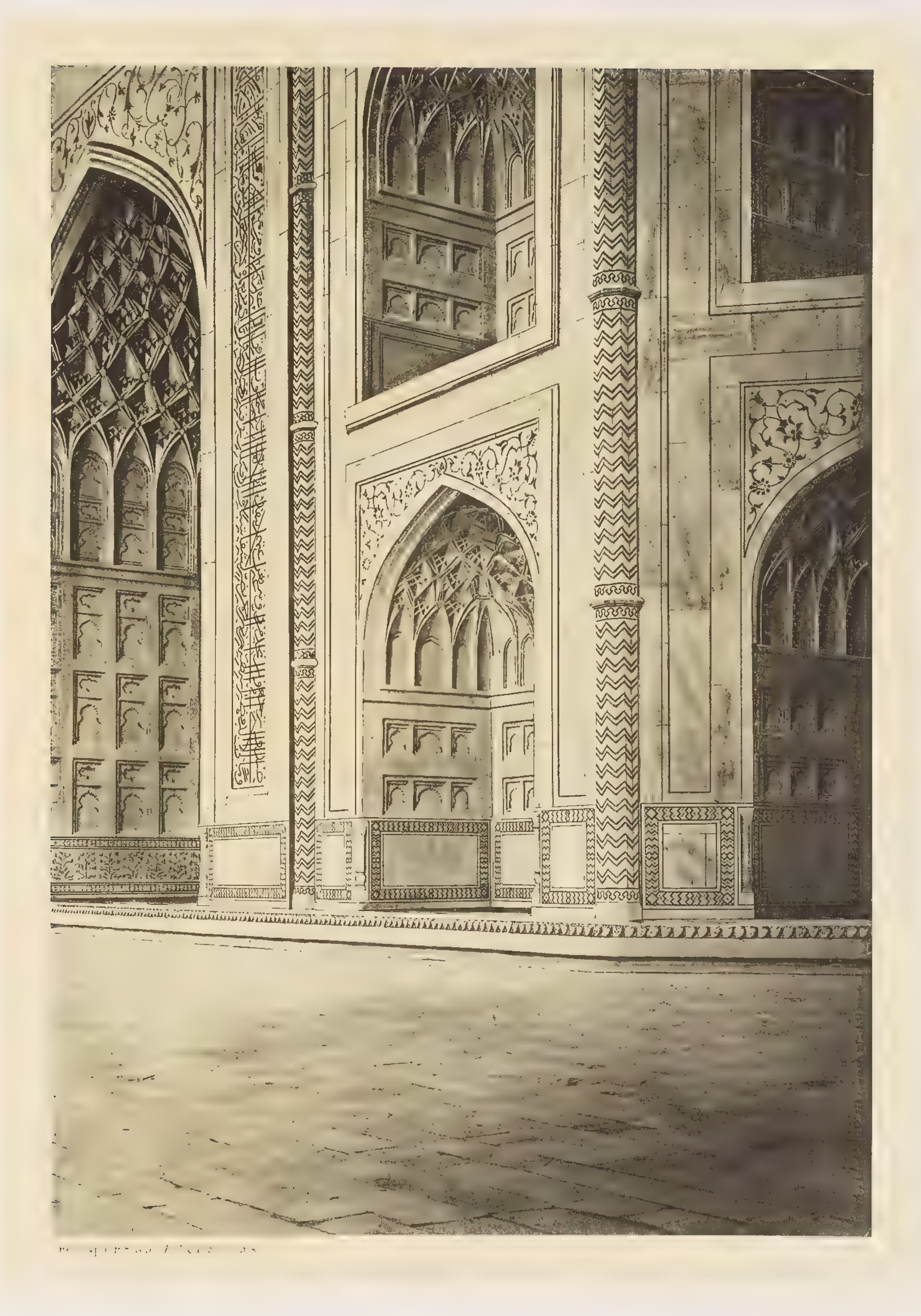


FIG. 327. AGRA. LE TAJE. DÉTAILS D'ORNEMENTATION D'UNE PORTION DE LA FACADE.

Fig. 328. — AGRA. — LE TAJE. Plan de la façade. *Échelle : 18 millim. pour 1 mètre. Hauteur totale, 75 mètres.*

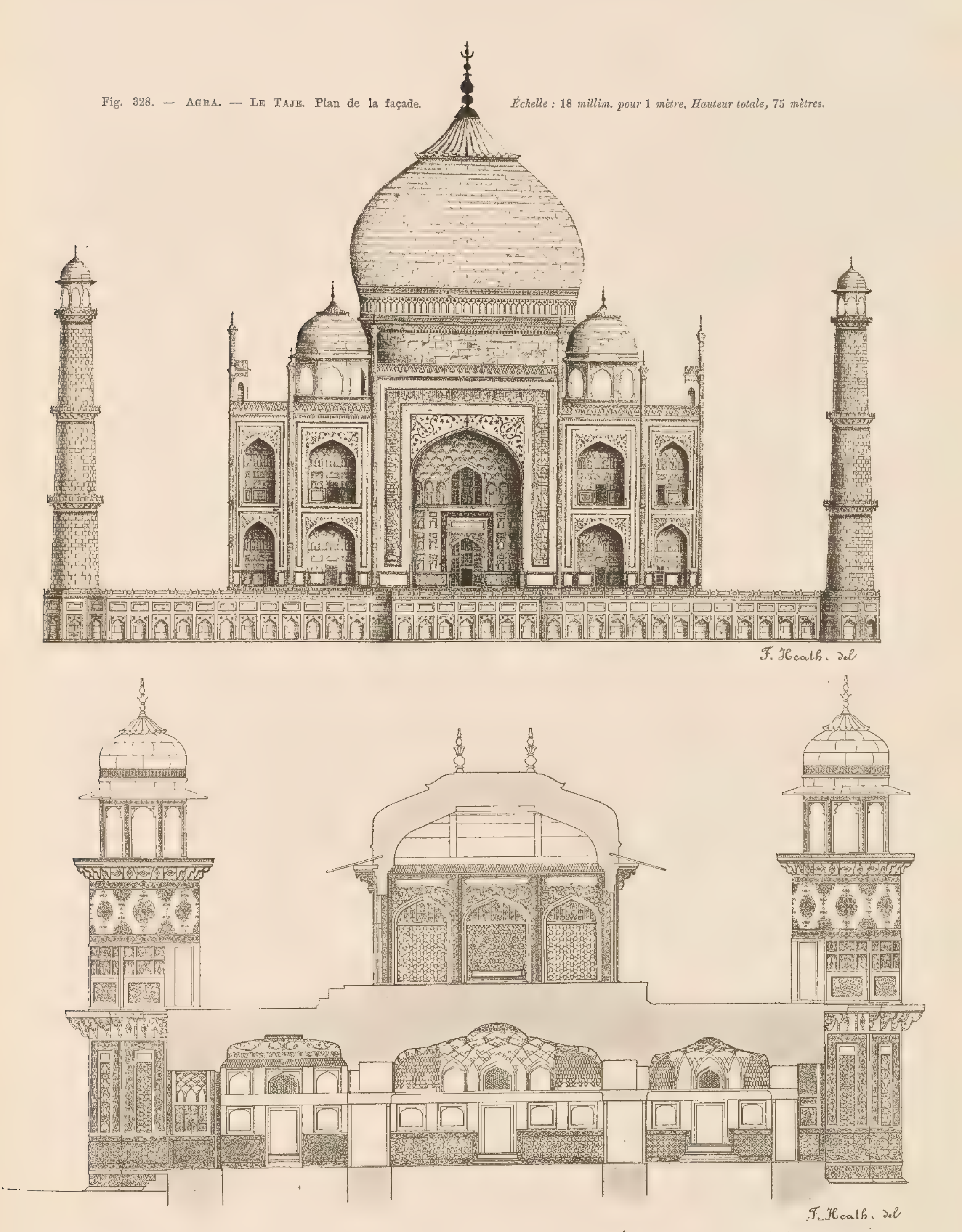


Fig. 329. — AGRA. — MAUSOLÉE D'ETMADOWLA. Section parallèle à la façade. — *Échelle : 7 millimètres pour 1 mètre.*

Je n'hésite pas cependant à dire qu'au double point de vue de la décoration et de la forme, il est supérieur à ce dernier. Je n'insiste pas, du reste, sur une appréciation qui appartient beaucoup plus au domaine du sentiment qu'à celui du raisonnement : les planches que je mets sous les yeux du lecteur lui permettront de se former une opinion sur ce point.

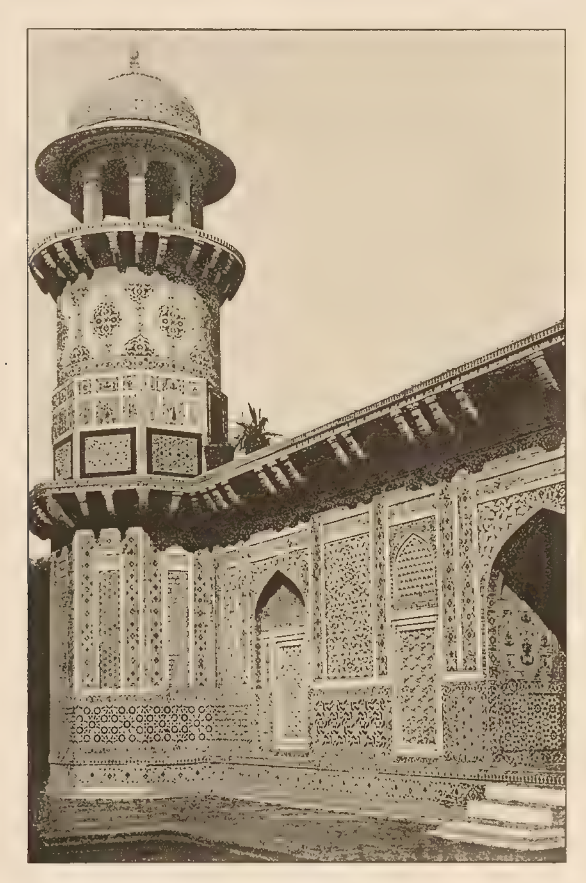


Fig. 330. — Agra. — Mausolée d'Etmadowla. — Détails d'un pavillon d'angle.
Les dessins sont formés par des incrustations sur marbre de pierres précieuses.

La plate-forme sur laquelle repose le mausolée a 46 mètres de côté. Le mausolée lui-même a 21 mètres de côté; il est flanqué de quatre tours octogonales. Les incrustations de pierres précieuses qui le recouvrent sont beaucoup moins espacées que celles du Taje, et forment un ensemble dont l'aspect est beaucoup plus artistique.

Grande Mosquée. — Parmi les autres monuments d'Agra, je mentionnerai la grande Mosquée. Elle est très inférieure non seulement à la grande Mosquée mogole de Delhi et à celle de Futtehpore représentées dans cet ouvrage, mais encore à la Mosquée Perle contenue dans

FIG. 331

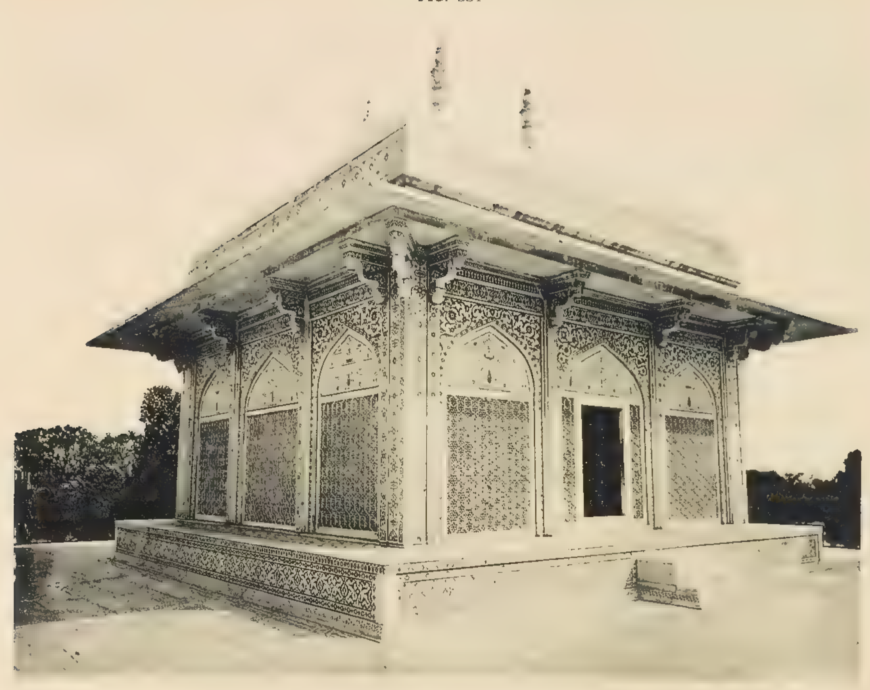


FIG. 332.



Heliotypie H Racle (Anc^t. Quinsac) Paris

FIG. 331 AGRA. MAUSOLÉE D'ETMADOWLA. DÉTAILS D'ARCHITECTURE DE LA PARTIE SUPÉRIEURE.
FIG. 332. MAUSOLÉE D'ETMADOWLA. ENSEMBLE DU MONUMENT.

FIG. 333

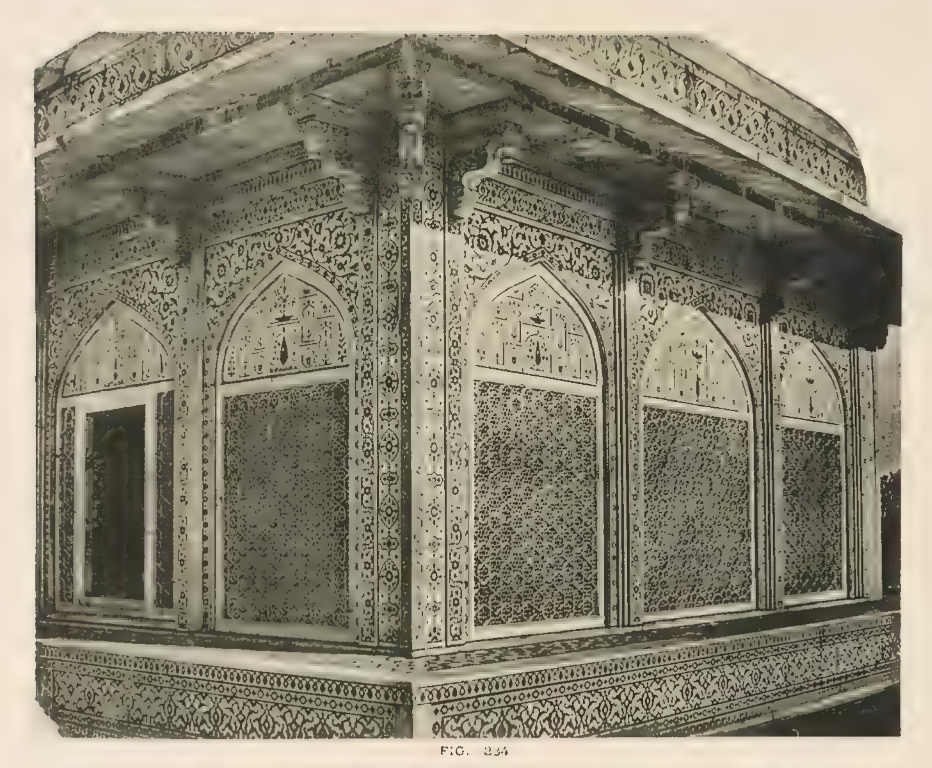


FIG. 334

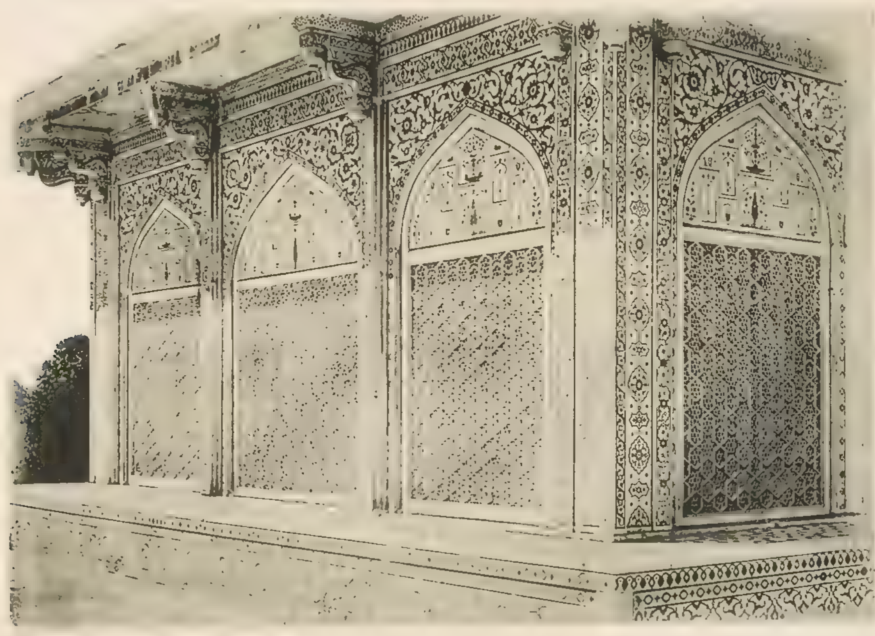


FIG. 333 & 334. AGRA. MAUSOLÉE D'ETMADOWLA.

DÉTAILS D'ORNEMENTATION DES FENÊTRES DE MARBRE SCULPTÉ.

le fort d'Agra, que nous avons décrit plus haut. C'est pour cette raison que nous avons jugé inutile de la représenter. Je me bornerai à rappeler qu'elle fut commencée en 1644, sous l'empereur Shah Jehan, et terminée en cinq ans. Elle est construite en grès rouge, ornementé de bandes de marbre blanc disposées en zigzags.

La largeur de la partie consacrée au sanctuaire est de 40 mètres, et sa profondeur, de 30 mètres.

MONUMENTS DE SECUNDRA. (Fig. 335 à 339.)

Mausolée de l'empereur Akbar, à Secundra. — Le mausolée de l'empereur Akbar se trouve à Secundra, à 8 kilomètres environ d'Agra. Terminé en 1613, sous l'empereur Jahangir, il constitue certainement un des plus curieux monuments de la période mogole.

Il est situé dans un vaste jardin, auquel donne accès une magnifique porte monumentale de grès rouge recouverte d'inscriptions persanes et de mosaïques de marbre de couleur.

Le monument a une forme particulière dont je n'ai rencontré l'analogue qu'à Futtehpore, et qui doit dériver de quelque forme hindoue vraisemblablement très antérieure, mais dont on ne retrouve plus de spécimens aujourd'hui. Il est formé de quatre étages de terrasses supportées par des colonnades et disposées en forme de pyramide. La partie supérieure, construite en marbre blanc, est entourée de quatre petits kiosques. On suppose que l'édifice devait être surmonté par un dôme; mais ce dernier n'a jamais été exécuté.

La hauteur totale de l'édifice est d'environ 23 mètres. Sa décoration est très sobre et se borne généralement à des inscriptions composées d'extraits de poésies persanes, langue qui jouait à cette époque dans l'Inde le rôle du latin au moyen âge.

Le tombeau de l'empereur n'est pas situé dans la salle de marbre qui surmonte l'édifice, comme pourrait le faire croire le simulacre de tombeau qu'elle contient. Son corps repose sous l'édifice, dans une salle jadis couverte de dorures et de peintures, mais fort délabrée aujourd'hui.



Fig. 335. — Secundra. — Mausolée de l'empereur Akbar. Porte d'entrée des jardins.

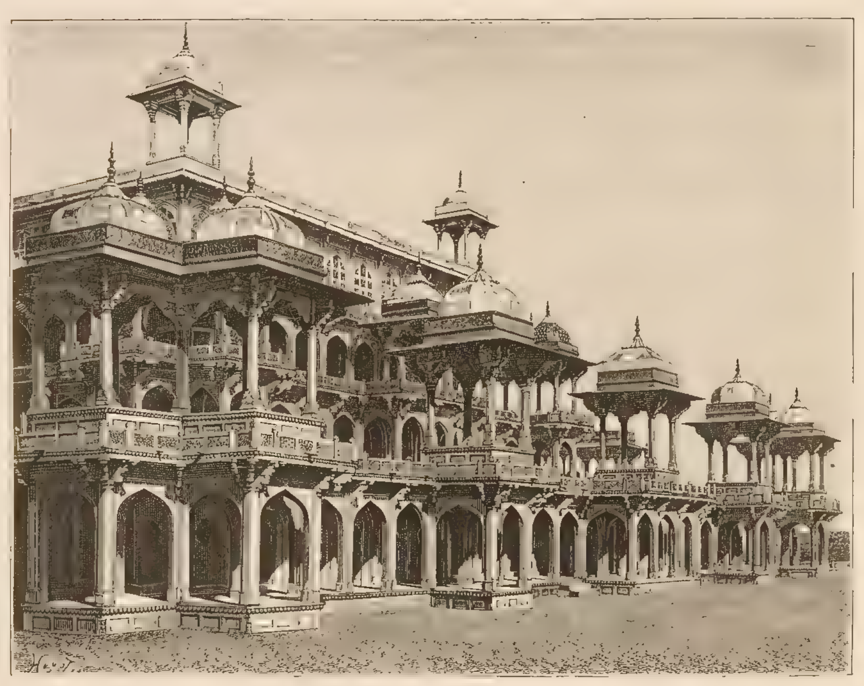
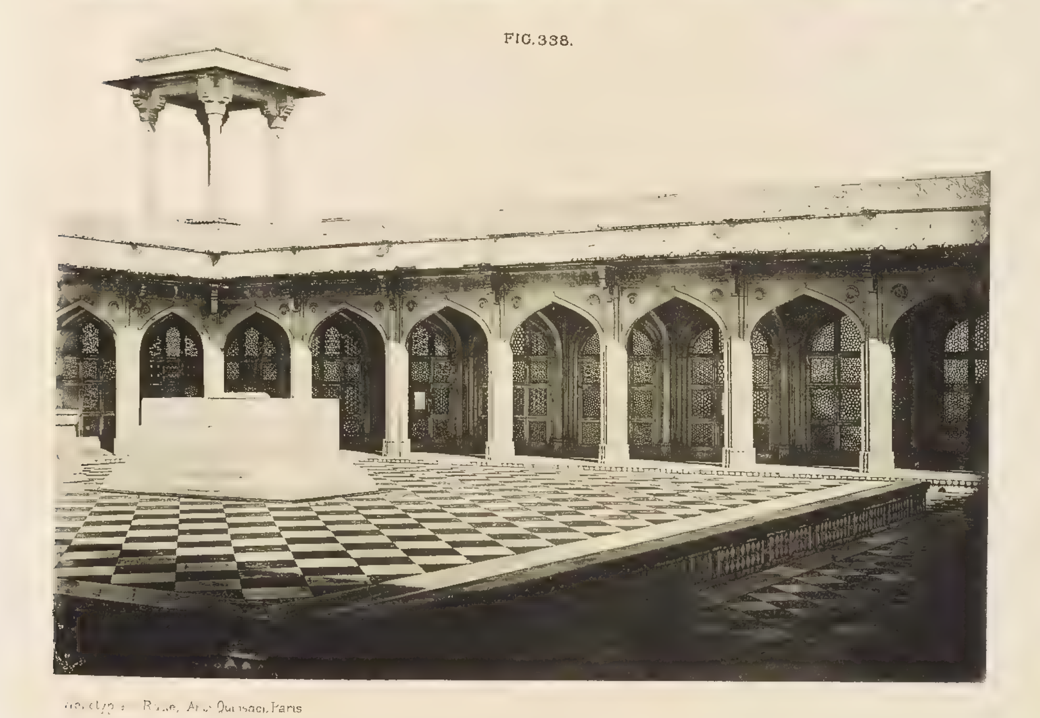


Fig. 336. — Secundra. — Mausolée de l'empereur Akbar. Partie de l'édifice où se trouve le tombeau.

FIG. 337.



FIG. 338.



[illegible] R[illegible], A[illegible] Quinsac, Paris

FIG 337. SECUNDRA. MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR AKBAR. PORTE D'ENTRÉE.
FIG. 338 TOMBEAU DE L'EMPEREUR A L'ÉTAGE SUPÉRIEUR DU MAUSOLÉE.

FIG. 339.



FIG 340.



Héliotypie H. Racle, (Anc^t Quinsac) Paris.

FIG. 339. SECUNDRA. VUE D'ENSEMBLE DU MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR AKBAR PRISE DE LA PORTE D'ENTRÉE
FIG. 340. MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR AKBAR. VUE DE L'ENTRÉE ET DU JARDIN PRISE DU SOMMET DU MAUSOLÉE

MONUMENTS DE FUTTEHPORE. (Fig. 341 à 356.

Futtehpore Sikri, jadis capitale de l'empire mogol, se trouve à 35 kilomètres d'Agra. Ses merveilleux palais sont aujourd'hui déserts; la ville elle-même n'a plus un seul habitant. Lorsqu'on

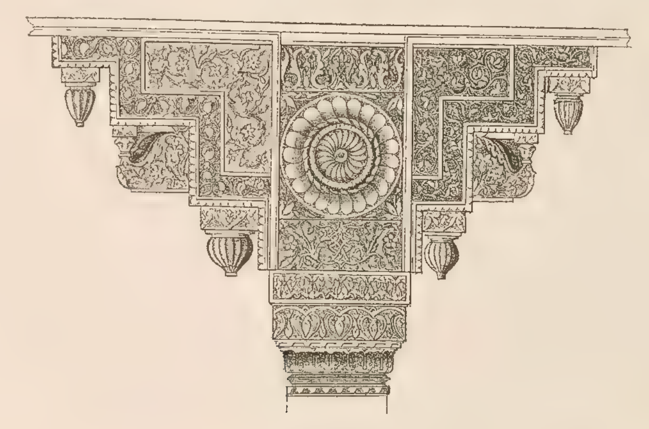


Fig. 341. — Futtehpore Sikri. — Palais de la reine Birbal. Détails de la partie supérieure d'un pilier.
Échelle : 40 millimètres par mètre.

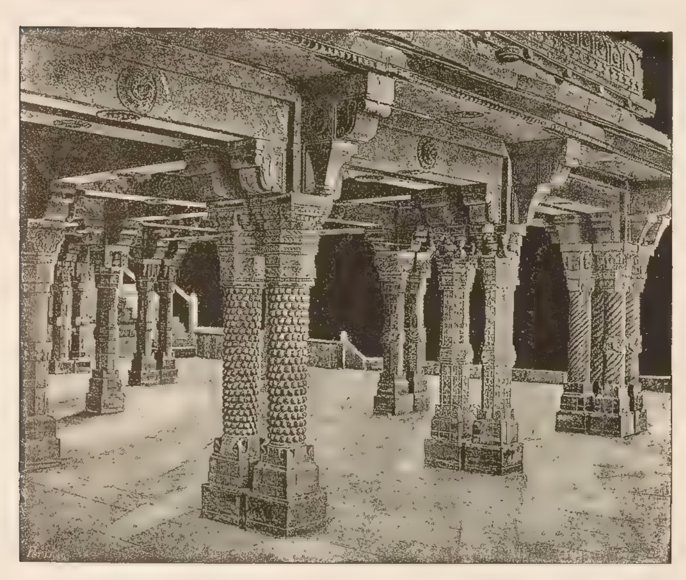


Fig. 342. — Futtehpore Sikri. — Le Panchmahal. Colonnes de l'étage supérieur.

parcourt ces salles silencieuses, dont les murs de pierres ont été ciselés par les mains de mer-

veilleux artistes, ou la cour de l'immense mosquée, dont le bruit des pas du visiteur anime pour un instant la morne solitude, il ne faut pas rêver longtemps pour se croire transporté dans une de ces villes dont parlent les « Mille et une Nuits ».

Un caprice du tout-puissant Akbar fit sortir du désert la ville et les palais de Futtehpore; il s'en lassa bientôt. En moins d'un demi-siècle la ville fut créée et abandonnée.

Futtehpore n'existe plus comme cité. Cette ville qui eut jadis, au dire des contemporains, 5 kilomètres de diamètre, a été envahie entièrement par les jungles, et il n'en reste que des pierres. Seuls les palais et la mosquée ont échappé à la destruction. Les premiers étant de style hindou presque pur sont fort intéressants à étudier, car ils nous donnent un exemple de ce que pouvaient être les anciens palais hindous dont, ainsi que nous l'avons dit précédemment, il reste bien peu de spécimens aujourd'hui. A ce titre les monuments de Futtehpore, qui ne sont

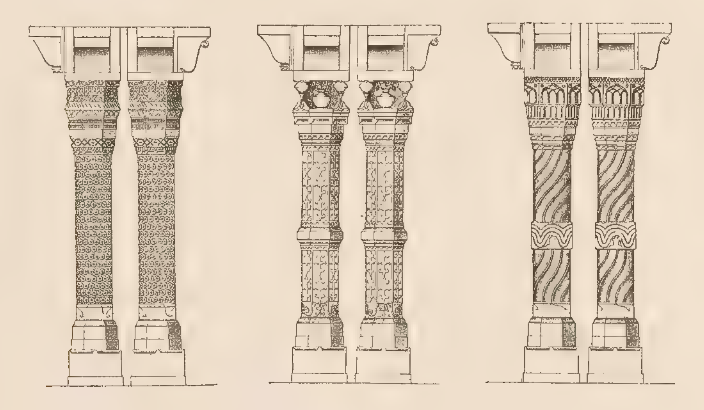


Fig. 343 à 345. — Futtehpore Sikri. — Le Panchmahal. — Détails des colonnes. — *Échelle : 28 millimètres pour 1 mètre.*

représentés nulle part, bien qu'ils puissent être rangés parmi les plus connus, les plus accessibles et les plus remarquables de l'Inde, mériteraient une monographie. Les limites de notre ouvrage nous obligent à ne reproduire que les principaux. Nous choisissons parmi eux la Mosquée, le palais de la reine Birbal, le Palais de l'Impératrice, le panchmahal et le Kas Mahal.

La grande Mosquée de Futtehpore (fig. 353 à 356) est une des plus vastes et des plus remarquables de l'Inde. Elle a 168 mètres de l'Est à l'Ouest et 143 mètres du Nord au Sud. La porte monumentale de 18 mètres de hauteur qui y donne accès est placée au sommet d'un escalier gigantesque; elle est tout à fait frappante et semble être l'entrée fantastique d'un palais de géants. Aucun des arcs de triomphe érigés dans le monde ne possède un aspect aussi magnifique.

L'intérieur de la mosquée contient un pavillon en marbre blanc, dit du Sheik Selim Chisti, véritable bijou de marbre (fig. 355).

Le palais de la reine Birbal, dont nous donnons des plans détaillés (fig. 341, 347 et 348), mérite une mention spéciale. C'est avec raison qu'on a dit de lui qu'on pourrait croire qu'un sculpteur d'ivoire chinois a été employé à fouiller un monument cyclopéen. Les sculptures sont

faites dans la masse de grès rouge du monument. Je suppose qu'elles ont dû être recouvertes autrefois de peinture, car on arrive par un examen minutieux à en découvrir des traces.

Si ce palais était situé en Espagne, il serait, et à juste titre, beaucoup plus célèbre que l'Alhambra. Aucun souverain de l'Europe ne possède une demeure aussi richement ornée.

Quant au Panchmahal, dont je donne également plusieurs planches (fig. 342 à 345 et fig. 352), il mériterait une étude toute spéciale, car il forme un type presque unique dans l'Inde et qui

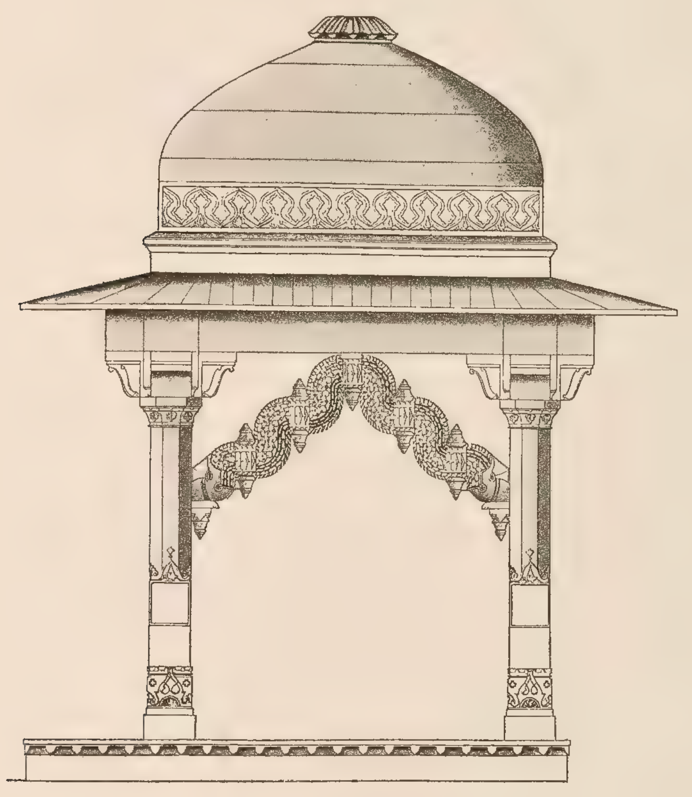


Fig. 346. — FUTTEHPORE SIKRI. — Élévation d'un kiosque. — *Échelle : 25 millimètres pour 1 mètre.*

représente sans doute, étant donnée l'intention visible des architectes du Futtehpore de ne construire que des monuments de style hindou très pur, l'imitation de modèles antérieurs actuellement perdus. Il est formé de cinq étages de colonnades, chaque plate-forme étant moins étendue que celle placée au-dessous d'elle. Il servait sans doute d'habitation, ou de lieu de promenade pour la nuit. Il rappelle un peu par sa forme le mausolée d'Akbar à Secundra. Ses merveilleuses colonnes présentent chacune des dessins différents, comme on peut en juger par nos figures. Elles sont assurément beaucoup plus gracieuses et infiniment moins banales que les fastidieuses colonnes grecques si servilement imitées par nos architectes depuis tant de siècles.

Fig. 347.

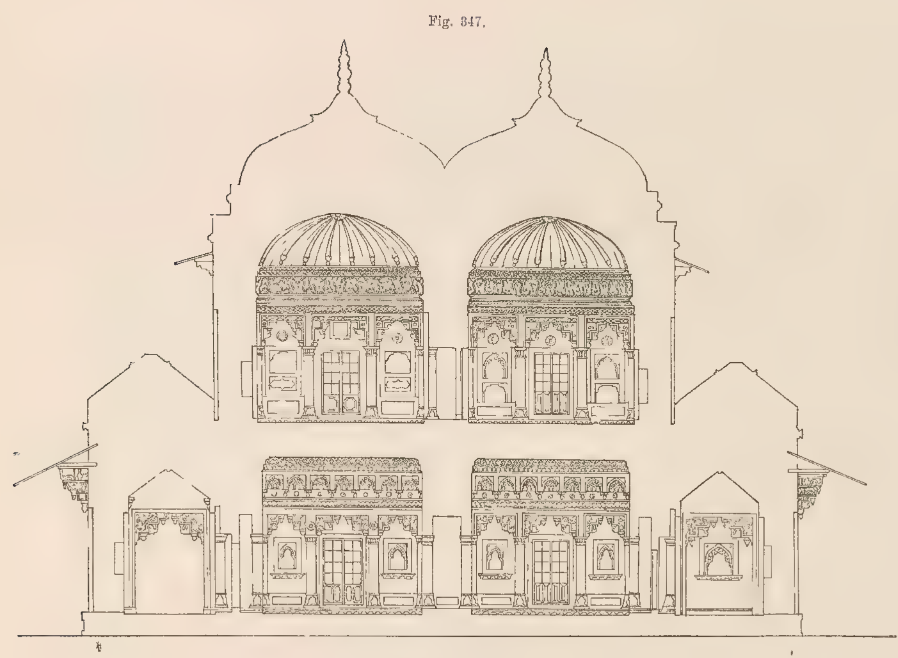


Fig. 348.

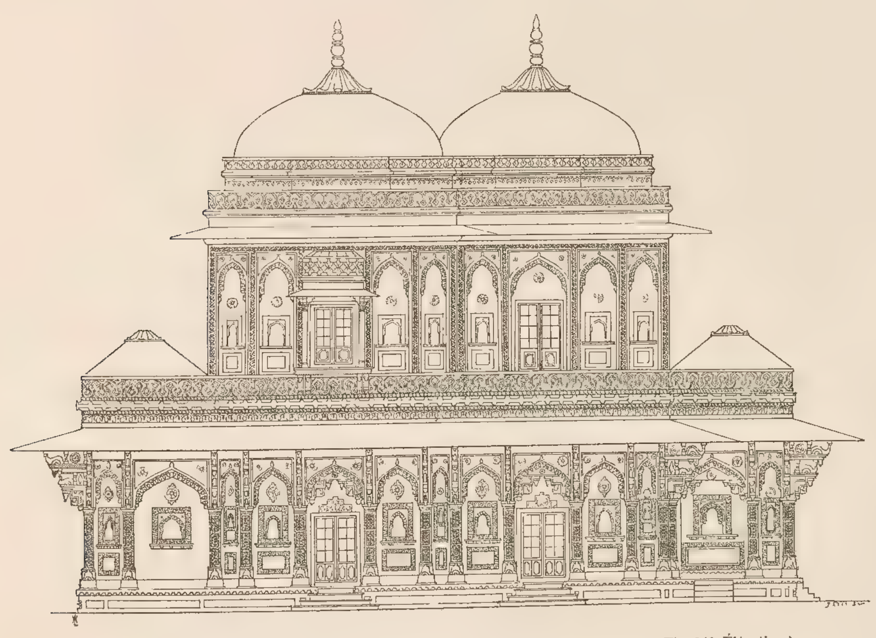


Fig. 347 et 348. — Futtehpore Sikri. — Palais de la reine Birbal. (Fig. 347, Section. — Fig. 348, Élévation.)
Échelle : 1 millim., 6 par mètre.

Parmi les autres monuments de Futtehpore, je me bornerai à reproduire encore un kiosque en marbre fort gracieux (fig. 346), la façade du Palais de l'Impératrice (fig. 351), le monument connu sous le nom de Khas Mahal (fig. 349), et enfin un pilier assez curieux qu'on voit dans le Dewan-i-Khas (fig. 350). Il se trouve au centre de la salle principale de l'édifice. De sa partie supérieure partent de petites galeries conduisant aux quatre coins de la salle. On suppose qu'Akbar s'asseyait sur la partie supérieure de cette colonne; d'où le nom de « Trône d'Akbar » qu'on lui donne quelquefois.

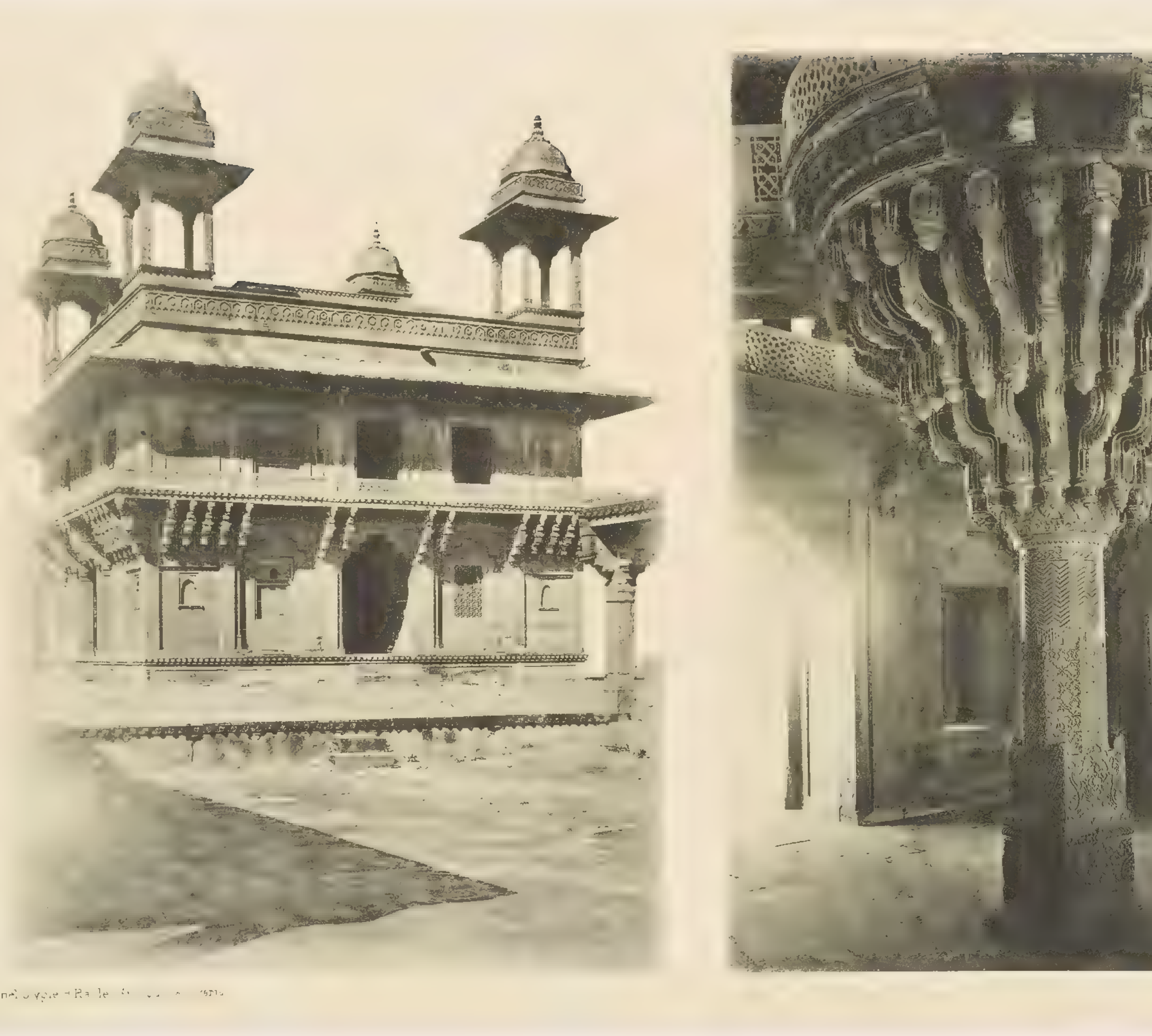


FIG. 349. FUTTEHPORE SIKRI. LE KHAS MAHAL.

FIG. 350. FUTTEHPORE SIKRI. LE PILIER D'AKBAR.

FIG. 351.



— FIG. 352.



FIG. 351. FUTTEHPORE SIKRI. LE PALAIS DE L'IMPÉRATRICE. — FIG. 352. LE PANCHMAHAL.

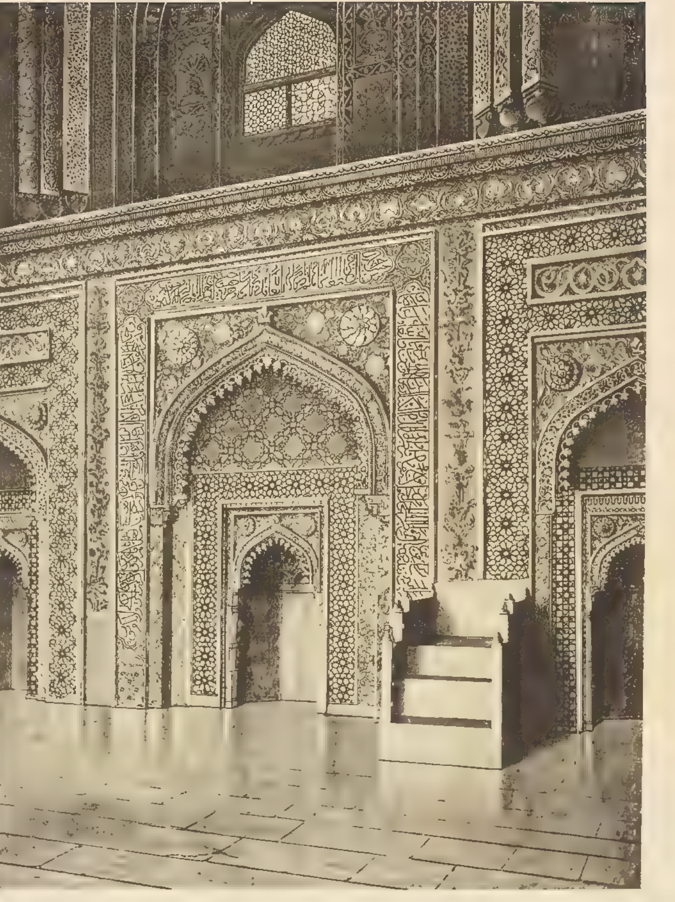


FIG 353 FUTTEHPORE SIKRI. MIHRAB DE LA GRANDE MOSQUÉE.



FIG 354 FUTTEHPORE SIKRI FACADE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

FIG. 355



FIG. 356

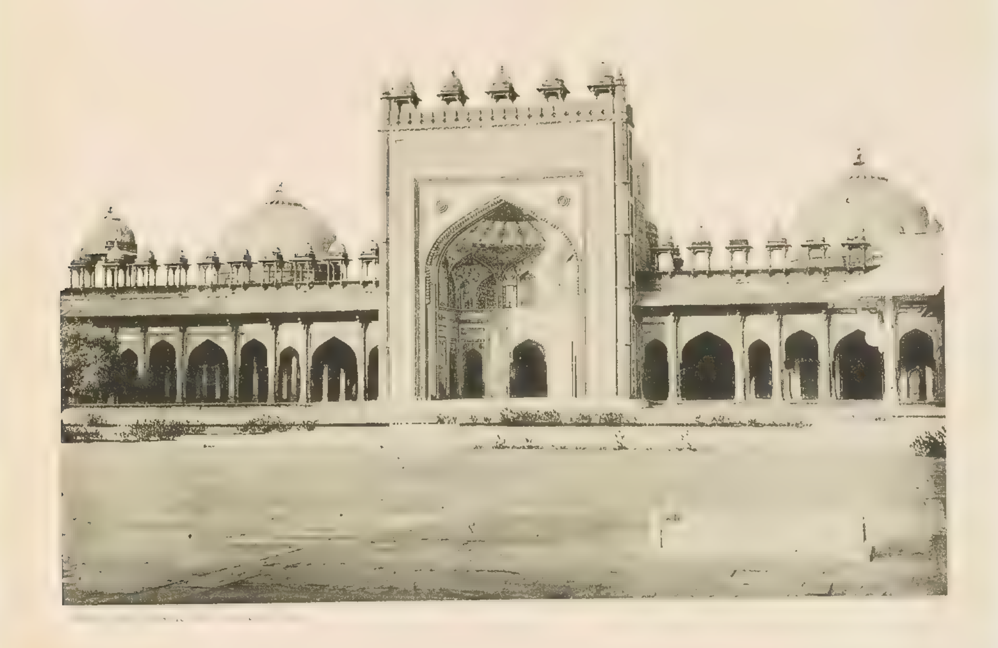


FIG. 355. FUTTEHPORE SIKRI. MAUSOLÉE DU SHEIK SELIM CHISTI
FIG. 356. COUR INTÉRIEURE DE LA GRANDE MOSQUÉE.

MONUMENTS DE LAHORE. (Fig. 357 à 361.)

Les monuments de Lahore sont généralement très inférieurs à ceux d'Agra et de Delhi, mais ils présentent un grand intérêt, car ils mettent en évidence combien, sur des monuments construits à la même époque et sous la même domination, les influences de races peuvent être profondes. Les influences persanes dominent tellement à Lahore, non seulement dans la décoration des palais et des mosquées, mais encore dans celle des simples maisons, que le voyageur



Fig. 357. — Lahore. — Minarets de la mosquée d'Aurengzeb et mausolée de Runjet Sing.

qui s'y trouverait transporté par hasard en ballon pourrait se croire dans une cité persane.

C'est surtout dans le revêtement des constructions en briques émaillées que se manifeste l'influence persane. Dans aucune autre ville de l'Inde ce genre de décoration n'est aussi employé : la mosquée Vizir Khan est sous ce rapport tout à fait typique.

Lahore est une ville d'une haute antiquité, puisque les légendes hindoues attribuent sa fondation à un fils de Rama. Elle n'est pas mentionnée cependant par les historiens d'Alexandre, et on n'y a pas encore rencontré de monnaies de l'époque gréco-bactriane. Elle est citée pour la première fois dans l'itinéraire du pèlerin chinois Hiouen Thsang, au septième siècle de notre ère. Les Musulmans de Ghazni la conquirent, mais elle n'atteignit un certain degré de splendeur

que sous les Mogols. Akbar la fortifia et l'embellit. Jehangir y résida souvent et y fut inhumé dans le tombeau dont nous parlerons plus loin. Shah Jehan construisit un palais dont il reste une partie. Aurengzeb y édifia une grande mosquée. Enfin, pendant ce siècle, Runjet Singh y construisit quelques monuments. En 1849, la ville tomba sous la domination anglaise.

Les monuments les plus intéressants de Lahore sont : la mosquée Vizir Khan, la mosquée d'Aurengzeb, le tombeau de Jehangir. Nos planches reproduisent les parties essentielles de ces édifices : nous allons en retracer brièvement l'histoire.

Mosquée d'Aurengzeb (357 et 359). — Cette mosquée, bâtie par Aurengzeb en 1674, présente, bien qu'à un moindre degré que celle de Vizir Khan, les influences persanes spéciales à Lahore. Son ornementation extérieure se compose de dessins noirs incrustés sur fond blanc. Elle est construite sur une plate-forme supportée par des arches. La porte d'entrée est située au sommet d'un large escalier de 22 marches. La cour de la mosquée forme un carré d'environ 160 mètres de côté : elle est plantée d'arbres. La mosquée possède quatre minarets, dont la partie supérieure est démolie. On voit un de ces minarets sur une de nos planches (fig. 357), et, dans l'éloignement, le mausolée de Runjet Singh.

Mosquée Vizir Khan (fig. 358). — Cette mosquée fut bâtie, en 1634, par un vizir de l'empereur Shah Jehan. Sa forme n'est pas gracieuse, mais les murs sont couverts de briques émaillées, aux couleurs très vives, représentant de fort jolis dessins. Au-dessus de la porte d'entrée, on lit en caractères persans : « Retire ton cœur des jardins du monde et sache que cet édifice est la vraie demeure de l'homme. »

La façade de la mosquée a 40 mètres environ de largeur.

Bien que cette mosquée ait été construite sous le règne de Shah Jehan et par un de ses vizirs, on n'y trouve pas d'influence mogole proprement dite, et le visiteur qui l'examine après avoir étudié les monuments mogols d'Agra et de Delhi, de la même période, supposerait difficilement qu'elle appartient au même âge et a été construite sous le même souverain.

Mausolée de Jehangir (fig. 360 et 361). — Ce monument, construit en 1627, est placé dans un jardin situé à quelque distance de Lahore. Il est bâti en marbre blanc et en pierre rouge, et, comme la plupart des constructions de Lahore, est revêtu de briques émaillées.

Le mausolée proprement dit est placé sur une plate-forme de 65 mètres de côté, à chacun des angles de laquelle s'élève un minaret. C'est la même disposition que nous avons trouvée déjà dans le Taje et les divers monuments de la période mogole.

Une de nos planches représente tout un côté de ce monument. On peut le ranger certainement parmi les plus beaux mausolées de l'Inde.

FIG. 358.



FIG. 359.



FIG. 358. LAHORE. MOSQUÉE VIZIR KHAN.
FIG. 359. VUE D'ENSEMBLE DES PRINCIPAUX MONUMENTS DE LAHORE.

FIG. 360



FIG. 361.



FIG. 360 & 361. LAHORE. MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR JAHANGUIR.

MONUMENTS D'AMRITSIR. (Fig. 362 et 363.)

Les monuments d'Amritsir présentent un intérêt architectural très faible; et si nous en parlons ici, c'est pour ne pas passer sous silence, dans un ouvrage consacré à l'ensemble des monuments de l'Inde, un édifice popularisé par la peinture, la gravure et la photographie. Le célèbre temple d'or est loin d'être un des plus remarquables de l'Inde, mais il est certainement un des plus connus en Europe.

Amritsir, une des grandes villes commerciales du Pundjab, est située à 50 kilomètres à l'Est de Lahore. C'est une cité bien moderne, puisqu'elle fut fondée au seizième siècle seulement, par la secte religieuse des Sikhs.

Le *Temple d'or*, situé au milieu du *Lac de l'Immortalité*, est le seul monument curieux que renferme la cité sainte. Il remonte à l'époque de la construction de la ville, mais fut remanié plusieurs fois. Ses dernières transformations sont dues au célèbre Runjet Singh. C'est lui qui le fit recouvrir de cette enveloppe de cuivre doré à laquelle le temple doit son nom.

La base de l'édifice est en marbre blanc incrusté de mosaïques. L'intérieur du temple est couvert également de mosaïques et de peintures, mais tout ce travail est fort ordinaire. Ce qui fait le grand charme de cet édifice, c'est sa couleur et sa situation pittoresque au milieu d'un lac. Nos planches donnent une idée très exacte de sa forme.

FIG. 362.



FIG 363.



Heliotypie E. Racle, (Anct Quinsac) Paris

FIG. 362 ET 363. AMRITSIR. LE TEMPLE D'OR ET LE LAC DE L'IMMORTALITÉ

LIVRE VI.

ARCHITECTURE INDO-THIBÉTAINE

DU NÉPAL.

CHAPITRE Ier.

NOTIONS HISTORIQUES.

PLACÉ entre l'Inde et le Thibet et séparé de la Péninsule par les gigantesques contreforts de l'Himalaya, le Népal forme un grand royaume indépendant. Ayant toujours rigoureusement interdit aux étrangers l'accès de son territoire, il vit depuis des siècles dans l'isolement. Par suite de cet isolement, les principaux éléments de sa civilisation, les arts et les croyances notamment, sont restés à des phases d'évolution dépassées dans l'Inde depuis plus de dix siècles.

A ces titres divers son étude présente un intérêt de premier ordre. C'est au Népal qu'il faut aller pour résoudre les problèmes les plus intéressants relatifs à l'ancienne civilisation de l'Inde, comprendre, par exemple, l'histoire mystérieuse de la disparition du Bouddhisme sur le sol même qui lui avait donné naissance, voir clairement comment les monuments de pierre ont pu, au temps d'Asoka, se substituer aux constructions en bois et en briques, constater une fois encore que l'architecture est beaucoup plus fille de la race que des croyances.

A ces éléments de puissant intérêt s'en ajoutent bien d'autres. L'imagination de l'artiste le plus fantaisiste ne saurait rêver des décors se rapprochant de ceux que présentent quelques-unes des grandes capitales du Népal, Bhatgaon et Patan notamment. Les vastes temples polychromes, couverts de statues aux vives couleurs et gardés par des monstres aux formes bizarres, le bronze éclatant qui recouvre les palais, les merveilleuses sculptures des édifices donnent aux villes de cet antique empire l'aspect le plus fantastique. Ce n'est pas la Chine barbare et ce

n'est pas l'Inde civilisée non plus, c'est quelque chose de demi-barbare, et de demi-civilisé, quelque chose qu'on n'avait jamais vu, des villes de rêve qu'on ne soupçonnait pas, et qui frappent profondément par la nouveauté des sensations produites. Si l'on ajoute que ces curieuses cités sont encadrées par ces géants de l'Himalaya auprès desquels les plus sauvages montagnes de l'Europe paraissent bien mesquines, on admettra aisément que le solitaire Népal constitue une des plus étranges et peut-être la plus pittoresque contrée de l'univers (1).

Mais ce qui, au point de vue archéologique, est plus intéressant encore, c'est qu'au milieu de ces merveilleux édifices en briques et en bois, se trouvent des monuments de pierre dont les parties essentielles, les colonnes notamment, sont la copie rigoureuse de celles des monuments de bois. Dans les planches données plus loin je mets côte à côte des monuments dont les uns ont des colonnes de bois, les autres des colonnes de pierre. Malgré l'étonnante complication des sculptures sur bois, les colonnes de pierre sont si fidèlement copiées, qu'on pourrait prendre les secondes pour des moulages des premières.

On peut ainsi saisir sur le fait le mécanisme de la transformation des monuments de bois en monuments de pierre. Les seconds furent simplement l'exacte copie des premiers. Un artiste européen serait arrêté sûrement par la difficulté de copier sur pierre un travail exécuté sur bois. Un artiste hindou ne l'est pas du tout. Les fenêtres en pierre ajourée présentant les dessins les plus compliqués si fréquents dans les plus vieux temples de l'Inde, sont une preuve de la facilité avec laquelle est exécuté ce travail par un peuple pour qui le temps ne compte pas et dont la patience semble infinie. Je n'ai pas trouvé au Népal ces fenêtres de pierre ajourée, mais j'y ai retrouvé, exécutés en bois, les types qui ont dû jadis leur servir de modèles.

Avant d'aborder l'étude de l'architecture du Népal, je dirai d'abord quelques mots de sa géographie et de son histoire.

Le Népal est constitué par une double bande de montagnes de 700 kilomètres de longueur, séparée par de larges vallées. Cette bande comprend en réalité près du tiers de l'immense chaîne de montagnes qui, sous le nom de monts Himalaya, sépare, de l'Indus au Brahmapoutre, l'Inde du reste de l'Asie.

La position du Népal l'a toujours rendu fort difficilement accessible et a toujours assuré ainsi son indépendance. On n'y arrive, du côté de l'Inde, qu'après avoir franchi une vaste forêt marécageuse, le Téraï, chargée de miasmes mortels pendant une grande partie de l'année, puis plusieurs chaînes de montagnes dont les passes sont extrêmement rudes. Du côté du Thibet, l'accès est plus difficile encore. L'entrée du Népal est d'ailleurs rigoureusement interdite aux Européens, y compris les Anglais, et fort peu d'explorateurs ont réussi à y pénétrer (2).

Toutes les principales villes du Népal, notamment Katmandou, sa capitale actuelle, se trouvent concentrées dans une vallée qu'on pourrait comparer au fond d'une immense cuvette, dont les parois seraient formées par plusieurs rangées de montagnes de l'Himalaya. Elle est ap-

(1) Le lecteur qui examinera les planches contenues dans ce chapitre trouvera sans doute les monuments représentés au-dessous de leur description. Malheureusement, ainsi que je l'ai dit ailleurs pour le Taje, il y a des monuments qui, par leur couleur, leurs détails, leur encadrement, ne seront jamais rendus convenablement par la photographie ou le dessin. Dans mon histoire des Civilisations de l'Inde, j'avais donné une planche en couleurs représentant la place du palais du roi, à Patan, mais j'en ai trouvé l'effet trop au-dessous de la réalité pour la reproduire ici.

(2) On trouvera dans le *Tour du monde*, livraisons 1318 et suivantes, une relation illustrée de mon voyage au Népal. J'y renvoie le lecteur pour tout ce qui concerne la civilisation, les croyances, les mœurs et les coutumes de cette contrée.

pelée, par les habitants, la vallée du Népal. Sa longueur n'est que de 30 kilomètres, sa largeur de 20. Lorsqu'on y arrive, après avoir franchi les chaînes de montagnes qui la circonscrivent, on se trouve entouré d'une ceinture de cimes neigeuses visible de tous les points de la vallée. Parmi ces cimes, se voit celle du mont Evereste ou Gaurisankar, le géant de l'Himalaya, dont la hauteur atteint près de 9.000 mètres, c'est-à-dire le double de celle du mont Blanc.

Grâce à sa minime élévation, qui ne dépasse guère 1.300 mètres, la vallée du Népal jouit d'un climat excellent; son territoire est très fertile et fort bien cultivé. En dehors des grandes villes, Katmandou, Patan, Bhatgaon, elle possède de nombreux villages et est fort peuplée.

Le Népal est une des bien rares régions de l'Inde que les Musulmans n'aient pas envahies : il est par conséquent toujours resté soustrait à leur influence. Il faut regarder de bien près les monuments pour y trouver des motifs qui leur soient empruntés.

La population primitive du Népal paraît avoir été thibétaine; sa population actuelle est formée par un mélange d'Hindous et de Thibétains : l'architecture du pays révèle, au premier coup d'œil, l'existence de ces deux éléments.

L'histoire mythologique du Népal commence avec celle des héros du Mahâbhârata, mais son histoire réelle nous est aussi inconnue que celle du reste de l'Inde. Avant l'an 1300 de notre ère, nous ne savons rien de précis sur lui, sauf que le Bouddhisme y fut introduit vers le premier siècle de notre ère. Après le sac de Chittore par Ala-ud-Din, en 1306, des Rajpouts, fuyant la domination musulmane, se réfugièrent dans les montagnes du Népal; ils y furent suivis en 1326 par d'autres Rajpouts des royaumes d'Oudh et de Kanouje, fuyant également la conquête musulmane. Cette population de race rajpoute serait l'origine de la population dite Gourka. Après avoir fondé un royaume indépendant, et vécu pendant plusieurs siècles en bonne intelligence avec ses voisins, elle songea à les conquérir. En 1765, les Gourkas réussirent, après quatre ans de lutte, à s'emparer de tout le Népal, et à renverser les trois royaumes entre lesquels il était divisé, et dont Bhatgaon, Patan, Katmandou étaient les capitales. Ces trois royaumes étaient gouvernés, depuis le commencement du quatorzième siècle, par des dynasties de rajahs descendant d'un même ancêtre appartenant à la race dite Newar, d'origine mogole, qui forme encore le fond de la population. Après s'être emparés des trois capitales, les Gourkas renversèrent successivement les nombreuses petites principautés, comparables à nos anciens fiefs féodaux, qui se partageaient le pays, et qui reconnaissaient l'autorité du souverain de chaque royaume. Aujourd'hui, le Népal tout entier est réuni sous le gouvernement d'un seul souverain et n'a plus qu'une seule capitale, Katmandou.

Les Gourkas, qui fondèrent le royaume actuel du Népal, forment une race très supérieure, par ses qualités guerrières, au reste des habitants du pays; mais ils sont fort loin de posséder les aptitudes agricoles, industrielles, et surtout artistiques de la race conquise : depuis qu'ils sont les maîtres, la plus grande partie des monuments du pays ne sont plus entretenus et tombent en ruines.

CHAPITRE II.

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARCHITECTURE DU NÉPAL.



I, contrairement d'ailleurs à ce que l'observation démontre, le niveau moral d'un peuple se mesurait à l'intensité de ses croyances religieuses, et si ces dernières s'évaluaient par le nombre des temples, on pourrait assurer que les Népalais constituent le peuple le plus vertueux de l'univers. Dans aucune autre contrée, en effet, l'on ne rencontre des temples aussi nombreux dans un espace aussi restreint. La région bien limitée, que nous avons décrite plus haut sous le nom de vallée du Népal, contient plus de 2000 temples; Katmandou et Patan en possèdent 600 chacun, Bhatgaon 250.

Ces temples sont consacrés à des divinités bouddhiques et brahmaniques, ou bâtis pour commémorer un événement célèbre, ou encore pour conserver les cendres de quelque personnage important.

Les édifices religieux du Népal se rattachent à trois types essentiellement différents, que nous allons successivement décrire.

Le premier de ces types, par ordre d'ancienneté, est formé par de grandes constructions hémisphériques, bâties en terre et en brique, analogues aux stupas de l'Inde centrale, tels que celui de Sanchi, mais elles ne sont pas entourées, comme ces derniers, d'une balustrade en pierre chargée de sculptures. Cette balustrade est remplacée par une petite plinthe circulaire entourant la base du monument. A chacun des quatre points cardinaux se trouve un petit sanctuaire formé par une niche contenant des sculptures. L'hémisphère est surmonté d'une tour carrée, couronnée elle-même par une pyramide ou un cône. Autour du temple s'élèvent en nombre variable de petits édifices religieux, sanctuaires, statues, etc.

Cette classe d'édifices est exclusivement consacrée au culte bouddhique; mais, au Népal, le Brahmanisme et le Bouddhisme sont tellement mêlés aujourd'hui, que les emblèmes des deux cultes se rencontrent indifféremment dans tous les temples, quelle que soit la religion à laquelle ils sont consacrés. Dans les temples bouddhiques, les statues représentées le plus souvent sont Bouddha, ses incarnations antérieures, la Trinité bouddhique (Boudda, Dharma, Sanga); mais les dieux brahmaniques : Vishnou, Ganesa, etc., y figurent également.

C'est en voyant, au Népal, comment le Bouddhisme est arrivé à se fondre graduellement avec le

Brahmanisme, que nous avons compris comment le même phénomène dut se passer, vers le septième siècle de notre ère, dans le reste de l'Inde (1).

La catégorie d'édifices que nous venons de décrire est la plus ancienne, mais non la plus commune : la majorité des temples népalais est constituée par des édifices en brique et en bois, bâtis d'après un type absolument caractéristique, beaucoup plus thibétain et chinois qu'hindou. Ils sont formés de constructions rectangulaires comprenant plusieurs étages en retraite l'un sur l'autre, et couverts chacun d'un toit incliné. Chacun de ces toits superposés est moins large que celui placé au-dessous, en sorte que l'ensemble du monument est pyramidal. Chaque toit est légèrement relevé à ses angles, comme dans les édifices chinois, et orné d'innombrables clochettes. La partie du toit qui se projette en avant est reliée au reste de l'édifice par des poutres de bois couvertes de sculptures.

Chaque temple est entouré d'une véranda supportée par des piliers en bois finement sculptés.

Tout l'édifice est placé sur un soubassement en pierre, à plusieurs étages également en retraite l'un sur l'autre. Sur une de ses faces se trouve un escalier donnant accès au temple. Cet escalier est garni sur chacun de ses côtés de statues représentant des monstres, des divinités ou des hommes.

La troisième catégorie des temples du Népal est constituée par des monuments en pierre absolument différents, par leur forme, de ceux qui précèdent, et présentant un cachet d'originalité évidente. L'influence chinoise y est à peu près nulle, l'influence hindoue considérable, mais pas assez cependant pour leur ôter ce cachet spécial. Ce sont les seuls dans lesquels on puisse observer quelquefois de faibles traces d'influence musulmane.

Il est impossible, comme on le verra par nos gravures, de rattacher ces temples à un type unique. Leur seul caractère commun est d'être construits sur des soubassements en pierre à plusieurs étages, dont l'escalier est, comme dans les temples précédents, flanqué d'animaux ou de personnages.

Les temples en pierre ne présentent, dans leur construction, rien qui rappelle l'aspect un peu barbare des temples en brique à toits superposés, dont nous avons parlé plus haut. Celui qui se trouve en face du palais du roi, à Patan (fig. 378), peut être rangé parmi les plus beaux édifices de l'Inde. Transporté dans une capitale quelconque de l'Europe, il y serait certainement fort admiré. Ses étages en retraite l'un sur l'autre, — ce qui semble un des principes dominants de l'architecture du Népal, — sont ornés de pavillons qui lui donnent l'aspect le plus gracieux. Ce n'est guère que dans la pyramide à faces curvilignes qui le termine que l'influence de l'architecture hindoue du Nord de l'Inde se manifeste. En fait, les monuments des diverses parties de l'Inde présentent des différences très grandes, mais le Népal est à peu près la seule région de la Péninsule où l'on puisse voir, dans une même ville, construits à la même époque par des populations possédant les mêmes croyances, des édifices appartenant à des types architectoniques aussi dissemblables. On se l'explique en se souvenant que ce pays est habité par une population très hétérogène, où dominent deux éléments, l'hindou et le thibétain, absolument dissemblables. Ces différences d'architecture contribuent à prouver, une fois de plus encore, que les différences de races ont, au point de vue artistique,

(1) J'ai exposé dans un autre ouvrage, *Les Civilisations de l'Inde*, et en me basant uniquement sur l'étude des monuments, le mécanisme de la disparition du Bouddhisme dans l'Inde.

une influence qui l'emporte de beaucoup sur celle qu'exerce la similitude des croyances.

Parmi les monuments de pierre du Népal, il faut mentionner encore de grandes colonnes monolithes, surmontées de personnages ou d'animaux, édifiées devant les temples et les palais. Elles rappellent tout à fait les colonnes commémoratives que faisait élever Asoka 250 ans avant notre ère. Cette habitude de construire ces colonnes est perdue dans l'Inde depuis longtemps. Le Népal seul l'a conservée avec bien d'autres vestiges du passé.

Il serait fort difficile de déterminer, exactement, l'âge des divers temples du Népal. D'une façon générale, on peut dire de certains d'entre eux qu'ils sont très anciens, c'est-à-dire contemporains des premiers siècles de notre ère, et de certains autres, qu'ils sont relativement modernes, c'est-à-dire postérieurs au quinzième siècle ; mais l'âge de ceux qui pourraient occuper une place intermédiaire, en admettant qu'il en existe, ce qui me paraît extrêmement douteux, reste indéterminé.

Les plus anciens de tous les édifices népalais sont les grands stupas hémisphériques en brique, dont nous avons parlé. Étant donné ce fait que le Bouddhisme fut introduit au Népal vers le premier siècle de notre ère, et l'analogie de ces monuments avec ceux de l'Inde centrale, le stupa de Sanchi par exemple, je serais porté à faire remonter leur construction, au moins dans les parties essentielles, au second siècle de l'ère chrétienne. Les inscriptions sont malheureusement trop illisibles pour que cette hypothèse puisse être vérifiée d'une façon précise.

Les temples en brique et bois sont au contraire d'une date fort rapprochée ; les matériaux peu résistants dont ils sont formés empêchent qu'ils puissent durer longtemps. D'ailleurs l'origine de la plupart d'entre eux est connue ; elle remonte seulement au seizième et au dix-septième siècles ; mais ce sont évidemment des copies de types antérieurs.

Les temples en pierre pourraient certainement être beaucoup plus anciens ; toutefois plus d'un indice permet de penser qu'ils ne le sont pas ; et je ne crois pas qu'aucun de ceux que j'ai visités et reproduits soit antérieur à l'an 1500.

Les palais et maisons du Népal sont construits en brique et bois et ont plusieurs étages ; mais ces étages ne sont pas en retraite l'un sur l'autre, comme nous l'avons vu pour les temples, et l'édifice n'offre qu'un seul toit.

Ce qui les caractérise essentiellement, c'est la profusion de sculptures dont ils sont recouverts : les colonnes des vérandas, les encadrements des portes et des fenêtres, les poutres qui relient les parties saillantes du toit au reste de l'édifice, sont ornés de ces sculptures admirablement fouillées. Il est certain qu'aucun peuple n'a poussé si loin que les habitants du Népal l'art de travailler le bois.

Les fenêtres sont habituellement fermées par des treillages, le verre n'étant pas en usage au Népal. On ne voit guère de vitres qu'aux fenêtres du palais de l'empereur, à Katmandou.

La partie centrale des maisons est généralement formée par une cour entourée d'une véranda, sous laquelle vivent les domestiques. Les chambres sont petites et mal éclairées ; celles des divers étages communiquent entre elles uniquement par des trappes, ce qui rend facile la défense de chaque étage.

Temples, maisons, palais des grandes villes du Népal sont couverts de sculptures et de peintures aux tons éclatants. Les portes des palais sont formées de lames de bronze finement ciselées,

et précédées de colonnes monolithes surmontées de statues. Ces divers monuments sont le plus souvent concentrés dans un très petit espace et forment un ensemble des plus pittoresques. Les détails sont parfois barbares, — bien que les sculptures des colonnes soient à l'abri des critiques de l'artiste le plus exigeant; — mais l'ensemble a un cachet d'originalité très frappant.

Fergusson, qui ne connaissait pourtant les monuments du Népal que par quelques reproductions fort sommaires, a exprimé une opinion analogue.

Nous allons compléter maintenant les vues d'ensemble qui précèdent en décrivant, et surtout en représentant, les monuments des principales cités du Népal.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DES MONUMENTS DU NÉPAL.

MONUMENTS DE SAMBUNATH. (Fig. 364 à 366.)



u sommet d'une colline dominant un village situé à quelques kilomètres de Katmandou, se trouvent les temples de Sambunath ou Swayambhu, épithète de Bouddha voulant dire : « celui qui existe par lui-même ». Un sentier, traversant le Vishnumati au moyen de ponts formés de planches de quelques centimètres à peine de largeur, sans garde-fou, y conduit.

La colline a une centaine de mètres de hauteur. On arrive à son sommet par un escalier en pierre de plus de 500 marches. Une colossale statue de Bouddha, élevée en 1637, en marque l'entrée. C'est sur le sommet de la colline que se trouve le grand temple. En arrivant à la partie supérieure de l'escalier, on a immédiatement devant soi un piédestal en pierre sculptée, sur lequel se trouve une pièce de bronze de 1 mètre 50 de longueur nommée « la foudre d'Indra ». Les Bouddhistes regardent cet emblème comme le symbole de la victoire de Bouddha sur le roi du ciel, et il est pour eux tout aussi sacré que la croix pour les chrétiens ; son image figure parmi les sculptures de la plupart des temples du Népal. Celle que nous représentons a été construite en 1640, mais son support de pierre est certainement beaucoup plus ancien ; les sculptures qui la recouvrent sont fort belles. Les douze animaux entourant le piédestal représentent les douze mois de l'année thibétaine. C'est par le nom de chacun de ces animaux qu'ils sont désignés.

Le sommet de la colline est couvert de petits sanctuaires et de statues nombreuses, mais la plus grande partie de la plate-forme est occupée par le grand temple, objet de pèlerinage pour des populations venues des parties les plus éloignées du Thibet. C'est un hémisphère en terre et brique analogue au stupa de Sanchi, mais surmonté en outre d'un cube couronné par un cône formé de lames circulaires et superposées. Sur les quatre côtés de la tour sont peints en rouge, blanc et noir, les yeux de Bouddha. La base du stupa est cylindrique et fait un peu saillie ; elle est couverte de dalles de pierre.

A chacun des quatre points cardinaux du monument se trouve un petit sanctuaire dont l'extérieur est en bronze ciselé et qui contient à l'intérieur une dalle de pierre sculptée.

Ces petits sanctuaires, la tour qui surmonte le stupa et la plupart des nombreuses cons-

tructions couronnant la colline n'ont guère plus de 250 ans d'existence. La majeure partie a été édifiée entre 1650 et 1750, ainsi que l'indiquent les inscriptions fort nombreuses dont ces édifices sont couverts. Le plus ancien est de 1593. Mais si toutes les parties accessoires sont relativement modernes, il n'en est pas de même sans doute de la masse centrale



Fig. 364. — Sambunath (Népal). — Vue d'ensemble du Stupa.

du stupa. Son évidente analogie avec les constructions analogues de l'Inde centrale, et l'époque de l'introduction du Bouddhisme au Népal nous ont conduit à supposer que la partie fondamentale de l'édifice a dû être construite vers le deuxième siècle de notre ère.

Bien que le stupa soit exclusivement bouddhique, on y trouve plus d'un emblème brahmanique. C'est ainsi qu'on voit figurer, par exemple, dans les petits sanctuaires qui l'entourent, un

autel dédié à Devi Sittla, déesse jouissant de la faculté de guérir de la petite vérole ses adorateurs.

Les autres petites constructions qui entourent le Stupa sont, les unes des monuments votifs, les autres des monuments dédicatoires élevés à la mémoire de personnages vénérables.

Dans une des maisons construites autour du monument vit une famille de Lamas thibétains, chargée de temps immémorial de la garde du feu sacré, symbole de la divinité. Ce feu, suppose-t-on, est jadis venu du ciel et ne s'est jamais éteint.

FIG. 365

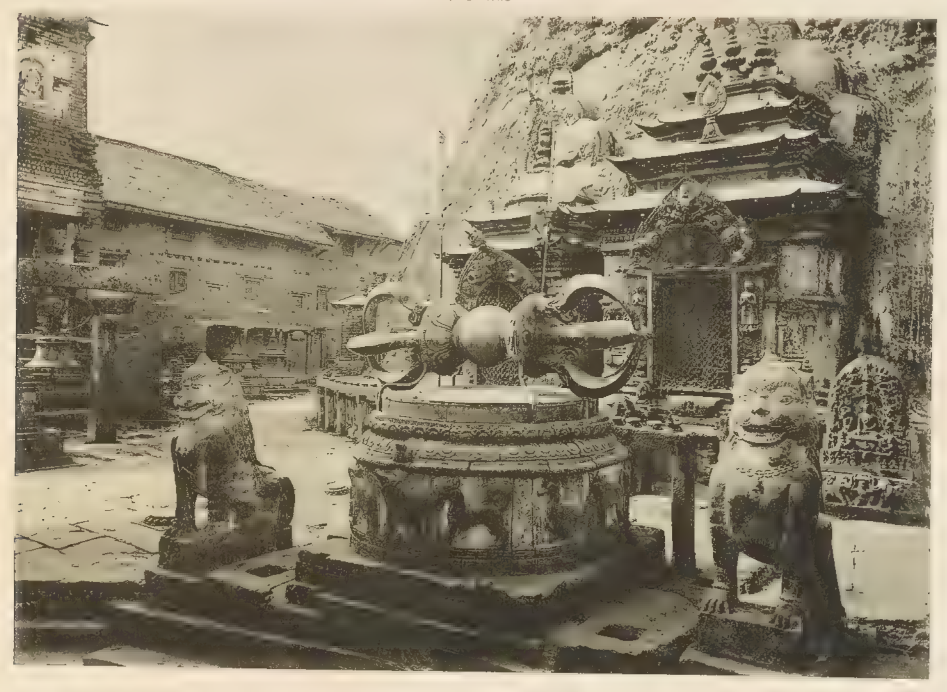


FIG. 366



FIG. 365 ET 366 SAMBUNATH (NEPÂL). FOUDRE D'INDRA ET CONSTRUCTIONS DIVERSES ENTOURANT LE STUPA

MONUMENTS DE BUDDNATH. (Fig. 367 à 368.)

A 8 kilomètres environ de Katmandou se trouve un village nommé Buddnath, qui contient un stupa analogue à celui de Sambunath, et son égal en sainteté. Il est formé, comme le premier, d'un grand hémisphère de brique et de pierre, et est surmonté d'une tour carrée dominée elle-même par une pyramide. A sa base est une plinthe circulaire dans laquelle sont creusées des niches contenant des statues bouddhiques.

La différence avec le monument analogue de Sambunath consiste en ce que celui de Buddnath est édifié sur une plate-forme formée de trois étages en retraite l'un sur l'autre, dont la hauteur totale est à peu près égale à celle de l'hémisphère. A chacune de ses faces se trouve un petit sanctuaire.

Ce stupa dépasse par ses dimensions les autres constructions analogues du Népal. Il a près de 90 mètres de diamètre et 42 mètres de hauteur.

Il s'élève au centre d'une sorte de square entouré de maisons qui servaient jadis de monastères, mais qui, aujourd'hui, ne sont plus habitées que par des marchands d'idoles, de bijoux, d'amulettes, de cylindres à prières, etc. Une de ces maisons est habitée par des Lamas, chargés, comme à Sambunath, de la garde du feu sacré.

De même qu'autour du stupa de Sambunath, il existe autour de celui de Buddnath un certain nombre de petites constructions religieuses, mais elles sont sans importance.

J'ignore absolument à quelle époque fut édifié ce monument, les dires des indigènes ne pouvant au Népal, pas plus d'ailleurs que dans le reste de l'Inde, être pris en considération. Le qualificatif de vieux est appliqué indistinctement par eux à tout édifice que personne de leur famille ne se souvient d'avoir vu construire. Il n'est pas rare de leur voir attribuer le même âge à des édifices dont les uns ont dix siècles et les autres un siècle d'existence.

Il me paraît évident que les parties accessoires entourant l'édifice sont, comme à Sambunath, relativement modernes; mais c'est la partie centrale, peu accessible d'ailleurs, dont l'âge me paraît incertain, et je n'oserais pas la faire remonter, comme à Sambunath, au deuxième siècle de notre ère. En raison de son excellent état de conservation, je serais porté à lui donner une date fort postérieure.

FIG. 367.



FIG. 368.



FIG. 367 & 368. BUDDNATH (NÉPAL). VUE D'ENSEMBLE DU STUPA PRISE DE DEUX COTÉS DIFFÉRENTS.

MONUMENTS DE BHATGAON. (Fig. 369 à 377.)

Bhatgaon est une ville de 40.000 âmes, située sur une hauteur, à 15 kilomètres de Katmandou. Sa fondation remonte au neuvième siècle de notre ère. Il fut jadis la capitale de l'un des trois royaumes dont se composait le Népal. Ses temples et ses palais peuvent être rangés parmi les plus remarquables de la contrée.

Un tiers seulement de la population de Bhatgaon est bouddhique. La plus grande partie étant hindoue, les monuments les plus considérables sont consacrés à des divinités hindoues.

Avant la conquête du Népal par les Gourkas, le roi de Bhatgaon était plus puissant que ceux de Katmandou et de Patan. La ville s'étant rendue immédiatement lorsqu'elle fut assiégée par les Gourkas, ses monuments furent épargnés, et sont par conséquent mieux conservés que ceux des deux dernières cités. Elle est très florissante encore.

Je n'ai pas trouvé à Bhatgaon de monuments anciens, les matériaux, — brique et bois, — avec lesquels ils sont généralement construits, empêchant d'ailleurs qu'ils puissent durer. Je ne crois pas que les plus vieux aient plus de trois siècles d'existence.

Les plus importants des temples de Bhatgaon se trouvent sur une place dont tout un côté est occupé par le palais du roi. Une de nos planches (fig. 370) donne une vue d'ensemble de ces temples; les autres les représentent dans leurs détails. On voit au centre de la place un temple à un étage, dont les sculptures de bois recouvertes d'ivoire sont d'une exécution fort belle.

A droite sur la même planche d'ensemble, on voit, à demi-masqué par une petite construction moderne, un temple en pierre représenté à une plus grande échelle sur une autre planche : ses formes sont fort gracieuses. Il est élevé, comme les temples de bois et brique, sur une série de plates-formes superposées, en retraite l'une sur l'autre. On y accède par des escaliers dont les côtés sont bordés de monstres en pierre. Les colonnes en pierre sont la copie exacte des colonnes en bois des autres temples. Mais là s'arrêtent les analogies; le temple lui-même ne ressemble en rien aux temples en briques à toits superposés; il a la forme d'une de ces pyramides à côtés curvilignes si générales dans les temples du Nord de l'Inde. L'analogie avec ces derniers se borne du reste à ce trait principal.

Nous pouvons rappeler ici ce que nous avons dit dans une autre partie de ce travail, qu'au temps de Mégasthènes, c'est-à-dire trois siècles avant notre ère, les monuments étaient sans doute construits en bois et brique; les monuments en pierre ne seraient apparus que plus tard, et d'abord d'une façon exceptionnelle. Le Népal est encore dans cette période de transition où se trouvait toute l'Inde un peu avant le début de notre ère. Le soin scrupuleux avec lequel les colonnes de pierre des temples sont copiées sur les colonnes de bois, et dont on se convaincra aisément par l'examen de nos figures, confirme l'hypothèse que les premiers monuments de pierre furent bien la copie des constructions antérieures élevées en bois.

Derrière les monuments représentés sur notre planche d'ensemble se trouve un grand temple en brique et bois à cinq étages, représenté également sur une autre planche. Il est, au moins par ses dimensions, le plus important de Bhatgaon. Sa construction est de deux siècles seulement antérieure à l'époque actuelle.

Comme tous les temples de la même classe, il repose sur une base rectangulaire formée d'une

série de plates-formes superposées. Sur une des faces du temple se trouve un escalier en pierre. Ses parties latérales sont ornées, au niveau des plates-formes, de statues en pierre représentant des monstres, des personnages humains et des divinités.

On voit, à gauche, sur notre planche d'ensemble, une partie du palais royal; une portion plus grande se trouve représentée en détail sur une autre planche. Ce palais, édifié à la fin du dix-septième siècle, est entièrement construit en briques rouges. Portes et fenêtres sont encadrées de merveilleuses sculptures en bois. On pénètre dans l'édifice par une porte de bronze ciselé, dite Porte d'Or, construite en 1753; nos planches (fig. 369 et 371) montrent suffisamment la finesse du travail. L'art de ciseler et de repousser le bronze est malheureusement presque entièrement perdu aujourd'hui au Népal.

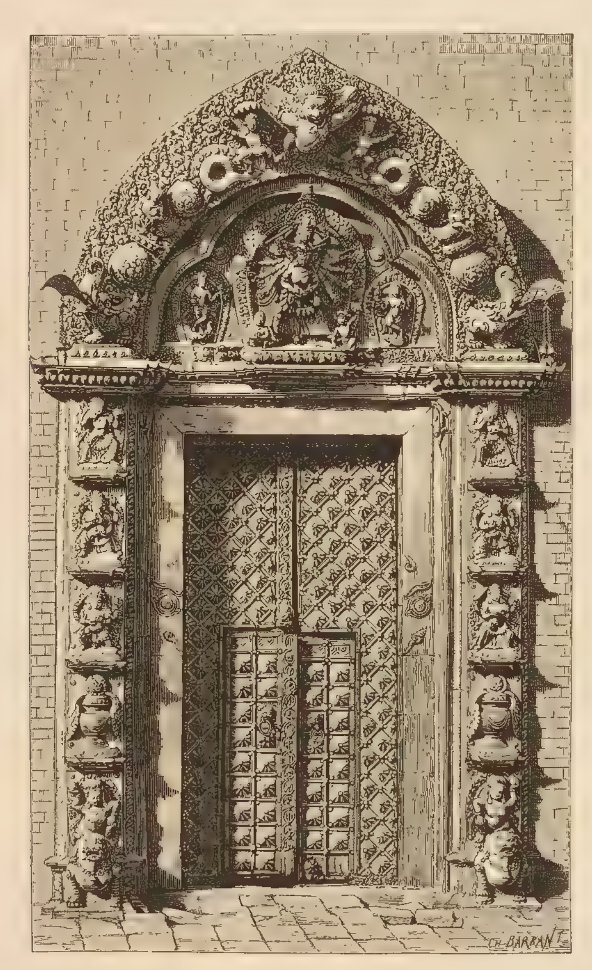


Fig. 369. — Bhatgaon. — La Porte d'Or du palais du roi.



FIG. 370. BHATGAON (NÉPAL). VUE D'ENSEMBLE DES TEMPLES ÉDIFIÉS DEVANT LE PALAIS DU ROI



FIG. 370. BHATGAON (NÉPAL). VUE D'ENSEMBLE DES TEMPLES ÉDIFIÉS DEVANT LE PALAIS DU ROI

FIG. 371.



FIG 372.



FIG. 371. BHATGAON (NÉPAL). DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE L'UNE DES PORTES DU PALAIS DU ROI.
FIG. 372. VUE D'ENSEMBLE DU PALAIS DU ROI.



Heliotypie E. Lecre (Ane. Quinsac) Paris

FIG. 373. BHATGAON (NÉPÂL) GRANDE PAGODE EN PIERRE, EN BRIQUES ET EN BOIS.

FIG. 374. BHATGAON (NÉPÂL). LA MÊME PAGODE VUE DE FACE

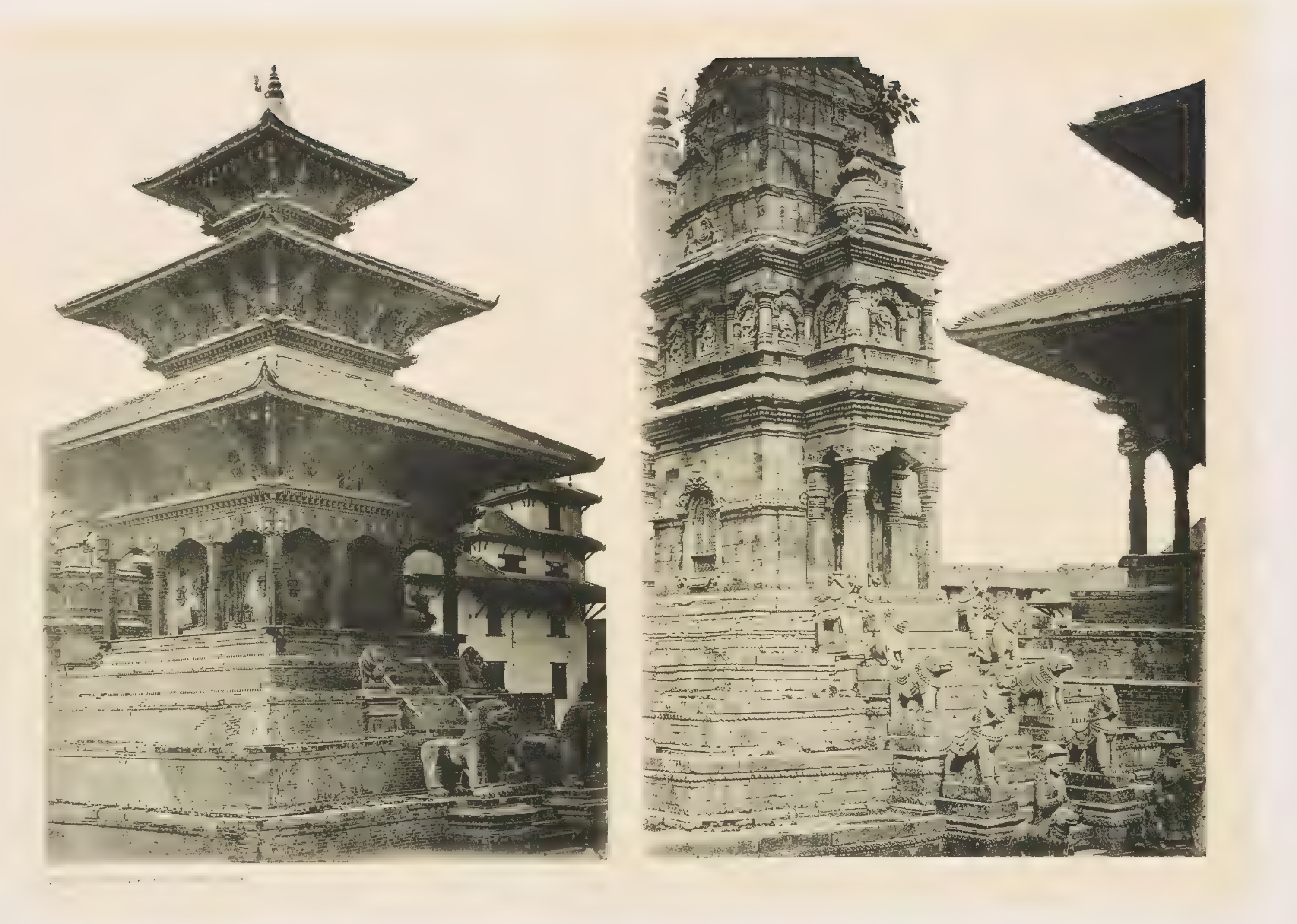


FIG. 375. BHATGAON (NÉPAL). VUE D'ENSEMBLE D'UNE PAGODE.

FIG. 376. BHATGAON (NEPAL). VUE D'UN TEMPLE DONT LES COLONNES DE PIERRE REPRODUISENT EXACTEMENT LES COLONNES DE BOIS DE LA PAGODE PRÉCÉDENTE.

MONUMENTS DE PATAN. (Fig. 378 à 389.)

Patan est une ville de 40.000 habitants, située au Sud-Est de Katmandou, et fondée, paraît-il, vers l'an 300 de notre ère. C'est, comme nous l'avons dit, une des anciennes capitales des



Fig. 378. — PATAN (Népal). — Grand temple de pierre en face du palais du roi.

royaumes indépendants du Népal. Ses rues sont étroites et bordées de maisons de brique et de bois, dont les colonnes et les encadrements des fenêtres sont admirablement sculptés. La

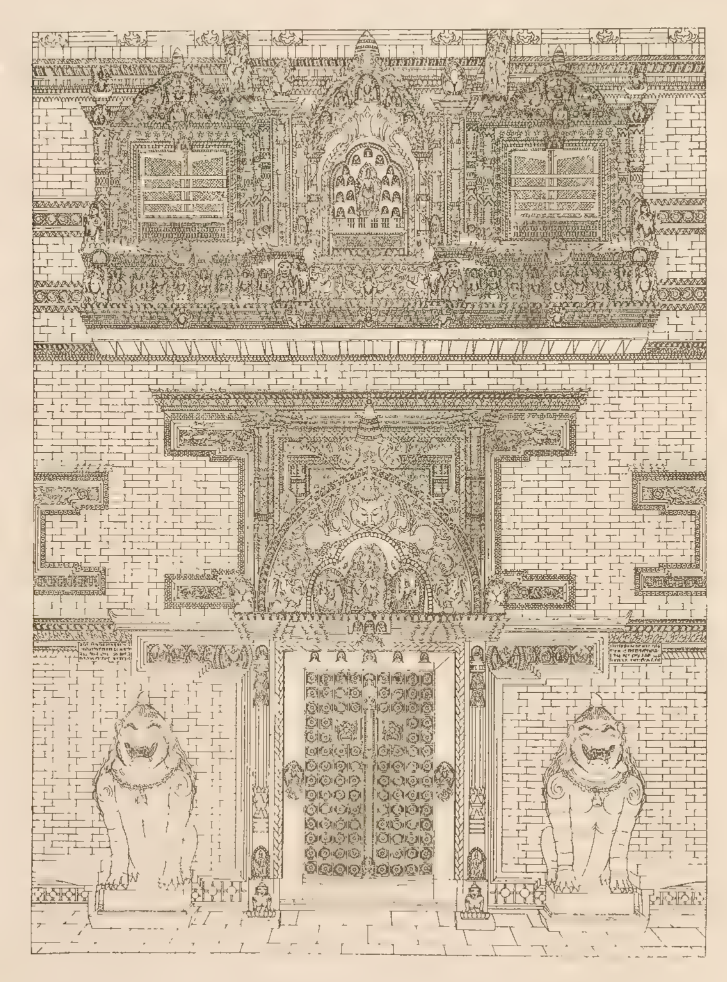


Fig. 379. — PATAN (Népal). — Plan de la porte de bronze du palais du roi. — *Échelle : 10 millim. pour 1 mètre.*
Cette même porte est représentée figure 382. Le plan qui précède a pour but d'en montrer tous les détails.

place où se trouve le palais royal et le temple qui lui fait face (fig. 380) forme certainement une des vues les plus pittoresques qui existent dans le monde.

Depuis la conquête de Patan, et son pillage par les Gourkas, la cité a beaucoup perdu de son importance, et une grande partie de ses monuments tombent en ruines.



Fig. 380. — Patan (Népal). — Temples et colonnes monolithes édifiés sur la place du palais du roi. Vue d'ensemble.

L'ancienne famille royale de Patan ayant appartenu à la religion brahmanique, bien que le peuple fût en grande partie bouddhiste, les principaux temples environnant le palais sont brahmaniques. Les deux tiers des habitants de la ville sont actuellement bouddhistes. Plusieurs monastères sont attachés aux temples, mais leur primitive destination a changé depuis long-



Fig. 381. — PATAN (Népal). — Colonne en bois sculpté d'un palais.

temps; la plupart sont habités aujourd'hui par des marchands : ce sont, au point de vue architectural, des maisons à deux étages analogues aux autres demeures que contient la cité.

Il existe auprès de Patan plusieurs grands stupas hémisphériques analogues à ceux de Buddnath et de Sambunath. La tradition locale en attribue l'érection à Asoka, lors de son pèlerinage supposé au Népal. Les inscriptions en sont malheureusement illisibles.

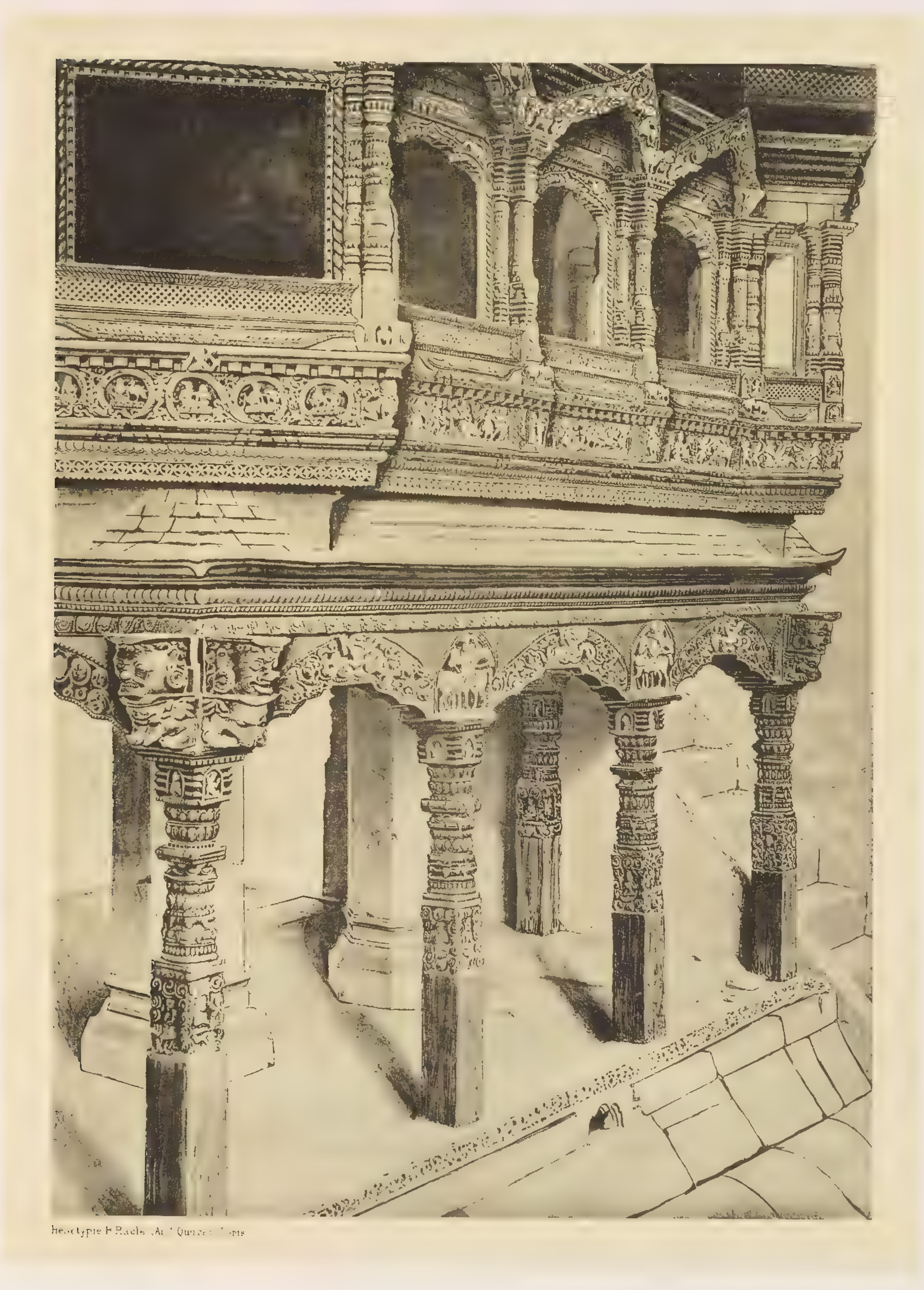
Patan, de même que Bhatgaon, renferme plusieurs temples en pierre. Un des plus importants,

et en même temps un des plus remarquables peut-être de l'Inde par l'originalité et l'élégance des formes, se trouve devant le palais du roi (fig. 378 et 380). Il est élevé sur trois plates-formes superposées, en retraite l'une sur l'autre, et se compose d'une construction rectangulaire à deux étages, entourés chacun d'une véranda; il présente sur chaque face trois petits pavillons recouverts d'un dôme. On reconnaît dans la pyramide à faces convexes qui surmonte le temple l'influence hindoue du Nord de l'Inde; mais il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les temples nombreux représentés dans cet ouvrage, pour reconnaître que celui de Patan a un cachet d'originalité spécial. Je ne connais, dans l'Inde, que deux édifices, le Panchmahal à Futtehpore et le mausolée d'Akbar à Secundra, qui, par leurs terrasses en retraite, présentent avec ce monument quelques lointaines analogies. Il est bien probable que ces trois édifices doivent dériver de types antérieurs actuellement perdus.

Je n'ai pu me procurer de documents sur la date de construction de ce temple. Il est impossible d'en étudier l'intérieur, car l'Européen qui y pénétrerait serait immédiatement massacré par la population. Je ne le crois pas sensiblement antérieur au commencement du seizième siècle.

A Patan, de même, du reste, qu'à Bhatgaon et Katmandou, on voit souvent devant les temples des colonnes monolithes surmontées de figures représentant habituellement d'anciens rajahs, fondateurs de ces temples. Sur une de celles que nous représentons (fig. 380), le personnage est à genoux; un serpent de bronze surmonte sa tête, et sur la tête du serpent est perché un petit oiseau. Ces colonnes monolithes rappellent entièrement, ainsi que je l'ai fait observer déjà, les colonnes monolithes d'Asoka.

Quant aux pagodes à étages superposés de Patan, elles sont identiques comme style à celle de Bhatgaon. Les décrire en détail serait répéter ce que j'ai dit précédemment. La hauteur des plus grandes est d'une vingtaine de mètres.



Héliotypie F. Racle, A. Quinsac, Paris

FIG 377. BHATGAON. DÉTAILS D'UN TEMPLE POSSÉDANT DES COLONNES EN PIERRE ET EN BOIS



FIG. 382. PATAN (NEPÂL) PORTE DE BRONZE DU PALAIS DU ROI.

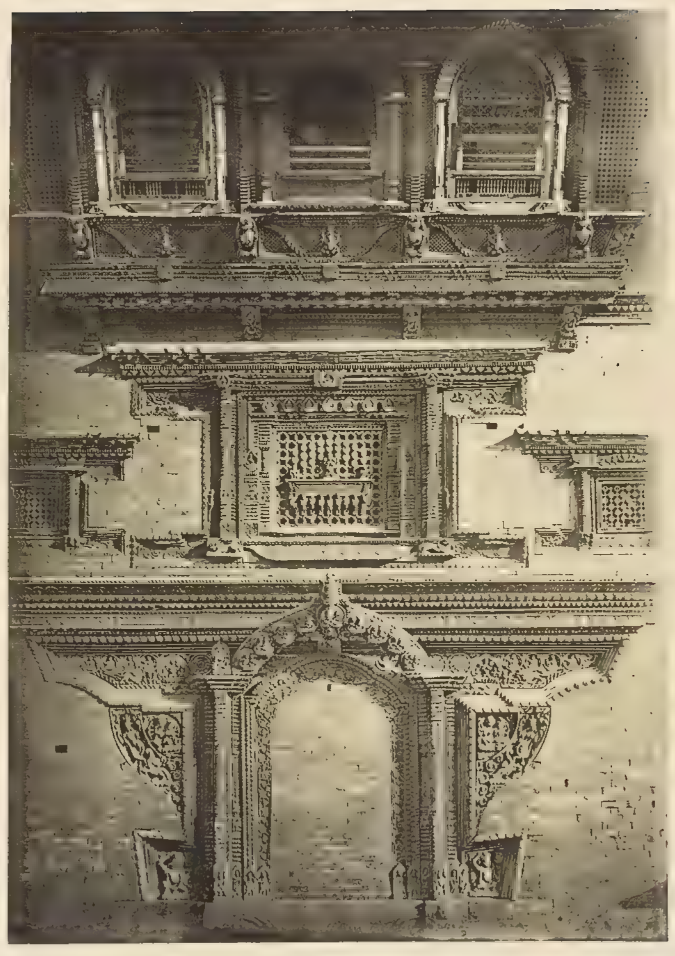


FIG. 383. PATAN (NÉPÂL) DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE LA FAÇADE DU PALAIS DU ROI.

FIG 384



FIG 385



Héliotypie H Pa[illegible] ... Paris

FIG. 384 ET 385 PATAN (NÉPÂL) PLACE DU PALAIS DU ROI TEMPLES ET COLONNES MONOLITHES
VUES PRISES DE COTES OPPOSÉS

FIG. 386.



FIG. 387.



Héliotypie H. Bécle .... Paris

FIG. 386 et 387. PATAN (NÉPÂL). VUE D'ENSEMBLE DE DEUX PAGODES EN BRIQUES ET EN BOIS ET D'UNE COLONNE MONOLITHE

MONUMENTS DE KATMANDOU. (Fig. 390 à 395.)

Katmandou, capitale actuelle du Népal, est une ville de 60.000 habitants. Elle fut fondée, d'après les traditions locales, l'an 723 de notre ère.

Katmandou est très inférieur, tant au point de vue de la propreté qu'à celui de l'architecture et du pittoresque, à Bhatgaon et à Patan. Le palais de l'Empereur, notamment, est une affreuse bâtisse demi-européenne, dépourvue d'intérêt.

Les temples de Katmandou sont fort nombreux, mais fort inférieurs à ceux des deux villes citées plus haut. Quelques maisons de riches seigneurs possèdent cependant des sculptures sur bois aussi remarquables que celles des palais de Patan. Aucun peuple n'a porté plus loin l'art de sculpter le bois que les Népalais. C'est un art qui se perd malheureusement de jour en jour. D'après les renseignements que j'ai pris sur les lieux, il n'y a pas actuellement dans la vallée du Népal plus d'une quinzaine d'artistes capables de sculpter le bois. Quand j'ai visité le pays, ces ouvriers étaient engagés dans un travail pour plusieurs mois, et il me fut impossible de faire exécuter à aucun prix, suivant mon désir, la copie d'une colonne en bois dont je voulais rapporter le modèle à Paris.

On évalue à six cents le nombre des temples de Katmandou. Leur style est exactement celui des pagodes à toits superposés que nous avons décrites. Les plus importants se trouvent sur une grande place carrée en face du palais. Le plus grand, celui de Taleju, a été bâti vers 1550.

Les temples de Katmandou sont, comme dans les autres villes, brahmaniques et bouddhiques. La moitié à peine de la population de Katmandou est bouddhiste.

Nous ne donnerons aucune description particulière de ces pagodes. Elles ressemblent entièrement, — à l'exception d'un temple en pierre assez remarquable reproduit plus loin, — à celles de Patan et de Bhatgaon. Elles ne diffèrent entre elles que par la richesse de leurs sculptures ou de leurs peintures et le nombre des étages dont elles sont pourvues. Le toit de plusieurs est recouvert de bronze.

Les maisons de Katmandou sont construites en carré avec une cour centrale, comme celles des autres villes du Népal. Nos planches donnent l'idée de l'extrême richesse de leur décoration.

Chacun des temples de la cité n'est fréquenté naturellement que par les sectateurs de la religion à laquelle il est consacré. Il y en a un cependant, situé auprès de la ville, celui de Mehenkal, nom sous lequel les habitants du Népal adorent Siva, qui est fréquenté par les sectateurs des deux cultes. Les Bouddhistes prétendent qu'une statue que les Brahmanistes y adorent comme étant l'image de Siva représente en réalité une incarnation antérieure de Bouddha. Il y a du reste au Népal, comme nous l'avons répété plusieurs fois, un mélange tellement intime des deux cultes, qu'il serait souvent impossible, uniquement par le seul examen des emblèmes religieux d'un temple, de dire à quelle religion il est consacré.

FIG. 388.



FIG. 389.

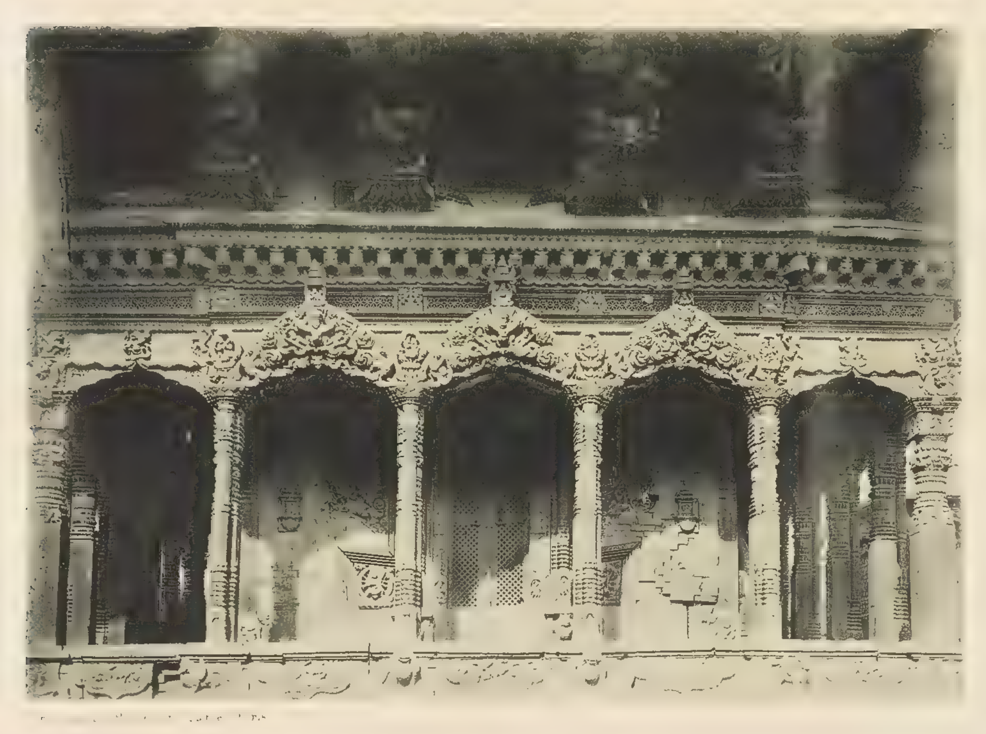


FIG. 388. PATAN (NÉPAL). DÉTAILS D'ORNEMENTATION D'UN ANGLE DU PALAIS DU ROI
FIG. 389. DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE LA PAGODE REPRÉSENTÉE FIG. 386.

FIG 390



FIG 391

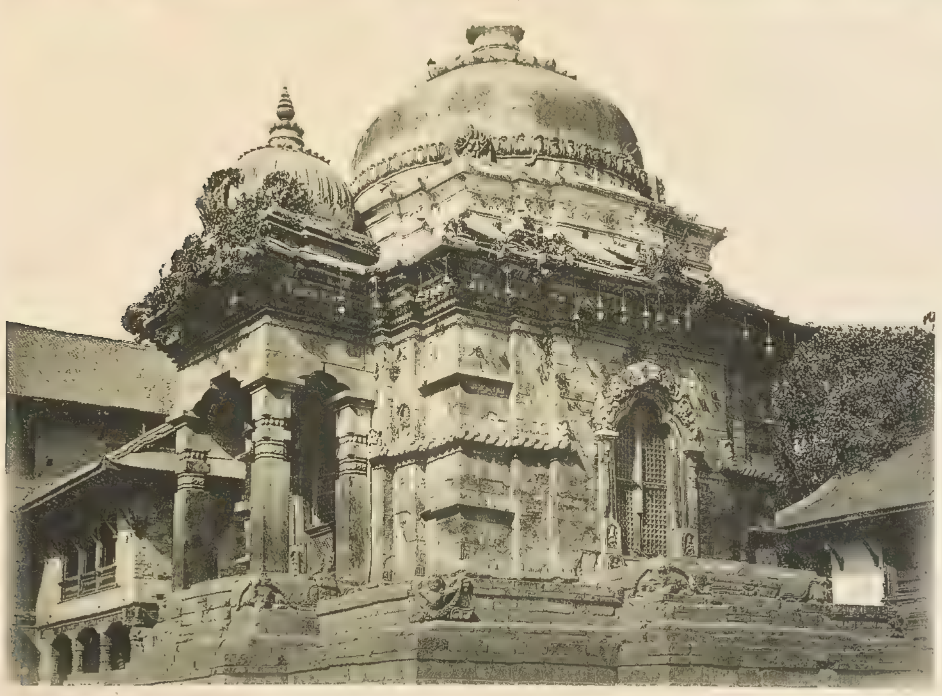
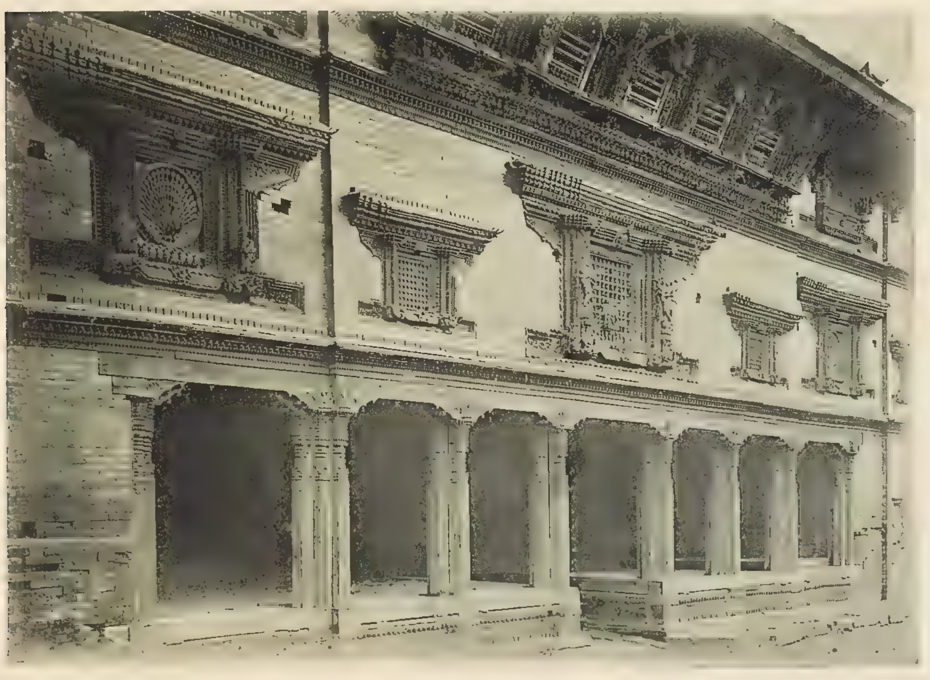


FIG. 390 KATMANDOU (NÉPÂL) VUE D'ENSEMBLE D'UNE PAGODE EN BRIQUES ET EN BOIS
FIG. 391. VUE D'ENSEMBLE D'UN TEMPLE ENTIÈREMENT EN PIERRE

FIG 392.



FIG 393



Heliotypie, H. Racle, (Anct Quinsac) Paris

FIG. 392 ET 393. KATMANDOU. (NÉPÀL) DÉTAILS D'ORNEMENTATION DE L'ENTRÉE ET DE L'ÉTAGE, SUPÉRIEUR D'UNE MAISON.

MONUMENTS DE PASHPATTI. (Fig. 396 à 398.)

La ville de Pashpatti est située sur la rive gauche de la rivière Bragmati, à 6 kilomètres de Katmandou. Elle contient des temples nombreux en pierre et en bois. Pour y arriver, on franchit une rivière traversée par deux ponts. De l'autre côté est une colline plantée d'arbres, de laquelle on a une vue générale de la ville représentée sur une de nos planches (fig. 396). On y voit à droite, au



Fig. 396. — Pashpatti. — Vue d'ensemble des temples et du ghat où sont brûlées les veuves.

second plan, le temple de Pashpatinath, un des plus vénérés du Népal, et dont aucun étranger ne peut approcher. Ses portes sont en argent ciselé, dans le style de celles des palais de Bhatgaon et de Patan représentés dans cet ouvrage. En février, 20.000 pèlerins le visitent. Auprès de ce temple se trouve un endroit réservé pour l'incinération des veuves qui veulent se faire brûler vivantes sur le corps de leurs maris, suivant un ancien usage, disparu aujourd'hui dans l'Inde, mais qui, paraît-il, subsiste encore au Népal.

Les temples de Pashpatti ne paraissent remonter qu'au dix-septième siècle. L'élément caractéristique de ceux construits en pierre est le dôme en forme de cloche. En fait, les temples de pierre sont en grande minorité au Népal; mais, comme on peut le voir par ceux que nous avons représentés, les architectes semblent avoir eu à tâche, — sauf à Pashpatti, — de ne jamais

copier un temple sur le modèle d'un autre, alors que pour les temples en brique et en bois, ils semblent avoir été dominés par une préoccupation contraire.

Avec le Népal se termine notre étude des monuments de l'Inde, notre exploration dans un monde de temples et de palais fantastiques qui semblent une réalisation splendide des *Mille et une Nuits*. Aujourd'hui encore, je ne puis fermer les yeux, en songeant à l'Inde, sans revoir, dans les ténébreuses profondeurs des temples souterrains et des pagodes, tout un peuple de dieux, de monstres, de déesses, dont les formes, tantôt souriantes et gracieuses, tantôt menaçantes et terribles, traduisent fidèlement l'idéal et les songes du peuple qui les a créés.

Aux lueurs étincelantes mais froides de la science moderne, les épopées gigantesques des dieux et des héros qui se déroulent sur les murs sans fin de tous ces mystérieux sanctuaires deviennent de pâles fantômes, de vains mirages. Il faut les vénérer pourtant. Pendant de longs siècles des milliers de créatures humaines, charmées par les dieux qu'avaient enfantés leurs rêves, ont oublié les duretés de l'existence et subi avec sérénité la misère et la mort. Le temps et les hommes détruisent jour après jour les derniers débris de tous les monuments enfantés par des siècles de naïves croyances. Hâtons-nous d'étudier ces vestiges d'époques que l'humanité a peut-être dépassées pour jamais. Ces débris de mondes évanouis, dont les contours s'estompent et disparaissent lentement dans la brume des âges, nous redisent les sentiments et les pensées de races qui se rattachent étroitement à la nôtre, et nous parlent un langage que bientôt l'homme ne comprendra plus.

FIN.

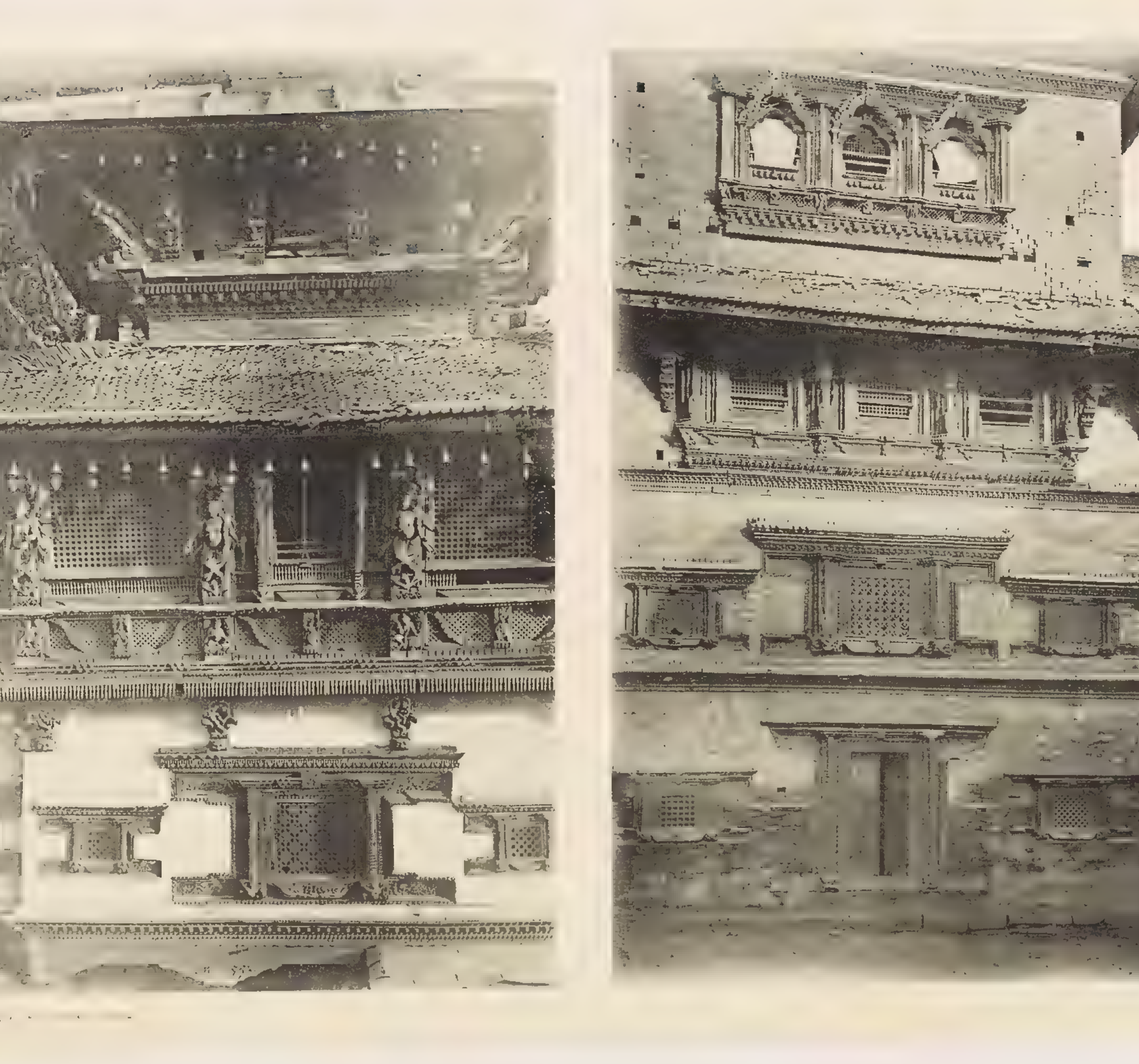


FIG. 394. KATMANDOU (NÉPAL). DÉTAILS D'ORNEMENTATION DES ÉTAGES SUPÉRIEURS D'UNE MAISON

FIG. 395. KATMANDOU (NÉPAL). VUE D'ENSEMBLE DE LA FAÇADE D'UNE MAISON.

FIG 397



FIG 398



Héliotypie

FIG 397 ET 398. PASHPATTI (NÉPÂL). VUES DE PLUSIEURS TEMPLES.

TABLE DES GRAVURES.

TABLE DU TEXTE.

LIVRE III.

ARCHITECTURE DU NORD ET DU CENTRE DE L'INDE PENDANT LA PÉRIODE NÉO-BRAHMANIQUE.

LIVRE IV.

ARCHITECTURE DE L'INDE MÉRIDIONALE.

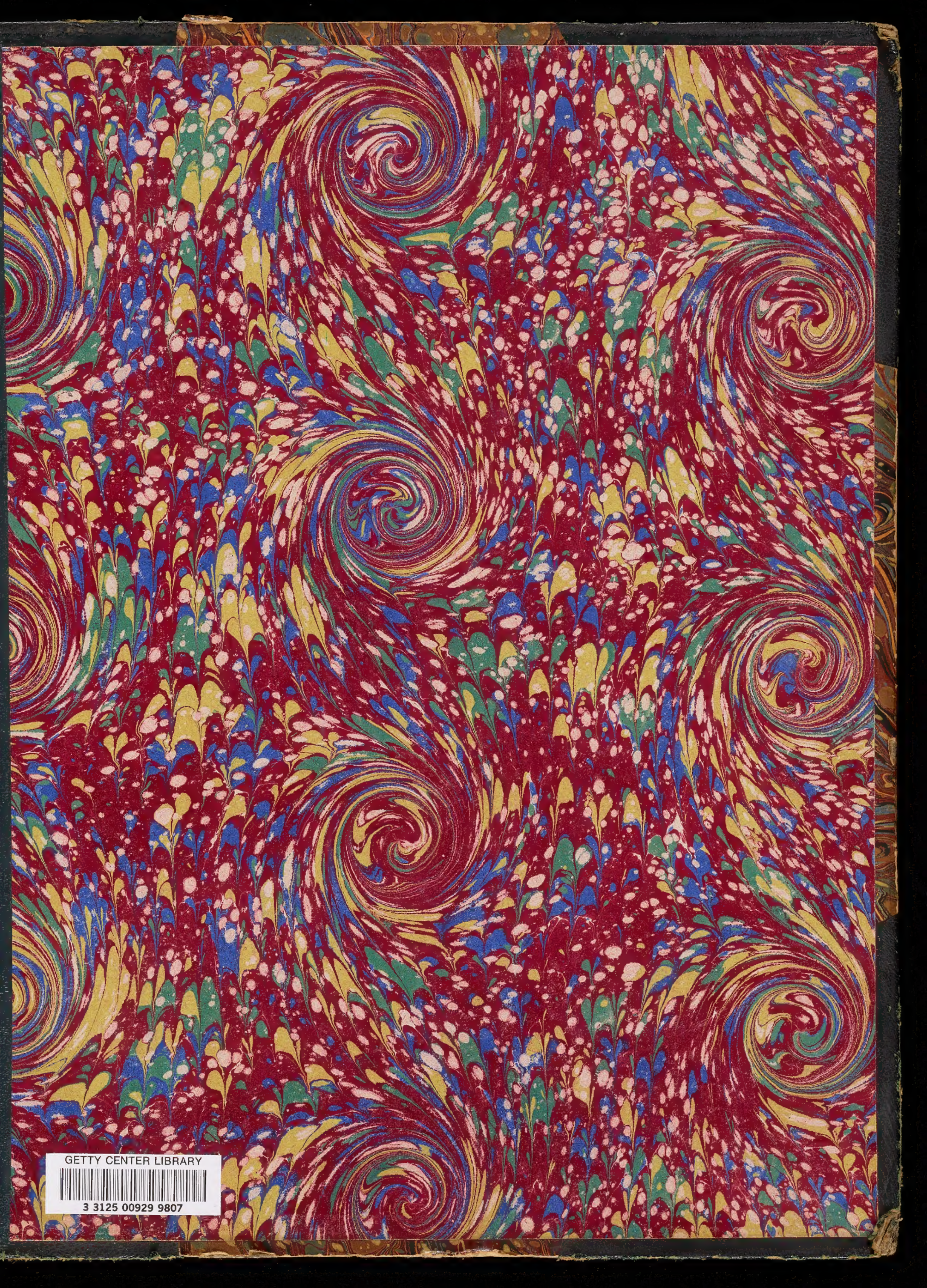
LIVRE V.

ARCHITECTURE DE L'INDE PENDANT LA PÉRIODE MUSULMANE.

LIVRE VI.

ARCHITECTURE INDO-THIBÉTAINE.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00929 9807

